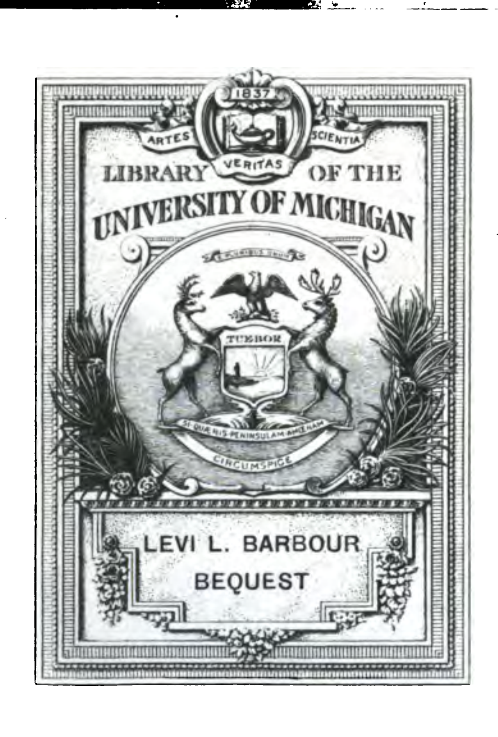
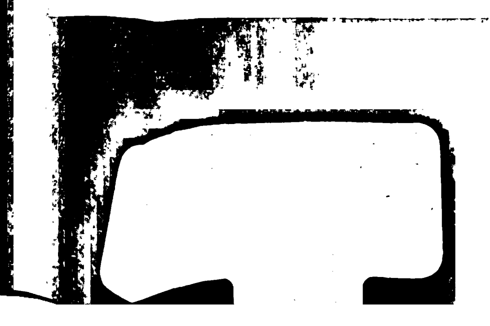
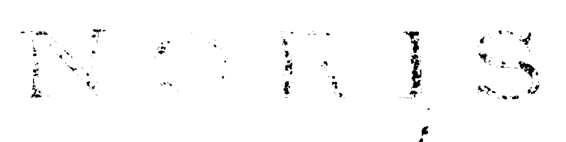
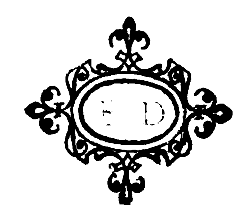

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
LEVI L. BARBOUR
BEQUEST



JULES CLARETIE



MŒURS DU JOUR



PARIS

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

NORIS

JULES CLARETIE

NORIS

MŒURS DU JOUR

QUARANTE-TROISIÈME ÉDITION



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1883

LIBRAIRIE DE E. DENTU, ÉDITEUR, PALAIS-ROYAL

ROMANS DE JULES CLARETIE

COLLECTION GRAND IN-18 JÉSUS A 3 FR. 50 LE VOLUME

LE MILLION. Quarante-huitième édition	1 vol.
MONSIEUR LE MINISTRE. Soixantième édition . . .	1 vol.
LES AMOURS D'UN INTERNE. Quinzième édition. .	1 vol.
LA MAITRESSE. Onzième édition	1 vol.
LA MAISON VIDE. Neuvième édition.	1 vol.
LE TRAIN 17. Onzième édition.	1 vol.
LE TROISIÈME DESSOUS. Septième édition.	1 vol.
UNE FEMME DE PROIE. Nouvelle édition.	1 vol.
LA FUGITIVE. Cinquième édition	1 vol.
ROBERT BURAT. Cinquième édition	1 vol.
LES MUSCADINS. Troisième édition.	2 vol.
LE BEAU SOLIGNAC. Quatrième édition	2 vol.
LE RENÉGAT. Deuxième édition.	1 vol.
LE PETIT JACQUES. Nouvelle édition	1 vol.
MICHEL BERTHIER. Nouvelle édition.	1 vol.

COLLECTION GRAND IN-32 A 1 FRANC LE VOLUME.

MADEMOISELLE CACHEMIRE. Nouvelle édition. . . .	1 vol.
PIERRILLE. Nouvelle édition	1 vol.

COLLECTION GRAND IN-18 JÉSUS A 3 FRANCS LE VOLUME.

LES PRUSSIENS CHEZ EUX.	1 vol.
LES BELLES FOLIES	1 vol.

9295. — Paris. — Imprimerie Tolmer et Cie, 3, rue Madame.

NORIS

PREMIÈRE PARTIE

I

Place Dauphine, tout près du Palais de Justice qu'on aperçoit se découpant net, sur le ciel, en un bloc massif et blanc, un soir de Février, à l'heure où ce triangle de maisons hautes s'emplit du gris du crépuscule, une femme est accoudée à l'appui d'une fenêtre ouverte sur l'escalier du Palais — toute grande, comme un œil anxieux...

La femme est jeune, très pâle, frissonnante dans le manteau de fourrure qui l'enveloppe et, de temps à autre, penchant à demi son buste hors de la fenêtre, elle interroge, au loin, de ses yeux brûlés de fièvre, les

marches de pierre par où descendra la vieille servante qu'elle attend, sa Victorine qui doit lui dire ce qu'auront répondu les jurés et décidé les juges...

Les juges !

Qui lui aurait dit, à la pauvre Victorine, qu'elle irait un jour voir *monsieur* « passer en justice » et qu'il lui faudrait, de ses pas lourds, aller apprendre le résultat du procès à mademoiselle Noris enfermée, là-bas, dans une chambre d'hôtel louée tout exprès pour ce terrible jour-là, comme un asile où l'on peut se cacher et attendre, en étranglant ses sanglots? Oui, qui lui aurait dit cela, à la servante? *Monsieur* qui était si bon, si doux! Une pâte de dupe et non de coquin. Et *mademoiselle* qu'elle avait élevée, Victorine! Ah! mademoiselle !... Un ange, *mademoiselle!*

Il y a des heures et des heures que Noris attend. Elle a, un moment auparavant, quitté cette chambre, cette fenêtre ouverte, traversé la place, monté les marches du grand escalier, poussé la porte vitrée et, dans les immenses salles qui avoisinent la « Correctionnelle » où on le juge, — on le juge ! lui, son père ! — elle a marché, épié les gens qui sortaient, écouté les propos, étudié les rires, essayé de deviner l'arrêt probable sur ces faces souriantes ou froides d'avocats dont les yeux cherchaient à traverser le voile de cette grande jeune fille qui passait là, drapée dans son deuil et droite comme une statue...

Rien ! Elle n'a rien pu savoir.

La chaleur lourde de la galerie des Pas-Perdus l'étouffait. Ces bruits sourds de talons sur les dalles

grises, cernées de noir comme des lettres mortuaires, l'étourdissaient. Elle s'arrêtait, attirée par un magnétisme bizarre, devant les niches creusées dans la muraille et portant, comme sur un fronton, ces mots tragiques : *Arrêts de la Cour d'Assises*, avec de grandes affiches blanches collées là et donnant en de sinistres petites cases des noms et des signalements de condamnés...

Extraits des Arrêts ! Elle les lisait machinalement, épelait la liste des crimes : *vols, abus de confiance*, cherchait le chiffre de la peine, puis s'éloignait avec horreur de ce pilori, où il lui semblait qu'elle lisait, — qu'elle lirait peut-être, la malheureuse, — le nom de son père !

Affaire des Mines de Sierra-Fuente. — Les journaux en avaient tant parlé depuis des mois ! Il devait y avoir du monde là-haut, à la 6e Chambre. Oui, autant de monde qu'à une de ces *premières* où elle allait autrefois avec son père, Eugène Féraud ; lui, fier de sa belle Noris, elle tout heureuse de se montrer avec l'honnête homme adoré et qui avait du talent, beaucoup de talent, dans ses vieux romans oubliés : — autant et plus de talent que les nouveaux, avec leurs faits divers longuement analysés et leurs descriptions éternelles... Noris lui répétait cela, bien souvent, et le littérateur, célèbre autrefois, besoigneux aujourd'hui, se consolait de ses lecteurs perdus avec le bon sourire admiratif de sa fidèle, de son unique lectrice...

— Ce qui est certain, fillette, disait le bonhomme, c'est que tout ce que j'ai écrit, tu peux le lire ! Vieille

bête, soit, comme *ils* diraient s'*ils* parlaient de moi, mais brave homme !

Ah ! on avait reparlé de lui, — de lui dont on ne parlait plus, — il était redevenu une *actualité*, Eugène Féraud, depuis l'*affaire !* Les petits journaux, qui l'ignoraient naguère, rabâchaient sa biographie, lui faisant un crime d'avoir « délaissé les lettres » pour « la finance » et troqué sa plume de « créateur » contre l'outil de secrétaire-rapporteur de la *Compagnie des mines de Sierra-Fuente.* Sa plume de *créateur !* Il y avait longtemps qu'elle ne le faisait plus vivre et puisqu'il faut vivre... Maintenant *tout Paris* le regardait, le vieux Féraud, assis au banc des accusés, entre deux financiers de grande route qui l'avaient embauché par hasard. Et Noris, comme si ces regards eussent traversé les murailles, sentait sur son front même la brûlure des prunelles qui dévisageaient Eugène Féraud.

Elle n'avait pas longtemps pu demeurer dans le Palais. Il lui semblait que des curiosités narquoises, des chuchotements ou des coups de lorgnon d'avocats l'insultaient. Elle était remontée à ce deuxième étage de l'*Hôtel Henri IV;* et là, sa fenêtre ouverte, tantôt nerveuse, mordillant ses gants jusqu'à percer un peu de sa chair avec ses dents, tantôt pétrifiée, elle attendait, guettait l'apparition d'une silhouette cassée : celle de la pauvre vieille servante qui allait se montrer, pliée en deux, sur l'escalier, là-bas.

Malgré le soir tombant, Noris voyait tout, ses yeux d'un noir violent embrassant ce grand bâtiment au toit

de tuiles, que le clocheton au coq doré de la Sainte-Chapelle surmontait de sa flèche mince. Elle apercevait, sur l'escalier blanc, de sombres silhouettes : gens de lois ou plaideurs qui montaient, descendaient, la porte lourde se refermant à chaque fois avec un bruit sourd de détonation. Lentement, un garde de Paris, le fusil sur l'épaule, passait et repassait derrière la grille, couvert de son caban de drap gris. Alors, Noris le suivait des yeux, comptait ses pas, se disait superstitieusement que si, en cinq minutes, il avait passé devant elle *tant* de fois — un nombre impair — Eugène Féraud serait déclaré innocent, acquitté. Et elle s'embrouillait dans son compte, n'acceptait pas l'arrêt, recommençait. Les hautes figures de pierre, la Loi ou la Justice, debout contre le Palais, lui faisaient peur, avec leur impassibilité de bourreaux.

Elle détournait donc la tête comme pour oublier le Palais; elle regardait la place : en bas, l'épicerie, le globe en verre dépoli qui annonçait l'*hôtel* et l'avait attirée, le matin; le square, avec ses marronniers sans feuilles, à demi-morts, squelettes d'arbres dans leurs armatures grêles. Des enfants passaient. Peu de monde: des découpures d'ombres sur le pavé blanc. Puis, la fièvre lui battant aux poignets, Noris revenait à sa chambre, regardait sur la muraille le papier terne aux pâles semis de fleurs, toute cette misère d'hôtel garni, et puis encore, devant elle, parmi ces maisons tristes aux panonceaux d'huissiers ou d'avoués, ces vieilles demeures sentant la moisissure des papiers de chicane, elle s'arrêtait, violemment saisie, presque hypnotisée

par cette enseigne en lettres jaunes sur un fond vert : *Le Droit, journal des Tribunaux.*

Et la jeune fille frissonnait de nouveau, prise à la gorge par un sanglot comme tout à l'heure, là-bas, devant les arrêts collés à la muraille; et il lui semblait qu'elle lisait, tout humide encore, comme mouillé de larmes, le numéro du *Droit* du lendemain, avec l'*Affaire des mines de Sierra-Fuente,* — Audience du 20 février 1877, — et l'interrogatoire d'Eugène Féraud, ses balbutiements de vieil homme timide, ses terreurs devant ces questionnaires de magistrats retors qui pressent une conscience comme les doigts une éponge, et, à la suite de l'interrogatoire, — terreur plus grande encore, — la condamnation du père... l'Arrêt ! Elle lisait, lisait cela. Et elle les devinait, elle les entendait les commentaires, les ricanements de ceux qui le liraient aussi, demain, dans les bureaux de rédaction, dans les cafés, partout, ce numéro, cet atroce numéro du *Droit, journal des Tribunaux !*

Noris avait eu, aux heures de cauchemars, des rêves cruels, étouffants, qui ressemblaient à cette réalité méchante. Mais c'étaient des rêves, des visions de malade. Et maintenant !...

Elle poussa un cri tout à coup et son premier mouvement fut de se précipiter vers la porte pour courir. Là-bas, sur l'escalier, dans l'atmosphère d'un gris plus épais, elle venait d'apercevoir, courbée et hésitante, une silhouette de femme qu'elle connaissait bien !

Victorine ! Elle venait, Victorine ! C'était fini. L'arrêt était rendu.

Et, après avoir voulu courir, Noris se cramponnait à l'appui de la fenêtre, rivait ses prunelles à cette ombre qui venait, si lente, si lente. Il lui semblait que la vieille servante s'appuyait à la rampe de pierre pour ne pas tomber. Derrière Victorine, Noris cherchait le père. Où était-il, son père?

Des gens sortaient maintenant. Le Palais se vidait de curieux. Des chevaux piaffaient au coin de la rue de Harlay, et les coupés emportaient les spectateurs, comme à la sortie d'un théâtre. *Il* n'était pas là. Pourquoi le père n'était-il pas là?

Condamné, alors?... Mais non; acquitté. Acquitté, parbleu! Il n'avait pas encore le temps d'être libre. Il allait venir. Et sa fille, comme elle allait lui sauter aux joues! Ah! de ses lèvres sèches de fièvre embrasser cette barbe grise, cette bonne figure d'honnête homme! Et la vieille traversait la place maintenant, lentement, traînant, avec le poids de ses années, le poids du secret de cet arrêt qu'elle apportait. « Plus vite! plus vite! » Noris avait envie de crier à travers le vent, d'un bout de la place à l'autre. Elle n'aurait pas entendu, Victorine.

— Dans une minute, une minute, elle sera là!...

Le cœur de la jeune fille, traversé de coups d'épingles, la torturait à la faire tomber. Elle eut la force d'ouvrir la porte et, debout, droite, résolue à tout, d'attendre que Victorine, dont elle entendait maintenant le pas pesant dans l'escalier, montât et apparût sur le seuil.

Mais quand, dans la misérable chambre d'hôtel, elle vit entrer, bouleversée, son visage, d'ordinaire cuit

par le fourneau, devenu blanc comme du plâtre maintenant, la vieille servante, Noris sentit un froid de mort l'envelopper comme d'un drap gelé.

Elle ne dit que deux mots :

— Eh! bien?

Elle savait d'avance ce qu'allait répondre Victorine. Tout un écroulement d'espoirs, un effarement abruti rendaient béante cette face de pauvre vieille devenue idiote de douleur.

Condamné!... Victorine n'avait pas dit un mot que Mlle Féraud savait tout.

Elle se raidit.

Sa voix sifflante et comme prise par l'angine demanda :

— A combien?

La vieille n'osait pas, regardait Noris, l'enveloppait d'un regard de chien dévoué. Elle joignait ses mains aux peaux ridées. Elle ne pleurait pas. Sa tête allait, venait, comme vide, sur ses épaules voûtées.

— A combien? demanda Noris, dont la vieille ne voyait plus que les yeux dans son visage blême enveloppé de noir.

La servante se reprit à deux fois pour dire, étouffée à demi :

— Cinq ans!

Instinctivement, dans un mouvement farouche, la fille de Féraud se retourna vers ce Palais qui s'assombrissait peu à peu dans la brume du soir et elle lui jeta un regard de colère.

C'était là-dedans, — là, là, — qu'on avait souffleté

ainsi tout le passé de son père!... Il était encore là, le condamné, écrasé sous cet arrêt et Noris avait des envies de crier à ceux qui venaient de juger : « Imbéciles! Imbéciles ou méchants! Vous n'avez donc pas deviné ce qu'il est vraiment, ce qu'il est au fond de l'âme, ce pauvre brave homme accusé? »

Non, plus accusé maintenant. Condamné. Condamné à cinq ans! Allons, voyons, voyons, Victorine avait mal entendu. Le maximum à lui, Eugène Féraud qui ne savait pas plus de quoi il s'agissait dans toute cette affaire de Sierra-Fuente qu'elle ne s'en doutait, elle, Noris, lorsque le vieux romancier lui en avait parlé pour la première fois?... Le maximum à un innocent!

— Ah! mademoiselle... pauvre mademoiselle Noris, marmottait maintenant la servante en tordant son mouchoir mouillé... si vous aviez entendu le procureur... ce qu'on lui a dit, à *monsieur!*... Ce qu'ils lui ont reproché, ces êtres-là!... Tout... Est-ce que je sais où ils vont prendre ce qu'ils disent?... Tout... Je voulais leur crier qu'ils mentaient, moi, qu'ils ne connaissaient pas *monsieur*... que *monsieur*, c'est la crème des hommes, *monsieur*... Je n'ai pas osé... Je n'aurais pas pu d'ailleurs... J'étranglais... Pourquoi ne m'ont-ils pas dit comme ça de venir témoigner? Je leur aurais appris, moi, ce que c'est que *monsieur!* Je le leur aurais dit, moi! Qu'est-ce qu'ils se mêlent de chercher des raisons comme ça à des braves gens comme *monsieur?*... Les autres, oui, Vérignon, oui, Paludet, oui, ce sont des canailles! Mais *monsieur!*

Elle allait, à son tour, vers la fenêtre, bravant du

regard le Palais de Justice, pendant que Noris, le dos à la muraille, absorbée, répétait, dans une obsession de fièvre :

— Cinq ans!

Machinalement elle demanda :

— Et les autres?

— Quels autres?

— Vérignon...

— Lui?... Cinq ans! Cinq ans aussi, M. Paludet!... Tous, cinq ans!

— Mon pauvre père, fit Noris. Flétri comme ces coquins! Et puni comme eux! Autant qu'eux! Ah! misérables, allez! Misérables!

Et dans ce mot jeté à l'air, il y avait autant de rage contre les juges qui n'avaient rien deviné, rien analysé, rien compris, que contre les tripoteurs d'affaires qui avaient trompé Eugène Féraud et l'entraînaient avec eux dans cette ignoble chute, en pleine boue.

Elle prit brusquement la main de la servante stupéfaite de rencontrer tant d'énergie chez « mademoiselle. »

— Viens, ma pauvre Victorine! Il ne s'agit pas de se désoler!... Il faut se défendre!...

— Oui, oh! oui, mademoiselle, oui...

La vieille répondait sans trop savoir ce qu'elle disait, un peu soulagée seulement de voir que « Mademoiselle » ne perdait point courage.

— Un jugement comme cela peut être cassé!

— J'espère bien, mademoiselle..... j'espère bien .....

Noris, machinalement, avait baissé son voile, et, à travers, regardait ce grand bâtiment où son père, accablé, hébété de douleur certainement, pleurait sans doute comme un vieil enfant, dans quelque coin. Un sanglot qui lui déchira la poitrine monta comme un flot d'amertume aux lèvres de Noris, et, doucement, tristement, à travers ce soir tombant, dans cette demi-nuit où des lumières s'allumaient déjà, çà et là, comme des yeux, la jeune fille envoya un baiser long, tendre, éperdu à celui qui était là-bas, — enfermé dans ces murailles, — ou qu'une voiture emportait déjà, à travers Paris, bien loin, vers les faubourgs où le cimetière touche aux prisons, au haut de la Roquette, à Mazas !

Puis, quittant la fenêtre, ce baiser une fois jeté dans le vide, Noris eut encore un frisson en apercevant, visibles encore malgré la pénombre, les lettres jaunes de l'enseigne : le *Droit..... Tribunaux !*

— Partons, partons vite !

Elle avait hâte de la quitter, la misérable chambre où elle était venue cacher ses angoisses de jeune fille comme d'autres, — elle ne s'en doutait guère, — y avaient caché, entre ces murailles banales, leurs aventures d'amour.

Il lui semblait qu'au petit logis où elle allait rentrer tout à l'heure, le père, le pauvre cher innocent, l'attendait.....

Elle jeta l'adresse au cocher, rue Brochant, au coin du square des Batignolles, et pendant que, dans le fiacre qui l'emmenait, elle roulait des projets, cherchait un

salut dans le chaos de ses idées, elle entendait la vieille Victorine murmurer dans son coin :

— C'est eux, c'est eux, les coquins, ce n'est pas monsieur!...

Et, se demandant alors, — la fille sans mère, isolée dans ce grand Paris qui demain n'aurait plus que des quolibets à jeter à ce nom de Féraud, — à qui s'adresser pour réclamer la révision de ce procès, la réparation de cette injustice, elle songeait peu à peu, tout naturellement, au seul être qui, après son père, occupait sa pensée de jeune fille.

— Tu sais où demeure M. de Chantenay, Victorine?

— Le prince? Oui, mademoiselle. Monsieur m'avait, un jour, envoyé déposer un volume à l'hôtel Chantenay, parc Monceau. C'est pour que le prince s'occupe de monsieur que mademoiselle pense à M. de Chantenay?

— Oui, dit Noris. Tu iras lui porter une lettre ce soir!

II

Les livres oubliés d'Eugène Féraud avaient eu presque de la vogue autrefois, du temps que les romans in-octavos aux couvertures jaunes emplissaient les cabinets de lecture. Il avait amusé des générations de lecteurs maintenant vieillis comme lui ou à demi disparus, et sans gagner d'argent, satisfait des petits salaires, tournant la meule du récit d'aventures comme il fût allé à son bureau, en bon employé chargé du chapitre des larmes et terreurs pour les gens sensibles, le conteur s'était senti peu à peu abandonné de la foule, démodé, pareil à une barque laissée à la côte, tandis que des bateaux neufs, coquets, et filant plus rapidement prennent la mer.

Eugène Féraud avait alors soixante ans comptés; il y avait quarante ans tout juste qu'il avait, arrivant de Brest, publié ses premières lignes. — Quarante ans qu'il entassait, avec une énergie de maçon, des monceaux de *copie* sur des tas de volumes! — Et, sans fortune au bout du compte, voyant devant lui se fermer durement les portes de ces bureaux de rédaction où les cheveux blancs font peur quand ils n'on

pas un brin de laurier vert mêlé à leur neige blanche, il s'était demandé, anxieux, un beau matin, ce qu'il allait maintenant devenir...

Ah! s'il avait été seul au monde, quoi de plus simple? On s'enterre dans un trou de campagne, on vit en paysan avec les quatre sous qu'on a pu mettre de côté en piochant dur, pendant des années! Mais pouvait-il condamner Noris à cette existence morne de petit bourgeois de province?

Elle était faite pour Paris, Noris. Si adorablement jolie dans l'épanouissement de son charme exquis! Élancée et pâle, fine comme une Arabe, et Parisienne jusqu'aux ongles, Noris, Parisienne avec des contrastes d'alanguissements et de violences, comme sa mère, une créole, fille d'un commissaire de la marine qu'Eugène Féraud avait épousée lorsqu'il allait atteindre la quarantaine, maître alors de sa destinée et rêvant des succès éclatants moins pour lui que pour sa chère femme!

La mère de Noris était morte trop tôt. Eugène se disait maintenant: « J'ai usé dix années, les meilleures de ma vie, à déplorer de l'avoir perdue! » C'était pour elle seule qu'il espérait des revanches, des succès au théâtre, de chaudes soirées de triomphe, avec des fièvres, des tempêtes de bravos. Elle disparue, il avait laissé faner ses projets comme des fleurs sans air. — A quoi bon tenter quelque chose puisqu'elle n'était plus là pour y applaudir? On ne tient qu'aux joies que l'on peut partager.

Il ne s'était, le pauvre Féraud, senti retrempé et

éperonné que lorsque Noris avait grandi. Toute l'ardeur vaillante de sa chère morte, il la retrouvait dans cette enfant, esprit généreux, tout d'élan et de passion, un peu romanesque peut-être, mais était-ce au vieux romancier de reprocher à la jeune fille d'aimer ce qu'il y a de meilleur au monde, la chimère? Ne l'avait-il pas marquée du sceau même du romanesque en tenant à lui donner ce nom de Noris qu'il trouvait harmonieux et qui lui rappelait son premier roman, *Dinorah ou les Flibustiers*. Dinorah : d'où, par abréviation, Norah ; et, le nom paraissant sourd et triste à la mère, *Noris* qui avait du moins comme un doux accent antique.

— Pourquoi ne pas l'appeler Suzanne, comme moi? avait dit la mère.

Et le romancier :

— Oui, Suzanne, je sais bien... Suzanne... c'est joli... Mais (ne te fâche pas), c'est bourgeois, c'est simple... Vois *Suzanne* sur la couverture d'un livre... Ça ne frappe pas... Tandis que *Dinorah... Norah... Noris...* Tu sais que je crois à l'influence des noms... comme Sterne... Eh! bien, celui-là, *Noris*... il lui portera bonheur, à la chère fille!... Noris! Il me semble que je vois une grande jeune fille, droite comme un lis, avec une fierté héraldique... Oui, c'est du roman, c'est du roman! Mais les plus beaux sont ceux qu'on n'écrit pas!

Et, ayant élevé de la sorte sa fille, n'était-il pas bien chimérique, lui aussi, le pauvre homme, et savait-il très exactement ce qu'est le compliqué du mécanisme brutal de l'existence moderne? Il vivait en halluciné

pacifique, dans des mondes improbables, avec les boucaniers d'Amérique ou les parias de l'Inde. Il continuait, à cinquante ans, avec une persistance de maniaque, le récit d'aventures de sa trentième année. Il reprenait et ressassait ses vieilles histoires, ne leur demandant plus la gloire du lendemain comme jadis, mais seulement le pain du jour, le prix de l'éducation de Noris, qu'il voulait instruite et élevée admirablement, comme une princesse.

Il tenait à ce que sa fille apprît tout : le dessin, la musique, la peinture, et à ce que cette intelligence d'élite se développât dans tous les sens, au plein soleil. C'étaient ses fiertés, la science et la beauté de Noris. Il interrompait parfois quelque gros roman bourré de tueries pour venir s'asseoir à côté de sa fille et retrouver doucement, dans quelque mélodie de Mendelssohn, jouée par elle, les poésies mélancoliques de ses vingt ans. Cette « voix de la maison », comme il appelait le piano de Noris, était aussi la voix de son passé, lorsqu'il rêvait d'écrire des vers, — « oui, des vers, ma Noris, des drames en vers, avec des personnages en pourpoints, des vers qui, de la Comédie-Française m'eussent conduit à l'Académie... comme tant d'autres... Ah ! l'on se bâtit de jolis châteaux en Espagne à vingt ans ! »

Et, sans tristesse, devant ses ambitions défuntes et sa vie gâchée, — gâchée ou usée tout simplement parce qu'il avait fallu vivre, — le bonhomme retournait à ses feuillets de papier et continuait ses banales histoires : la même jeune fille enlevée, le même duel, le même

empoisonnement, l'éternel assassinat, l'héritage contesté, le faux testament, l'enfant retrouvé, la dispute des deux mères, tandis que, par la porte entr'ouverte, la romance de Mendelssohn, frissonnant sous les doigts de Noris, lui apportait l'écho des espoirs envolés et des chansons éteintes...

Et il eût été heureux ainsi, le vieux Féraud, si, tout à coup, ces histoires mêmes n'eussent paru terriblement rebattues et si les petits journaux n'eussent été fatigués de ce duel, de ces assassinats et de cet héritage partagé tant de fois. Cette existence de canut littéraire lui suffisait. On avait le confortable, après tout, dans le petit logis de la rue Brochant, et Noris y ajoutait, çà et là, la note de son goût qui avait comme des paillettes de luxe. Une guipure ici, une peluche là; sur la cheminée, un bibelot rencontré par hasard et emporté comme une trouvaille. Les broderies de Noris, les fleurs qu'elle aimait, semblaient le sourire de cet appartement bourgeois, plein de livres et de papiers, mais visité du soleil et égayé, comme d'une lointaine tapisserie, par la verdure des arbres du square.

Oui, il eût été heureux. Seulement, peu à peu, Eugène Féraud se voyait consigné à la porte des journaux. Les éditeurs à qui il écrivait ne répondaient pas; s'il les attendait, chez eux, — solliciteur sexagénaire, plus patient, certes, qu'à vingt ans, — ils ne recevaient point, s'évadaient par les petites portes, masquaient leurs refus sous des réponses qui n'en étaient pas. « Plus tard... Ah! ce que j'ai de manuscrits qui attendent!... Débordé! je suis débordé!... Compliments à

votre charmante fille!... Toute ma saison est prise par le roman de Jouvenet. »

Un *nouveau*, Jouvenet! Et lui, Féraud, était un *vieux*, usé, démonétisé, fini.

« Il parait que *ça* ne se vendait plus, ses histoires. Elles valaient pourtant bien les premières, celles qui faisaient pâlir les lectrices d'autrefois. Mais voilà : — la mode! Discutez donc avec la mode! » Il rentrait alors, rue Brochant, dans un profond délabrement moral. Il regardait, navré, ce tas de paperasses noircies dont personne, à présent, ne voulait, et il lui prenait des envies folles de tout jeter au feu. Une flambée! De la cendre! Tout ce que ça valait, maintenant!

C'est dans une de ces heures d'affaissement noir qu'Eugène Féraud avait rencontré Vérignon, un brasseur d'affaires, fondateur de Banques, se glissant, comme une couleuvre vers la jatte de lait, dans tous les syndicats, et s'y logeant ensuite comme un rat dans un fromage, associé de Rodillon et de Molina, tantôt usurier et tantôt emprunteur, découvrant avec un flair de trappeur des placers dans cette Californie sans limites qui s'appelle la crédulité des badauds ou la confiance des sots.

Vérignon cherchait des auxiliaires; il connaissait Féraud. Le nom du vieux conteur était honorable; la Compagnie des *Mines de Sierra-Fuente* avait besoin d'un secrétaire, et l'auteur des *Pionniers du Canada* devait connaître l'art de faire reluire aux yeux des gens, comme des pépites d'or, les plus minces filons de cuivre. Si Féraud voulait bien saupoudrer d'épithètes le rap-

port un peu trop scientifique de J.-B. Paludet, l'ingénieur chargé de la technologie de l'affaire nouvelle, Féraud entrait tout droit dans la « *Sierra-Fuente* » avec des parts de fondateur. Il n'avait qu'à dire *oui*, Féraud! Vérignon soutirait ainsi, du reste, en manière de cautionnement, une partie des maigres économies du pauvre homme qui, du coup, acceptait les propositions, sautait dessus avec une candide effusion de reconnaissance.

Ah! quelle joie pour ce vaincu des lettres de se réveiller, un matin, avec ce beau titre de « Secrétaire-Général » d'une Compagnie financière dont on parlait tant dans les journaux!... Il revoyait son nom imprimé comme autrefois, le vieux Féraud, comme au beau temps où il publiait les *Chevaliers de la Navaja*, et, par un phénomène cérébral tout particulier, en lisant les annonces que Vérignon payait en deniers comptants ou en actions libérées, le pauvre diable d'homme de lettres en arrivait à se figurer que c'était d'une œuvre de lui qu'il s'agissait là et que ces *Mines de Sierra-Fuente*, où son nom se trouvait mêlé, étaient le titre de quelque drame d'aventures ou de quelque beau roman dramatique qu'il allait publier et qu'on annonçait.

Il se sentait tout ragaillardi, éperonné et rajeuni par la bonne fortune. Le bon fauteuil, solide et massif, en forme de chaise curule où il se carrait dans le beau bureau de la rue Taitbout le consolait de cet autre fauteuil inaccessible qu'il avait rêvé d'occuper, là-bas, au bout du Pont des Arts, sous la coupole d'or! Ah! bah! rêves d'antan! Ce doux réveil, bien capitonné, dans

une grande salle d'aspect cossu, cette entrée solennelle dans le local occupé par la Compagnie, avec des huissiers plus majestueux que des ministres, des garçons en uniforme vert coiffés comme des généraux et décorés de plaques comme des diplomates, ces saluts d'employés et d'actionnaires donnant au pauvre oublié, hier encore vivant rue Brochant comme un portier, ce titre solennel : *Monsieur le secrétaire-général;* — toute cette vie nouvelle, inconnue et comme officielle rendait Eugène Féraud guilleret, joyeux, émoustillé et flambant. Ce bon Vérignon ! Il l'eût embrassé. Quel Mécène, Vérignon ! Quel protecteur !

— Est-ce drôle, disait-il parfois à Noris. Il me déplaisait, Vérignon, avec son crâne chauve, ses favoris gris, son aspect de clergyman anglais mâtiné de clubman parisien. Je le connaissais beaucoup, j'ai connu tant de gens, dans le temps (Féraud mettait bien des mélancolies, des déboires, un tas d'espoirs évanouis, dans ces mots : *dans le temps*), et quand je le voyais, eh ! bien, je l'évitais... Oui, je l'évitais !... Etais-je bête ! C'est pourtant lui, ce cher Vérignon, qui devait faire ma fortune, et la tienne, ma petite Noris, la tienne ! Eh ! bien, chérie, es-tu contente ?

— Oui, si tu es heureux, répondait Noris, suivant, de ses yeux profonds, une chimère, elle aussi, très loin, très haut.

Ce qui ennuyait un peu Eugène Féraud, c'est qu'on n'exigeait pas de lui un grand travail, rue Taitbout. Il n'entendait point, cependant, qu'on lui eût trouvé, pour ses vieux jours, une sinécure. Il voulait utiliser

son énergie. Quand Vérignon lui demanda de rédiger, dans l'intérêt du lancement de l'affaire et pour la première réunion des actionnaires, un des rapports sur les fameuses Mines de Sierra-Fuente qu'il s'agissait d'« exploiter » dans les grands prix, Monsieur le secrétaire-général poussa un soupir de satisfaction. Enfin! enfin, il était bon à quelque chose! Il allait montrer ce que peut faire un homme qui maniait déjà la plume du temps des Soulié, des Dumas et des Sue. Les mines du Chili, d'ailleurs, c'était son élément! Le Chili! Mais c'est au Chili que se passait son fameux drame inédit, le *Serpent Rouge!...* Il ne l'avait jamais vu, le Chili, mais il le connaissait, et mieux que les environs de Paris, ma foi. Il avait étudié jadis l'hispano-chilien; le *Dictionnaire* du Père Febres était encore là dans sa bibliothèque. Il savait la faune, la flore et les ressources industrielles et agricoles du pays sur le bout du doigt.

— Le Chili! Mais c'est mon affaire!... J'ai écrit trois romans qui se passent au Chili!

— Je les ai lus, répondait Vérignon. Et c'est bien pour cela que je vous ai proposé d'entrer dans l'opération!

Allons, allons, décidément c'était un homme, Vérignon! Lettré, plein de mémoire! Il avait lu les romans chiliens d'Eugène Féraud! A la bonne heure! Et qu'on s'étonne de voir certains financiers devenir vingt fois millionnaires quand ils savent tout, qu'ils ont tout lu, tout, jusqu'aux romans américains d'un conteur que les nouveaux venus dédaignaient, les imbéciles! Aussi, comme Féraud allait les soigner, ces rapports qu'on lui

demandait! Il voulait que ce fussent des chefs-d'œuvre. Oui, des chefs-d'œuvre absolument.

Ah! il s'y mit tout entier, cœur et âme, dans ces pages qu'il arrosait de pittoresque, mêlant à la technologie des notes fournies par Paludet, ingénieur des mines, un tas de descriptions luxuriantes qui devaient donner au lecteur l'idée féerique d'un Eldorado.

Penché sur son papier, oubliant presque qu'il s'agissait d'un document financier, le vieux Féraud se congestionnait à trouver, pour mieux évoquer aux yeux des lecteurs les Mines de Sierra-Fuente, des adjectifs colorés comme les perruches qui sautillent, là-bas, dans les bois d'oliviers et de myrtes. Un paradis, c'était un paradis qu'il décrivait avec des ferveurs d'apôtre, aux actionnaires éblouis : un sol prodigieux, des îles de verdure, des pommes grosses comme une tête humaine, des pêches pesant une livre!... Avec un seul arbre des forêts chiliennes, un missionnaire se construisant une église tout entière longue de vingt mètres, les portes, les fenêtres, les autels, les confessionnaux fournis par le même tronc et les branches! Dans les Andes, l'argent, le cuivre, le fer, à profusion; des minerais d'or brillant à terre comme des vers luisants sous la lueur des étoiles; l'argent des provinces de Coquimbo et de Copiapo sortant par tonnes, du port de Caldera! Des mines d'or à Pétorca, aux territoires de Chillan! Du lapis-lazuli exporté par quintaux! Les fortunes chiliennes sortant de terre comme des fleurs de soufre!...

Et Eugène Féraud se grisait, en ses descriptions,

continuait là sa vie de conteur, son train-train de romancier ou plutôt redevenait romancier et, oubliant Paris, abattait de la copie, se jetait, l'esprit perdu, dans cet inconnu qui l'attirait, lui rappelait ses récits d'autrefois, ses inventions de jeunesse : les héroïnes pâles aux cheveux d'ébène, les cavaliers éperdus, les duels au couteau, les batailles au lazzo, les courses à travers les Cordilières, les fuites et les poursuites vers les solitudes, les fusillades à travers les lianes des forêts vierges ; tout le prévu, le banal et le mélodrame du vieux roman américain qu'il voyait refleurir devant lui, avec une réalité plus poignante, sous le rayonnement de ces chiffres dictés par Paludet et grossis par Vérignon et dans l'éblouissement d'apothéose de ces stupéfiantes statistiques apportées par l'homme d'affaires pour servir d'appeaux aux souscripteurs des Mines de Sierra-Fuente.

Il le touchait du doigt, son rêve, le vieux Féraud ! Ces noms exotiques, aux harmonies profondes, lui plaisaient comme des refrains aimés ; il avait, à les écrire, des titillations dans les doigts : « l'argent de Charnasillo, le cuivre en barre ou en minerai de Tres-Picatas, le volcan de San Fernando, les bateliers du rio Claro » ; il mettait en scène tout cela comme dans un drame, trouvant des échos de tintements joyeux de pièces blanches dans ces mots qu'il répétait, à chaque alinéa, avec une satisfaction profonde : « Les Provinces *Argentines*... » Argentines !...

Vérignon, lorsqu'il lut ce Rapport, fut enthousiasmé. Il déclara que jamais, au grand jamais, boni-

ment financier n'avait eu cette tournure et cet éclat. Il y avait là de quoi entrainer du coup des milliers d'actionnaires. Comment diable l'auteur d'une telle *machine* n'était-il pas encore à l'Institut? Non, jamais, jamais on n'avait battu aussi crânement de la grosse caisse autour d'une affaire. Naïvement, simplement; emballé par sa propre littérature, grisé de couleur locale, le bon Eugène Féraud avait changé en cimbales le cuivre raffiné sorti des mines hypothétiques de Sierra-Fuente.

— « Bravo ! En avant la musique disait Vérignon. Et suivez le monde ! »

Il lisait et relisait le rapport qu'on allait insérer, avec d'autres articles de M. Féraud, dans le journal financier l'*Or Chilien*, spécialement fondé pour le lancement de l'affaire des Mines, et le financier s'étonnait lui-même des ressources de pittoresque, de cette splendeur d'adjectifs qu'en sa candeur, le romancier avait jetés à poignées comme de la poudre aux yeux — de la poudre d'or !...

— Ah ! vous avez écrit là une maîtresse page, mon bon Féraud !

— Oh ! oh ! répondait l'autre modestement, ses joues se teintant de rouge à côté de sa barbe grise : Je n'ai fait que rédiger vos excellentes notes, monsieur Vérignon, et celles de M. Paludet. Seulement, voilà : je les ai revêtues de toute la magie du style... Ça trompe, le style !

— Si ça trompe?... Heureusement !... murmurait Vérignon entre ses minces lèvres de diplomate retors.

Ce n'était pas une place à l'Institut que ce « style

magique » devait assurer à Eugène Féraud, mais un banc à la correctionnelle. Le malheureux faillit tomber assommé par un coup de sang quand, dans son beau bureau tendu de vert, avec des belles cartes topographiques du Chili et le plan des Mines de Sierra-Fuente sur la muraille, un commissaire de police entra, mettant la main sur les livres de la Compagnie et montrant à M. le Secrétaire Général un mandat d'amener où ses nom et prénoms étaient inscrits : « FÉRAUD (Eugène-Philippe). »

Comment! on l'arrêtait, lui, le secrétaire général?... Et de quel droit?...

Qu'est-ce qu'il avait fait?

Que se passait-il donc?

M. Vérignon était déjà en route pour Mazas, assis entre deux agents, dans un fiacre. Paludet devait aller le rejoindre. Cet éboulement imprévu assourdit, hébéta Féraud comme une chute dans un précipice. Il lui semblait qu'il tombait dans un *regard* d'égout. Lui, à Mazas! Il se demandait si ce n'était pas une stupide plaisanterie.

Pourquoi, à Mazas? La justice avait de ces égarements dont on avait même fait, — au beau temps des œuvres d'imagination, — des romans historiques et des mélodrames judiciaires, *Calas*, *Lesurques*, la *Pie voleuse!* Eh! bien, il était aussi innocent, aussi profondément innocent que la servante de Palaiseau. Il ne s'inquiétait même pas du résultat de la méprise. Il savait que l'innocence est éternellement reconnue au cinquième acte. La sienne éclaterait publiquement devant les juges.

Il disait à Noris, éperdue, de prendre patience. Lorsqu'on venait l'extraire de sa cellule pour le mener chez l'expert en écritures qui examinait, comme à la loupe — entomologiste des acarus de la finance — les livres de la Compagnie de Sierra-Fuente, il répétait aux policiers, à l'expert : « Il y a erreur ! Vous verrez qu'on reconnaîtra qu'il y a erreur ! » Il dormait, disait-il, sur les deux oreilles. A Mazas, il s'était mis à écrire un nouveau roman, inspiré par les dernières lectures qu'il avait dû faire sur le Chili et les Chiliens.

— Ne te chagrine pas, disait-il à sa fille. Je sortirai de tout cela l'honneur sauf... et j'en sortirai avec un beau livre !... *Doña Hermosa*... C'est un joli titre ! Ce sera le pendant de mon début : *Dinorah ou les Flibustiers !... Dinorah*, un livre qu'on avait comparé à Fenimore !... C'est vrai, ça !... Eh ! bien, *Hermosa* sera mieux !

Et il contait à Noris, dans le parloir, les péripéties du roman futur. Il demandait ce que les journaux disaient de son arrestation.

— Ils ne me soupçonnent pas, j'espère ?

— Non... non... je te jure !

— Mais ils parlent de moi ?

— Oui, ils en parlent.

— Pourquoi ne me les fais-tu pas lire ?

— A quoi bon ?

— Eh ! à quoi bon ? Ça éperonne, ça soutient. Je n'ai rien à craindre ; je sais bien que je n'ai rien fait de mal... ni Vérignon, non plus, j'en suis sûr... il y a méprise... Mais, malgré tout, je voudrais être certain que nous avons une bonne presse !

Elle lui apporta, à la fin, quelques rares journaux favorables à l'auteur du *Serpent Rouge*. Il fut touché. On donnait, dans une chronique, sa biographie. On eût presque donné son portrait s'il avait eu jadis la précaution de poser chez un photographe.

— Est-ce drôle, hein, Noris? disait-il. Je publie cinquante volumes: *ils* ne parlent pas de moi! On me mène à Mazas: *ils* écrivent ma biographie! C'est bien drôle, tout de même, c'est bien drôle!

Il avait d'ailleurs gardé le journal. A sa première sortie il ferait une visite au reporter. Le journaliste était d'autant plus aimable que Féraud ne le connaissait pas. On a, comme cela, des amis qu'on ignore.

— Allons, allons, répétait le pauvre homme, il y a encore de bons garçons!

Il était si confiant, si profondément rassuré sur l'issue du procès qu'il avait fait partager son calme naïf à Noris. Elle ne connaissait rien à toutes ces combinaisons financières et elle avait vu avec effroi son père entrer dans l'affaire des Mines de Sierra-Fuente. Mais, en somme, Vérignon n'était pas un coquin et Eugène Féraud était un honnête homme. Il ne pouvait y avoir là qu'un malentendu. Une ordonnance de non-lieu allait tout terminer, un jour ou l'autre.

C'était l'avis de Féraud. « Je dors tranquille, vois-tu, Noris, je dors tranquille. Une bonne conscience est un bon oreiller, même à Mazas... surtout à Mazas! » Il s'abandonnait si complètement à son optimisme qu'il apprit sans nul effroi son renvoi devant la 6[e] chambre. Eh! bien, quoi! Cela valait peut-être

mieux. Le débat après tout serait public. Ce qu'il disait en tête-à-tête au juge d'instruction, devant un greffier impassible, il le dirait devant une foule — et l'on verrait!

— Un jugement?... J'aime autant ça!... J'aime peut-être mieux ça... C'est plus franc, c'est plus clair!

Il ne lui déplaisait pas de « confondre la calomnie », devant une salle pleine. Il avait d'ailleurs de petits griefs irrités contre ces magistrats qui lui demandaient — imagine-t-on ça! — compte de sa rédaction, du style de ses rapports...

— Les gens de robe n'aiment pas les gens de lettres! Ils me cherchent des querelles littéraires à présent! La littérature? Ils n'y entendent rien! Rien!

Ah! ils trouvaient ses rapports *douteux?* Soit. On verrait, on verrait, quand il les lirait tout haut, à l'audience!

Et ce jour de Février où Noris, anxieuse, attendait l'arrêt, place Dauphine, dans la petite chambre de l'*Hôtel Henri IV*, Eugène Féraud avait essayé de les lire et de les défendre et de les imposer à la foule, ces rapports sur les Mines de Sierra-Fuente, l'argent de Copiapo et les pépites d'or de Petorca que les juges, ces diables de juges entêtés, trouvaient défectueux et coupables!

Coupables! Mais il n'eût jamais écrit que des pages semblables, colorées, ensoleillées, eh! depuis dix ans il eût été des Quarante... Oui, c'était peut-être ce qu'il aimait mieux « de lui », ces quelques pages-là, qu'on lui jetait ainsi à la tête!

Devant la sixième chambre, ce pauvre diable d'ignorant, enfant aux cheveux blancs à demi tombés et aux illusions tenaces, interrogé par le président, avait eu une attitude désolante. Il s'était révolté sous les accusations, maladroitement, avec la vanité naïve d'un artiste qui tient à son œuvre. Il défendait ses rapports, ses articles du journal l'*Or Chilien*, non pas avec l'acharnement adroit d'un accusé qui s'attache à glisser comme une anguille entre deux articles du Code, mais avec l'entêtement un peu piqué d'un auteur dont on ose discuter tout haut l'œuvre littéraire.

Encore une fois, non, non, il n'admettait pas ces critiques de la part de magistrats. Il savait parfaitement, parfaitement ce que valaient ses rapports. C'était de la bonne prose, de la très bonne prose. Il avait assez soigné cela pour qu'on lui en sût gré, n'est-ce pas? Quelle sotte querelle venaient donc lui chercher ces juges?

Et plus on l'accusait, plus il s'irritait, ripostant par des réponses brèves qui signifiaient en fin de compte : « De quoi vous mêlez-vous? Je sais ce que c'est que d'écrire! Et j'ai fait mes preuves! »

Ce système de défense parut absolument déplorable, inconvenant. Le mot fut dit : — inconvenant. Le bonhomme semblait braver le tribunal contre lequel il se débattait, essayant avec acharnement de lire sa prose, voulant conserver intacte sa réputation, sa vieille réputation littéraire.

Il n'admettait pas, il n'admettrait jamais qu'on lui demandât compte de ses articles! « Eh! les magistrats ne sont pas des critiques, que diable!... »

Et quand le président lui remettait sous les yeux les hyperboles des descriptions exotiques : « Eh ! bien, oui, répondait Féraud, oui, j'ai écrit cela. Je l'ai écrit, Et après?... Je l'écrirais encore et un autre n'écrirait pas mieux !...

— Mais vous avez sciemment coloré de teintes trompeuses des pays que vous ne connaissiez pas !

— J'ai fait ce que j'ai fait toute ma vie : — j'ai idéalisé. La réalité n'est déjà pas si belle ! Il faut bien la parer un peu ! »

Cette réponse avait tout particulièrement semblé d'un cynisme achevé.

Entêté dans son aveuglement, Eugène Féraud s'enfonçait plus violemment dans sa défense; il ne retrouva un peu de netteté dans l'appréciation de sa position que lorsqu'il s'entendit violemment accuser d'avoir menti, trompé sciemment, entraîné de pauvres diables dans la ruine par des descriptions « mensongères. » Comment ! il osait faire montre d'une vanité littéraire lorsqu'il avait, de propos délibéré, jeté à la misère, poussé au suicide peut-être, des malheureux qui prenaient ses « pâles imitations de Chateaubriand » pour des articles de foi?

La misère ! La ruine ! Le suicide !

Eugène Féraud ouvrait des yeux hagards sous cette pluie d'accusation aux noms féroces : *complicité, abus de confiance, manœuvres et promesses mensongères, vol.* Un voleur, lui? Le complice d'une bande de voleurs ! Il se sentait étouffer en entendant maintenant Vérignon qui avouait à demi, l'accuser à son tour,

l'accuser, lui, Féraud, et faire retomber sur Monsieur l'ingénieur de la Compagnie et Monsieur le *secrétaire général*, la plus grosse part des responsabilités.

Il prenait des attitudes navrées devant l'évidence, Vérignon. Il était confus, désolé, stupéfait.

Le financier croyait, disait-il, qu'Eugène Féraud connaissait le pays, l'avait étudié à fond. Les articles du journal l'*Or Chilien*, appuyés sur les recherches de M. J.-B. Paludet, lui semblaient absolument véridiques. Lui-même, Vérignon, y avait été pris. Il ne pouvait pas se douter que le secrétaire fît passer dans les colonnes d'un journal très grave des élucubrations de romancier.

— Mais, balbutiait Féraud, écrasé, vous me les dictiez, ces élucub...

Et le président lui coupait la parole. Alors, toussant, pris à la gorge par un étranglement, le pauvre homme se sentait devenir pourpre, ses veines tendues comme des cordes à son front congestionné, et il se voyait là, accolé comme dans un pilori à ce misérable faiseur, qui, élégant, dégagé, essayait de *rouler* ce tribunal comme une assemblée d'actionnaires et dont il comprenait maintenant qu'il avait été le complice. Le complice et la dupe aussi ! *Affaire Vérignon et consorts !* Ah ! imbécile ! imbécile ! Vieille bête ambitieuse !

Tout tournoyait autour de lui. Il ne voyait plus, n'entendait pas. Les juges, Vérignon, l'ingénieur Paludet, lui apparaissaient dans une sorte de brouillard, comme des silhouettes falotes. Il avait envie de se lever, de crier tout haut, de jurer qu'il était innocent

et il sentait qu'il ne pourrait pas et qu'avant de dire un mot, un seul, il se mettrait à pleurer comme un lâche, devant tout ce monde dont les murmures confus l'enveloppaient d'une rumeur insultante.

Il souffrait moralement et physiquement, guetté par l'apoplexie, et une seule idée nette lui venait : Sa fille. Cette pauvre Noris qui attendait sans doute, quelque part, dans un coin de ce grand palais sinistre, et qui avait bien fait de ne pas entrer là, pour voir son père souffleté publiquement comme ce Vérignon; pour le voir confondre avec cet autre drôle, trafiquant de sa science et son titre; pour apercevoir ce spectacle ignoble : le vieil honneur naïf assis sur le même banc qu'un misérable maquignon de valeurs mauvaises.

— Heureusement, songeait Féraud, tremblant de douleur, éclaboussé de honte pendant que le procureur général parlait, heureusement *la petite* n'entend pas tout ça !

Le pauvre diable avait donc passé par trois phases successives dans cette journée : la colère littéraire devant les railleries qui dépeçaient ses articles; la stupéfaction effroyable devant les demi-aveux et les accusations de Vérignon, l'écrasement sous le réquisitoire du procureur.

L'arrêt assomma le pauvre homme qui resta immobile comme sous un coup de massue. Le bœuf, avant de tomber, a de ces oscillations lourdes.

Cinq ans de prison ! Cinq ans ! Comme Vérignon ! Comme Paludet, *ses complices !* Eugène Féraud roula sa tête, un moment, autour de lui et, abruti, s'écrou-

lant comme une masse, glissa brusquement sur le banc où il était assis. On le crut mort.

On l'emporta, le gilet ouvert et la cravate arrachée. Revenu à lui, il ne dit plus rien, se laissa guider, hisser en voiture, emporter vers Mazas sans prononcer un mot, inerte. Les gardiens clignaient de l'œil. Un vieux brigadier disait à un autre : « C'est quelquefois les plus malins, ceux qui ont comme ça l'air d'idiots ! »

Dans sa cellule, Féraud, abattu sur le lit étroit, l'œil sur la muraille, répétait, ressassait un nom entre ses pauvres lèvres agitées, prises d'un marmottement sénile :

— Dinorah !... Norah !... Ma petite Noris !... Toute seule !... Qu'est-ce qu'elle deviendra toute seule maintenant, Noris?

III

Dinorah, en rentrant dans ce petit logis où elle croyait ramener son père, éprouva une sensation désespérée de vide et d'accablement. Il lui semblait qu'il était mort, ce père adoré, qu'il ne reviendrait jamais plus s'asseoir là! Elle eut un sanglot en poussant la porte de la chambre où elle espérait tant qu'il rentrerait dormir, ce soir! L'ombre l'emplissait, cette chambre déserte, toute glacée. Elle alluma une lampe et regarda un moment de ses yeux navrés, un portrait de Féraud qui était là : figure grise et barbue de gros homme chauve à l'air timide et honnête. Pauvre cher père! Ce n'était plus qu'à cette image qu'elle pourrait donner un baiser, le soir, avant de s'endormir!

Elle restait là, ne pouvant quitter ce portrait, lui parlant tout bas, et, par la porte entr'ouverte, elle entendait aller et venir la bonne Victorine avec des bruits d'assiettes remuées. Elle se souvint alors qu'elle avait commandé pour Féraud, à la cuisinière, un plat qu'il aimait, un aspic de poulet que Victorine avait confectionné la veille, et qui attendait là, bien en vue, le convive qui ne viendrait pas. Noris eut un

crève-cœur poignant en entrant dans cette salle à manger, où le couvert du pauvre père était mis. La servante achevait d'allumer la petite lampe de la suspension de cuivre, et la lumière encore pâle tombait tristement sur cette place vide, cette chaise, cette serviette pliée, ces verres et cette cuiller inutiles qu'Eugène Féraud ne toucherait pas.

— Enlève cela, Victorine, dit-elle doucement Cela me fait mal à voir !

— Mademoiselle va pourtant dîner?

— Je n'ai pas faim.

— Il faut manger, il faut se soutenir... Vous le disiez tout à l'heure, dans la voiture... Ce n'est pas fini : on ne gardera pas monsieur en prison comme ça !... Non, Dieu merci, non, ce n'est pas fini !

Machinalement, Dinorah prit quelques bouchées, mais elle avait hâte d'écrire, d'en appeler à ce prince de Chantenay qui incarnait pour elle tous ses espoirs à la fois, et qui lui avait dit si souvent, d'une voix très douce : « Vous n'avez pas de meilleur ami que moi, mademoiselle ! »

Un ami ! Dans la pensée de Noris, dans ses rêves secrets de jeune fille, le prince René Beaumartel de Chantenay était mieux que l'ami dévoué en qui on se fie toujours : il était le vivant idéal des songes de la pensionnaire qui échafaude un avenir, de la femme dont l'être s'éveille. Sans qu'il le sût, il était le roman caché de cette fine tête brune, exaltée et charmante.

Noris réunissait en elle les qualités mêmes et les défauts des deu xraces distinctes dont elle était issue.

passionnée comme cette créole qui était sa mère, éprise du songe comme ce Breton qui avait mêlé, toute sa vie, les aventures exotiques aux belles fictions armoricaines. Peut-être tenait-elle plus complètement, par la loi de la nature, à l'être même de son père. Dans cette âme et ce cerveau de jeune fille, il y avait les mêmes fumées romanesques, les mêmes chimères que dans la tête grise d'Eugène Féraud. Elle rêvait comme lui des eldorados fantastiques, elle ambitionnait non pas de la gloire, comme autrefois le pauvre homme, mais de l'amour. Qu'elle était bien la fille de ce faiseur de romans impossibles! Elle s'en forgeait à elle-même de ces aventures improbables qu'on avait payées jadis au père, à tant la ligne, et qu'elle risquait, elle, de payer, un jour, à tant de larmes par pulsation de fièvre.

Dès ses premières lectures, dans ce milieu particulier où elle s'élevait, parmi les bibliothèques et les papiers noircis, dès ses premiers songes d'enfant, grandissant avec elle, elle avait vu passer, comme dans une lumière d'aurore, le prince Charmant des contes de fées, le prince Bleu des mondes enchantés. Elle n'avait pas seize ans, qu'elle rêvait de lui. Il paraissait, souriait, montrait son bel habit couleur du temps et disparaissait, s'évaporait comme la buée du ruisseau au plein soleil. Elle ne savait comment il s'appelait, ni où il vivait, ni s'il était blond, ou brun, le prince Bleu de ses rêves de fillette devenus ses rêves de jeune fille, mais elle savait qu'il existait quelque part, dans le vaste monde, peut-être tout près d'elle et elle attendait de rencontrer le Prince Bleu pour dire:

« Le voici, je l'ai reconnu et je l'aime! »

Peut-être bien, après tout, qu'elle ne le rencontrerait jamais. La vie n'est pas le pays des fées. Dinorah le savait. Elle s'y résignait. Eh! bien, si le prince Bleu ne passait point près d'elle, elle se consolerait en aimant le prince Bleu des contes d'autrefois, de ces contes que Victorine et son père lui contaient tour à tour, et elle resterait fidèle au roi Charmant du beau pays de la montagne d'ivoire, de l'oiseau bleu et des chevaliers d'amour.

Cela lui plaisait à Noris de se laisser bercer par cette douce volupté de l'impossible, de l'introuvable, de la féerie et du rêve. Son prince Bleu pouvait fort bien n'être pas prince, pourvu qu'il eût le don de se faire aimer.

Et Noris l'attendait, souriante, tout en faisant les nœuds de cravate du vieux Féraud et lui relevant ses collets d'habit en lui disant : — Sois donc coquet, je te veux superbe, beau, beau, beau...

— Comme le prince Bleu? disait le bonhomme qui souriait aussi des rêves de sa fille.

Et, un jour, cette enfant, devenue une femme, s'était sentie toute troublée en songeant à ce joli garçon élégant, un peu hautain, charmant, qu'elle rencontrait chez Vérignon, de temps à autre, et dont elle sentait, sur ses paupières et sa joue, le regard constamment fixé, à la fois suppliant et dur.

Elle n'avait même pas demandé son nom les premières fois qu'elle l'avait trouvé là, plus empressé à chaque rencontre, et lorsqu'on le lui avait nommé

« *prince de Chantenay* », elle s'était mise à rire, puis elle était devenu très pâle, un peu de froid lui courant sur l'épiderme et, très étrangement émue, peureuse presque superstitieusement, elle était rentrée au logis de la rue Brochant, épelant avec une sorte d'obsession les syllabes de ce nom : *prince de Chantenay !*

Le prince ! Peut-être le prince Bleu, qui sait ?

Noris l'avait revu ainsi, plusieurs fois, dans ce milieu bizarre où, comme tous les puissants de quatre jours, millionnaires de hasard, rédacteurs en chef de journaux passagers, Vérignon, fondateur de la Société des mines de Sierra-Fuente, invitait et recevait tout Paris, sinon tout le monde. Le prince de Chantenay, joli garçon, fort à la mode, très répandu, et dont les vestons ou les boutons de manchettes faisaient sensation chez les reporters du *high life*, Chantenay, la Fleur des Pois, se mêlait volontiers à ces réunions. Il n'avait pas de préjugés ; les artistes l'amusaient, les financiers pouvaient le servir. Il tuait le temps chez Vérignon aussi bien qu'au Cercle, et que la femme s'appelât Mademoiselle Féraud ou Blanche Tripier, il était aussi satisfait de causer avec l'une qu'avec l'autre. Il ne lui déplaisait même point, parfois, de temps à autre, d'avoir des conversations cravatées. Cela le reposait des propos de coulisses de petits théâtres ou de loges d'Opéra. A vingt-trois ans, il « en avait déjà assez » des filles en renom et des femmes du monde.

Vérignon devait avoir quelque arrière-pensée en invitant le prince à ces soirées dont les chroniqueurs mondains assommaient Paris. Le prince était riche, se

montrait parfois à la Bourse, pouvait rêver quelque opération financière. « Prince Beaumartel de Chantenay ! » Un nom superbe à imprimer sur un prospectus. On le choyait, le prince René. Lui allait là comme il allait partout, traînant sa vie, se reposant du club chez le banquier et, en rentrant au club, se moquant du Turcaret qu'il venait de quitter.

Ce qui lui plaisait le plus chez Vérignon, c'était cette belle fille, un peu farouche, bizarre, inquiétante et attirante, qui arrivait là, au bras de ce bonhomme à barbe grise, gauche et courbé. Charmante, cette Noris Féraud!

— Un type, cette petite! disait le prince quand il parlait d'elle.

La « petite » était grande, élancée comme une figure de la Renaissance, un peu maigre, délicieuse; les cheveux enroulés des deux côtés du front, à la vieille mode des femmes du premier empire, deux grands yeux d'une noirceur troublante, cernés et cruels presque jusque dans leurs sourires, en réalité très bons et très francs; le nez fin, un peu long, avec des narines aux petits frissons subtils, — une tête de fine arabe brune, la lèvre arquée et singulière, ironique, inquiétante. Chantenay trouvait à toute cette physionomie un peu exotique qui ressemblait à une Récamier tzigane, vêtue à la moderne, un charme capiteux, tout à fait émoustillant et drôle.

Ce n'était point, du reste, la pensée d'une Récamier que Noris évoquait pour le jeune homme, fort peu soucieux des littératures; mais plutôt l'idée d'un admirable pur sang.

— Elle a de la race, cette fille !... Dix-neuf ans et coiffée comme une grand'mère !...

En y pensant, — à ces rouleaux noirs et à ces yeux sombres, — toutes les curiosités de ce gourmet de vingt ans s'attisaient en lui, et, si ce n'eût pas été fort ridicule, il se serait cru, lui qu'on lorgnait et qui se vantait de n'avoir jamais fait le premier pas en amour, amoureux pour tout de bon.

Amoureux ? D'une petite bourgeoise, fille d'un gratteur de papier très inconnu, lui qui succédait à son père dans les fantaisies des croqueuses d'amour, filles de théâtre ou femmes titrées ; amoureux, le prince René, *Fleur de Chic*, comme on l'appelait au foyer de la danse et ailleurs ! C'était très drôle. C'eût été même absolument drôle si ce n'avait pas été impossible. Impossible évidemment. Il s'amusait lui-même de ce trouble particulier, irritant comme une démangeaison qu'il ressentait en songeant à cette jolie fille toute pensive, avec un sourire agaçant, mordant presque ; mais de là à être amoureux de la « petite », ah ! bien, on avait le temps de mourir de rire !... Qu'il retournât chez Vérignon moins pour le banquier que pour elle, qu'il écoutât avec de très doux petits frissons Dinorah, au piano, chanter, la voix profonde et enveloppante ; qu'il eût plaisir à causer avec la jeune fille, tout bas, à chercher même à la deviner en la regardant au fond des yeux ; qu'une pression de la main, dans un skake-hand, lui causât une sensation tout à fait imprévue et délicieuse, il eût avoué qu'à tout cela il trouvait un plaisir vrai, un peu grisant. Mais du chatouillement de ce plaisir

à de l'amour, il y avait loin, Dieu merci, et le prince Beaumartel de Chantenay, ce joli roué de vingt ans, ne se laissait pas aussi facilement prendre au trébuchet.

Ce qui était plus grave, c'est que Noris, moins experte à cette escrime spéciale qui s'appelle le flirtage, trouvait à revoir René de Chantenay une satisfaction singulière, naïve d'abord, fiévreuse maintenant et troublante. Elle n'avait jamais, vivant comme en tête-à-tête avec ce pauvre brasseur de feuilletons, mis le pied dans un autre monde que celui des romans et des livres. Tous ses plaisirs de jeune fille, toutes ses joies étaient littéraires simplement. Des soirées au théâtre, des journées au Louvre. Des mois passés à recopier les vieux feuilletons d'Eugène Féraud dont elle voulait garder les manuscrits lorsqu'il les donnerait à des éditeurs, qu'il ne trouvait plus. Elle ne connaissait de la vie que ce que ce vieil enfant, qui n'en connaissait rien, lui en avait appris; c'était presque son début de jeune fille, ces soirées artistiques chez Vérignon où Féraud, tout fier d'elle, la forçait de chanter, et du premier coup, les paroles habilement flatteuses que lui débitait le petit prince, ces banalités de madrigaux qui eussent paru fanés comme un vieux bouquet à une ballerine, semblaient à Noris quelque chose de parfumé et d'exquis qu'elle se répétait ensuite à elle-même, toute seule, avec des rougeurs et des craintes, comme elle eût respiré un sachet venant de lui.

Elle était flattée d'ailleurs, tout naïvement, que le prince de Chantenay s'occupât d'elle plus que de tant d'autres jolies femmes, des plus célèbres, comédiennes

ou chanteuses, que Vérignon réunissait, les soirs de fêtes, dans son salon du boulevard Haussmann, ce salon doré à profusion, tout en or, si doré que toutes les pépites de Sierra-Fuente avaient dû passer et se fondre dans cette dorure-là.

Elle savait, Dinorah, que le jeune Cherubino débutant, traînait après lui les cœurs ou les yeux. Il était pour Paris ce qu'avait été son père autrefois, il y avait vingt ans. Cette dynastie du chic continuait dans l'émiettement des autres dynasties. *Fleur de Chic* s'épanouissait comme une floraison dans les décombres, sur l'écroulement de tout ce que le général prince de Chantenay avait aimé autrefois.

Dans le grand salon de l'hôtel Chantenay, ouvrant ses fenêtres hautes sur les pelouses du parc Monceau, le portrait en pied d'un homme de cinquante ans, en uniforme de général, un uniforme élégamment porté, plutôt comme un frac de soirée que comme une tunique réglementaire, regardait droit devant lui, de ses yeux fixes, d'un bleu pâle. Visage souriant, moustaches blondes, cirées et droites aux deux pointes et laissant voir l'ironique rictus des lèvres minces, narquoises et pâles, anémiques. La vie tout entière de cet homme, jeune encore, mais usé évidemment, soldat pâli par les nuits de bal et non bronzé par les jours de marche, semblait s'être réfugiée dans les prunelles claires, étrangement pensives, au regard lassé. Droit et hautain, ce général homme de cour, chauve et ramenant au dessus des oreilles, vers les tempes, le paquet de ses mèches blondes, laissait, dans ce portrait, qu'on disait

parlant, transparaître le dédaigneux ennui qu'il avait de la vie. On devinait dans ce soldat, l'épée au fourreau et une badine aux doigts, une sorte de clubman dégoûté, brave, séduisant et capable de jouer sa vie sur une carte comme une partie de baccarat.

C'était le père.

Flandrin avait jadis peint ce portrait lorsque le général prince Beaumartel de Chantenay partait pour Dresde, chargé d'assister, en qualité d'ambassadeur de la Cour de France, au mariage d'une princesse saxonne avec un archiduc d'Autriche. M. de Chantenay incarnait alors, en dépit du demi-siècle qui, pour lui, eût dû compter double, toutes les élégances françaises : ce quelque chose de fin et de fier qui se retrouve jusque dans le débraillé d'un Richelieu ou la brutalité d'un Lauzun. Grand seigneur aux manières exquises, capable d'entendre et de parler l'argot du boulevard et presque celui des faubourgs comme il entendait et parlait le jargon de la chasse ou du turf, le prince de Chantenay était, à cinquante ans, le type complet du Français envié, imité, adulé et adoré de ce temps-là. Demi-diplomate et demi-soldat, brave comme l'épée qu'il maniait comme la plume, il avait, un moment, au lendemain de 52, figuré dans les assemblées parlementaires. Candidat agréable et agréé, il promenait dans les commissions du Palais-Bourbon son élégance dédaigneuse, s'ennuyait bientôt des vulgarités de la politique courante, se trouvait aussi déplacé parmi les bourgeois satisfaits qui le saluaient très bas qu'ennuyé dans le Faubourg qui le boudait. se mariait pour s'occuper,

épousait une grande dame des provinces baltiques, qu'il trouvait jolie et qui le lassa, et, réclamant bien vite un service actif au moment de la guerre de Crimée, il prenait dans son écurie un cheval de turf pour caracoler dans l'état-major du maréchal de Saint-Arnaud, gravissant les hauteurs de l'Alma, en souriant, comme s'il se fût rendu aux courses et, à l'assaut de Malakoff, le lendemain même du jour où on lui apprenait qu'un fils lui était né, montait le premier en avant des zouaves, et tombait en riant, un éclat d'obus au front et une balle au ventre.

A l'ambulance, où on le porta, le prince de Chantenay demanda un miroir et voulut se regarder. Le sang lui coulait du front sur la joue, engluant ses moustaches. Il fit chercher du vinaigre de toilette, trempa son mouchoir dans l'eau de Lubin, lava sa blessure et écrivit deux lettres, l'une pour la princesse qu'il connaissait peu, et l'autre pour ce fils qu'il ne connaissait pas, qu'il ne connaîtrait jamais. Les lettres cachetées, il s'étendit sur son lit de camp et ferma les yeux comme pour dormir.

Il se sentait perdu.

Un de ses anciens camarades d'Afrique, le colonel Robin, vint lui apporter les compliments du commandant en chef.

— Tu le remercieras pour moi, mon vieux Robin, dit le prince. Et messieurs les Russes? Ils n'ont rien fait sauter encore?

— Rien.

— Ils en seraient capables. Ce sont des enragés et des

braves gens! Ainsi, j'aurai vu prendre Malakoff?... Ça vaut bien un ballet à l'Opéra. Cela vaut mieux. Adieu, Robin!

— Au revoir! dit l'autre.

— Ah! tu crois donc qu'on se revoit, toi?... Peuh!... Pour les gens que je tiens à retrouver, autant vaut que tout soit fini ici. Un point, à la ligne. Et à un autre!

Il ne retrouva son sérieux que pour dire à son porte-fanion, le jeune marquis de Ferdys, qui se tenait là, à côté de lui, blessé lui-même, la tête enveloppée de linges et le bras en écharpe :

— Une seule chose me chagrine, mon cher Ferdys. Vous comprendrez ça quand vous aurez passé la quarantaine : Ça m'aurait peut-être amusé d'être père!... Un fils, c'est très drôle! Ça doit être amusant! C'est gentil! Si tu vis assez, mon vieux Robin, pour que mon gamin soit un homme, et vous, Ferdys, qui verrez pousser la moustache à ce nourrisson, dites-lui qu'il tâche de mieux vivre que le prince Beaumartel de Chantenay, son père; mais qu'il se contente de mourir comme lui : — proprement. Laissez-moi dormir maintenant, mon cher Ferdys, et reposez-vous!

En face du portrait de cet homme, dans un cadre d'or identique servant de *pendant*, l'image d'un jeune homme de vingt-trois ans, blond, d'une pâleur triste, les yeux fatigués, mais élégant et fin, peint correctement par Cabanel, faisait pendant au portrait de Flandrin. Il y avait dans l'attitude un peu hautaine de clubman un peu grêle comme un reflet de l'élégance altière du prince mort. Mêmes attaches fines, poignets minces et

pieds petits, mais nerveux comme ceux d'un cheval de race. La mélancolie narquoise de l'homme devenant, sur ces traits juvéniles, une sorte de lassitude précoce et d'ennui lourd, de tristesse grise, malgré le rictus des lèvres où le sang de la mère courait plus rouge. La redingote strictement boutonnée, serrée à la taille, sans le négligé élégant de l'uniforme porté par le père. Le col droit cassé, selon les règles. Une gravure de mode traduite et corrigée par un maître.

C'était le fils.

Sur un fond de tapisserie, d'un ton brun, assoupi, le jeune prince de Chantenay avait tenu à ce que le peintre peignît héraldiquement les armes des Chantenay-Beaumartel absolument comme ses piqueurs les représentaient chaque jour, avec du sable, sur le sol de son écurie. Le prince tenait à ce blason comme à une auréole, et partout dans son hôtel se retrouvait le « martel d'or » des Chantenay dont parlaient Albert d'Aix et Guillaume de Tyr, en leur *Histoire des Croisades*.

Les Beaumartel de Chantenay portaient d'azur au marteau d'or depuis que le grand aïeul Engelbert avait, au sommet du palais de Salomon, le seizième jour de juillet, jour du sabbat, martelé les Sarrazins aux côtés d'Arnoul de Roie et de Robert de Flandre, pendant la première croisade. « Lors, en dépit de la bannière de Tancrède, qui couvrait les méchants décimés, Engelbert frappait comme blé sur aire la male race des Sarrazins, et de ses coups furent détruits, pour la délivrance de la sainte cité, maints Gentils qui, en leur jargon, criaient : « Beaumartel qui prend nos des et

crânes pour enclumes, par pitié nous épargne et fais « merci! » D'où le nom de *beau martel* demeura à jamais au sire de Chantenay. »

Le petit René savait vaguement ces histoires, et sa fine main gantée eût été trop frêle pour soulever même le marteau de fer de cet Engelbert endormi depuis des siècles. Les hérédités de familles diverses mêlaient leur sang dans ses veines, et, à l'impertinence du feu duc Gérard, le jeune prince mêlait la froideur et la bizarrerie quasi-moscovite de sa mère, la comtesse livonienne, descendante elle-même des grands maîtres des porte-glaives, élevée par une institutrice française dans son château de Wenden, près de Riga, étrange créature avec des tristesses froides comme un brouillard sur Baltique et des ardeurs de fontes de neige. La princesse, qui n'avait pas fait parler d'elle depuis la mort du général, et qui, pourtant, n'avait jamais quitté Paris, vivait avec son fils, sans presque le voir, à demi religieuse, à demi morphéomane, fumant des cigarettes et rêvant, couchée sur quelque canapé, comme une de ces Russes qui ressemblent à des Orientales conservées dans de la glace. La princesse passait pour inspirer quelque terreur à son fils qui ne craignait rien pourtant, ni personne, rien, excepté la passion et le ridicule, deux vices rédhibitoires à ses yeux.

C'était là « le prince Bleu » que Noris avait vu apparaître, pareil au roi Charmant qui se présentait à Florine dans les contes, avec des cœurs de rubis pendus à des chaînes de perles. Elle l'avait tout de suite aimé. Tout de suite il l'avait inquiétée et troublée, lui

parlant un langage si nouveau, sachant très bien, avec son doigté de séducteur mondain, quelle note toucher en elle, et s'amusant à cette demi-flirtation qui était pour lui comme un entr'acte où l'on cause sans façon, railleusement, en tuant le temps, et, pour elle, la pièce même où l'on joue de toute son âme. Il lui avait dit plus d'une fois, l'air très sincère, qu'il souhaitait vivement l'occasion de lui prouver un dévouement réel, chaque jour grandissant. Oui, à elle ou à son père.

— Essayez ! Vous verrez !...

— J'espère bien n'essayer jamais !

Elle souriait alors.

Il répondait, très sérieusement :

— On ne sait pas !

Et quand elle répétait à son père les paroles du prince M. le Secrétaire général des Mines de Sierra-Fuente hochait la tête d'un air entendu :

— Est-ce drôle, la vie, hein, Dinorette?... J'aurais besoin de quelqu'un, je ne trouverais personne ! Je n'ai besoin de personne ; grâce à Vérignon, j'ai une place superbe... superbe... et je trouve, qui? un prince tout prêt à m'aider ! Et quel prince ! Une puissance de ce temps-ci !...

Depuis l'arrestation du malheureux, Noris s'était rappelé souvent ce que disait Eugène Féraud en parlant du prince.

— Une puissance !

Elle se répétait maintenant ce mot comme le dernier de ses espoirs. Il pouvait protéger Féraud, l'aider, elle, à protester contre cet arrêt inique.

Elle n'avait confiance qu'en René, se disait qu'un homme de son rang, un prince — avec les relations qu'il avait — pouvait, devait pouvoir tout faire et sauver de cet écroulement un pauvre homme qu'on déshonorait cruellement, stupidement. Elle avait songé d'abord, là-bas, dans cette chambre de l'*Hôtel Henri IV*, qu'elle irait tout droit chez M. de Chantenay. Oui, elle le supplierait de voir les juges. Puisqu'il lui avait dit si souvent qu'il était à elle, « tout à elle, » c'était l'heure de le prouver. Jusque-là elle n'avait rien tenté, rien demandé. Il lui eût paru que c'eût été douter de la bonne cause de l'accusé. L'innocence de son père éclaterait bien toute seule au grand jour, en plein tribunal. Elle était certaine, comme Féraud, que ce serait un triomphe, ce procès, et qu'il en sortirait la tête haute.

Mais à présent, non, il fallait tout essayer pour que le condamné obtînt justice.

Seulement, elle s'était dit qu'elle n'avait aucun droit de se présenter à l'hôtel Chantenay. Elle sentait que, chez l'amie, comme il l'appelait, en causant, — en riant peut-être, — il verrait surtout la solliciteuse. Et pourtant il lui avait si souvent répété : « — Je voudrais... oui, je voudrais vous prouver combien j'ai d'affection... d'amitié pour vous ! » Et ce nom d'*amitié* ne cachait-il pas chez lui cet autre sentiment très singulier, inquiétant et doux, doux absolument, malgré une certaine souffrance dont elle n'osait pas s'avouer elle-même la profondeur, mais qui la troublait et grandissait en elle comme une obsession?

Et puis, quoi ! avait-elle le droit d'hésiter à en appeler

à un Chantenay, quand il s'agissait de la liberté de son père?

Elle n'avait, à Paris, ni parents, ni alliés. Depuis des années, avant de rencontrer Vérignon, Eugène Féraud vivait en sauvage, trouvant la solitude chère dans son éternel tête-à-tête avec Noris. Mais ce n'est pas ainsi qu'on se crée des protections, et ce sexagénaire, maintenant, avait besoin qu'on le protégeât, qu'on le relevât comme un enfant tombé.

Cela, le prince de Chantenay pouvait le faire, s'il voulait.

Dinorah se rappelait maintenant les mots que René lui murmurait tout bas, entre deux romances chantées chez Vérignon ou, pendant que quelque musicien jouait au piano une symphonie inédite, un air d'opéra attendant un directeur, — les protestations que lui glissait, presque à l'oreille, le prince de Chantenay assis derrière elle, et penché vers le fauteuil bas où elle s'éventait, en rêvant.

De la musique écoutée ou de ce que lui disait doucement le jeune homme, elle ne savait pas tout à fait, Noris, ce qui la séduisait le plus. Les banalités du prince donnaient un sens plus distinct à la mélodie qui vibrait entre les bougies des appliques; la musique soulignait de son charme sensuel les galanteries de salon que débitait M. de Chantenay. Et Noris rentrait, un peu troublée, au logis de la rue Brochant, se demandant si le prince ne lui avait pas dit clairement qu'il l'aimait.

Non, il ne lui avait pas dit. Elle eût arrêté l'aveu

avant qu'il ne s'échappât de ses lèvres. Mais il lui avait dit, redit, répété — et cela elle l'entendait encore — que tout son dévouement était à elle, et elle l'entendait toujours la supplier de disposer de lui sans crainte si jamais...

Prévoyait-il que l'honneur du pauvre homme serait menacé, un jour ou l'autre? Connaissait-il Vérignon? Que voulait-il dire, le prince, en parlant comme il l'avait fait?

Elle ne cherchait plus à le savoir; elle savait bien qu'elle pouvait s'adresser à lui et, ce dévouement offert, elle allait le mettre à l'épreuve.

Seulement, elle écrirait. Elle se sentirait plus à l'aise dans cet aveu, ou plutôt cette prière, confiée au papier. Elle n'oserait jamais lui dire, à lui, face à face, tandis qu'il la regarderait de ses yeux de cristal bleu, un peu durs, ce qui la poussait vers lui comme vers le seul être en qui elle eût foi. Elle redoutait d'en trop dire. Elle avait son secret, à elle, qui pouvait jaillir avec le sang même de son cœur. Oui, elle écrirait. Une lettre ne dit pas tout, mais elle en dit assez.

Et Noris, en écrivant, se répétait, pour se donner du courage, les paroles du prince : « Vous n'avez pas de meilleur ami que moi...! » Le meilleur! Elle n'en avait pas d'autres, la pauvre fille! Et si M. de Chantenay ne répondait pas!... Mais il répondrait. Elle en était sûre.

La lettre, rapide, éloquente comme un appel de désespoir, mettait en peu de mots la situation à nu. Noris affolée, Eugène Féraud écrasé sous la sentence.

Deux êtres à la fois atteints au cœur par cet arrêt. Et tous deux innocents! Elle et lui, le père aussi bien que la fille. Maintenant, c'était au prince Beaumartel de Chantenay que Dinorah Féraud s'adressait avant d'en appeler des juges d'aujourd'hui aux juges de demain. Elle était seule, éperdue, tournant autour d'elle avec effroi pour chercher un appui. Et elle pardonnerait presque, — en se souvenant que c'était chez lui qu'elle avait rencontré le prince pour la première fois, — vraiment oui, elle pardonnerait à ce misérable Vérignon l'ignoble aventure où il entraînait Féraud, si le prince de Chantenay, fidèle à sa promesse, accourait à la première nouvelle d'un péril.

La lettre achevée, elle la donna à la vieille Victorine qui attendait, regardant « Mademoiselle » cacheter l'enveloppe. La pauvre femme courrait vite au parc Monceau; elle prenait, des mains de Noris, ce papier plié comme elle eût pris une ordonnance de médecin pour aller en hâte la faire préparer en regardant ces écritures avec un respect superstitieux. Il lui semblait que c'était le salut de *monsieur* qu'elle tenait là, entre ses doigts.

— Va vite, Victorine, va vite !

Eh! depuis la matin, Victorine « allait vite », sans que cela servît à grand'chose!

La pauvre vieille disparut. Noris la vit longer, comme une ombre dans la nuit, la grille du square, et elle demeura seule, revenant à table et regardant la place vide où son père devait s'asseoir.

Elle était à bout de force Sous la lampe qui éclairait

son cou, d'une blancheur lactée, avec ses cheveux noirs qui se dénouaient, elle laissa tomber sa tête dans ses mains et, déchirée de sanglots, sur cette nappe où Victorine avait mis le couvert pour ce malheureux homme assis, là-bas, dans un cachot de Mazas et que servait maintenant quelque guichetier, elle pleura, tout son être se fondant, ses nerfs détendus aboutissant à une crise noyée de larmes. Et, dans cet isolement qui lui donnait l'atroce sensation d'être maintenant orpheline, cette belle créature, aux énergies fières, n'avait plus aux lèvres, dans ses pleurs et dans ses cris, que ce triste et doux mot d'enfant bégayé du fond de sa douleur comme jadis du fond de son berceau :

— Papa!... Lui!... Mon pauvre cher père!... Papa!... Papa!

Et il lui semblait qu'il allait l'entendre, cet appel enfantin qui le faisait, autrefois, toujours accourir lorsqu'elle avait une peur ou une souffrance et que, la porte s'ouvrant tout à coup, il allait la prendre dans ses bras et l'embrasser, la baiser au front, lui crier : « Es-tu folle? Me voici! Qu'est-ce que tu as donc? Et qu'est-ce qu'on t'a fait, ma petite Noris? »

Pauvre Eugène Féraud! Est-ce qu'elle le reverrait seulement?

IV

La vieille servante revint au bout d'une heure toute déconfite, « les sangs glacés », disait-elle. Le prince de Chantenay n'était pas à l'hôtel. M. le prince ne rentrerait pas ce soir. Il ne pourrait prendre connaissance de la lettre que demain. Le portier avait demandé à Victorine s'il s'agissait d'un secours.

— Si vous voulez, oui, d'un secours

Alors, le portier avait ri assez insolemment. On ennuyait M. le prince, à la fin, avec ces demandes-là! Si M. de Chantenay devait donner à tous les mendiants qui le suppliaient, sa fortune n'y suffirait pas!

On avait pris la lettre de « Mademoiselle » pour celle d'une mendiante. Sont-ils bêtes, ces portiers!

Et Noris, en écoutant, se disait qu'après tout elle aussi quémandait, comme ces solliciteurs méprisés de la valetaille. Il lui fallait plier ses fiertés à des prières. Elle eût voulu qu'avant de connaître, par les journaux, le résultat du procès, M. de Chantenay lût cette lettre qui traînait maintenant peut-être dans la loge du Suisse

Les journaux! *Le Droit!* « AFFAIRE VÉRIGNON ET CONSORTS. » Quel crève-cœur, le lendemain, lorsqu'elle déplia ces feuilles de papier où, à chaque ligne presque, elle retrouvait le nom de son père et où elle lut la sentence des juges, avec ses *considérants* insultants et sans merci! On l'avait encore condamné à une amende, ce pauvre diable qui avait à peine devant lui la certitude matérielle de quelques années d'existence, ce galérien littéraire qui, après une longue vie de rameur de papier, eût pu exister sans trop de privations à la condition qu'il eût placé en viager ses maigres économies!

Dinorah trouvait inique et niaise à la fois cette condamnation qui, Dieu merci, se disait-elle, n'avait rien de définitif. Après une nuit d'insomnie atroce, dans la solitude de cet appartement, la jeune fille était debout, dès l'aube grise, certaine que M. de Chantenay répondrait à la lettre de la veille. Toute la matinée se passa à l'attendre, cette lettre, et à lire, relire, souligner de sanglots ou de colère le compte rendu du procès. A midi, la vieille Victorine, insistant beaucoup, Noris se mit à table et mangea rapidement. Elle avait hâte d'aller, vers Mazas, voir si elle pouvait parler à son père. Désormais elle le ferait souvent ce voyage à la prison. Tout ce qu'elle pourrait donner de sa vie au malheureux homme elle le donnerait, prête à partager avec lui sa détention, si on l'eût permis.

Elle attendait pourtant encore un moment, espérant toujours la venue de cette lettre du prince de Chantenay. Il avait dû lire maintenant ce qu'elle lui écri-

vait, hier. Le temps passait; Noris se décida à partir. Mais, à la porte de Mazas, elle se heurta à une impossibilité qu'elle n'avait pas prévue. On ne voit pas aussi facilement les prisonniers.

— Avez-vous une permission?

Non, elle n'avait rien. Elle venait là tout naturellement et avec un âpre besoin de sauter au cou du vieil homme et de lui dire que, fût-il abandonné du monde entier, elle lui restait, elle, sa fille. Il fallait une permission pour cela. Les familles pouvaient rendre des visites aux détenus, trois fois par semaine.

— Vous n'avez qu'à écrire. On vous répondra!

— Mais, aujourd'hui...

— Oh! aujourd'hui, impossible!

— Mais c'est mon père... Je voudrais voir mon père!

Noris dut voir, au sourire légèrement ironique du gardien à qui elle parlait, que « les pères », à Mazas, étaient des prisonniers comme les autres. Elle n'était pas la seule fille qui vînt là, supplier, les yeux rouges.

— Écrivez, je vous dis, écrivez!

Écrire! comme à M. de Chantenay! Attendre encore une réponse et sentir le temps passer dans un oubli affreux comme un enlèvement! Désormais elle ne serait plus qu'une suppliante. Seule dans cette mer humaine il fallait se débattre, naufragée, et, dans le fracas de la foule, qui entendrait maintenant ses prières? Il n'entendait pas, lui, le prince! Il ne répondait pas.

Elle avait mis en lui une telle confiance! Noris tombait là du haut d'un rêve. Mais avait-il lu la lettre?

Était-il à Paris? Elle se fut présentée à l'hôtel de Chantenay, si elle eût osé.

Du moins, la permission qu'elle demandait de voir son père lui était accordée. Elle allait se retrouver devant lui, pouvoir lui parler! Il y eut, entre ces deux êtres, lorsqu'ils se revirent, pour la première fois, à travers le grillage et les barreaux d'une cellule de parloir, un déchirement douloureux. Elle apercevait, dans une pénombre, une figure grise et ravagée. Elle eût voulu l'embrasser, et l'espace vide, une sorte de fossé entre les deux cellules, l'en empêchait. Alors elle se consolait, jetait ses paroles d'espoir à travers les grilles, écoutait la voix brisée du pauvre diable disant : « Tu sais, je suis innocent! Tu n'as pas a rougir de moi! C'est Vérignon qui est une canaille. Moi, je ne savais pas... j'étais trop bon, trop bête... Ah! vieil imbécile, va! Oui, vieil imbécile! »

Elle revint le plus souvent possible, aux jours réglementaires, allant à cette prison comme à un pèlerinage, à une façon de cimetière. Elle se hâtait, ces jours-là, demandait à Victorine de pâtisser quelque *douceur* qu'elle déposerait au greffe, entre les mains de la fouilleuse, mais qu'on ferait parvenir à Féraud. A quoi bon? Il ne mangeait pas. Plus d'appétit. Il n'avait qu'une idée: rédiger un mémoire justificatif, aller en appel. Son avocat lui disait qu'en appel on lui rendrait justice.

— J'en suis certaine, va! répétait Noris.

Elle éprouvait une sensation d'étouffement à pénétrer dans la prison emplie d'un air chaud, épais, qui la serrait aux tempes, et à peine la lourde porte garnie de

clous énormes franchie sous les regards curieux, vaguement narquois, des soldats en faction ou assis sur les bancs, le long du mur extérieur, elle sentait en elle une angoise de cauchemar; il lui semblait que ce qu'elle voyait était le décor gris, morne et hideux, d'un mauvais rêve. Elle traversait une cour carrée où des grilles hautes lui donnaient déjà la sensation d'une torture. Des verdures de lierre poudreux rampaient le long des bâtiments du directeur, encadraient tristement les fenêtres. Des lilas seuls, ironiques et prisonniers, eux aussi, donnaient à cette courcelle, froide comme un puits, un ironique sourire, et ouvraient leurs fleurs dans cette geôle.

Au greffe, Dinorah présentait son laisser-passer, ce morceau de papier qui lui donnait le dimanche, le mardi et le jeudi, accès au parloir ordinaire; les autres jours, à ce parloir de faveur qui ne différait de l'autre que parce qu'il était situé au premier étage au lieu du rez-de-chaussée et que les barreaux qui la séparaient de son père, comme d'une bête fauve, n'étaient pas réunis par un grillage. Au parloir de faveur, Noris pouvait le toucher, ce pauvre vieux accablé dont elle apercevait la tête plus chauve et le dos plus courbé dans l'encadrement de cette cage étroite comme un confessionnal. Elle s'asseyait en face de lui, sur la banquette de bois mobile, peint de brun rouge comme le bois de l'échafaud et, collant sa tête pâle aux froids barreaux de fer, elle tâchait d'atteindre, du bout de ses lèvres, la joue mal rasée du pauvre homme où elle buvait parfois la grosse larme qui, de ses paupières rou-

gies d'insomnie, allait rouler dans sa barbe grise !
Les surveillants étaient là, serrés dans leurs tuniques vertes à boutons blancs, coiffés de casquettes de cuir qu'ils n'ôtaient pas, et ils laissaient, pendant la demi-heure réglementaire, ce père causer avec cette fille, l'écouter plutôt ou pleurer avec elle, tandis que, parfois, par la fenêtre ouverte derrière le parloir, Noris apercevait les promenoirs où, solitaires, entre deux murs de cailloutis bruns, les prisonniers se promenaient par delà les jardinets où les gardiens cultivaient des légumes... Des maisons hautes, des maisons où l'on était libre, apparaissaient au loin, là-bas, se découpant sur un bout de ciel libre, par dessus les murs de Mazas. Noris avait envie d'aller se loger dans une de ces demeures et d'y rester, à quelque fenêtre, guettant de loin, de loin tâchant de voir son père... Cet horizon de liberté, d'air, de ciel encadrant l'espèce de boîte où le malheureux était enfermé, donnait à la jeune fille des envies de pleurer, et elle s'arrachait à ces entrevues, le cœur gonflé, ne pouvant plus rien dire

— Adieu ! Au revoir !

La porte de la cellule s'ouvrait et se refermait sur le père ; elle descendait, au hasard, l'étroit escalier qui, des parloirs du haut, la ramenaient au rond-point de sortie. Elle se trouvait dehors sans savoir comment. Elle jetait un dernier coup d'œil à ces murs de rondes troués de lucarnes carrées qui, la nuit, s'allumaient comme des yeux et s'éteignaient à l'heure réglementaire, et elle tâchait encore, dans ces ouvertures de cellules, de deviner celle par où le jour tombait sur le

crâne de Féraud, qui sanglotait sans doute, la tête engloutie dans ses mains, au moment même où elle essuyait ses yeux, gonflés de larmes, pour que les gens de la rue ne la vissent pas pleurer. Qu'avait-elle à pleurer puisqu'*il* était innocent?

Et c'était jusqu'au lendemain!... De cette prison. Noris emportait comme une amère joie. Elle l'avait vu! Elle lui avait parlé! Elle lui avait, dans un souffle, entre deux étouffements de sanglots, répété quelque mot d'espoir. Elle s'habituait à cette vie. Dans l'écroulement de ses confiances, elle avait un but encore: Mazas, et toute son existence, qui s'écoulait, quasi végétative, délabrée et muette, au logis de la rue Brochant, tenait dans une de ces cellules de la prison aux murs de caillasse rousse, *1re division, n° 42.*

Noris revenait souvent à pied de ces visites, se harassant de fatigue pour tâcher de trouver, le soir, le sommeil qui la fuyait. C'était comme une lutte entre elle et son esprit hanté de visions maladives où le prince de Chantenay passait aussi souvent que Féraud. Depuis la condamnation de son père, la jeune fille avait la fièvre.

— Il faudrait vous soigner! répétait Victorine.

Dinorah haussait les épaules :

— A quoi bon?

Elle eût voulu s'endormir et ne se réveiller jamais. Si le père n'eût pas vécu, elle eût voulu être morte. A dix-neuf ans, la vie l'accablait déjà! Elle en avait le dégoût, la nausée.

Le silence inexplicable, navrant, presque insultant

de M. de Chantenay ajoutait une tristesse morne au cœur de Noris. Elle n'y voulait plus songer, ne pensait qu'à son père, et pourtant la disparition de ce prince qu'elle avait si intimement mêlé à ses rêves l'accablait. Elle s'était habituée à compter sur lui. Il lui en coûtait de s'arracher du fond de son être cette illusion qui était plus qu'une chimère, qui était déjà un amour.

Elle remontait, un soir, vers la maison des Batignolles, le pas alourdi comme les êtres qui traînent une douleur, lorsqu'en passant par une rue, dont machinalement elle déchiffra le nom, rue de Florence, et en regardant à la porte d'une grande maison neuve une longue file d'équipages elle aperçut, presque par hasard, sur un coupé, les armes mêmes de Chantenay, le marteau d'or avec la devise : *Moult Fier mult fiert!*

Noris, instinctivement, examina cette maison vaste d'où sortaient, enveloppés dans leurs fourrures, comme d'une salle de concert, des hommes élégants et des femmes, remontant en hâte dans la voiture qui attendait. C'était un établissement d'hydrothérapie, la maison du docteur Sierck, le grand adversaire des anémies et des névroses : tout Paris avait passé par ses étuves.

Le prince de Chantenay était donc là! Si Dinorah voulait le voir, lui demander pourquoi, dans sa détresse morale, elle n'avait pas eu de ses nouvelles, elle n'avait qu'à l'attendre. Arrêtée machinalement, elle relut une fois encore la vieille devise ; puis, mal à l'aise sous les yeux de ces cochers qui causaient entre eux, gros et forts, s'amusant drôlement des ataxies de leurs

maitres, elle s'éloignait lorsque, la tête encore une fois tournée vers la porte d'entrée, elle aperçut le jeune prince qui sortait, le collet de loutre relevé et s'arrêtant au seuil pour allumer un cigare.

Le mouvement instinctif qui arrêta Noris, puis la poussa d'un pas vers René, fut plus fort que sa réflexion. Elle se trouva toute droite devant le prince comme si elle l'eût guetté au passage, et lui, la saluant, souriant d'un air embarrassé, dut être persuadé qu'elle l'attendait, sachant qu'il était chez le docteur Sierck, et postée là.

— Mademoiselle Féraud! dit-il assez étonné et ennuyé.

Il s'était arrêté à son tour, machinalement, devant ces équipages où son cocher, qui l'apercevait, rompait la file pour s'approcher.

Le sourire esquissé, il ajouta, voulant être aimable :

— Vous avez à me parler?

— Oui, dit-elle, puisque le hasard me met sur votre chemin.

— Le hasard?

— C'est en passant que j'ai vu votre coupé, vos armes...

— Ah! dit-il en la regardant de côté, de ses yeux pâles.

Il la trouvait bien jolie, très jolie, le manteau serré à la taille, tout à fait exquise dans ce noir, avec son fin visage blême.

Le coupé s'approchait du trottoir.

— Suivez! dit le prince au cocher... Cela vous est égal que nous marchions un peu? demanda-t-il à Noris.

Et, côte à côte, tandis que le coupé remontait au pas, très doucement, vers le parc Monceau, René, à côté de Noris, allait, examinant en amateur cette jolie fille qui, nettement, lui demanda tout à coup :

— Je vous ai écrit, pourquoi ne m'avez-vous pas répondu ?

— Mais, chère mademoiselle...

Il cherchait une phrase, évidemment, une raison quelconque.

— Vous savez que mon père est innocent? dit elle.

— J'en suis persuadé.

Il s'inclinait correctement comme si, dans un salon, on lui eût parlé d'un fait à peu près indifférent qu'il n'eût point voulu se donner la peine de contester.

— Eh! bien, prince, demanda Noris, qu'est-ce qu'il faut que je fasse maintenant?

René, tout en marchant, la regardait avec un étonnement sincère.

Elle, l'interrogeant, l'enveloppant de ses grands yeux de tzigane, agrandis encore par l'angoisse, mesurait ses pas sur les siens et scrutait le sourire figé du prince, considérablement ennuyé de cette rencontre. Toujours correct, le clubman s'efforçait, d'ailleurs, de ne rien laisser deviner de son ennui.

— Écoutez, dit Noris, je comprends que vous ayez hésité à me répondre; mais si j'ai eu l'audace de vous écrire, c'est que je m'y croyais autorisée par des conversations, des confidences que je n'ai pas oubliées... Je ne connais personne à Paris, moi, Parisienne... Je vous jure que je n'ai d'espoir qu'en vous. Eh! bien, ce

que je vais vous demander, dit-elle gravement, c'est un arrêt de vie ou de mort !

— Votre arrêt?

Il avait beau être mal à l'aise, gêné par cette franchise de la belle fille lui plongeant son regard au fond des yeux, sa gouaillerie habituelle lui faisait venir à l'esprit un mot méchamment railleur. Un arrêt, c'était de l'acharnement, chez Noris. Elle n'avait donc pas assez de celui de papa?

— Vous m'avez dit que je n'avais pas d'ami plus dévoué que vous !

— Oui, fit René... Un soir, chez Vérignon, je m'en souviens fort bien.

Il se rapprochait d'elle, instinctivement, tout en marchant, son bras droit frôlant le bras de Noris et sa main gantée cherchait presque à s'appuyer sur ce bras féminin, par une sorte d'habitude de galanterie banale, pris à ce charme aussi de l'exquise fille.

— Je vous l'ai dit, et voulez-vous que je vous le répète encore? fit-il doucement, sa voix prenant des langueurs étudiées de soupirant de théâtre.

Elle l'aimait trop pour sentir tout ce qu'il y avait de factice dans ce roucoulement d'habitude, sorte de ronron de l'amour que ce roué de vingt ans recommençait pour toutes les femmes. Cette voix baissée, la caressant tout bas, lui faisait retrouver tout à coup des espoirs, les chères confiances de ses rêves.

Ils avançaient ainsi, montant les rues, coudoyés parfois sur ce trottoir où Dinorah ne voyait que lui, et, oubliant les passants, la rue, ce coupé qui les suivait,

se sentait rapprochée du prince comme en un tête-à-tête.

— Eh! bien, si vous êtes l'ami dévoué que vous disiez... si vous me gardez cette affection promise. . prouvez-moi qu'elle est toujours ce qu'elle était avant cette affreuse aventure!

— Que voulez-vous que je fasse?

Il le savait bien. Elle ne lui demandait rien qu'il n'eût redit vingt fois. Des protestations de dévouement conduisant à des demi-aveux. Des phrases de romance enveloppant chez lui les brutalités du désir.

Noris s'y était laissée prendre, et, comme on lui disait qu'on était tout à elle, à elle du fond de l'âme, elle s'abandonnait à la joie d'aimer celui qui lui disait cela. Elle trouvait tout naturel, étant frappée, de s'adresser à René comme elle eût trouvé tout simple qu'en un péril, il vînt à elle si elle eût pu, la pauvre fille, protéger ou défendre un prince de Chantenay.

Oui, elle en appelait de l'arrêt des juges à l'amitié du prince; l'appui qui manquait à son isolement, elle le demandait tout naturellement à ce grand seigneur qui connaissait à la fois Vérignon et Féraud, et pouvait témoigner de l'innocence du condamné...

Et lui, enchanté d'entrer plus avant, par ces confidences nouvelles, dans l'intimité de la jeune fille, et ennuyé aussi de cette *tuile* qui lui tombait au sortir de la piscine du docteur Sierck, prenait alors un ton grave, quasi-paternel, voilait sa retraite et son refus sous des conseils chargés de sagesse.

Il fallait bien que Mlle Féraud réfléchît pourtant à

une chose, sainement, posément : c'est que la sentence prononcée contre Eugène Féraud modifiait singulièrement la position de la jeune fille.

— Parlons raison, je vous ai promis mon appui. Je vous le promets toujours... Mais aujourd'hui n'est pas tout à fait hier et...

— C'est vrai, dit Noris, je suis plus malheureuse que que je ne l'étais hier !

— Votre père est innocent, je le sais, j'en suis persuadé... persuadé tout à fait, mais enfin...

Il hochait la tête, répétait avec une visible affectation de gravité cet : *Enfin ! enfin !*

— Enfin, interrompit brusquement Noris, vous allez me dire que tout le monde n'est pas forcé de croire à son innocence? C'est parfaitement vrai. Mais ce n'est pas à moi, sa fille, qu'on osera le dire tout haut ou qu'on pourra même laisser soupçonner qu'on le pense ! Il est innocent, absolument innocent, il est plus qu'innocent, il est martyr ! Ah ! je le prouverai !

— Comment? dit le prince.

Il s'était arrêté du coup, la regardant en face.

— Tout n'est pas fini, dit la jeune fille. Il y a des appels contre ces sentences !

— Parfaitement. Je ne suis pas très ferré sur les mœurs des tribunaux, mais je sais... je sais...

— Ce jugement-là sera cassé.

— Tant mieux ! Je le souhaite de tout mon cœur !

Il s'intéressait à ce que lui disait Noris tout juste autant que l'eût exigé la politesse, si la pauvre enfant, au lieu d'être une *amie* qu'il rencontrait, eût été une de

ces solliciteuses dont parlaient les laquais de l'hôtel de Chantenay. Cet entretien, depuis le début, lui pesait en somme. Ces confidences ou ces plaintes ne pouvaient aboutir à rien. Voilà maintenant qu'elle lui demandait de l'aider dans les démarches à faire devant la cour d'appel!... Quelle idée! C'était au moins bizarre. Mais il n'entendait rien à ces démêlés de tribunaux, absolument rien. Il détestait les procès, la chicane. Les Beaumartel de Chantenay se vantaient d'être d'épée et non de robe, et les magistrats n'étaient jamais entrés dans la famille. Il n'avait au Palais ni tenants ni aboutissants. Qu'elle ne comptât point sur lui. D'ailleurs l'innocence est toujours certaine de triompher; on ne voit d'erreurs judiciaires que dans les mauvais romans ou les drames démodés. Et à ces consolations, où le bagout du Parisien se mêlait à la politesse froide de l'homme du monde, Noris peu à peu trouvait elle ne savait quel accent d'ironique dédain Elle avait l'impression de quelque chose de glacé qui lui tombait sur les épaules avec la banalité de ces paroles : « Patience..., courage..., résignation... »

De la résignation? Elle? Devant cette criante et navrante injustice? La fille de ce pauvre ignorant conduit à la correctionnelle comme un mouton à l'abattoir, accepter sans cris et sans luttes une aussi atroce iniquité? Mais pour qui la prenait le prince de Chantenay? Il ne savait donc pas qu'il y a de l'honneur bourgeois comme il y a de l'honneur titré, ou plutôt qu'il n'y a pas deux honneurs, et que la fille du noircisseur de papier ne se résignerait pas plus à cette

honte que le fils du général prince de Chantenay ne se résignerait à un affront?

Elle le quitta sur cette révolte de sa confiance déçue devant la politesse un peu trop dédaigneuse de René. Lui, monta dans son coupé, disant au cocher : « A l'hôtel ! » Et, pendant que la voiture l'emportait vers le parc Monceau, il se rappelait, avec un certain petit frémissement sensuel, la grâce de ce joli visage pâli, l'ourlet de l'oreille sous les cheveux noirs, l'ardeur de ces yeux, l'attraction irritante de ces lèvres.

— J'ai peut-être été trop carré ! songeait le prince, j'aurais dû lui faire croire que je m'intéressais plus que ça au père !...

Noris avait envie de pleurer en remontant, avec cette illusion de moins, vers le logis de la rue Brochant. Elle n'avait pas trouvé chez René l'élan de cœur qu'elle attendait. Il lui avait parlé, de temps à autre, malgré sa politesse, presque comme à une étrangère. Il ne pouvait pas croire, cependant, que la condamnation du pauvre père fût méritée ! Il le connaissait, lui, il connaissait Féraud !

Pourquoi n'avait-il pas répondu tout de suite, dans un entraînement de pitié dévouée, à cette prière ? Comment n'avait-il pas dit, — et elle les attendait pourtant, ces paroles : — « Tout ce qu'on pourra faire pour votre père sera tenté ! »

Elle était si désolée, l'écrasement de tout son être peint sur sa figure, que la vieille Victorine lui demanda, lorsqu'elle rentra :

— Qu'y a-t-il donc encore, mon Dieu?

— Rien Ce qui devait arriver arrive. Quand on est malheureux, on n'a plus d'amis, voilà tout.

Elle avait mis cependant tant d'espoirs sur cette affection du prince de Chantenay! Elle n'avait pas assez réfléchi, sans doute. Elle se laissait aller, aller, dans ses songeries de jeune fille, à penser à lui, sans se dire, ce qu'il fallait tout de suite qu'elle se dît : qu'ils n'étaient pas du même monde, qu'un amour entre elle et lui était impossible. Eh! oui, impossible! Mais elle l'aimait!

Et c'était maintenant, dans l'amertume de sa déception, qu'elle sentait quelle l'aimait. Cet amour ignoré, ignoré ou étouffé, la douleur lui en apprenait, avec une vivacité cuisante, qu'elle en était la force réelle. Elle était heureuse autrefois, quand elle allait chez Vérignon, parce qu'elle espérait qu'*il* serait là. Une soirée passée à l'écouter était une de ses joies. Elle emportait, en se les répétant tout bas, ses paroles qui lui semblaient si douces, si douces dans leur nouveauté troublante.

Le petit prince! Le petit Chantenay! Quand on parlait de lui, autour d'elle, on avait des pâmoisons sur son élégance, sa séduction, ses façons même de s'exprimer. Elle le trouvait, en effet, charmant, sans analyser rien, simplement, parce qu'il lui plaisait. Oui, elle l'aimait. Elle se le répétait maintenant encore, le front collé à la vitre, contemplant ce square que la nuit tombante enveloppait comme d'un voile gris.

Debout, Noris regardait devant elle, accablée, se disant que, puisque le prince ne lui venait pas en aide

c'était à désespérer : personne, personne ne viendrait à son secours. Et elle ressentait une affreuse impression d'abandon qui grandissait dans la tristesse de ce crépuscule. L'ombre tombait sur le square désert où les arbres dénudés se hérissaient au-dessus des barres rectilignes de la grille. Derrière, des lueurs de maisons lointaines s'allumaient; une fumée de locomotive montant du fond de la tranchée du chemin de fer, s'évaporait dans le gris du soir, et le sifflet des trains qui emportaient loin de Paris ou apportaient au gouffre, des voyageurs entassés. Alors il prenait à Noris des envies de fuir, des appétits de départ vers des solitudes. Ce qu'il y avait de strident en ces coups de sifflet l'éperonnait comme un appel. Et comme elle eût quitté Paris où elle se sentait affreusement seule et perdue, comme elle l'eût abandonné avec une joie de folle si elle avait eu avec elle ce père arraché à elle et enfermé là-bas !

Ainsi, il ne fallait plus compter sur M. de Chantenay. On lui eût dit cela deux jours auparavant, à Noris, elle ne l'eût point cru. Elle ne le croyait pas encore. Peut-être dans cette attitude qui l'avait surprise, navrée, y avait-il plus de gêne que d'indifférence. Elle se rappelait qu'après tout il avait voulu être aimable. Un moment elle avait senti, cherchant sa main, la main du prince. Elle tâchait de se rappeler les derniers mots qu'il lui avait dits. Ce n'était pas un adieu sec, c'était une consolation. Elle s'en souvenait maintenant. Ne pouvait-elle point s'être méprise sur le sens de cette résignation que lui prêchait M. de Chantenay?

Lorsqu'il avait dit : « Courage ! » peut-être voulait-il ajouter qu'il n'abandonnerait pas Eugène Féraud.

Noris coupait ainsi d'espoirs soudains, sa réflexion désespérée, puis elle s'en voulait à elle-même de croire encore à quelque espérance nouvelle. Ah ! entête ment de sa confiance et persistance de sa foi !... Elle l'aimait, oui, elle l'aimait donc bien pour croire en lui, alors même qu'elle l'avait vu hésiter devant le service qu'elle réclamait de son dévouement?

Elle fut heureuse, heureuse à pousser un cri de joie éperdue, lorsque, le lendemain, Victorine étant allée ouvrir au coup de sonnette, la vieille femme reparut toute pâle, annonçant M. le prince de Chantenay. Elle dit même « Monseigneur », la pauvre Victorine, ou plutôt elle ne dit rien, n'acheva rien, balbutia « Mons... Mons... » et Noris entendit tout, devina tout. Elle s'était levée de la chaise où, assise devant son petit bureau, elle écrivait à son père, et, frémissante de saisissement joyeux, elle s'avançait vers René lui tendant les deux mains, le saluant comme d'un cri :

— Voulez-vous que je vous dise? Je vous attendais !

— Vrai ?

— Vrai !

— Vous aviez deviné que j'allais venir?

— J'en étais sûre !... Je ne pouvais pas croire que vous me laisseriez seule après mes confidences d'hier !

— Ah ! n'est-ce pas?... Vous aviez raison, Noris ! Et depuis hier, je n'ai pensé qu'à vous.

— Et à lui?

— Et à lui. J'ai lu le procès, attentivement. Il devra être cassé comme verre...

— Vous croyez? Vous croyez, n'est-ce pas?

— J'en suis certain!

Elle rayonnait et le prince était enchanté. Il regardait cette belle créature dont les grands yeux le buvaient, pleins de fièvre heureuse, confiante.

Noris était moins pâle que la veille. Une impression de joie lui fouettait le sang au visage et, dans le pauvre petit appartement des Batignolles, la venue de ce prince dont les chevaux piaffaient en bas, sur le pavé du square, lui semblait l'apparition des bons enchanteurs de ses contes d'antan... Le Prince Charmant, tout prêt aux dévouements et venu là pour sauver le pauvre Féraud, elle le contemplait avec une sorte d'admiration naïve — et, lui, dans un fauteuil, jetant les yeux sur les vieilles gravures, les esquisses, les faïences ou les livres, l'humble luxe artistique du vieux romancier, disait en souriant, le chapeau sur les genoux, les mains appuyées au chapeau et les jambes croisées :

— Eh! bien, mais c'est gentil, ici! Des eaux-fortes!... Du soleil!... Très gentil!... Tout à fait gentil!

Il ajoutait seulement, en regardant autour de lui, le monocle à l'œil, que ces diables de juges auraient pu venir faire une enquête chez le père Féraud. Eh! bien, vrai, à moins qu'ils se fussent cachés dans les paillasses, ce n'était pas dans le mobilier du bonhomme qu'avaient pu passer les millions des actionnaires des Mines de Sierra-Fuente.

Ce n'était pas, du reste, ce que venait chercher le

prince Beaumartel de Chantenay dans le petit appartement du vieil homme de lettres.

V

Un type singulier, ce prince de vingt-trois ans qui donnait le ton à Paris, inventait les modes, décrétait le *chic*, menait la fashion à la cravache, comme une jument bien dressée. Tous les débutants l'imitaient, pastichant ses façons de se vêtir, comme les élèves du Conservatoire tâchent d'*attraper* le son de voix du jeune premier à la mode. Il occupait la chronique et préoccupait les mondains. Il disait des reporters qui imprimaient son nom à tout propos, dans les comptes-rendus des courses ou des *premières*, les séances du concours hippique ou les matchs du tir aux pigeons : « Ces bons reporters! je les nourris! » Ce qui était un peu vrai. On avait, à *tant* la ligne, fabriqué au jeune prince une légende de bon ton et de haut goût.

Le prince René, *Fleur-de-Chic*, devenait ainsi le point de mire des chemisiers et des tailleurs. Joli garçon à sa manière, gentilhomme à sa façon, l'air ennuyé et dédaigneux, envié des hommes et choyé des femmes, gâté par la vie, usé par la fortune, oisif occupant son temps à inventer des chapeaux inédits et à lancer des fillettes inconnues, blasé à l'âge où l'on

est naïf, Chérubin mâtiné de Lovelace, il succédait au général de Chantenay par droit d'héritage, et le prince aimable et chevaleresque autrefois surnommé, « le dernier des Abencerrages » revivait dans son fils comme une œuvre d'art survivrait dans un surmoulage.

Simili-don Juan, mais avec toutes les aventures et insolents bonheurs d'un don Juan authentique, le petit prince Beaumartel de Chantenay exerçait une de ces suprématies qui s'imposent à Paris, on ne sait comment, et durent tout juste autant que la génération qui la subit. On le lorgnait comme une actrice, pour connaitre le *genre* inattendu que décrétait sa fantaisie.

C'était lui qui avait mis à la mode, avant d'autres, les gros diamants, les grosses perles, les grosses bagues, la lourde joaillerie apportant sa note tapageuse — et *note* était le mot exact, — à la stricte correction de la toilette moderne. Sa distinction, au contraire de celle de son père, consistait à se faire distinguer. On l'avait vu, à la suite d'une rencontre avec un clubman de ses amis, à propos de Nicette Ire, ou de la duchesse de Terni, on ne savait pas au juste, porter un foulard agrafé au milieu du cou par un camée antique, monté en broche, et cela pour dissimuler l'égratignure que lui avaient faite l'épée du petit Servière, ou les ongles de Nicette Ire, on ne savait pas non plus au juste.

Le matin vêtu à l'anglaise, de gros drap gris, comme un groom, le jeune prince était, le soir, flambant de bijouterie, comme une devanture du Palais-Royal. Il avait, sur le plastron de la chemise, des perles ou des diamants d'une grosseur exceptionnelle.

célèbres chez les bijoutiers. « On ferait, en l'enlevant, une affaire superbe! » disait-on au club. Cette prodigalité de joailleries ôtait un peu de sa bonne tenue britannique à ce parisien d'aspect exotique, anglais ou russe, dont le principal charme était celui-ci, que nul ne lui contestait : « — Personne ne salue comme lui... personne! »

Salut correct, le corps raidi, les pieds à angle aigu, la nuque s'inclinant automatiquement ni trop, ni trop peu, à un cran spécial qui, non atteint, donnait au salut une signification dédaigneuse, et qui, dépassé, l'eût rendu obséquieux — inclinaison brève, mouvement rapide, en deux temps — exquis, le salut! « Personne ne salue comme lui! » Le prince de Chantenay devait arriver à tout avec la supériorité, la spécialité de ces saluts-là!

Il y avait, dans les salons, des femmes plus que mûres, des douairières que le temps avait faites vénérables, et qui lorsqu'on leur demandait : « Le prince René salue-t-il mieux que son père? » laissaient monter à leurs lèvres faites maintenant pour des baisers d'aïeules de jolis sourires pleins de passé et qui voulaient dire, quand la bouche ne le disait pas : « Eh! c'est autre chose... c'est autre chose!.. » Ah! les beaux sourires! Et très flatteurs, malgré leur âge, pour le feu général prince Beaumartel de Chantenay, le « dernier des Abencerrages! »

Du reste le marquis de Ferdys ne le cachait pas à son neveu René. Le marquis avait, depuis la mort du prince Gérard, épousé Mlle de Chantenay, sœur du gé-

néral, et, à l'Alma, à vingt-deux ans, il avait porté le fanion du prince. Une balle l'avait même atteint, à Malakoff, avant son général, et couché à terre. C'était presque par admiration pour le prince de Chantenay que M. de Ferdys, au retour de Crimée, épousait l'unique sœur de Gérard. Mariage d'amour dont l'amour, disait-on, n'avait duré que le temps d'un feu de paille. Le marquis menait, de 1858 à 1870, la vie à grandes guides et la marquise, qui l'aimait toujours malgré ses fredaines, se consolait d'être une femme délaissée en devenant une mère adorée et adorable. Elle élevait son fils, âgé de deux ans de moins que René et, avec un peu de bonne volonté, elle eût pu élever son mari, ce grand fou de trente ans passés beaucoup moins raisonnable que l'adolescent.

En 70, M. de Ferdys reprenait du service, saluait la marquise, baisait au front son fils Raymond, qui avait treize ans, et s'en allait charger, sur le plateau d'Illy, à côté de Galliffet et de Margueritte. Prisonnier, il revenait tout juste à temps pour conduire, aux côtés de Raymond, le deuil de Mme de Ferdys. Puis, l'enfant achevait ses études au collège, le marquis reprenait sa vie de Paris comme Paris lui-même recommençait la sienne et, frôlant déjà le mauvais côté de la quarantaine, mais joli homme, élégant, maigre, alerte, la moustache en croc et les cheveux gris comme s'il les eût poudrés, il disputait à son neveu René les cœurs disponibles, capable, du reste, malgré son âge, de battre le prince de Chantenay sur ce terrain spécial et qui, depuis des années, lui était étrangement familier.

— Oui, mon cher, disait gaiement le marquis, vous n'êtes pas des hommes, vous autres!... Raymond est un bénédictin. Il veut se faire marin et potasse ses livres. Autant se faire moine! Et toi, séducteur, l'ombre de ton père reviendrait, en cheveux blancs, — tu m'entends, en cheveux blancs, — que toutes tes maîtresses, toutes, te planteraient là pour le fantôme de ton père!... D'ailleurs, sans aller plus loin : — moi!..

Il se montrait lui-même, murmurait un nom féminin quelconque et riait dans sa fine moustache en voyant la grimace de son neveu.

— Battu par moi, René! Interroge mon acte de naissance, malheureux!... 1833!... Je ne te fais pas honte?

Il consolait d'ailleurs son neveu en lui jurant que leurs victoires mutuelles étaient vraiment trop faciles. Il n'y avait ni à se vanter des siennes ni à se fâcher de celles du voisin. C'était banal, stéréotypé! Des journaux que tout le monde pouvait lire, tout le monde...

— Invente donc enfin un roman que personne n'aura parcouru! disait le marquis.

Et, en pensant à Noris Féraud, le prince souriait quelquefois. Un roman inconnu! Eh! M. de Ferdys ne croyait peut-être pas si bien dire!...

Tant que Vérignon avait tenu le haut du pavé, René s'était fait un plaisir d'honorer de sa présence les salons du financier. Non pour le financier, sans doute, mais pour Noris. L'arrestation de l'inventeur des Mines de Sierra-Fuente avait seule ralenti son zèle et puisque Mlle Féraud, discrète et honteuse, ne reparaissait point, ma foi, tant pis, quoiqu'elle fût

charmante le prince ne s'aviserait certes pas de la repêcher dans cette eau trouble. Alors, bien que piqué au vif par cette beauté singulière, René oubliait ou s'exerçait tout naturellement à oublier Noris lorsque, tout à coup, la jeune fille avait fait directement appel à lui.

La lettre écrite avec confiance par Noris trouvait M. de Chantenay assez maussade et perplexe. Évidemment il n'eût pas mieux demandé, en protégeant ou en ayant l'air de protéger le père, que de s'insinuer plus avant dans les bonnes grâces de la fille, mais il éprouvait une certaine crainte à se mêler d'une affaire compromettante. Son instinct d'homme du monde prudent et élégant le poussait à s'éloigner de pareils ennuis. Il n'avait, à mettre le pied dans cette mare, qu'à recevoir des éclaboussures. Bah! en dépit des beaux yeux troublants de Noris, peut-être valait-il mieux laisser la supplication sans réponse! Et René ne répondait rien.

Il y avait, après tout, de belles filles dans Paris et la petite baronne Niedmann, tout justement, occupait le prince à ce moment-là. Mais, brusquement, la rencontre de Noris devant l'établissement du docteur Sierck rallumait toutes les flambées de désir de René. Elle ne lui avait jamais semblé si exquise, Noris! Où diable avait-elle pris ces prunelles-là? Lasse et les traits battus, tout à fait jolie avec sa pâleur mate et l'expression hagarde de ses yeux, elle excitait chez le prince des convoitises plus ardentes. En remontant dans son coupé, il se reprochait tout aussitôt, non pas comme une action égoïste, comme un manque de générosité, mais comme

une bêtise pure et simple, de n'avoir pas été avec Noris plus chaleureux, de n'avoir point, par exemple, promis une protection, à tout hasard.

— On est godiche! songeait-il. C'était pourtant une occasion!

De cet appel désespéré de la pauvre fille, de cette douleur vraie, criant vers lui, inentendue tout d'abord et coudoyée par hasard, il ne tirait que cette conclusion : « J'ai donné en plein dans la niaiserie. La petite est cependant assez jolie pour que je risque de me compromettre un peu pour elle. D'autant plus qu'un Chantenay peut se mêler à tout sans se compromettre en rien! »

René songeait, du reste, à réparer sa bévue. Il n'avait qu'à se présenter comme un sauveur — quitte à chercher à le devenir — chez Mlle Féraud. Et quand il se donnerait la peine d'intercéder auprès de quelque juge en faveur du condamné, eh bien! Noris en valait certes la peine! Faire passer sa carte à un président de Cour d'appel n'est pas, en somme, un bien grand sacrifice. Il irait voir les juges, comme elle le demandait; il irait les voir, pour garder le droit de la revoir elle-même!

Et, changeant de ton, se jetant à l'eau, comme il disait, choisissant sa tactique, le prince René arrivait, souriant, au logis d'Eugène Féraud et tendait à Noris la main ouverte et toute dévouée d'un ami.

Ah! comme elle la prit, cette main, et comme, en revoyant le prince, elle se crut protégée et sauvée! Elle n'était plus seule. Elle avait un appui dans cette lutte engagée avec ces gens de justice auxquels elle voulait arracher son père. Il lui semblait que Féraud

n'avait plus rien à craindre maintenant que M. de Chantenay consentait à s'occuper de lui.

— Car vous m'aiderez à le faire acquitter, n'est-ce pas? disait-elle en regardant le prince au fond des yeux.

— Je vous le promets.

Il gardait dans sa fine main nerveuse la main chaude de fièvre de Noris, et le sourire qu'il avait donnait à la jeune fille des frissons d'une tendresse singulière. Il lui semblait que ce pâle jeune homme l'enveloppait d'une sorte d'affection paternelle et, elle qui était comme la protectrice du vieux Féraud, ressentait une volupté féminine à se sentir protégée à son tour, dominée par le prince.

Elle avait hâte de dire au condamné ce que M. de Chantenay avait promis. C'était aussi de l'espoir pour le malheureux homme qui, là-bas, vivait dans cette atmosphère de prison, dans une odeur d'étuve, de buanderie et d'hôpital, sortant à peine de son coin de prison pour aller traîner un pas de malade dans les promenoirs où, pour tout horizon, il avait le cailloutis des murailles rousses et un peu de ciel géométriquement découpé au-dessus de sa tête.

Ah! il tombait de haut, le pauvre rabâcheur de romans!

Au promenoir où l'impression d'emprisonnement était plus féroce, il préférait encore cet étroit espace, aux murs nus, à demi teintés d'ocre jaune et de brun, avec une table basse, un tabouret de bois noir, un pot de grès, une cuiller de bois, un bidon et une gamelle

en fer battu, — le délabrement officiel d'une nudité voulue, — cellule atroce, mais cellule où il pouvait, du moins, penser, penser à son aise, le jour lui glissant d'en haut par une lucarne qui se levait et se baissait avec un bout de fer.

Il étouffait dans ce boyau où l'œil du gardien l'épiait par un trou presque invisible, où on lui passait sa nourriture par un guichet, comme à un chien, mais d'où, par la porte entr'ouverte, en collant un de ses yeux à l'entrebâillement, il apercevait, au centre de la prison, rayonnant en cette atmosphère grise sous sa chasuble d'or, le prêtre qui disait la messe au centre de la chapelle ronde : — moyeu de cette roue de douleur dont chaque division de Mazas est un rayon.

Il y étouffait, dans ce cachot, mais il y pouvait être *lui*. Il écrivait, écrivait sans cesse, noircissait du papier où il contait sa vie entière, laborieuse et bornée, à ses juges futurs. Il lisait aussi, demandait des livres au bibliothécaire et, un jour, par un étrange hasard, on lui envoya un de ses romans à lui, le *Cœur Saignant*, et il en éprouva comme une joie. La prison lui parut aussitôt moins sombre : on l'y connaissait. Ce fut une joie. Alors il demanda d'autres romans de lui.

Mais il allait, le malheureux, au devant d'une déception encore.

On les lui apportait, ses pauvres livres, cartonnés à la diable, avec une étiquette de toile grise collée au dos et le titre écrit à la main ; — on les lui apportait de la Bibliothèque, parmi les ouvrages qui composent le catalogue de ces prisons, le *Musée des familles*, le *Maga-*

sin pittoresque, la *Bibliothèque des Voyages*, la *Révolution* de Thiers, les contes de Dumas ou de Mérimée et il les ouvrait, les interrogeait aussitôt comme des compagnons qu'il était tout surpris et tout heureux de rencontrer en captivité comme lui.

Les vieux romans de ses vingt ans! Les récits de sa jeunesse! Ceux qui devaient, croyait-il autrefois, lui donner la gloire!

Mais il ressentit bientôt une tristesse noire et regretta de les avoir réclamés, ces pauvres livres. Il les retrouvait, mais — avec quelle amertume! — il les retrouvait souillés par les annotations brutales, niaises ou cyniques de ces mains habituées aux vols, mains noueuses aux ongles plats, aux gros pouces tachés de sang! Il devenait tout rouge ou tout pâle en rencontrant là, blagués hideusement par ces cabotins du *fric-frac* ou du couteau, les descriptions poétiques dont il émaillait naïvement ses récits mexicains, ses vieux romans d'amour des belles nuits brésiliennes. Le *oh! la! la!* moqueur du voyou jaillissait comme une injure au front des pâles Mercédès et des Carmen « aux yeux de velours » d'Eugène Féraud. Les héroïsmes des amoureux, les dévouements des jeunes premiers, les *situations* attendrissantes, ces critiques de Mazas les gouaillaient en marge avec des orthographes grasses de titis sceptiques et blasés; et le romancier qui s'indignait de bonne foi des entreprises criminelles de ses *gauchos*, de ses bandits des Terres Chaudes, des *troisièmes rôles* au teint cuivré de ses drames, rencontrait, suivies de points d'exclamation bouffons, des inscriptions cyniques, qui ren-

voyaient ses *salteadores* et ses bandits à l'école :

« *Pas malin, Don José Cabral! Ge jou mieu que sa du coutau!* SIGNÉ : NOEL (PIERRE-LÉON), dit LA GLACIÈRE. »

Ainsi, voilà ce qu'ils pensaient de lui, ces lecteurs de la prison! C'était, pour le malheureux, comme un écrasement.

— Est-ce que la réalité dépasserait en horreur nos fictions? se disait alors le pauvre Féraud, en songeant qu'après tout, qui sait? il avait peut-être eu tort, jadis, de trouver que « Balzac désenchantait de la vie. »

La Vie! Ce n'était pas plus gai que cela! Il était presque forcé de le reconnaître maintenant, le pauvre idéaliste, et le pessimisme de Balzac n'avait peut-être pas tout à fait tort. Ah! il les connaissait, Balzac, ces tripoteurs d'argent, et ce n'est pas lui, le gros madré, qui se fût laissé jouer sous jambe et entraîner à Mazas par un drôle comme ce Vérignon!

— Si jamais je sors d'ici... et j'en sortirai... disait alors le condamné, on verra! on verra!

Noris entretenait en lui cette confiance, et elle-même se sentait à présent encouragée et rassurée par le prince de Chantenay. Il tenait parole, René; il avait vu les juges, plaidé à sa façon la cause du bonhomme Féraud en disant — ce qui était vrai : — « Vous l'avez pris pour un malin, c'est un imbécile. » Et il revenait, rue Brochant, dire à Noris, d'un petit air entendu : « — Ça va bien. Nous le tirerons d'affaire. »

La jeune fille éprouvait pour le prince un sentiment de reconnaissance éperdue, qui doublait cet amour

éprouvé par elle depuis les premières rencontres. Il était bien décidément devenu pour elle l'être idéal qui protège et qui sauve. Elle lui vouait, de jour en jour, plus profondément une affection singulière, faite de tous les espoirs, d'une foi ardente, d'une confiance illimitée. Il lui semblait qu'il collaborait fraternellement à la chère œuvre de salut.

Et peu à peu, dans l'isolement où elle se trouvait, avec le besoin de confidences qui lui gonflait le cœur, elle en arrivait à mêler si intimement à sa vie René de Chantenay, qu'elle pensait à lui comme au plus cher de tous les êtres, après son père. « Mon frère René », se disait-elle en souriant. Lui, ne lui parlait point d'amour et pourtant dans cette tendresse protectrice, il y avait des sous-entendus passionnés, et ce frère aîné tendait savamment ses pièges.

Il n'était du reste pas pressé *d'arriver*, comme il disait. Ces visites à Noris, ces causeries dans le petit appartement des Batignolles, ces promenades dans les allées du square, entre des haies d'enfants et de lilas qui poussaient ensemble, lui donnaient une distraction aimable. C'était nouveau, c'était imprévu, original, cela ressemblait si peu au foyer de la danse, aux coulisses des petits théâtres, aux boudoirs habituels ! Ce parisien jouait à l'idylle, en passant. Il embourgeoisait ses amours, souriant, trouvant la sensation très drôle, flatté de cette passion qu'il devinait chez Noris et qui lui apportait un chatouillement d'amour-propre tout particulier, celui que donne l'affection de la fiancée, de l'être qui ignore

et qui aime, de cette créature exquise qui sera la femme et qui n'est point la femme mais la jeune fille.

C'était pour le prince, déjà las et sachant que l'amour est un perpétuel et banal recommencement, une séduction vierge, qui fouettait ses curiosités, et pourtant lui donnait la joie d'en rester à cette indécision du caprice, à cette sorte de *cour* qui l'étonnait et lui plaisait.

Il allait voir Noris souvent, la plupart du temps lorsqu'elle revenait de Mazas. Il sortait du hammam ou de la salle d'armes et jetait l'adresse de la jeune fille à son cocher. Quand ils étaient seuls, elle et lui, presque toujours ils parlaient de Féraud. Le sujet eût fatigué René s'il eût écouté, mais il regardait les beaux yeux noirs de Noris, ce nez droit dont les fines narines palpitaient avec des colères, ces lèvres qui frémissaient d'indignation et qui pouvaient blémir de volupté ; il prenait dans ses mains les mains toutes chaudes de fièvre de la pauvre enfant et il restait là, enchanté, charmé de cette beauté un peu sauvage, sans poudre de riz et sans coquetterie, et tout heureux d'entendre cette enfant lui dire, en essayant de sourire, après les larmes essuyées :

— Mais je vous ennuie, avec mon pauvre père !... Voyons, ne parlons plus de lui. Parlons de vous. Qu'avez-vous fait aujourd'hui ?

Ce qu'il avait fait? Rien. Deux toilettes. Un tour au Bois. Des visites. Une conférence avec son chemisier : porterait-on un ou plusieurs boutons au plastron, décidément? Causé avec sa mère, toujours torturée

par ses migraines et étendue sur sa chaise longue, dans son petit boudoir japonais. Un tour au Tattersall. Changé son cocher. Pris un anglais. Mis quelque enchère sur un bibelot à l'hôtel Drouot. Flâné, traîné çà et là. Rien, encore une fois. Rien.

Et il disait, voulant faire de l'esprit :

— C'est si long, si long, une journée !... Ah ! il y a aussi des prisonniers en liberté !

En arrivant, un soir, chez Noris, il la trouva plus nerveuse que de coutume, inquiète. Eugène Féraud était malade. Toutes ces tortures lui montaient au cerveau. Il avait eu comme un transport, la nuit précédente. On avait, un moment, craint un suicide et on avait *doublé* le prisonnier. Au lieu de la solitude de la cellule, on l'enfermait dans une cellule à deux. Le vieil honnête homme maintenant vivait face à face avec un voleur. Un fils de famille, qui chez son patron, avait forcé la serrure de la caisse et pris la fuite avec une misérable fille. Cette promiscuité écœurante avec un être avili, humiliait Noris, mais — chose singulière — ne déplaisait pas à Féraud.

— Tant mieux, tant mieux, disait-il, je le ferai causer, mon voleur. Je l'étudierai !... Je n'ai pas assez étudié sur nature !

Sa fille était effrayée de cette sorte de contentement béat, de ce sourire doux, qui, avec le hochement sénile de cette tête grise, lui semblaient maladifs. Ah ! si son père mourait ! Et s'il mourait condamné ?.. Condamné ! Ce serait épouvantable. Le sort lui devait bien, au moins, après ces hontes, l'éclat d'une réhabilitation !

Et, pendant qu'elle s'exaltait sur cette idée douloureuse, René s'efforçait de la calmer, lui répétait que cette maladie du prisonnier était peu de chose — la température des premiers beaux jours, l'air épais de la prison, des promenades trop écourtées peut être — et, en la consolant, la conjurant de ne plus pleurer, il ressentait l'attrait poignant, la griserie exquise que donnent les larmes de la femme. Elle s'était accoudée au bras d'un fauteuil, devant la fenêtre ouverte et tout un flamboiement de soleil couchant la couvrait comme d'un voile d'un rose vif. Et lui, la regardant, illuminée ainsi, enveloppée de chaude lumière, dans une auréole de printemps, se sentait attiré et conquis, s'approchait, cherchait ce regard, ce beau visage attristé qui le fuyait. Il écartait des yeux en pleurs de Noris ces mains qu'elle y portait, comprimant ses sanglots, et, la tenant là, la regardant bien en face, lui, à demi-agenouillé, penché vers cette créature exquise que baignait tout entière le crépuscule rose :

— Je vous en prie, Noris, pas de désespoir. Votre père reviendra ici. Il sera acquitté. Vous serez heureuse. Vous serez aimée !

Elle frissonna, ses yeux allant au fond des prunelles de René.

C'était la première fois que, sur ce ton passionné, tout bas, dans le frémissement d'un aveu, le prince lui parlait d'amour

— Aimée !

Elle hochait la tête, songeant peut-être à son père qu'elle pouvait ne jamais revoir là, comme le disait

René, et lui, enhardi par ce mot qu'il venait de prononcer, presque malgré lui, s'approchait toujours, serrait dans ses mains les mains de Noris, et, baissant encore la voix, dans un murmure, à l'oreille de la jeune fille que ses lèvres, à lui, caressaient presque d'un baiser :

— C'est moi qui vous aimerai toute ma vie, Noris!... Vous êtes si jolie et si bonne!... Vous méritez tant d'être aimée... Et je t'aime, et je t'aime!

Elle fermait les yeux, elle s'abandonnait aux tendresses de cette musique savante du charmeur. Elle oubliait. Elle était comme lasse, et, dans une torpeur délicieuse, elle se laissait bercer aux caresses de ces paroles, René s'exaltant lui-même, vraiment ému, vraiment sincère devant cette créature dont le regard maintenant l'interrogeait jusqu'à l'âme, tandis que, dans une prière, Noris demandait, la voix baissée et aussi timide qu'un soupir :

— Est-ce bien vrai? Vous ne mentez pas?

— Je te le jure!

— Tu m'aimes?

— De toute mon âme!

— Tu m'aimeras toujours?

— Et tu seras ma femme, ma femme, entends-tu, Noris, mon adorée?.. Ma femme! — Ta femme?

Elle croyait bien faire un rêve : le délicieux rêve de ses premières visions, et le prince, le chimérique amoureux, le prince Bleu de ses songeries de jeune fille, lu répétait alors, dans un élan d'amour éperdu :

— Oui, ma femme! Ma femme! Aussi vrai que je t'adore! Et sur mon honneur!

VI

Pour Noris, cette heure d'Avril où, dans le jour
mbant et la lumière rose, elle s'était, sans sa oir,
nnée à M. de Chantenay, cette surprise avait été une sorte de songe où elle avait passé, inconsciente; pour René, c'était une aventure délicieuse, et, tout surpris de se sentir conquis décidément, il rencontrait chez la jeune fille une maîtresse inespérée, plus jolie cent fois et plus adorable que la baronne Niedmann qu'il prenait à son mari, ou Marie Launay, de l'Opéra, qu'il soufflait à Molina, le banquier.

Le prince était enchanté. Une conquête ravissante, « savoureuse, » disait-il à son cousin, Raymond de Ferdys, qui ne tenait pas du tout à ces confidences. Un bon petit amour bourgeois, aussi éperdu que d'autres, mais coquet, discret, amusant comme une excursion dans une banlieue inconnue. Le prince René Beaumartel de Chantenay en avait bien là pour une saison. Quant à Noris, elle avait, dans ce premier amour, mis sa vie entière.

Il y eut d'abord chez ces deux êtres si dissemblables et réunis cependant par ces deux sentiments, identi-

ques en apparence, le caprice de l'un et la passion de l'autre, un moment d'ivresse absolue et, pour Noris, dans son malheur même, des heures de joie. Elle adorait René. Elle se donnait à lui dans toute la confiance d'une candeur passionnée et qui ignore. Elle serait sa femme, puisqu'il l'avait juré. Et elle ne réfléchissait même pas à cette douloureuse réalité qu'elle était sa maîtresse.

Sa maîtresse! Le nom lui en eût été doux, tant elle avait foi en lui et tant elle aimait ce prince idéalisé par sa chimère. Mais, ce nom, elle ne le prononçait pas, même en pensée. Elle se laissait vivre, suspendue à René, et n'attendant que l'heure où, à son père libre, acquitté, déclaré innocent, elle pourrait dire :

— Je suis la femme de René!

Il ne lui venait pas non plus à l'idée que « la femme du prince de Chantenay » était ou serait princesse. Elle ne songeait pas au titre que René portait. Il était *lui* et c'est parce qu'il était *lui* qu'elle l'adorait. La fille avait, dans ses héroïques candeurs d'âme, les ignorances ou les illusions du père. Il les expiait, lui, par le cachot de Mazas, la cellule *double* avec un briseur de serrures. Elle n'en éprouvait qu'une immense joie, s'endormant dans ce double rêve que Féraud serait libre, réhabilité devant les hommes et que René était son époux devant l'honneur.

Et alors, pour ce parisien rassasié de Paris et pour cette enfant grandie dans l'atmosphère d'une bibliothèque, à demi séquestrée par l'humble existence du conteur à trois sous la ligne, une vie étrange com-

mençait : des promenades furtives, René ne tenant pas à trop se montrer et Noris ne songeant à rien qu'à la joie d'être seule à son bras, n'importe où. Et ils promenaient ainsi l'idylle de leurs amours de vingt ans dans des coins perdus que M. de Chantenay ne connaissait pas et qui l'amusaient. Ils allaient de la rue Brochant à Montmartre, par les petites rues ignorées, confondus dans la foule ou perdus dans les solitudes de ces faubourgs. Il trouvait, au sortir des salons de l'hôtel de Chantenay, des saveurs singulières à ces escapades buissonnières. Au lendemain de quelque réception étouffante où, dans ses salons envahis, sa mère à demi somnolente, avait fait entendre des airs livoniens à ses hôtes, il plaisait à René de s'égarer, avec Noris, dans ces ruelles où ils pouvaient parler haut sans qu'on les entendît.

Elle s'étonnait avec lui qu'il y eût à Paris de ces ruelles inexplorées, curieusement nouvelles, pittoresques. Elle regardait, avec des stupeurs de voyageuse ces rues montantes, paisibles, sans voitures, enveloppées d'une sorte d'atmosphère provinciale. Des femmes se tenaient sur le pas des portes. Des enfants sortaient en courant d'une école voisine et leurs cris de gamins en liberté se mêlaient aux piaillements des oiseaux voletant dans les arbres reverdis. Des touffes de fleurs, aux branches rajeunies, riaient au-dessus des murailles grises. Ce blanc, ce jaune, ce vert tendre plaisaient à Noris. Elle ressentait, joyeuse, les griseries des Avrils. Elle ne savait, le cœur gonflé, dans cette tiède atmosphère printanière, si elle avait envie de rire ou de pleurer.

Et serrée contre René, en montant, par la rue Lepic, le coteau qui mène au vieux moulin de bois, noirci et disloqué par l'eau des pluies, elle s'arrêtait, se sentant prise d'une mélancolie singulière devant la fraîcheur de l'herbe piquée de pâquerettes qui s'arrondissait sur un vallon pelé et surtout devant la perspective des environs de Paris, d'un grand horizon perdu dans la brume, jusqu'aux lointains moulins de Sannois.

— Sais-tu, disait-elle, je voudrais vivre ici à jamais ou aller là-bas, bien loin, et, avec toi, y rester toute ma vie!

Certes elle eût voulu s'enfuir loin, plus loin que cette ligne violacée de l'horizon, par delà les maisons, par delà les champs, toute seule avec René qu'elle aimerait toujours comme elle l'aimait aujourd'hui! Ah! s'il pouvait durer ce *maintenant!* Toujours, toujours l'aimer, lui! Toujours être aimée!

Et non seulement il était possible, ce beau rêve, mais elle le tenait, vivant et souriant. Et dans trois ou quatre semaines, à présent, le procès « Vérignon et consorts » serait révisé! L'influence du prince de Chantenay était réelle. Les magistrats avançaient l'heure de l'appel.

Noris n'avait aucun doute sur l'issue finale de la cause, pas plus que sur la loyauté de René. Sa seule inquiétude, c'était la faiblesse visible de Féraud. Elle le trouvait, à chaque visite, plus pâle. Quand, assise sur la planche de bois, dans la cellule du parloir, elle écoutait venir vers elle, à travers la cloison barbouillée de rouge, les pas traînants du prisonnier, il

lui semblait, à chaque fois, que ces pas étaient plus lents, pesaient davantage. Le corps se tassait, le visage blêmi s'anémiait.

— Tu souffres ? disait Noris, inquiète.

L'autre, derrière les barreaux, souriait et répondait :

— Non.

— Tu t'ennuies ?

— Pas du tout. Potier m'amuse.

— Potier ?

L'homme à la serrure. Potier contait ses amours à ce romancier, et comment pour une coquine qui le trompait, il avait volé son patron et tué sa vie.

— C'est très curieux... très curieux... répétait Féraud. J'en ferai un livre. Ah! quelle bêtise que l'amour!

Puis il se reprenait, disait à Noris :

— Ça dépend ! Je ne veux pas te désillusionner ! Mais pas de roman, décidément, pas de roman dans la vie! Ça se paye trop cher... quand ce n'est pas du roman qu'on écrit!

René ne demandait que rarement des nouvelles de Féraud. Maintenant il lui semblait pénible de parler du condamné. Noris, une fois, lui dit pourtant :

— Quand mon père sera ici, il faudra bien tout lui avouer !

Le jeune homme mordilla légèrement sa petite moustache blonde.

— Vous avez juré ! dit Noris.

— Oui, oui, et je ne l'oublie pas ! répéta vivement le prince.

Il avait hâte d'éluder de tels propos. C'était dans le

petit salon de la rue Brochant. Pour sauter à un autre sujet, il dit tout à coup, en regardant une tête de femme, hardiment brossée, dans un petit cadre plat, sans ornements, la dorure salie :

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Ça n'a pas l'air mal !

— C'est un Delacroix, dit Noris.

— Tiens, on ne le dirait pas ! C'est peut-être mal placé, dans un faux jour ; — ça manque de vernis.

— C'est le premier tableau que mon père ait acheté, il y a bien longtemps, j'étais toute petite. Je me rappelle encore comme il était heureux ! Un Delacroix ! Un Delacroix ! Une étude de juive que le peintre avait rapportée du Maroc. Je crois que mon père avait payé cela 250 francs, peut-être 200 !

Le prince regardait l'étude mal placée, à contre-jour, — une belle fille brune, les cheveux dénoués avec des sequins collés à son front, quelque danseuse de café maure — et, très simplement, M. René Beaumartel de Chantenay dit ces mots caractéristiques à Noris Féraud :

— Ah ! c'était le bon temps pour acheter des tableaux. Aujourd'hui il n'y a plus rien à faire. Ils vendent trop cher, les peintres !

— Ils ont raison ; ils font payer la vache enragée que leurs maîtres ont mangée, dit Noris en essayant de rire.

Elle riait mal. Elle songeait à son père, qui, lui aussi, travaillait dur, et vendait peu.

— Ce qui n'empêche pas que vous devriez lui faire mettre un cadre neuf, à votre Delacroix ; il m'a l'air *embu*.

Peut-être René de Chantenay ne savait-il pas exactement la valeur du mot d'atelier. Mais il parlait l'argot des peintres comme celui des horsemen, avec moins de science, mais avec autant de désinvolture. Un homme de son rang devait se connaître en peinture et se montrer au Vernissage aussi exactement qu'au Concours Hippique. On n'eût pas *ouvert* sans lui.

Il ne fut plus question, d'ailleurs, de la *Juive du Maroc* de Delacroix. René détacha du tableau ses yeux fatigués et les reporta sur Noris avec l'admiration de connaisseur qu'il eût montrée pour la jument victorieuse d'un Derby. Il la louait de la petitesse de son oreille, de la splendeur de ses cheveux, du velouté de ses yeux, et, la jeune fille, sous ces madrigaux qui la détaillaient avec une persistance d'une gracieuseté brutale, se sentait mal à l'aise et rougissait un peu, demandant à René d'autres éloges.

— Lesquels? Je vous dis que vous êtes étonnante!.. étonnante!

Elle souriait, mélancoliquement :

— Dites-moi que je ne suis pas méchante et que vous m'aimez, je préférerai cela!

René disait vrai. Il la trouvait si jolie qu'après avoir eu la joie de l'aimer comme en cachette, il ressentait la tentation de la montrer, de la présenter à ses amis des clubs, de se parer de sa conquête. Il était fier de sa découverte. Ce fameux livre vivant que personne n'avait lu, et dont parlait le marquis, son oncle, eh bien! il était là! Il l'avait découvert et feuilleté le premier, lui, *Fleur de Chic!* Mais il eût souhaité que tout

le monde l'apprît. Il eût voulu opposer Noris, cette tzigane parisienne, adorable dans la splendeur de sa beauté, à toutes les beautés célèbres qu'elle eût éclipsées brusquement. Un triomphe pour elle et pour lui. Mais voilà : Noris semblait ne pas comprendre, lorsqu'il lui parlait de sortir de ce cercle étroit où ils promenaient, à demi perdus, leurs amours. Elle était en deuil. Tout ce qui n'était pas ou son père ou René, lui eût fait horreur. Jusqu'à ce que Féraud fût sorti de prison, pourrait-elle se montrer à un autre qu'à M. de Chantenay?

Victorine un peu effrayée de la pâleur de « Mademoiselle » lui conseillait pourtant quelquefois de prendre l'air et de se distraire. La vieille servante ne se doutait de rien, regardait M. de Chantenay comme un sauveur et le saluait avec respect. Elle n'avait même pas compris certaines plaisanteries douteuses du cocher qui menait parfois le prince du parc Monceau à la rue Brochant. Les malices du valet avaient glissé sur l'ignorance de paysanne de la cuisinière. — Au reste, maintenant, correct et froid; le nouveau cocher, l'Anglais, ne disait jamais un mot. Victorine l'aimait mieux que l'autre, celui-là.

Elle répétait donc à Noris :

— M. le prince vous invite!... Écoutez-le... Ce n'est pas bon de respirer seulement l'air de Mazas. Quand je vais là-bas, cette odeur de renfermé me donne aussitôt mal à la tête! Pauvre Monsieur! Ce qu'il doit souffrir!... Est-ce qu'on ne va pas condamner le Vérignon aux galères au bout de tout ça? Il mériterait d'avoir le cou coupé, ce Robert Macaire!

Noris n'écoutait ni René ni Victorine. Il lui plaisait de vivre blottie dans ce logis avec l'espoir d'y voir rentrer Eugène Féraud et la joie d'y recevoir, dans sa chambre de jeune fille, *le prince Bleu.* Elle se laissait vivre maintenant, trouvant à la vie un charme. C'était comme un état de somnambulisme particulier : elle ne savait pas si elle était une fille tombée ou une fiancée, elle savait qu'elle aimait René et qu'au milieu de ses paroles d'amour, René lui parlait du salut de son père. Voilà tout. Et les jours passaient ainsi, l'heure approchait où Féraud allait lire enfin devant ses nouveaux juges, ce long, long mémoire qu'il griffonnait sur la petite table de bois de sa cellule de Mazas

Peut-être était-ce parce que ce moment de fiévreuse joie venait que Noris consentit à ce qu'on lui présentât le jeune marquis de Ferdys, le cousin de René. A défaut de compagnons de club, le prince tenait à montrer du moins à Raymond quelle créature idéale il avait découverte. C'est au père de Raymond que René eût volontiers présenté Noris, mais il se défiait du marquis. Avec ses moustaches de reître et ses fins cheveux d'argent crespelés, ce diable d'oncle était adoré, allumant une passion, pst! comme un grain de poudre. Et dangereux! Il eût été capable, pour ennuyer son neveu, de courtiser Noris! René aimait mieux se parer de sa maîtresse devant ce « Grandisson » de Raymond, qu'il étonnerait et qui ne lui disputerait pas sa conquête.

René proposait tout naturellement un dîner dans quelque restaurant des Champs-Élysées, un prétexte à causerie, mais cette idée déplut à Mlle Féraud et lui

produisit un effet singulier. C'est alors, dans la banalité d'un de ces cabinets particuliers où le prince voulait la conduire, qu'elle se fût sentie tombée. Si M. de Ferdys voulait la voir, c'était bien simple : il n'avait qu'à accompagner René, un jour ou l'autre. C'est ce que fit Raymond, moitié par désœuvrement, moitié par cette curiosité qu'éveille, à vingt et un ans, toute image de femme évoquée par un autre.

Il vint un soir, avec René, causa, trouva en effet Noris charmante et la laissa enchantée de lui. C'était un grand jeune homme mince, d'une élégance et d'une maigreur d'Arnaute, l'œil noir comme un charbon, les lèvres sérieuses, presque assombries par un pli sévère, mais qui laissaient dans leurs rares sourires apparaître des dents saines et blanches. Il portait de légers favoris naissants et frisés et, sous des vêtements bourgeois, très élégants, la correction militaire du marin, ce soldat sans roideur, apparaissait, donnant au jeune marquis un charme spécial, une désinvolture particulière.

Raymond regarda, pendant toute cette visite, Noris Féraud avec une expression presque attristée, qu'elle prit tout simplement pour un intérêt amical, et qui était mieux que cela : la sensation profonde et comme le pressentiment d'une souffrance inévitable. Il comparait instinctivement, portant ses yeux francs de René à Noris, ces deux êtres de chair et d'os, si différents l'un de l'autre, si peu pétris pour se comprendre, et que la vie ou le hasard avait réunis pourtant, mettant la candeur et la crédulité de la

vierge à portée de l'audace ou de l'habileté du blasé.

N'ayant point vécu, timide, presque sauvage, Raymond ressentait devant toute femme une espèce de malaise farouche que ne lui causait point Noris. Il avait des colères instinctives contre les filles qui se vendent et une horreur des femmes du monde qui se donnent. Le marquis, son père, disait en riant que si Raymond ne se faisait point marin, il se ferait prêtre.

— C'est un mystique. Sa mère était ainsi. Mais je serais désolé que le fils d'une sainte fût un saint! Quand j'aurai brûlé le balai que je rôtis, il ne me déplaira pas d'avoir autour de moi, gentils, joufflus et blonds comme des Reynolds, des petits Ferdys, à qui je pourrai faire de la morale de grand-papa.

Raymond, en effet, entrait dans la lutte avec une résolution de paladin, des timidités de sensitive et des préjugés de rural. Il était, dès le seuil, un peu attristé : presque en ouvrant les yeux il avait vu sa mère pleurer. La délaissée l'avait embrassé trop éperdûment et de trop près pour que, sur la douce joue maternelle, l'enfant n'eût pas connu, avant de connaître la vie, l'amer arrière-goût des pleurs.

L'eau lustrale devrait être composée de larmes; ce sont elles qui font le baptême de l'homme.

L'enfant avait donc grandi avec l'image attristée de la jolie marquise devant les yeux. Et, jeune homme, il en demeurait un peu sombre encore et farouche, mais tout naturellement attiré vers les mélancolies féminines et les sourires doux, aux tristesses estompées, qui lui rappelaient le sourire d'antan. Noris, même heureuse

de se sentir aimée, avait cette expression de vague souffrance, comme d'une blessure cachée. C'est par là qu'elle plaisait à Raymond, qu'il se sentait devant elle moins intimidé et moins gauche, et, confiant, il avait fait naître aussi, en elle, dès cette première entrevue, une confiance profonde.

Le premier mot de Ferdys, en quittant Noris, fut à René :

— Elle est charmante.

— N'est-ce pas? dit le prince fièrement.

— Et tu l'aimes réellement?

— Comme un fou!

— Elle est ta maîtresse?

— Tu dis? fit René assez surpris.

Il regardait, de ses yeux pâles, Raymond qui, très sérieux, répétait la question trouvée par René saugrenue.

— Je te demande si Mlle Féraud est ta maîtresse?

— En voilà une idée!... Tu me prendrais pour un imbécile si elle ne l'était pas!

— Cela dépend, dit le marquis. C'était une honnête fille avant que tu ne l'eusses rencontrée?

— Tout ce qu'il y a de plus honnête. Un diamant, une goutte d'eau, ce que tu voudras. Pure..., pure... Du cristal!

— Alors, demanda Raymond, qu'est-ce que tu vas en faire maintenant?

— Moi? De Noris?

— De Mlle Féraud?

— Je l'adorerai, je la parerai, je la lancerai. Je ferai

des bêtises pour elle. Ça m'est égal. Je te dis que j'en suis fou!

— Pourquoi ne l'épouses-tu pas?

Cette fois, dans le coupé qui les ramenait au parc Monceau, René se mit à rire, d'un bon rire de belle humeur, contrastant avec une sorte de gloussement nerveux, un rire de tic, qui lui était habituel, et qu'on imitait aussi parmi les jeunes gens.

— Pourquoi je ne l'épouse pas?... Laisse-moi pouffer! Mais parce qu'on n'épouse pas sa maîtresse...

— Je te demande pardon. On épouse sa maîtresse quand cette maîtresse est une honnête fille!

— Tu es à peindre! fit René. Vrai, Raymond, tu es d'un complet, dans ta candeur! L'âge d'or, quoi!... Tu me représentes l'âge d'or! Une âme d'avant le déluge! Je t'embrasserais, je demanderais pour toi le prix Montyon, mais je te ferai remarquer que le temps est passé, passé, où les rois épousaient des bergères!

Le coupé s'arrêtait devant l'hôtel. Raymond ne voulut rien ajouter. D'ailleurs, c'était une impression purement personnelle, une sensation tout simplement et il ne connaissait pas Noris. Mais son instinct de droiture lui faisait aboutir sans hésiter à l'absolu de la situation. En toute occasion, Raymond de Ferdys allait ainsi droit à ce qui devait être fait et disait nettement ce qui devait être dit. Le marquis de Ferdys retrouvait en son fils le cœur haut et bien placé de la mère.

Ainsi pétri, ce Raymond avait tout à fait enchanté Noris. Elle devinait qu'elle avait désormais un ami de plus,

et, en dépit de sa confiance dans le résultat définitif du procès Vérignon, elle éprouvait une joie à sentir autour d'elle une affection nouvelle possible. Et puis Ferdys était le cousin du prince! Elle aimait tout ce qui touchait à ce René qu'elle regardait naïvement comme le sauveur du vieux Féraud.

Était-il donc sauvé, le pauvre romancier qui venait de payer de tant de souffrances son amour du rêve, son chevauchement de chimères? L'affaire n'était pas encore revenue en appel; mais, à des indices multiples, à des paroles qui réconfortaient et consolaient, Noris croyait être sûre d'un acquittement. Les magistrats qu'elle avait pu voir le lui donnaient du moins à entendre dans leurs réponses vaguement sybillines, polies et accompagnées de sourires entendus. L'un d'eux, qui passait pour sceptique et avait de l'esprit, lui avait même dit, tout franchement : « Ne craignez rien, mademoiselle. Même au Palais, le bon droit reste le bon droit et la raison finit toujours par avoir raison ». Elle espérait donc, et elle avait hâte de voir arriver le procès en appel.

Si elle se trompait pourtant et si elle marchait à une déception nouvelle, sinistre celle-là! Car enfin elle avait espéré, aussi, même dans cette chambre de la place Dauphine où elle avait tant souffert, le cœur poignardé, et où, cette fois, elle ne voulait à aucun prix revenir!... Oh! la chambre de l'*Hôtel Henri IV!* Noris avait cette superstition des malheureux qui attribuent leur peine aux choses inertes et au cadre même de leur douleur.

Non, non, elle braverait la foule même. Elle serait auprès de son père, pour lui sauter au cou si on le lui rendait, pour le couvrir de son affection et de son respect si on le frappait encore iniquement. Elle se sentait maintenant des appétits de bataille. Mais bah! elle n'aurait pas à lutter, à défendre, à protester... On acquitterait Eugène Féraud. Le procès mieux examiné, on devait bien voir pourtant que le brave homme était innocent!

Seul, un mot des hommes de loi qu'elle avait consultés et suppliés la faisait frémir et lui donnait une angoisse. « Votre père est tellement innocent qu'il l'est trop! » avait dit un des juges. Celui-là doutait donc de l'ingénuité même de Féraud?

Du moins le Tribunal ne douta point. Noris après la douleur d'apercevoir entre les gendarmes, son père accolé toujours à Vérignon éternellement élégant et impertinent, eut du moins cette joie, qui la secoua à la faire crier, d'entendre prononcer l'acquittement de Féraud. Elle ne guettait, n'attendait dans l'arrêt des juges que ce nom de « Féraud. » Peu lui importait Vérignon dont la Cour purement et simplement confirmait la condamnation à cinq ans de détention! Peu lui importait l'ingénieur, dont on réduisait la peine à deux ans. C'était le sort de son père qui la tenait là comme pétrifiée dans l'auditoire et, blême, la suspendait à chaque parole, lourde d'inconnu, du président.

Quand elle entendit prononcer la mise en liberté du pauvre homme, un sanglot lui monta à la gorge; elle l'étouffa sous son mouchoir et elle crut qu'elle allait

s'évanouir dans cette foule. C'était la sensation qu'avait éprouvée la première fois, le père condamné. Autour d'elle tout se fondait et tournoyait dans un brouillard. Les têtes des juges, des auditeurs, les murailles mêmes devenaient confuses. Elle eut comme un éblouissement, l'impression d'une sorte de syncope, puis revenue à elle brusquement elle regarda, cherchant Féraud sur le banc des accusés. Féraud n'était plus là, ni les condamnés. La salle se vidait, les auditeurs sortaient, dans un bruissement de pas, échangeant leurs impressions comme après le baisser de rideau d'une comédie.

Noris ne savait où aller pour retrouver Féraud. M. de Chantenay n'avait point voulu paraître au Palais, Victorine, malade, peureuse, n'avait pas osé venir; Noris était presque seule, tournant autour d'elle son regard, ne voyant pas d'huissier. Un reporter de journal, Gardanne, du *Parisien de Paris*, l'aperçut, la connaissant, et s'offrit à elle pour la conduire vers son père acquitté. Elle le remercia, prit le bras que le jeune homme lui tendit courtoisement, et, à travers des couloirs, arriva au seuil d'une salle d'où Féraud sortait, un peu ébloui, marchant devant lui sans rien voir.

Il était tout pâle, hagard, souriant d'un sourire vague.

Pour la première fois depuis des mois Noris put l'embrasser autrement qu'à travers des barreaux! Elle sentit les mains du pauvre homme la serrer violemment, et, sous des gouttes de larmes chaudes, les bons baisers du père sur son front, sur ses cheveux, les chères caresses paternelles dont elle était sevrée depuis si longtemps.

Gardanne s'était retiré, par discrétion.

Ces deux êtres, battus de la vie, restaient donc là, seuls, embrassés, se serrant l'un contre l'autre, mettant toutes leurs souffrances passées dans cette première étreinte qui ressemblait à un baiser de joie, après un naufrage. Elle pleurait, enfonçait sa tête brune dans la poitrine de Féraud, et lui éprouvait une volupté tendre à passer sur les joues de sa fille ses mains qui tremblaient, déjà séniles.

— Eh bien! disait-il, tu vois, Dinorette, tu vois! Ils ont bien reconnu qu'ils se trompaient... Acquitté!... Ce sont de braves gens, ces juges! Et pas bêtes! Le Vérignon, ils le gardent! Ils font bien... Je n'en veux qu'à lui, cet animal-là... Eh! non, je ne lui en veux même plus, je n'en veux à personne! Je suis content, si content... ma Noris, ma bonne chère fille! Va, embrasse-moi, embrasse-moi toujours, toujours! C'est si bon!

Elle ne répondait pas, folle de joie, ayant hâte d'entraîner Féraud vers le logis, là-bas. Ah! cette fois, Victorine mettrait le couvert pour deux! Libre, le père était libre! Elle le regardait, l'embrassait, coulait dans la voiture qui les emportait vers le square des Batignolles, sa tête contre la joue de son père, se blottissait dans ses bras, les frisons noirs de ses cheveux se mêlant aux mèches de la barbe grise, et elle lui disait tout bas, à demi bercée par le cahot du fiacre comme par le hamac d'une rêverie :

— Nous allons être si heureux maintenant, père! Je suis si contente, va, si contente et je t'aime tant!

Il semblait à Eugène Féraud qu'il venait de faire une maladie ou un mauvais rêve. L'aventure des mines de Sierra-Fuente, l'arrestation, le tribunal, les journées lentes de Mazas, le tête à tête avec Potier, son compagnon de cellule, toute cette fantasmagorie mauvaise se dissipait comme des visions de fiévreux après l'accès. Il se retrouvait, avec des joies alanguies et douces de convalescent, dans ce petit logis d'où il était sorti — l'ambitieux! — pour aller trôner dans le cabinet solennel de « Monsieur le Secrétaire-Général ». Comme on était bien, dans un cher repos, à la fenêtre de la rue Brochant, les yeux sur la verdure des arbres du square et, le soir, sur la pourpre des couchers de soleil!

Le vieux romancier regardait, reprenait un à un et feuilletait les livres de sa bibliothèque, ne retrouvant plus, hélas! tous ses papiers que le greffe ou l'expert en écritures avait gardés; mais, à la place habituelle, revoyant ses gravures, ses dessins, le portrait à la mine de plomb de sa pauvre femme, la *Juive du Maroc*, d'Eugène Delacroix, « son Delacroix! » Il jouissait à nouveau de tout ce qui avait été ses jouissances d'au-

trefois. Il se retrouvait, courbaturé et vieilli davantage, comme après un très long voyage, dans son fauteuil d'habitude, entre la vieille Victorine, plus dévouée et Noris, sa Dinorah, plus belle que jamais.

— On est bien, on est très bien ici. Ah! que j'ai été bête de souhaiter mieux que ça!... Je vous demande un peu! Au lieu d'écrivailler des machines pour Sierra-Fuente et de rehausser d'adjectifs les mensonges de ces coquins-là, est-ce que je n'aurais pas mieux fait de suivre tout uniment mon train-train littéraire? Je ne suis pas usé, que diable, et j'y vois clair à présent! Oui, j'y vois clair! Je connais la vie!

Ah! maintenant, ce grand enfant qui l'apprenait, cette vie, à soixante ans passés, il était bien guéri de la manie des aventures! Quelle leçon! Il avait laissé un peu de sa toison aux ronces, le pauvre mouton traîné à Mazas par Vérignon comme à la boucherie. Il en avait assez supporté, des avanies et des outrages!... Ouf! il respirait enfin, libre et acquitté, avec des considérants qui étaient la reconnaissance éclatante de son honnêteté. On pouvait la lire, la *Gazette des Tribunaux*. Superbes, ces considérants! Le tribunal lui avait fait « un bon article. »

Mais quand il pensait tout de même qu'il pouvait, avec un peu de malechance, rester sous le coup d'un arrêt définitif, oh! alors il frissonnait comme le condamné sous le couperet.

Dans les heures d'insomnie et de solitude, là-bas, il avait eu le temps de réfléchir sur sa vie manquée, sur cette dernière aventure funèbre. Les aventures! Ah! il en avait assez décidément. C'était fini. Il voyait bien que

cela ne menait qu'à des désastres de rêver, et de rêver, comme il l'avait toujours fait. Pauvre Don Quichotte de l'idéal, battu de l'oiseau et souffleté par les ailes de ses moulins à vent, il rentrait au logis, rompu et navré, au fond, malgré ses sourires.

Ah! il en avait plus appris en six mois de détention, ce vieil innocent naïf, qu'en des années et des années. Il savait le fond, la valeur et la vanité des chimères. Il connaissait les hommes! Oui, oui, il les connaissait maintenant! Et puisqu'on voulait aujourd'hui des choses vraies, poignantes et *vécues*, eh bien! on verrait, on allait voir!

— Je viens d'en vivre un rude roman, disait Féraud en hochant la tête. Et, après l'avoir vécu, je vais l'écrire. Oui, je vais l'écrire, ah! mais!... On n'en veut plus de l'imagination?... Bon! On va voir ce que c'est que de l'observation! Et de la vraie! Ça saignera! Ça criera! C'est avec ma chair à moi que je ferai mon livre. Et quel livre! On va voir, on va voir!

Alors, peu à peu, il s'était, en effet, remis à l'œuvre. Il se congestionnait à pencher sur son papier sa tête chauve. Il faisait, avec une âpreté vaillante — à son âge! — l'apprentissage d'un genre nouveau. Plus de Coupeurs de Chevelures, de Gauchos Mexicains, de Chasseurs au Lasso, de Boucaniers, de Chercheurs d'Or et de Batteurs d'Estrade; non, il avait écrit lentement, — mettant déjà dans ce titre tout un monde de tristesses et de revanches, — il avait, sur une page blanche, tracé ces mots, gros de promesses : UN HONNÊTE HOMME, HISTOIRE D'UN VAINCU.

Et, après son rêve d'idéal, le vieux romancier perdu

dans le logis des Batignolles, s'éprenait maintenant d'un autre rêve, d'un rêve poignant de Réalité.

Noris s'inquiétait un peu de le voir travailler. Elle remarquait en lui une fatigue. N'osant le lui dire, elle le suppliait de laisser là cet âpre travail qui le passionnait et lui mettait le sang aux yeux. Mais c'était son bonheur, à lui, ce labeur acharné, et elle redoutait aussi de lui enlever cette joie.

Elle lui parlait quelquefois de René. Il savait quel dévouement avait, à sa défense, apporté M. de Chantenay. Mais, avant de lui avouer la puissance absolue que le prince avait prise sur elle, Noris voulait obtenir de René lui-même l'autorisation de cette confidence. Et, dans son absolue franchise, elle avait hâte de sortir par un aveu d'une situation qu'elle trouvait coupable et qui, maintenant, lui faisait honte puisqu'elle était forcée de la cacher.

Tant qu'elle avait été seule dans la lutte, il avait semblé à la jeune fille qu'elle pouvait, devant sa conscience même, porter la responsabilité de sa chute. Et puis elle avait, avec René, échangé un de ces serments qui lient deux êtres pour la vie, devant l'honneur comme devant une loi.

Il était à elle comme elle était à lui.

Elle ne songeait même pas à lui rappeler jamais cette promesse. Féraud prisonnier, elle ne pensait qu'à Féraud, et elle ne voulait pas ajouter aux tristesses du pauvre homme la confidence de cet amour, coupable tant qu'il ne serait pas proclamé devant tous.

Elle avait donc gardé en elle tout le cuisant, le dou-

loureux et l'enivrant de ce secret. Elle était à Rene sans que nul être au monde ne le sût. La vieille Victo rine avait de trop mauvais yeux, et, pauvre tâcheronne de la vie, ignorait trop ce qu'est l'amour pour avoir rien vu ou rien deviné. Devant Raymond de Ferdys seul Noris pouvait rougir, mais le jeune marquis ne lui témoignait que le plus affectueux et le plus profond des respects.

Jusque-là, Noris avait regardé René moins comme un amant que comme un fiancé.

Mais à présent il était temps de tout dire. Se taire devant le père, entrevu au parloir, c'était lui éviter une angoisse; ne rien révéler à Féraud, devenu libre, c'était le tromper.

Noris parlerait.

Il fallait seulement que M. de Chantenay y consentît, et, depuis l'acquittement du brave homme, le prince était venu une fois seulement rue Brochant faire une courte visite de compliments banals et à demi embarrassés. Puis, prétextant un voyage, il n'avait plus reparu. Noris lui écrivait, en province, en Normandie, et René répondait ou faisait répondre. Il reviendrait avant peu. Lui aussi, disait-il, avait hâte de revoir « son vivant amour. » Les lettres étaient joliment tournées, mais sans trait, d'une vulgarité distinguée. Il y avait parfois un vernis d'esprit; du cœur, jamais. C'était le contraire dans les lettres de Noris Féraud.

L'absence de René était réelle. Il se reposait, se mettait au vert, loin du foyer de la danse. Dès qu'il revint, et caprice le prit de revoir Noris. Il l'aimait encore

vraiment. Elle eût consenti à s'afficher avec lui, à se laisser montrer comme il eût porté un bijou en broche, il en eût été fier et fou, par conséquent. Mais les timidités, les appétits de solitude de la jeune fille le lassaient. On n'a pas une jolie maîtresse pour la cacher. Et puis il y avait ce père, ce diable de père !... Un père qui sortait de Mazas ! Le prince en arrivait à regretter presque d'avoir fait pour lui la moindre démarche et qu'on n'eût pas gardé Féraud en cellule. C'était si commode !

A la première allusion que fit Noris aux serments passés — des serments d'hier, — René répondit par une stupéfaction qui dut enlever brutalement toute illusion à la malheureuse. Il eut, du reste, le mérite de la franchise. Comment Noris pouvait-elle s'imaginer qu'on prenait pour femme, quand on s'appelait Beaumartel de Chantenay, la fille d'un littérateur qui sortait d'une maison d'arrêt ?

Il fut si net et si absolu que Noris, écrasée, se demanda s'il était fou ou s'il était ivre. Elle ne s'attendait pas à la netteté cruelle d'une pareille réponse. Elle s'imaginait que son père étant innocent, déclaré, proclamé innocent, on pouvait bien épouser sa fille !

Et elle découvrait, effarée, un certain rictus d'un joli dédain à la fois poli et outrageant sur les lèvres minces de René. Un regard vague tombant d'un monocle soulignait encore l'expression narquoise de ce sourire.

Noris crut se trouver devant un autre homme. Elle ne reconnaissait point le prince.

C'était dans le petit salon de l'hôtel Chantenay que se passait l'entrevue ; Noris, la gorge serrée, en sortit

brusquement, s'y sentant étouffer. En traversant l'antichambre, elle se heurta presque contre un jeune homme qui entrait, accrochant son pardessus à une patère.

Elle reconnut Raymond de Ferdys, le salua machinalement, et lui, la trouvant très pâle, avec un visage presque convulsé, l'arrêta en lui prenant la main :

— Qu'avez-vous donc, mademoiselle?

— Moi? rien!

— Je vous jure... vous me faites peur... Qu'y a-t-il donc?

— Demandez le à votre cousin, répondit Noris. Il trouve qu'on fait, paraît-il, beaucoup d'honneur à une fille comme moi en la prenant pour maîtresse, et je m'en vais, car après m'avoir perdue, il serait capable, devant moi, d'insulter mon père!

Elle passa rapidement devant Raymond, le laissant stupéfait, avec une envie de courir après elle, de la retenir et de la ramener vers René, dans le petit salon.

Mais Noris était partie.

Le jeune marquis entra chez René qui, déjà assis, fumait une cigarette en coupant, comme une grisette, avec son index en guise de couteau, un roman pornographique nouveau, très drôle, qu'il avait commencé la veille, et qui l'émoustillait. Il y avait, à deux pas de lui, un coupe-papier d'ivoire, à ses armes, chiffré d'argent. C'était trop loin.

— Tiens, Raymond! Comment va, cher?

— C'est Mlle Féraud qui sort d'ici? demanda Ferdys.

— En personne. Tu l'as rencontrée?

— Et elle m'a dit que tu la chassais.

— Tu es son confident?

— Je serais honoré d'être son ami.

— Son ami! Tu ne la connais même pas.

— Je la devine. Pauvre fille! Elle t'aime et elle souffre.

Le prince regardait, de ses yeux bleus et vagues, qui se faisaient ironiques, son cousin, tout prêt à entamer ce que René appelait un *prêche*.

Raymond, en effet, n'entendait rien aux subtilités et au laisser-aller, au dégrafé de la vie parisienne. Il était, de pied en cap, le portrait de sa mère, cette adorable, fière et simple marquise de Ferdys qui, s'apercevant que son mari donnait, dans ce contrat où l'amour parle si drôlement la langue du notariat, non seulement des coups de canif, mais des coups de yatagan, — tant et si bien que ce malheureux contrat n'était plus que de la dentelle, — gardait doucement pour elle le secret de « cette guipure », comme elle disait, et n'avait rien confié de ses déceptions ni aux indifférents qui s'en moquent, ni aux amis qui s'en amusent. Mme de Ferdys connaissait assez le monde pour savoir que lorsqu'on demande des consolations aux amies, elles se cachent les lèvres, pour ne pas rire, avec ce même mouchoir dont elles ont essuyé vos larmes. D'autres délaissées, en pareil cas, ne pouvant devenir poules couveuses, deviennent des linottes, avec ou sans coups de becs. La marquise était demeurée mère et uniquement mère. Son fils, son Raymond, c'était sa revanche, le rival heureux du mari qui oubliait. Elle avait donc pétri à son image morale ce fils qui la consolait et qui, physiquement, par toutes ses fibres, était sa mère. Et ces deux êtres se

trouvaient odieusement séparés par la mort, habile aux cruautés raffinées, à l'heure même où Mme de Ferdys allait avoir la joie de voir Raymond devenir un homme.

Il éprouva, lui, un navrement profond de déchirement et, trouvant vide ce Paris où elle n'était plus, il voulut le fuir. Son appétit de recherches, sa soif de nouveau l'attiraient vers la mer.

— Soit, dit M. de Ferdys. Tu seras marin! Il y a eu des amiraux chez les Ferdys.

Et, à seize ans, Raymond était entré à l'Ecole navale. Sorti à dix-huit ans, aspirant de deuxième classe, il « embarquait » sur le vaisseau-école d'application, le *Jean-Bart*, faisait, à bord d'un bâtiment, une campagne de circumnavigation sur les côtes d'Afrique et revenait à Brest pour les examens. Aspirant de première classe à vingt ans, après six mois passés sur les bâtiments de la flotte, huit mois de station navale dans les mers de la Chine, à vingt et un ans, enseigne de vaisseau, il promenait depuis quelque temps, à Paris, pendant un congé de six mois, son fin visage patiné par le hâle et ses favoris naissants.

Ce sérieux jeune homme, aimable et souriant cependant, sans pose et sans morgue, mais poursuivant, dans la vie, un but utile, formait avec René un contraste absolu. Il livrait parfois à son cousin, qui n'y entendait rien, le secret de ses ambitions, toutes tournées vers un pôle unique : le devoir.

— Vois-tu, René, disait-il au prince blond qui ouvrait de grands yeux, nous sommes, nous qui portons des

noms lourds de passé dans un temps qui travaille pour l'avenir et se débat dans le présent comme dans une mare, tenus de nous utiliser nous-mêmes sous peine de devenir des non-valeurs sociales à une époque où l'individu est tout et la race rien. Qu'est-ce qui nous reste des priviléges d'autrefois? Celui que se fabriquent, dans le négoce ou à la Bourse, les parvenus de la fortune : un peu d'argent. Eh bien! profitons de cet avantage qui nous assure une supériorité d'éducation pour nous tailler une place dans l'état-major du pays et rendons-nous dignes de rester à l'avant-garde en donnant comme nos anciens, ceux qui ont illustré le nom qui nous reste, notre sang pour les autres. Ce n'est pas assez, je te l'avoue, d'en verser un peu à l'heure du danger, et on ne sauve guères que l'honneur d'une race comme on sauve l'honneur d'un pays, en se faisant trouer la poitrine sous la veste du zouave de Patay. Ce qu'il faut pour assurer la suprématie du rang et du nom, c'est reforger cela au feu du travail, c'est travailler en haut comme un pauvre diable travaillerait en bas, comprends-tu? Et puisqu'il ne nous est pas permis de nous faire gratte-papiers ou boutiquiers, gardons la charrue ou l'épée. Labourons la terre ou défendons-la. Donnons honte à ceux des nôtres qui traînent leur nom dans les spéculations louches de la finance et le louent pour une affiche, recevant des jetons de présence comme leurs pères recevaient des grands cordons pour les blessures bien gagnées. Il y a autre chose que l'Opéra, le boulevard, le gun-club et la plage de Trouville au monde, et ce monde, eh bien! je vais le voir, l'étu-

dier, et je me jette à la mer comme Télémaque, hop-là; mais sans Mentor!

René avait son idée à lui sur le jeune Ferdys: Raymond était un bon garçon qui « la faisait un peu à la pose. » Le prince n'entendait rien à la générosité d'âme et à l'inquiétude vaillante de ce jeune homme un peu mélancolique, ferme et doux, éprouvant à la fois la crainte et le dégoût de Paris, et, tout en adorant le marquis, enchanté de le fuir pourtant et d'aller dans ces mers de la Chine, où il était du moins certain de ne point se heurter contre une maîtresse de son père.

Volontiers René trouvait que Raymond, lorsqu'il causait, tournait au conférencier. C'était donc, puisqu'on parlait de Noris, « une conférence » évidemment, une conférence sur les devoirs du séducteur envers la fille séduite que ce bon Ferdys, qui entrait là, allait lui servir toute chaude.

— Tu n'es pas seulement un enseigne, disait en riant Chantenay, tu es un enseignement!

Raymond, en effet, poussé par un double sentiment, — l'instinctive sympathie qu'il éprouvait pour Noris et la rectitude morale qui était sa loi — voulait s'efforcer de faire comprendre à René cette idée de justice dont il était imprégné, nourri : le prince ayant juré à Mlle Féraud qu'elle serait sa femme (René ne le niait pas, ce serment), Mlle Féraud avait le droit de réclamer à M. de Chantenay la réalisation de sa promesse.

— Tu es fou! tu es fou! répondait à cela René. Mais, mon cher, tu n'as pas vécu! Tu es un sauvage. Voyons,

toi, épouserais-tu une Chinoise que tu aurais trouvée gentille à Pékin et la conduirais-tu à la mairie de ton arrondissement? Va donc le dire à ma mère, toi, que tu me conseilles d'épouser Noris! Elle te recevra gentiment.

— La princesse sait que tu as Mlle Féraud pour maîtresse?

— Elle s'en doute. Elle a trouvé sur ma cheminée le portrait de Noris. Elle l'a prise pour une actrice. Je lui ai dit l'histoire. Cela l'intéressait. Elle avait lu le procès des *Mines de Sierra-Fuente*.

— La princesse a pour toi des faiblesses qui te coûteront cher!

— Allons bon! fit le prince en riant beaucoup. Tu vas me dire que c'est ma mère qui m'a gâté!

— Non, dit Ferdys. Ta mère est une honnête femme. Celles qui t'ont gâté, ce sont les autres.

— Et vivent les autres! conclut René en reprenant son livre interrompu.

Raymond éprouvait une tristesse vraie à voir que le prince de Chantenay était décidément incorrigible. Il trouvait en lui tout le factice, le pimenté, la drôlerie, le simili-esprit et le simili-charme de la vie de Paris. Il avait hâte de retourner à ses matelots et l'odeur de goudron de sa cabine lui déplaisait moins que le relent d'ylang-ylang du boudoir de René.

Cette belle fille à lui apparue, dans la fierté d'une beauté honnête, le troublait d'ailleurs et le hantait. Il sentait bien qu'il éprouvait contre son cousin une irritation d'autant plus grande que Noris lui semblait

plus charmante. Sentiment ou sensation vague mais réelle, indéniable. Il en était venu à rendre visite à Mlle Feraud, pour la consoler, se disait-il à lui-même, n'osant s'avouer que c'était peut-être aussi un peu pour la revoir.

La jeune fille se confiait à lui, tout franchement, attirée, elle aussi, par cette loyauté, ne rencontrant, au fond des yeux noirs de Raymond, qu'une expression de dévouement et de respect. Il avait pourtant des colères aussi contre René et décidément le trouvait coupable et lâche. Il le lui dirait quelque jour.

Il le dit presque nettement à la princesse, un soir qu'il vint l'avertir de son prochain départ.

Mme de Chantenay occupait, donnant sur le parc Monceau, un hôtel, avenue Van-Dyck, contigu à celui de son fils et elle vivait là, d'une existence très distincte, rapprochée pourtant de René, mais perdue, comme en un brouillard malsain, dans les vapeurs de la morphine.

Grêle, nerveuse, minée par la migraine, la princesse demandait tour à tour au chloral un peu de sommeil aux heures d'insomnie et aux injections de morphine un peu de calme aux moments de crises névralgiques. Elle sortait peu, vivant enveloppée de son luxe dans une sorte de somnambulisme heureux qui était déjà, à de certains instants, comme une demi-démence. Lisant beaucoup, sans tout comprendre, et adorant son fils, — le héros des chroniques qui l'amusaient — au point de lui tout pardonner, elle trouvait parfois très drôle de l'appeler *Fleur de chic*, comme les *autres*.

Le soir de la visite d'adieu de Raymond, la princesse,

en son petit salon que deux lampes à panses japonaises éclairaient à travers des abat-jour fantastiques, était, selon son habitude, étendue sur un sopha, nonchalante, le regard vague, comme engourdie, indifférente, les pupilles resserrées, dans une sorte de kief heureux, une prostration douce, cette langueur blottie des morphinomanes ou des opiophages, rêvassante, enivrée; et, à la lueur rosée des lampes, filtrée à travers les yeux ronds et les becs de chouette des abat-jour, elle regardait Raymond avec un sourire indistinct relevant à peine ses lèvres minces dans son maigre visage, aux cheveux d'un blond grisonnant et qui, poudrés de poudre d'argent, semblaient tout blancs déjà.

Elle eut pourtant, en apercevant son neveu, la perception nette d'un souvenir et elle lui dit, dès l'abord, en lui tendant la main :

— Ah! c'est vous, marquis, mon neveu, qui conseillez si bien à un prince de Chantenay d'épouser une aventurière!

Raymond, un peu surpris de l'accueil au premier moment, se remit bien vite.

— René vous a dit ?...

— Oh! le prince me dit tout, à moi! Ça l'amuse et ça ne m'ennuie pas!

— Eh bien! répliqua Raymond très résolument. Vous savez alors, princesse, quel est mon sentiment en tout ceci!

A travers le voile opaque de la morphine, la princesse éprouvait du moins un désir, celui d'apprendre, de voir distinctement la vérité. Il ne lui déplaisait pas

de questionner Raymond, de connaître par lui le roman même de René.

Et c'était, pour Ferdys, une belle occasion de plaider, auprès de la mère, comme il l'avait fait auprès du fils, la cause de Noris.

Il le fit avec une absolue conviction, une vaillante chaleur d'âme, proclamant devant la grande dame l'honnêteté absolue de la jeune fille, même séduite, même tombée, affirmant que la parole d'un Chantenay ayant été donnée, le devoir du prince de Chantenay était d'y faire honneur..

— C'est-à-dire, demanda la princesse, que vous revenez à votre *dada?* Il faut donc, cher, que René épouse?...

Elle riait, laissant tomber et retomber sa tête, mollement, sur les coussins du sopha, et le jeune marquis lui semblait « très étonnant, très étonnant ».

— Supposez, dit Raymond, que René ait séduit une jeune fille rencontrée dans le monde, qu'il lui ait fait ce serment et qu'elle aille à lui maintenant, en réclamant la parole donnée.....

— Oh! dit la princesse, la voix toujours lente, à demi chantante, à demi empâtée, ce ne serait donc pas la même chose!

— Pourquoi?

— Vous le demandez! C'est pourtant bien simple. Parce que cette jeune fille serait, je suppose, l'égale de votre cousin et, par conséquent...

Elle n'acheva la phrase que du geste et, d'ailleurs, Raymond, un peu nerveux, interrompit sa tante vive-

ment, disant du ton bref dont il eût parlé à bord :

— Je croyais que la parole valait par celui qui la donnait, et non par la personne à qui on la donnait.

— C'est-à-dire, cher, que vous trouvez René engagé d'honneur envers Mlle Féraud?

— Absolument.

La princesse avait porté à sa tête blanche ses deux mains maigres et elle regardait le jeune marquis avec un air de pitié profonde, — retrouvant peu à peu une gouaillerie qui lui était familière, — comme si l'énormité des opinions de Raymond eût dissipé tout à coup l'ivresse de la morphine :

— Ah! mon cher Ferdys, si tu débutes comme ça, à vingt et un ans, dans les don Quichotte, tu iras peut-être très haut... très haut... sur les ailes de tes moulins à vent, mais tu n'iras donc pas bien loin, je t'en avertis!

Raymond haussa les épaules légèrement, comme pour dire : « Il s'agit bien de moi! » et, revenant à Noris, essaya de faire entendre à la princesse que Mlle Féraud n'était ni une coureuse d'aventures, ni même une jeune fille ordinaire, mais une créature d'élite, remarquable, instruite, dévouée à son père, digne de respect.

— Et si vous vouliez la voir, ma chère tante!

— La voir, elle! Et à quoi bon? Et en quoi me regarde, je vous prie, Mlle Féraud?

Elle s'était à demi-soulevée sur le sopha de satin et, les yeux sur les yeux de son neveu, son mince visage anguleux tout à coup animé brutalement, le regard brillant comme si quelque flambée intérieure eût pris

feu, passant des mouvements de la demi-somnolence, lents, dédaigneux et comme pénibles de tout à l'heure, à une impatience saccadée, d'une nervosité loquace :

— Mon cher enfant, dit-elle, tantôt le tutoyant et tantôt lui disant *vous*, traduisant par des mots déséquilibrés une idée absolument fixe, il faut pourtant bien vous figurer donc qu'il y a, en ce monde, des mondes très divers : le monde, d'abord, dont vous êtes, et qui est d'autant plus fermé que la... la démocratie de ces messieurs est plus envahissante... puis un tas de mondes distincts, fractionnés, bizarres, que je ne connais pas, qui m'importent peu et dont, à mon avis, on parle beaucoup trop dans vos gazettes... Vous êtes du monde..., cher, vous vous devez au monde... La *société* est un dernier bastion des traditions qui tient bon et résiste ferme à tous les assauts... Il ne faut donc déjà laisser entrer personne, personne, tu entends! Aujourd'hui, ce serait une petite bourgeoise comme *mam'zelle*... comment dis-tu?... *mam'zelle* Féraud,.. très gentille, j'y consens bien; passable, si tu veux... Demain, ce serait donc une fille, tout simplement, cette fois, une crocheteuse de blasons, est-ce que je sais?... Et puis, Raymond, ma parole, vous me parlez là de la vertu de cette Noris, de son honnêteté, de ses qualités... Êtes-vous bien certain qu'elle soit la perfection que vous vous imaginez, cher? Si elle était si parfaite, elle se serait donc mieux défendue et ne serait pas la maîtresse de mon fils!

— Elle n'est tombée que parce que René l'a séduite.. lui a juré...

— Quoi? Qu'il l'épouserait?

— Oui.

— Alors, c'est un marché! Ces sortes de transactions ne m'intéressent donc guère. Une femme se donne, je le veux bien! Quand elle se vend, c'est autre chose.

— Mlle Féraud s'est-elle vendue?

— Pour un titre, oui. Pour le profit d'être princesse!... Princesse de Chantenay! Diable! Comme elle y va, mademoiselle Féraud!...

— Elle aime René, elle l'aime réellement.

— Ça ne m'étonne pas, donc! Il est assez gentil garçon pour ça, votre cousin! Mais elle l'aimerait moins, s'il était saute-ruisseau ou petit commis. Ah! çà, mais, Ferdys, tu tombes de la lune? Consulte donc un peu ton père! Il connaît la vie, ton père, et tu ne connais rien que tes bâtiments... On ne vous donne donc pas une boussole, à Brest, pour éviter les bêtises des amourettes? Ton père te regarderait comme un apôtre de la duperie, mon bon Ferdys. Il a vécu, ton père!

— Et je suis certain qu'il a tenu, lui, tous les serments qu'il a faits.

— Aux femmes?...

D'un rire nerveux, très gai malgré sa nervosité un peu stridente, la princesse soulignait son mot: « *Aux femmes?* » et elle trouvait décidément son neveu un peu nigaud.

— Mais, mon pauvre ami, les hommes passent leur vie à nous jurer un tas de choses dont ils ne pensent pas le premier mot. Ton père! Mais, cher, il n'a pas même tenu le serment qu'il avait fait devant un prêtre à ta sainte femme de mère!... Les serments qu'on nous fait,

bah!... c'est comme les billets de complaisance des traitants: ça ne compte pas!...

Elle riait toujours, de son rire à cascatelles sautillantes, tandis que, debout devant elle, Raymond de Ferdys, très pâle, pris d'une atroce envie de pleurer, se sentait emporté par une rage sourde, retrouvant là, chez la princesse, l'implacable raisonnement, — juste peut-être — ou plutôt tous les préjugés, tous les égoïsmes de René.

Tout à coup, Mme de Chantenay se leva, tendit à son neveu une main longue où les veines bleues faisaient saillie dans la pâleur de la chair, une main sèche, fiévreuse; et, rompant l'entretien:

— Là-dessus, dit-elle, je vous quitte, cher! Je n'ai pas le goût des bavardages!... Adieu!... Je te reverrai avant ton départ, j'espère! Va prêcher le mariage obligatoire à Madagascar ou à Taïti, je ne sais où, mais n'en dis rien à Paris. On ne te prendrait pas au sérieux, donc!... Bonjour, Raymond!

Elle souleva une tapisserie qui retomba sur elle avec des frissons de satin et, traversant un nouveau salon, elle alla chercher un peu de rêve et un peu de cette ivresse souriante qui la fuyait depuis un moment, dans une injection de morphine.

Raymond était navré, éprouvant la sensation d'un coup brutal, reçu en pleine poitrine. Avec ses fières idées d'absolu et de rectitude en toutes choses, il ressentait comme une honte de rencontrer une telle science du relatif, si subtile et si habile, chez des êtres qui lui tenaient au cœur et qui étaient de son sang.

Don Quichotte, soit! Il ne lui déplaisait pas de faire « triste figure » parmi ces égoïsmes. Mais ce qui l'affligeait, indépendamment du souvenir de sa mère presque raillé par la princesse, c'était la déception à laquelle on condamnait cette Noris, éveillée brusquement d'un beau songe. Il lui semblait que l'on commettait envers elle un crime sans pitié. Il avait deviné toutes les confiances, toutes les naïvetés qui se cachaient sous les élans et la passion de la jeune fille. Il la sentait de sa race à lui, de la race des crédules et des dupes qui vont, à travers la vie, comme ouvrant leur poitrine en montrant niaisement au monde la place du cœur — la place même où il faut frapper.

Comment cette enfant, qu'il connaissait depuis si peu de temps, lui était-elle devenue aussi présente, faisant partie de ses préoccupations mêmes; — par quelle attraction, si ce n'était par le magnétisme des natures condamnées aux mêmes chimères et marquées pour les mêmes souffrances?

Il lui semblait maintenant qu'elle n'avait plus que lui pour la défendre contre ce René qui se parait de la jeune fille, se vantait de l'aimer et ne l'aimait pas. Et, dans quelques jours, Noris n'aurait plus personne à qui se confier et sur qui compter. Raymond en effet partirait. Le congé était fini; Ferdys avait hâte de reprendre son métier. Ce Paris lui pesait, comme une atmosphère épaisse. Il y était plus isolé presque qu'en sa cabine où, l'œil sur un lambeau de ciel, il laissait monter ses rêves de vingt ans que le vent emportait comme la fumée du navire. René sceptique, Mme de

Chantenay inflexible, le marquis, son père, indifférent — et, comme contraste, Noris attristée penchée à demi sur la table où Féraud écrivaillait son *Histoire d'un Vaincu*, l'antithèse paraissait féroce à Raymond.

Ce cœur de vingt ans sautait de colère devant cette réalité brutale. Si c'était cela la vie, la vie était donc une balance fausse? Toute la loyauté du jeune homme s'en irritait, souffletée et blessée.

Et vivent donc la mer et la solitude, les livres, les songeries sur le pont, les journées passées coude à coude avec les rudes gars, ses compagnons de route, vive tout le hasard de l'existence livrée à l'inconnu! Raymond se sentait pris d'une sorte de frénésie de départ. Il s'ennuyait et s'énervait. Son cousin, son père même lui semblaient parler une autre langue que la sienne. Il ne les comprenait pas, ils ne s'entendaient plus.

— J'ai besoin de l'eau salée! disait-il en essayant de sourire.

Il avança son départ de quelques jours, alla rue Brochant pour revoir Mlle Féraud, lui dit sincèrement quelle estime affectueuse il éprouvait pour elle, la supplia de se rappeler qu'elle avait désormais quelque part, au bout du monde, un ami tout prêt à lui prouver son dévouement, et, sans phrases romanesques, essaya de lui donner courage. Lorsqu'il voulut lui parler de René, elle l'interrompit, disant d'un ton bref : « Laissez. Je ne songe qu'à mon père qui est malade. Le reste ne compte plus! »

Le ton net dont elle avait jeté ces mots coupants où

il y avait comme un sacrifice saignant du passé frappa Raymond. Il eût voulu que René entendît. Peut-être le prince eût-il été frappé de cette âpreté dans la voix, une âpreté où il y avait presque autant de menace que de dégoût.

Raymond quitta cependant Paris sans dire à son cousin qu'il avait vu Noris.

A quoi bon?

Le prince de Chantenay était averti; il savait de reste où se trouvait le devoir.

— Tu ne connais pas ton cousin, dit le marquis à son fils qu'il accompagna jusqu'à Brest et qui lui contait, en wagon, l'aventure de Noris. René a un sentiment du devoir tout particulier. Le devoir, pour lui, c'est son plaisir. S'il aime encore cette fille, elle peut compter sur lui; il n'est pas méchant. S'il ne l'aime plus, elle n'a rien à en attendre et il la traitera avec une certaine rusticité de pêcheur de la Baltique qu'il tient de sa mère. Oh! la sentimentalité n'est ni le fort ni le faible de ton cousin ou de la princesse! Ne t'occupe donc pas de cela et laisse la fillette à sa destinée.

— Mais, demanda Raymond, si j'avais juré, comme René, trouveriez-vous, comme Mme de Chantenay, inutile que je tinsse mon serment?

— Mon cher, répondit le marquis, un gentilhomme ne signe jamais de billets à ordre, mais quand il a signé, il doit payer!

— A la bonne heure! Je vous retrouve! Et je me retrouve, cria le jeune homme.

Et le marquis, riant un peu :

— Seulement ne me prends pas au mot surtout. — Diable! Et ne me ramène pas une petite peau-rouge à qui tu aurais promis le mariage. J'en serais fâché. Règle générale et conseil pratique : ne ramasser que les fruits tombés de l'arbre ; ce sont les meilleurs le plus souvent ; ils ne demandent en outre qu'à être mangés et, de la sorte, on ne peut être accusé d'avoir saccagé les primeurs! Et, quand on se marie, ah! alors, par exemple, bien chercher et bien choisir : — à la plus haute branche, et en plein soleil!

Le marquis accompagna Raymond jusque sur le navire en rade, l'embrassa de toutes ses forces et, très ému, redescendit dans le canot qui l'avait amené, en souhaitant galamment à tout l'équipage « bon vent, bonne mer ».

Il se demandait s'il ne se ramollissait pas un peu, ce vieux boulevardier de Ferdys, en sentant ses prunelles troubles et en trouvant légèrement mouillé le bout de ses gants qu'il portait à ses yeux.

Ramolli, allons donc! Avant de repartir pour Paris, il passa au télégraphe, place de la Comédie, expédia une dépêche à Louise Gagnon, Gagnon IIe, un des pages des *Huguenots* — maillots et pourpoints blancs — en l'invitant à déjeuner pour le lendemain.

— Pommes tombées! songeait-il en rédigeant la dépêche. A la bonne heure!... Avec ces jolies filles qu'on épouse tant, on ne risque pas d'épouser jamais!

VIII

Un Honnête Homme : Histoire d'un Vaincu.

Eugène Féraud le regardait souvent ce titre qu'il avait tracé en belles majuscules, au haut d'une feuille de papier ministre qu'il couvrait de son écriture un peu tremblée. Il le contemplait comme un auteur regarderait l'affiche de sa pièce ; il le copiait, le recopiait, le calligraphiait, de temps à autre, trouvant aux paraphes qu'il y ajoutait des harmonies singulières et, en l'écrivant tantôt en anglaise allongée, tantôt en ronde, il semblait le presser et le fouler sous sa plume pour en exprimer toute l'amère philosophie qu'il voulait donner à son livre, ce pauvre brave homme un moment calomnié.

Histoire d'un Vaincu ! Son histoire, à lui, et l'histoire de tant de malheureux, dupes de la vie où d'eux-mêmes, illusionnés, confiants, chimériques, se livrant, pieds et points liés, à ce monde retors ou féroce de finassiers et de fauves. Tout, oui, tout ce qu'il avait supporté dans son existence, il entendait le faire passer dans ce livre écrit avec son sang, disait-il, et trempé de ses larmes. Des larmes vraies, puisqu'on en voulait de la vérité !...

Il s'apercevait maintenant, le pauvre vieux, qu'il avait marché dans la vie comme un enfant qui, la main tendue, montrerait aux mouches son morceau de pain couvert de miel. Elles s'étaient abattues sur la bonté de Féraud, les mouches humaines : camarades, confrères, solliciteurs, quémandeurs (car on avait mendié bien des fois sa protection et son argent à lui, si pauvre), un tas de voracités bourdonnantes qui, le miel pompé, s'en allaient sucer quelque autre dupe et méprisaient cet imbécile catalogué dans la série des « faibles », des « bons enfants » et des « sympathiques. » Honnête?... indulgent?... Rien à redouter de lui. A la hotte maintenant qu'il était vieux !

Il voulait aussi, dans cette *Histoire* de ses défaites, montrer ce qu'il avait souffert à se voir mis à nu, déshabillé brutalement, par ces magistrats et ces avocats qui, lorsqu'ils ne montrent pas la chair troublante de la Phryné qu'ils défendent, ont une joie mauvaise à faire toucher du doigt les gibbosités ou les hernies de ceux qu'ils accusent. Lui en avait-on dit en face, à ce pauvre diable, des injures! Lui en avait-on jeté des accusations, en plein tribunal, comme des poignées de boue !

— On dit souvent, murmurait-il depuis, que les journalistes diffament les gens. Oui, trop souvent la plume est méchante. Mais la langue ! La salive des gens de loi est bien aussi corrosive que l'encre des biographes !... Ils calomnient aussi, les magistrats, les avocats, et en moins bon français encore que les gazetiers !

Eh bien! tout cela, Féraud le dirait dans son *Histoire d'un Vaincu*. Son *Honnête Homme*, ce serait lui. Son livre, c'était sa revanche, la revanche et le couronnement de toute sa vie; — pas un pamphlet, une confession, une déposition, terrible, soit, mais (le romancier laissait tomber le mot tout bas) académique encore... Ah! si, par une bonne fortune inespérée, l'Académie, par hasard, le vengeait plus solennellement encore que la Cour d'appel! Non pas en l'appelant à elle, Dieu non! Penser à cela seulement eût paru audacieusement sacrilège à Féraud, mais en le couronnant, ce dernier livre, le résumé ou le post-scriptum d'une existence grise, sans la moindre chance!...

Un prix de l'Institut et une mention dans le discours du Secrétaire Perpétuel, une gloire d'un jour, — de la poussière de gloire, — pourquoi pas?...

Et Féraud travaillait, voulait travailler, du moins, et se sentait, avec des étonnements qui devenaient peu à peu des désespoirs, fatigué, les jambes lasses et tiraillées, la tête lourde, avec quelque chose comme la pression dure de deux doigts sur le front et, souvent, des élancements au cœur, des palpitations qui l'étouffaient. La souffrance physique n'eût été rien encore si l'esprit eût été libre. Ah! bien oui! Il sentait bien ce qu'il voulait dire, le « vaincu », et pourtant l'expression lui manquait. Tous ses souvenirs affluaient à son cerveau, l'emplissaient, le congestionnaient et, au moment de prendre forme, coulaient comme l'eau d'une carafe trop pleine. Les mots lui échappaient. Ils n'exprimaient pas ce qu'il voulait dire. La réalité qu'il vou-

lait traduire, saisir à bras le corps et garrotter, devenait terne, exsangue, quand il la poussait sur le papier. Ce sang, ce fameux sang et ces larmes qu'il voulait mettre dans son livre s'évaporaient et, de rage, il déchirait la feuille commencée, la froissait ou la jetait au feu et, reprenant une page blanche, il écrivait lentement, en tête, avec une sensation nouvelle de volupté et des espoirs qui reverdissaient : *Un Honnête Homme. Histoire d'un Vaincu.*

Noris assistait, navrée, à ce duel d'un homme avec sa pensée, à cette décadence plus accusée chaque jour, à cette décrépitude cruellement avancée comme par le coup de pouce du geôlier de Mazas. Elle voulait arracher Féraud à ce travail contre lequel il se débattait. Souvent elle mettait sa jolie main fine sur les feuillets que le romancier couvrait de ratures. Elle disait doucement, approchant sa joue de ce front chauve qui s'échauffait à penser : « Laisse cela, va ! Vois comme il fait beau dans le square ! Allons prendre l'air ! » Mais il saisissait les doigts de sa fille, les portait à ses lèvres ou les gardait entre ses deux mains de vieillard et suppliait Noris de le laisser là, dans la joie de la *composition*, — une « composition » stérile, qui se réduisait à des efforts, — aux pages déchirées qui se consumaient et s'envolaient en cendres, dans la cheminée, avec des étincelles, étoiles filantes des espoirs !...

Cette lassitude trop visible chez Féraud ajoutait pour Noris une douleur sourde à la souffrance irritée que lui faisait éprouver la conduite de René. Il ne reparaissait pas. Elle avait été trop blessée pour

retourner chez lui ! Elle écrivait, il répondait, mais, sous des protestations banales, le prince restait ce qu'il était, cantonné dans sa réserve, priant Noris de venir à l'hôtel de l'avenue Van-Dyck quand elle le voudrait, l'assurant d'un dévouement absolu, laissant même percer des flambées de désirs qu'elle trouvait insultants maintenant et mettaient à la fille tombée du rouge au visage. Le revoir à présent? Le revoir? Non, elle ressentait encore trop de honte de l'accueil qui lui avait été fait. Elle l'aimait toujours. Plus qu'autrefois peut-être elle l'aimait; seulement sa fierté s'indignait et l'attachait à ce logis où son père, ignorant de ce drame de passion cachée, disait souvent :

— Eh bien ! et le prince? M. de Chantenay ne vient donc plus? J'aurais pourtant voulu lui dire combien je lui étais reconnaissant de son intervention. Il a été si bon, si bon pour nous !

Elle ne répondait pas ou seulement évasivement. Un prince de Chantenay avait bien d'autres occupations au monde que de s'occuper d'eux. Il reviendrait, d'ailleurs, un jour ou l'autre.

Et, le sang lui gonflant la poitrine, elle se sentait devenir glacée à cette idée que le malheureux pouvait soupçonner une réalité qui lui causait, à elle, tant de colère et de honte. Au prix de sa vie, elle eût empêché qu'on apprît rien à ce pauvre homme et, le cœur broyé dans un étau, elle ne disait rien, ne laissait rien soupçonner de la douleur que lui causait René. Seul, l'absent, Raymond de Ferdys, avait pu voir, mesurer ce qu'elle avait souffert.

Ah! certes, il avait bien assez, Eugène Féraud, de ses angoisses de forçat littéraire anémié et incapable maintenant de traîner sa chaîne, de soulever son boulet! Lui apprendre que Noris aimait, que sa Noris étouffait dans son oreiller ses sanglots de femme trahie, c'eût été le tuer net, le pauvre Féraud. Ou plutôt c'eût été achever un mourant.

Il s'*en allait*, en effet, comme disait tout bas Victorine en parlant de *Monsieur*. Il mourait de la prison. L'affaire de Sierra-Fuente l'avait frappé au profond de l'être. Ils avaient cru le condamner à cinq ans; ils l'avaient condamné à mort. En sortant de Mazas, il avait eu un moment de joie fiévreuse. Une vie nouvelle s'ouvrait. L'idée de la revanche littéraire lui cinglait la chair, lui fouettait le sang. Il avait semblé rajeuni. Et puis ce roman, — ce maître roman, son testament, l'*Histoire d'un Vaincu* — donnait de l'huile à la lampe usée. Au bout de peu de jours, tout déclinait.

Il se traînait, sortait à peine, allait voir, près des rochers gris, du côté de la grotte du square, l'eau couler, couler, amenant à son esprit cette inévitable réflexion banale que la vie coule encore plus vite, — la vie, cette rapide plaisanterie!... — mais il rentrait vite, n'aimait que sa chambre, ses livres, son *Delacroix*

— Une belle fille tout de même, cette *Marocaine!* disait-il à Noris, je l'ai achetée parce qu'elle ressemblait à ta mère, à qui tu ressembles tant!...

Un jour, il revint plus triste. Il s'était arrêté à l'angle de la place des Batignolles, devant une petite boutique de librairie et, machinalement, parmi les livrai-

sons illustrées accrochées à des ficelles, derrière la vitrine, il lisait en grosses lettres, en tête d'un petit journal populaire, à images, cette annonce qui le flattait et le navrait :

A partir du prochain numéro, nous commencerons la publication de :

DINORAH OU LES FLIBUSTIERS

PAR

EUGÈNE FÉRAUD

L'auteur devenu si justement célèbre depuis l'affaire des Mines de Sierra-Fuente.

Célèbre depuis un procès ! Célèbre par un scandale ! Ah ! renommée, renommée, éternelle courtisane !

Féraud hochait la tête et rentra chez lui, écœuré, mais n'ayant pas le courage d'empêcher la reproduction de ce vieux roman oublié qui, réapparaissant, lui donnait un regain, un reflet, un fantôme de gloire.

Bientôt il ne sortit plus. Il allait d'une pièce à l'autre lentement ou devant la fenêtre, regardait les passants de la rue, les enfants qui jouaient dans les allées du square, la fumée du chemin de fer qui s'évaporait au loin, dans la tranchée, le long de la rue de Rome. Ses yeux fatigués, aux paupières rouges, son visage blême dans sa barbe grise, pâle du reflet de tant de papier blanc qu'il avait griffonné durant sa vie, apparaissaient là, et, dans son fauteuil, Eugène Féraud

ne bougeait plus, aspirant l'air et voyant passer, passer, s'enfuir dans la nuée les rêves de ses rêves.

Noris le sentait perdu. Elle l'entourait de soins ardents, le disputant à la maladie, voulant lui donner l'ombre de la joie pendant ses derniers jours. On n'était pas riche dans le logis du *vaincu*. Les petites économies d'autrefois avaient sombré peu à peu dans le grand naufrage de Sierra-Fuente dont l'or aussi s'était évaporé en fumée. Partout de la fumée, au bout du compte, et l'idéal même, l'idéal que le conteur avait cru saisir n'était qu'une fumée aussi qui lui avait passé à travers les doigts. Noris avait cependant encore quelques économies dernières, du temps que Féraud tenait à ce qu'elle se fit sa bourse de jeune fille. Des actions à lots dont le romancier, toujours chevauchant la chimère, disait que l'une d'elles les ferait certainement riches, un jour. C'était maintenant ces actions vendues qui faisaient vivre l'humble maisonnée et aidaient l'honnête homme à mourir en paix.

Peu à peu il semblait qu'un sommeil, chaque jour plus long, s'emparât du malade. Il s'endormait, allongeant ses membres las, comme quelqu'un qui a trop marché. L'étape de labeur était longue. Cet ouvrier du rêve avait bien le droit de plier les épaules sous le fardeau.

A présent, il n'avait même plus goût à sa tâche. Il laissait traîner le papier sur son bureau. Il regardait le titre de son roman, tant de fois calligraphié, sous tant de formes d'écritures diverses, et il hochait la tête, devinant bien qu'il ne l'écrirait plus, cette fois :

— C'est dommage... C'eût été *bien!*

Et il se le racontait à lui-même, en de longues songeries confuses, ce roman d'un bafoué et d'un méconnu.

Puis il s'était alité, n'ayant plus même la force de vivre assis. Les bouillons de poule de la vieille Victorine n'y faisaient rien. Les forces s'en allaient. Le médecin avait dit le mot brutal : « Il n'y a plus d'huile! » Bah! Eugène Féraud n'était pas mécontent d'en finir! Il avait bien droit au repos, peut-être. Se rendait-il compte, d'ailleurs, de cette douce mort qui venait comme un assoupissement? Noris lui souriait, Victorine le dorlotait comme un enfant. Les soucis matériels n'étaient plus que des fantômes; il n'y songeait pas, dans ce bienheureux état d'inconscience où la maladie met parfois ceux qu'elle touche. Il n'avait qu'une idée de regret, mais persistante, par exemple, entêtée et fixe : il redoutait de se montrer ingrat envers M. de Chantenay. Il ressassait encore cette crainte. L'ingratitude, cette peste noire, lui faisait horreur. Quand il pensait que seul, seul en tout ce monde, le prince René Beaumartel de Chantenay avait songé à lui, au moment de ses déboires! Il suppliait Noris d'écrire au prince, de lui demander qu'il voulût bien venir au chevet de son « protégé », — « car j'ai été son protégé », — et il ne s'apercevait pas du tremblement, de la pâleur qui envahissaient alors la malheureuse.

Elle avait envie de mettre sa main sur les lèvres du mourant et de tomber à genoux auprès de son lit en criant : Pardon!

Cette confiance! naïve du pauvre homme dans le séducteur de sa fille semblait sacrilège à Noris, étranglant sa souffrance pour que le père eût, au moins, jusqu'à la fin, une illusion : la pureté d'âme de sa fille.

Cette illusion, il ne devait même pas la garder. Un déchirement de l'être entier de la pauvre fille révéla tout à Féraud, un soir que, revenant à son *dada* navrant, il demandait à Victorine, avec une sorte d'insistance fébrile, d'aller prier M. de Chantenay de venir.

— Vous connaissez l'hôtel, Victorine, ce n'est pas loin... Allez-y... Je veux qu'il vienne!

— Il ne viendra pas! disait Noris.

— Il viendra si je l'en prie! Il viendra! C'est un si charmant garçon, si charmant... Voyons, Noris, ne sois pas ingrate! il n'y a pas déjà tant de gens qui nous soient venus en aide au moment de Sierra-Fuente. Pas d'ingratitude, je te le répète... Je voudrais du papier... Je voudrais lui écrire!... Si je lui écris, il viendra!

Victorine, soumise aveuglément à son maître, apportait déjà un buvard, le posait sur les genoux de Féraud assis dans son lit avec des tas d'oreillers pour dossier, et la servante mettait l'encrier sur une table à portée de la main du malade, en disant tout bas à *Mademoiselle*, dont le cœur gonflé allait éclater :

— Il faut faire *leurs* volontés toujours. C'est sacré.

Il semblait que Féraud fût déjà moribond. A la lumière de la lampe, Noris le regardait, amaigri, la tête lui oscillant aux épaules et, sur la muraille, elle retrouvait une ombre agrandie, remuée des mêmes

mouvements de fantôme. Tout son être alors se souleva à cette idée que, de ses pauvres mains ridées, cet homme, haletant, suant de peine à ce dernier labeur, écrivait à qui? — à celui qui avait perdu sa fille!...

Elle se sentait, — à cette idée, à ce spectacle de l'effort d'un mourant tourné vers la reconnaissance qui s'égarait avec une si affreuse ironie; qui allait, sinistre, à ce horseman spirituel et sceptique, amant d'une heure, chercheur d'aventures, séducteur, parjure, — elle se sentait remuée et poussée vers Féraud invinciblement, trouvant qu'il y avait là comme un vol de la confiance du pauvre homme et, brusquement, sans savoir ce qu'elle faisait, effrayée même de s'entendre parler dans le silence de cette chambre de malade, comme si la voix qui disait cela n'était point la sienne :

— N'écris rien! N'écris pas! cria-t-elle... M. de Chantenay n'est pas digne de tes respects. M. de Chantenay est un mis...

Elle s'arrêta, stupéfaite de son cri, de son geste, de ce mouvement qui l'avait jetée vers le lit du mourant et l'avait fait arracher aux doigts de Féraud la page commencée, la lettre tremblée où ce malheureux remerciait et suppliait le prince.

Elle resta là, immobile, et elle eût donné toute sa vie pour avoir résisté à cet instinctif mouvement de colère. Les yeux élargis de Féraud la regardaient. Ils la regardaient jusqu'au fond de l'âme. La lampe claire mettait à la fois dans la lumière la tête grise du mourant et le visage terrifié de Noris. Ce père et cette fille, ces deux chers êtres qui n'avaient eu que des joies,

des chimères et des pensées communes, seuls, là, face à face, — Victorine s'étant éloignée, — se contemplèrent un moment, comme si chacun d'eux eût voulu lire dans l'âme de l'autre. Et le mourant, à l'autre clarté, à la lueur de l'au-delà, à cette lumière de la mort qui l'enveloppait, lut, le premier, la vérité, devina tout, se redressant lentement sur ses coussins, et laissant à terre glisser le buvard couvert de papiers où, sur un des feuillets, on eût pu lire l'éternel : *Un honnête homme. Histoire d'un...*

Alors Noris vit, dans la barbe grise, les lèvres de Féraud s'agiter un moment, elle entendit un sanglot monter, elle saisit ces mots, dits dans un murmure : « Pauvre petite... pauvre enfant », et, avide de pardon, de baisers, de larmes, elle laissa tomber sa tête brune sur la poitrine du père, et elle resta là, ne disant rien, mais pleurant et embrassant le pauvre homme, tandis qu'il la caressait et lui passait les mains sur les cheveux et dans le cou, comme lorsqu'elle était petite

Eugène Féraud n'écrivit pas à M. de Chantenay et Noris n'avertit même point le prince de la mort du pauvre homme. Elle se réservait d'aller tout apprendre à René bien en face. Une note rapide, insérée dans les journaux, annonça seule aux indifférents que « M. Eugène Féraud, un romancier, qui avait eu quelque vogue autrefois, mais dont le nom eût été oublié depuis longtemps s'il n'avait retenti plus récemment dans une affaire judiciaire, venait de mourir. » Trois ou quatre personnes, pas plus, suivirent le convoi, parmi lesquelles un monsieur que Noris ne connaissait pas, et

qui vint faire, au bord de la fosse du cimetière Montmartre, un petit cours d'esthétique littéraire qu'il termina en tutoyant Féraud auquel il n'avait jamais parlé : « Adieu, Féraud, tu n'auras pas, sans doute, hélas ! une première place au Panthéon des romanciers, mais la Société des Gens de Lettres t'en garde une, je te le jure, et éclatante, dans son cœur ! »

Le monsieur avait appuyé sur l'adjectif : une place *éclatante !*

Noris avait envie de s'avancer vers lui et de lui dire :

— Il dort tranquille, maintenant. Que venez-vous donc le troubler?

Depuis que son père était mort, la jeune fille sentait en son être des révoltes indignées. Tout ce qu'elle avait supporté, tout ce qu'on avait fait souffrir à cette pauvre dupe disparue, lui remontait au cœur comme un trop-plein amer. Elle effrayait presque Victorine qui se demandait ce que « Mademoiselle » roulait dans sa tête, secouée si souvent comme dans une bravade. Noris n'avait de calme qu'agenouillée au bord de la tombe, près du mur gris dentelé de lierre qui sépare le cimetière du chantier d'un tailleur de pierre où les vivants taillent les sépulcres des morts. Là, dans un fouillis de monuments pressés, accotés les uns aux autres, promiscuités de pierres et de grilles de fonte, où, sous un acacia grêle et rongé, dormait, à côté de sa chère femme et du dernier sommeil, bercé par le lointain murmure des voitures, des tramways, du bruit de houle du boulevard de Clichy, Eugène Féraud, consolé du peu de bruit qu'il avait fait parmi les hommes,

par le grand silence calmant de la cité des morts.

Noris, à genoux là, éprouvait des déchirements qui n'étaient pas sans joie. Elle eût volontiers baisé cette tombe qui recouvrait ses chers morts, et c'est de là que, s'arrachant à la pierre où l'on allait bientôt écrire le nom de Féraud à côté du nom de la mère, un soir, peu de jours après les funérailles, elle alla tout droit du cimetière au parc Monceau, de la tombe où reposaient les deux êtres qui lui avaient donné la vie à ce petit hôtel où elle savait rencontrer celui qui l'avait gâchée et empoisonnée, cette vie, en la lui volant pour ses plaisirs.

Qu'allait-elle faire, avenue Van-Dyck, chez M. de Chantenay? Elle ne savait pas. Un instinct de colère la poussait, un besoin de revendication aussi et de justice. Il lui semblait que le mort lui criait de demander, en son nom à lui, si le prince, ayant juré, allait tenir sa parole.

Un crépuscule gris tombait sur les allées, derrière la grille que Noris longea, sans la voir, jusqu'à l'avenue Van-Dyck. Elle s'arrêta là machinalement.

Elle sonna à l'hôtel, franchit le vestibule; et le portier, tirant un timbre pour signaler l'arrivée de la visiteuse, elle monta droit aux appartements et traversa l'antichambre qui menait chez le prince. En apercevant Noris, le valet de chambre parut un peu surpris et enveloppa d'un regard cette belle fille, drapée dans ses vêtements de laine, son teint mat ressortant dans ce deuil avec une vigueur de marbre.

Le valet s'empressa d'avertir René et revint bien vite. Le prince achevait sa toilette. Il priait mademoi-

selle d'attendre, une minute, dans le petit salon

Noris, debout, regarda un moment à travers les rideaux, les arbres grêles du parc Monceau qui lui rappelaient ces arbres du square tant de fois contemplés, là-bas, par le mourant. Le froid de la vitre, près de son front, lui faisait du bien. Elle restait immobile et pensait. Tout à coup elle se retourna au bruit de la porte. Le prince était entré, en costume de soirée, la chevelure parfumée, souriant d'un air un peu contraint. Il s'avança vers Noris, lui tendant doucement sa jolie main qu'elle ne prit pas.

Elle le regarda, un moment, troublée malgré elle en le revoyant avec son immuable sourire sous sa moustache fine et cette élégance savante, un peu anglaise, qui lui plaisait; mais, brusquement, allant droit à ce qu'elle voulait lui dire, à ce René:

— Mon père est mort! fit-elle.

Il laissa échapper un *ah!* diplomatique et correct où il y avait un peu de tout ce qu'on voulait, de la tristesse polie et de l'indifférence crêpée de deuil.

— Il est mort d'avoir été soupçonné... Cette condamnation, qu'un nouvel arrêt effaçait, c'était une condamnation à mort. Mon pauvre père!

Elle resta un moment sans parler, puis, redressant le front:

— Mieux vaut peut-être qu'il soit mort puisqu'il avait deviné que sa fille était indigne de lui!... Maintenant, je viens vous demander ce que vous allez faire de moi!

Il était debout contre la cheminée, le dos appuyé au lambrequin de peluche, brodé à ses armes, où parmi

les bibelots jetés au hasard, dans des coupes d'émail cloisonné et sur la peluche même, des netzkes d'ivoire japonais, des aciers damasquinés de Zuloaga, un petit revolver, avec ses attirants reflets clairs, brillait sous la lampe, fin comme un bijou.

Elle, assise devant René, dans un fauteuil bas, penchée à demi, le regardait en scrutant âprement l'expression de ce visage froid, souriant et aimable, comme si elle eût voulu arracher ce masque de chair et voir, à nu, et saignante, l'âme...

Il avait machinalement, tandis qu'elle disait: « Je vous demande ce que vous allez faire de moi, » mis son monocle rond, comme pour mieux étudier et de plus près quelque chose d'inattendu. Sous ses paupières lourdes, battues de fatigue, le regard coulait lentement, indéchiffrable, vers cette belle fille qui, en face, les yeux francs et colères, lui répétait encore :

— Eh bien! voyons, oui... qu'est-ce que je suis ici?... qu'est-ce que je serai pour vous, à présent?

Un madrigal bête, insultant de niaise galanterie, souleva sous les petites moustaches, les lèvres lasses du prince de Chantenay :

— Mais vous êtes, ma chère, la plus charmante et la plus adorée des femmes!

— Votre maîtresse alors ?

— La femme que j'aime le plus au monde!

— Votre maîtresse? répéta Noris, toujours pliée en deux, le corps en avant sur son fauteuil, et la tête haute, guettant la pensée de cet homme dans le sourire indécis de sa bouche.

Brusquement elle se leva, droite et redressant plus encore le front, hautaine, presque menaçante maintenant.

— Vous m'aviez dit pourtant que je serais votre femme!

Il ne répondait pas, essuyait son monocle doucement et son visage froid était devenu presque aussi immobile que du carton.

— C'était insensé peut-être, fit Noris, mais vous me l'aviez juré!...

Elle voulait, du moins, lui cracher à la face tout ce qu'elle avait de mépris, tout ce qu'elle avait souffert en l'entendant louer, appeler, réclamer, ce prince, par le malheureux qui s'accusait d'être « ingrat »..

— L'avez-vous juré, oui ou non?...

Il ne répondait pas et, résolue à tout, Noris répétait sa question, voulant du moins lui faire avouer tout haut qu'il avait menti :

— M'avez-vous juré, oui ou non?

— Serment d'amoureux, dit enfin René en essayant de sourire. D'ailleurs étais-je et suis-je libre de disposer de moi?... De mon cœur, sans doute. Mais de mon nom?... Ma pauvre Noris, nous ne sommes pas du même monde... et ma mère...

— Votre mère?

— ... Jamais ma mère ne consentirait à ce qu'un prince de Chantenay...

— Épousât la fille d'Eugène Féraud!... Mais que dirait-elle, votre mère, qui n'est pas de mon monde, soit, ou plutôt qui est du monde tandis que je n'en suis pas, que dirait-elle, elle qui est femme et qui, par conséquent, doit mépriser tout mensonge fait à une femme

dont on vole la confiance et dont on extorque l'amour, eh bien! oui, qu'est-ce qu'elle dirait, la princesse de Chantenay, si elle savait qu'un Chantenay a odieusement menti? Menti à une jeune fille, qui, à cause de lui, est aussi tombée qu'une fille? Oui, oui, voyons, qu'est-ce qu'elle dirait, votre mère, si j'allais lui crier: « Votre fils est le dernier des misérables; il a profité de ma douleur, spéculé sur mon isolement, et sil avait fait à un homme la moitié du mensonge qu'il a impunément fait à une femme, cet homme aurait le droit de lui demander compte de sa lâcheté! » Eh bien! c'est bien simple! Puisque mon père est mort maintenant, c'est moi qui vous en demande compte, comme il l'eût fait, comme il eût été en droit de le faire. Et je vous le répète: Qu'est-ce que vous voulez que je devienne?

Elle avait croisé les bras, rivant ses prunelles sur celles de René, embarrassé, presque blafard et ayant envie de sonner pour qu'on jetât cette folle à la porte.

— Avant tout, dit-il, il faut vous calmer. Vous n'êtes pas raisonnable... Vous avez cru à l'éternité d'une aventure... oui, je dis bien, une aventure...

Elle releva le front comme sous un coup de fouet, se tordant les doigts avec une colère nerveuse. Une aventure! C'était une aventure, une aventure et rien de plus, cet amour où elle avait mis toute sa vie?

Il la regardait, d'un air maussade, fort ennuyé de cette scène de grisette sentimentale et qui manquait un peu de tenue.

— Vous devez bien penser, Noris, dit-il, que je ne

vous abandonnerai pas ainsi ! Je vous aime beaucoup. Vous êtes une fille charmante...

Elle se redressa plus vivement encore, sous ce mot que René prononçait maladroitement, mais sans lui donner un sens qu'il n'avait point.

Sur la joue devenue rouge de Noris, le mot tomba comme un outrage.

— C'est-à-dire que, fille, vous allez me traiter comme une fille ?

— Ai-je dit cela ? fit le prince d'un ton las.

— Votre abandon, comme vous dites, ou votre secours — que vous allez m'offrir — me sont parfaitement indifférents, si vous ne m'aimez pas et si vous m'avez trompée ! Ce n'est pas une aumône que je vous demande, c'est votre amour ! C'est plus que votre amour, c'est l'accomplissement de votre serment de gentilhomme !

René n'avait d'autre impression, tandis qu'elle parlait, qu'un certain malaise craintif, trouvant que la jeune fille criait décidément un peu trop des phrases un peu mélodramatiques et redoutant que ses gens, aux aguets, pussent l'entendre. Puis il se disait, en somme, que le secret de l'aventure lui importait médiocrement. Il en avait vu, il en verrait, lui, et ses gens en entendraient bien d'autres !

— Oui, dit fermement Noris. Votre serment. Encore une fois, j'ai cru à la parole d'un Chantenay et à son amour, j'y ai cru de toute mon âme, je veux savoir ce qu'il y avait de vrai au fond de tout ça !

— Je vous aimais, j'étais sincère, je vous aime encore.

— Vraiment?

— Sérieusement.

— Alors, tenez votre parole. Sur mon honneur, ou ce qui me reste d'honneur, ce n'est pas pour moi que je supplie, c'est pour celui qui, de son dernier regard, a lu ma faute au fond de mes yeux. Il n'aurait pas osé rêver que je devinsse votre femme, mais il n'aurait jamais cru à la honte de me voir votre maîtresse!

— C'est pour votre père que vous voulez que je vous épouse? dit lentement René ramenant presque narquoisement tout le flot de paroles exaltées de Noris, cette question, nette comme un théorème.

Il trouvait même une certaine drôlerie à cette idée saugrenue : *C'est pour mon père!* Il eût ri de cela, très fort, dans un mélodrame ou une chansonnette.

— Oui, répondit Noris avec une sorte de fierté, c'est pour lui. La volonté de mon père mort vaut bien celle de votre mère vivante.

— Vous dites? fit René en assujettissant son monocle qui était tombé.

Il restait là, impassible, attendant la fin de l'orage, de l'ondée, de ce flux de paroles, l'œil morne, comme un homme qui, sous un portail, attend la fin d'une averse.

— Après ça, dit-elle en haussant les épaules, je suis absurde! Un serment fait à une femme, est-ce que ça compte, même quand cette femme est une honnête fille et que cet homme est un prince de Chantenay? J'ai cru à votre parole. Tant pis pour moi! C'est ce que vous allez me répondre, n'est-ce pas? C'est ce que me dit et me crie votre silence? C'est cela, n'est-ce pas, c'est cela?

Elle avait des tentations de se jeter à ses pieds, de lui prendre les mains, de s'attacher à lui dans une caresse, de retrouver, sous la froideur factice du mondain, cet amoureux qu'elle avait aimé, l'homme jeune, ardent et spirituel qu'elle avait trouvé et adoré en lui; et elle avait honte de cet élan instinctif qui était comme un sursaut de sa passion, et qu'elle refoulait pour ne point paraître lâche.

Alors, elle s'exaltait, suppliait René de répondre, lui rappelait encore les serments donnés, les serments sacrés, d'autant plus sacrés que c'était pour le mort, non pour elle, qu'elle voulait une réparation.

— Votre père? Eh! dit René en faisant claquer sa langue contre son palais. Voulez-vous que je sois franc? Eh bien! ce qui m'empêche de tenir ma parole, c'est moins la volonté de ma mère que le souvenir de... d'Eugène Féraud.

— Son souvenir?

— Sa méchante affaire, si vous voulez!

— Est-ce que vous allez me rappeler qu'on l'a calomnié... calomnié indignement?

— Non, Dieu m'en garde. Moi, je l'ai oublié! Mais moi... moi...

— Eh bien! vous?

— Moi, je ne suis pas tout le monde! Moi, je suis indulgent, moi, j'ai connu votre père, moi je vous aime!

— Ne dites pas cela, fit Noris avec rage. Vous ne m'aimez pas. Ce n'est pas vrai.

Chantenay souriait.

— Voyons, dit le prince, je n'ai pas voulu vous le

rappeler, mais on a beau être sorti les mains nettes de la correctionnelle, il en reste toujours quelque chose... une ombre, si vous voulez, mais une ombre. Vous n'avez donc pas lu l'article du *Reporter?*

— Non.

— Et le *Bitume?*

— Je n'ai rien lu.

— Eh bien! lisez, ma chère Noris, dit René, c'est symptomatique. On ne désarme pas : on biographie votre père, on l'accuse comme si les gazetiers étaient des procureurs généraux.

— Ah çà! mais, cria Noris, on n'est donc jamais innocent pour ces juges-là?

— Vous voyez, fit René. Et que dirait-on de vous si vous deveniez la femme du prince de Chantenay?

— Ce qu'on dirait de moi? Alors c'est ce qu'on dit de vous qui vous guide, ce n'est pas votre conscience, à vous?

— J'appartiens à ceux qui m'entourent... aux miens... à mes amis!

— Et parce qu'un journal imprime je ne sais quoi, insinue peut-être que mon père acquitté est coupable, il reste coupable mon père?... Et parce qu'on me traiterait d'aventurière heureuse ou habile, si je devenais votre femme, je serais une aventurière? Et c'est vous qui me dites cela! C'est indigne!

Noris sentait toutes ses rancunes lui monter aux lèvres en un accès de rage. Elle trouvait dans la politesse glacée de René des insultes nouvelles. Elle sentait que l'amour de cet homme avait fini avec la possession, que la passion qu'il avait su feindre n'était rien

qu'un désir de débauché, désir satisfait maintenant. Elle retrouvait sur les lèvres adorées du prince les mêmes calomnies ou les mêmes réticences qui avaient frappé le vieux romancier au cœur.

Tout, autour d'elle, roulait emporté dans un tourbillon de colère.

Elle saisit brusquement René par le poignet, le regardant en face :

— Eh bien ! c'est dit, fit-elle, tout près de lui, son souffle courant sur la peau du jeune homme. Je ne suis plus rien qu'une fille ! Tu ne m'as aimée que comme une courtisane? Tu m'as perdue et, las de moi, tu me rejettes à ma faute?

— Noris... je vous en prie..

— Et tu crois que, tombée, je veux vivre, maintenant?... Tu le crois?... Ah ! tu ne me connais pas, tiens !

Elle avait repoussé nerveusement le prince et allongeant la main vers le petit revolver qui, sous la lampe, jetait ses clairs reflets d'acier, elle le saisit, hagarde, poussant un cri et regardant ce bijou de mort avec des po/yeux égarés,resque jeux, fous de colère.

— Qu'est-ce que vous faites là? dit le prince. Noris ! Noris ! Es-tu folle?

Elle l'avait pris et elle l'armait, le revolver, et, en la voyant qui tenait dans ses doigts cette arme fine comme un bibelot, instinctivement René fit un mouvement en arrière comme si c'était lui et non pas elle que l'affolée eût menacé.

— Noris... voyons, au nom du ciel !

Et il y avait dans le cri qu'il venait de pousser, dans

l'effarement de ses yeux, dans son geste de mains jetées en avant, dans son aplatissement de tout le corps contre le lambrequin armorié de la cheminée, une expression telle que Nori Féraud se sentit tout à coup arrêtée, tirée brusquement de sa folie, pénétrée d'un sentiment inattendu, — désarmée.

— Comment! c'est pour vous... pour vous, que vous avez peur!

Elle laissa glisser, le long de son corps, ses mains, regarda le prince René Beaumartel de Chantenay bien en face et dit simplement un *oh!* profond, plein de stupéfaction et de mépris.

Il avait cru que c'était lui qu'elle voulait châtier, il l'avait cru, et ce jeune homme, qui, dans ses duels, ne reculait pas d'une semelle, qui n'eût point rompu si on l'en eût défié, devant le fleuret d'un spadassin, reculait, avait eu peur un moment, — le temps d'un éclair — oui, avait eu peur devant ce joyau chargé saisi par la main crispée d'une femme. Et, pâle tout à l'heure, il était maintenant devenu d'une rougeur subite, mécontent de lui-même, devinant au regard ironique, au rictus de pitié que lui jetait Noris, qu'elle avait lu clairement dans sa crainte, et que cette femme le méprisait — le méprisait jusqu'au cœur de l'avoir vu trembler, ne fût-ce qu'une seconde, devant elle, elle qui voulait se tuer, là, l'insensée, d'une balle de revolver, devant lui.

Alors, il bondit brusquement vers elle et voulut la lui reprendre, cette arme, craignant qu'elle ne la tournât vers elle comme il sentait à présent qu'elle voulait le faire — et sa main cherchait la main de Noris,

pour la tordre s'il le fallait et lui arracher le revolver.

La jeune fille se recula très rapidement, laissant une petite table entre elle et René, puis, tenant toujours l'arme, elle se donna — subitement ramenée à elle — cette joie de lui dire :

— Mais ne soyez donc pas tremblant comme ça... Non, non, allez, non, je ne me tuerai pas!

Et un rire de spasme souffletant Chantenay en plein visage :

— Vous avez cru que c'était vous que je voulais tuer? Je l'ai bien vu, vous l'avez cru, et, moi qui ne peux pas vous attendrir, je vous ai fait peur! Oh! un Chantenay, un prince de Chantenay, trembler devant une femme! Eh bien! non, je ne voulais pas vous tuer. C'est moi qui voulais mourir, mourir pour vous, par vous, chez vous! Ah! imbécile que j'étais! Vous n'auriez pas même eu de pitié pour moi! Je vous aurais gêné après ma mort comme je vous gêne maintenant! Me tuer pour vous, non, vrai, vous n'en valez pas la peine!

Elle avait laissé tomber ces mots insultants avec une expression de dégoût qui fit passer un frisson sur l'épiderme du prince. Puis, jetant le revolver à terre, sur le tapis, elle dit insolemment à René :

— Adieu! Je n'ai pas été folle de vous aimer, j'ai été bête et si quelqu'un s'est mésallié, c'est moi! — Ne me reconduisez pas, je connais le chemin — et vous ne m'y retrouverez plus!

Elle lui jetait encore, au seuil de la porte, la portière de Flandres encadrant cette sorte de noire apparition, un regard chargé de mépris. Il ne répondit pas et lors-

qu'elle eut disparu, passant droite devant le valet de chambre qui la contemplait avec une certaine admiration et qui avait dû écouter, — il sonna et dit simplement en prenant, sur un pouf où il les avait posés en entrant, ses gants glissés dans les plis de son claque fermé :

— Attelez !

Noris Féraud était déjà au pied de l'escalier.

Elle fuyait, partait au hasard, n'ayant qu'une idée, s'éloigner de cet homme qui, devant l'exaltation d'une malheureuse fille, n'avait tremblé que pour lui ! Ah ! oui, elle voulait le fuir, ce René, dont la pâleur, quand elle avait saisi le revolver, lui faisait honte pour lui-même; — elle avait hâte de se retrouver à l'air, au grand air qui calmât sa fièvre. Alors elle marchait, marchait, longeant le parc Monceau, ne sachant où elle allait, un désir de connaître pourtant ces journaux qui s'occupaient de son père lui entrant au cœur comme une vrille.

— Oui, je veux voir ça... Je veux savoir !

Et elle allait toujours, s'arrêtant parfois pour se dire, presque tout haut songeant à lui, à cet homme qu'elle avait adoré, qui incarnait naguère pour elle toutes les séductions.

— Est-il lâche ! Mais est-il lâche !

Puis elle revenait, par la pensée, à son père. Voyons de quels articles de journaux le prince avait-il voulu parler? Quel anonyme gazetier, qui n'avait jamais connu Féraud, souffletait, insultait la face du mort? Et pourquoi ? Parce que, à court de *copie*, il lui fallait, à ce chroniqueur, un sujet d'article !

Et elle cherchait les titres des feuilles que Chantenay lui avait citées. Le *Reporter*, le *Bitume*, avait dit le prince. Et, machinalement, en descendant le boulevard Malesherbes, de kiosque en kiosque, Noris s'arrêtait, demandant les numéros du matin, quand elle trouvait encore une marchande derrière son guichet. Le *Bitume?* Le *Reporter?* Il n'y en avait plus. On les avait beaucoup, beaucoup achetés, ces numéros. Il devait y avoir dedans quelque article drôle. Enlevés tous, depuis midi !

Et, le sang lui sifflant aux oreilles, Noris se demandait si c'était parce qu'on y pouvait lire quelque infamie relative à son père, que ces numéros s'étaient si bien vendus et que les curiosités viles se les étaient voracement arrachés. Elle n'en trouvait pas. Plus de journaux. Elle voulait savoir pourtant. Elle voulait lire. La plupart des kiosques, intérieurement allumés comme de grosses lanternes rouges, étaient fermés ; elle les interrogeait tous du regard, espérant trouver sur la planchette de bois, parmi les petits tas des invendus, quelque *Reporter*, un numéro du *Bitume*. Rien. Sur l'un de ces kiosques, une vieille annonce peinte et restée là depuis que Vérignon l'avait louée, la poignarda de colère. Elle lisait, en lettres rouges sur le transparent : *Compagnie des mines d'or de Sierra-Fuente, capital 12 millions.* C'était cela pourtant, c'était cela qui avait tué, aidé à tuer son père !

Elle s'éloigna avec colère, se trouvant maintenant près de la Madeleine. Là, vers ces boulevards, l'activité de la vie de Paris était comme fouettée et plus bruyante. Noris se jeta à travers les voitures, les om-

nibus, dans la cohue des trottoirs encombrés, vers le Grand-Hôtel et le Vaudeville. Elle trouverait certainement là un des numéros de ces journaux que lui avait nommés M. de Chantenay, et avec quel sourire !

Elle regardait autour d'elle. Devant un café, deux jeunes gens, lisant le *Bitume*, riant tout haut. Le titre du journal, maintenu par un bâton comme un drapeau à sa hampe, était tourné vers Noris. Elle avait envie de l'arracher à ces gens dont les gros rires l'insultaient. Il lui semblait qu'ils riaient de son père. Oui, ils en riaient. Pourquoi pas ? Ah ! ce journal, ce journal, elle voulait le lire maintenant, le connaître, savoir ce qu'il contenait. La fièvre lui montait aux tempes, lui battait aux poignets. Et pourquoi ne pas entrer dans un café et demander le *Reporter* et le *Bitume?*...

Il lui eût semblé que tout le monde — tout le monde — eût deviné qu'elle était la fille de Féraud et qu'elle venait là pour savoir ce qu'on disait du mort.

— Eh bien ! quand on me reconnaîtrait? Après?

Devant le Vaudeville, pendus au kiosque, parmi des journaux à images et des gazettes étrangères, elle les aperçut, à la fin, ces feuilles qu'elle avait l'avidité de déplier, de dévorer ; ils étaient là, côte à côte, le *Bitume* sur papier rose, et le *Reporter* avec sa vignette représentant un gommeux en habit noir promenant, comme un microscope, une lorgnette énorme sur Paris. Elle les arracha presque au fil qui les retenait, jeta une pièce de monnaie à la marchande et, pendant que la vendeuse comptait les sous qu'elle avait à rendre, Noris sous le bec de gaz, dépliant les journaux l'un après

l'autre, cherchait l'article et, dans ces colonnes le nom de Féraud, son nom, elle lisait.

Elle lisait avec des frémissements et presque de petits cris nerveux qu'elle étouffait, un article intitulé dans le *Reporter : Le Romancier de la Flibuste* et quasi reproduit mot à mot dans le *Bitume* sous un titre nouveau, moûture avariée et empoisonnée tirée d'un même sac. C'était une biographie ironique de son père, signée d'un pseudonyme quelconque, où, gouailleusement, on évoquait les vieux romans poudreux du mort, les héros en carton de ce conteur à la toise; les Conchita, les Dolorès, les Don Ramon, la souquenille mexicaine de ce passé et, — ce qui était plus sinistre, — où l'on racontait avec des sous-entendus mauvais, la fameuse affaire de l'*Or de Sierra-Fuente*, en laissant entendre (il y a tant de jaloux ou de méchants en ce bas monde !) que le vieux Féraud pouvait bien avoir gardé aux doigts, malgré l'acquittement final, de la poussière de ces pépites qu'on avait fait reluire aux gros yeux des malheureux gogos actionnaires, que Vérignon et consorts avaient saignés, volés, ruinés.

Noris déchira le journal avec rage et le foula aux pieds comme elle eût craché dessus.

— C'est ignoble ! dit-elle.

Et elle continua sa course comme au hasard, avec une sorte d'appétit de bruit et de lumière, s'ouvrant un passage dans tout ce monde qui, par la soirée chaude, encombrait le trottoir, se poussait autour d'elle. Et, peu à peu, chaque pas qu'elle faisait activant sa fièvre, c'était une envie de bataille qui la

prenait, de bataille contre ces inconnus qui avaient sans doute en ricanant, lu l'article du *Bitume* et parmi lesquels se trouvait peut-être l'homme qui, ignorant ou niais, insultait encore du bout de sa plume, salissait de son encre, un mort, un cadavre. *Un honnête homme! Histoire d'un vaincu!*

Elle alors, marchait dans cette foule, le front haut comme dans une bravade. Blanche comme un marbre, un rictus de colère sur la lèvre, elle trouvait l'amertume cruelle d'une joie dans le choc de ces passants, le bruissement sourd de ce boulevard. Elle sentait sur son regard les mille regards de cette foule, et, au lieu de baisser la tête, elle se redressait nerveusement, roulant sous ce front altier des pensées de colère.

Toute cette cohue lui semblait si méprisable! Ces gens attablés aux portes des cafés, ces silhouettes de femmes entrevues comme des fantômes dans les pénombres du gaz, cette promiscuité de flânerie et de *rôdements*, lui donnaient l'écœurement de quelque cloaque, et des révoltes atroces la secouaient quand elle songeait que tant de vices et de lâchetés s'étalaient sans pudeur sous la clarté des étoiles quand son père, ce malheureux, n'était sorti innocent de la cellule de Mazas que pour emporter sa dernière illusion, couché, là-bas, sous les pelletées de terre.

Alors, elle se sentait devenir méchante. Des pensées mauvaises lui donnaient comme des poussées de délire. Sa souffrance se changeait en haine. Elle avait des soifs de revanche, un âpre appétit de cruauté, se sachant assez belle pour voir ramper devant elle toutes ces vilenies, et,

hautaine, répondant par un sourire glacé, féroce, à tous ces éclairs de luxure que sa beauté impérieuse accrochait au passage, dans le tohu-bohu de ce boulevard.

Ah! toutes ses douleurs, comme elles devenaient alors des révoltes! Toutes ses illusions, comme elles se changeaient en mépris! Ce tremblement lâche qu'elle avait surpris dans le geste éperdu de René, elle le retrouvait encore là et le devinait dans toute cette cohue. Au hasard, pris dans ce tas de promeneurs, un homme était un homme pareil à M. Beaumartel de Chantenay, c'est-à-dire un être vil, prêt à implorer et à mentir. Ah! oui, cent fois oui, elle aurait ses revanches! Elle devinait sa toute-puissance, la toute-puissance de sa splendeur, dans la façon même dont on la regardait passer. Devant elle, on s'écartait, instinctivement, pris de ce magnétique respect qu'impose une certaine beauté. Et les yeux s'ouvraient, stupéfaits, devant cette statue qui marchait.

Et elle le voyait bien que cette beauté était une force, une force comme l'argent, une force comme le pouvoir, une force terriblement utilisable, une implacable force capable de contraindre à la supplication devant la fille, ceux qui avaient ricané jadis de la condamnation du père. Elle éprouvait cette sensation mauvaise qu'elle n'avait qu'à vouloir pour contraindre à des excuses et à des repentirs ceux qui l'insultaient ou, plus indulgents, haussaient les épaules devant le souvenir de son père disparu. « Un imbécile! Une dupe!... Une bête! » Et ce qu'elle souffrit dans cette heure de cohue où elle se mêlait à cette foule pour la braver, Noris était heureuse de le souffrir. Tout son être en elle se

redressait contre l'injustice, la lâcheté, le mépris, l'injure de ceux qu'elle méprisait à son tour.

Toute sa beauté étalée semblait dire :

— Eh bien! oui, c'est moi, regardez-moi bien, je suis la fille d'Eugène Féraud flétri par la loi, je suis la maîtresse du prince de Chantenay condamnée à vos mépris, et je proteste contre la loi et j'éssuie vos insultes comme de la boue qui ne tache pas!

Elle était une révoltée. Elle déclarait une guerre sans merci à tout ce monde où elle ne pouvait trouver ni un défenseur ni un ami, rien que des mendiants d'amour, comme l'autre, l'*autre* pour qui elle avait voulu mourir! Mourir, ah bien oui!... Pourquoi mourir, puisque, vivante, elle pouvait se venger de *lui*, se venger de tous?

Et, dans la flambée et la fièvre de cette soirée de Paris enveloppée d'une poussière et d'une chaleur d'orage, dans cette étuve capiteuse, dans ce vent de désir, dans ce bruit de voitures, dans cette fausse lumière d'un appareil électrique qui faisait resplendir le boulevard et allongeait fantastiquement sur la chaussée les ombres des passants et des voitures, Noris remontait lentement, seule, le cœur crevé, vers le logis désert des Batignolles, et elle avait envie de souffleter ces lâchetés, ces soupçons, ces vilenies, ces trahisons, ces dédains, ces luxures, d'un cri de défi jeté comme une bravade de douleur, et de planter cette étiquette à son front ou sur sa poitrine, à la place de son cœur où il n'y aurait désormais plus rien, mais rien, rien, pas même le dégoût, rien que l'abandon, rien que le vide : — *Femme à vendre!*

DEUXIÈME PARTIE

I

En Avril, le matin, par quelque frileuse journée printanière, sous un ciel couleur de perle où un peu de bleu très doux, fin, opalin, entr'ouvre, çà et là, le gris tendre de l'horizon; — à l'heure des cavaliers et des amazones, des chevauchées le long de l'Allée des Accacias ou des Poteaux le bois de Boulogne est charmant. Un vent léger court à travers les arbres où il semble que des gouttelettes vertes viennent perler au bout des branches. Une légère brume, qui, au soleil de Midi, s'envolera comme une fumée, flotte au fond des allées, semblable à une vapeur d'argent. L'herbe verdit. Les arbustes mêmes semblent humer la brise des avrils.

Et par un de ces frais matins, un jeune homme, bien en selle, cavalier éprouvé, qu'on regardait tant il se tenait droit, après avoir monté, au pas, l'avenue du Bois de Boulogne, donnait de l'éperon en arrivant à l'Allée des Poteaux, heureux de l'air qui lui baignait la peau et de cette sensation de bien-être qui faisait à ses muscles ainsi trempés dans le plein air l'effet d'un bain

dans un *tub*. Vingt-six ou vingt-sept ans, taille joliment prise, le torse moulé dans sa veste de cheval, un feutre élégant sur son visage assez brun, aux favoris corrects, figure de marin évidemment hâlée par le vent de mer, le jeune homme montait comme un écuyer et c'était pourtant, depuis Valparaiso, la première fois qu'il se remettait en selle, promenant un pur sang que le marquis, son père, trouvait difficile.

Raymond de Ferdys éprouvait des voluptés singulières à se retrouver, après des années, dans ces allées mêmes où il avait trotté, tout petit, à côté de son père, sur un poney que lui avait donné le marquis. Ces coins familiers, il les retrouvait avec une joie d'écolier en vacances, un rajeunissement de sensations. Il aimait Paris, ce diantre de Paris, Ferdys, quoiqu'il l'eût planté là, depuis son adolescence, pour courir le monde et, après des mois et des mois de navigation, Dieu savait où, il ne lui déplaisait pas de se retrouver là où il savait bien qu'on vit surtout de la vie de l'esprit, de cette existence de batailles cérébrales dont il ne connaissait plus que des lambeaux, par des brins de lettres ou des morceaux de journaux lus au bout de la terre, par hasard.

Il lui plaisait surtout de revoir le Bois, — cette quintessence de Paris qui est le bain de Paris comme le Boulevard en est la fièvre, — le Bois à l'heure du cheval, avec le bruit des galops dans la terre foulée, douce comme la piste d'un cirque, et les horizons d'un gris tendre, les bouts d'allées où les cavaliers, les amazones, à peine visibles, sautillent au loin, comme de

gentilles poupées soulevées par un fil, et les silhouettes de femmes, la jupe longue, le corsage collant, suivant le *chic* anglais ou le *chic* français, et toutes ces coquetteries du Bois paré, ratissé, lavé et propret comme une aquarelle, et avivé, de temps à autre, par l'apparition de quelque uniforme militaire, la veste sombre d'un officier de dragons ou la pelisse bleue d'un officier de chasseurs.

Raymond respirait, trouvant délicieux ce matin d'un printemps qui hésitait encore. 10 avril ! Des marronniers qui avaient peur, des folioles qui se dépliaient, comme peureuses, aux branches des aubépines. Un matin de renouveau qui, sans la vague teinte verte des choses, eût ressemblé à un hiver clément. Cela reposait Ferdys des chaudes journées de Nouka-Hiva ou des coups de soleil en mer, aux pays torrides. Il ne l'avait jamais vu aussi séduisant, le Bois. Il se demandait même s'il l'avait jamais vu jadis.

Joyeusement, le marin payait, en le retrouvant, sa dette de reconnaissance et de retour à Paris.

1877-1882. Comme le temps en avait roulé, semblable à la marée roulant les galets, des hommes et des choses ! Cinq ans ! En cinq ans, quelles métamorphoses, visibles seulement pour ceux qui ne les suivent pas de seconde en seconde !

Cinq ans ! Il avait, Raymond de Ferdys, pendant ces cinq années, fait bien des stations dans les mers du Sud, à Taïti ou aux Marquises, puis, plus tard, à Lima, à Valparaiso, attachant à son épaule, sur le *Montcalm*, bâtiment-amiral en Chine, les aiguillettes

d'aide-de-camp de l'amiral commandant la station, et, à vingt-cinq ans, lieutenant de vaisseau, décoré d'un brin de ruban rouge, il se retrouvait, — comme en 1877, à Paris, mais attaché, cette fois, à l'état-major du ministre, et portant, avec le chapeau à claque, les trois galons d'or sur la manche, l'aiguillette et la ceinture rouge et or, à petites torsades, de l'officier d'ordonnance. C'était depuis quelques jours seulement qu'il était, de Brest, venu rue Royale, occuper ce poste, son ancien amiral du *Montcalm* sachant ce que valait le jeune officier et le réclamant auprès de lui. Et après s'être montré, la casquette galonnée au front, dans les salons et les cercles, au bras de ce diable de marquis de Ferdys, son père, aussi jeune, plus jeune peut-être en 82 qu'autrefois, Raymond avait déposé l'uniforme et, voyageur redevenu Parisien, Parisien de ton et d'esprit, il menait maintenant une vie doublement occupée d'aide-de-camp actif et de curieux, étudiant Paris, le Paris intellectuel, et en jouissant le plus possible, pendant les heures de liberté que lui laissaient ses occupations auprès du ministre.

Raymond avait, du reste, le travail facile et pouvait étonner à la fois, l'amiral Pradier du Resnel par son activité, et M. de Ferdys lui-même, par un certain don d'ubiquité que le vieux marquis — si on pouvait l'appeler vieux — admirait beaucoup.

— Raymond? disait le père. Il est partout à la fois, à la Bibliothèque et au Gun Club, au Persil et à la sortie du Conseil des Ministres. Il est stupéfiant! Il me surprend moi-même. Et je le prenais pour un bénédictin

autrefois!... Après ça, il est vrai que sous le rapport des femmes... Et Ferdys hochait la tête, trouvant peut-être, sur ce point spécial, — délicatement intime, — Raymond en retard.

Raymond n'était qu'un raffiné, méprisant les sensations banales qui se vendent au tas et gardant peut-être en lui le secret de quelque idéal entrevu ou d'un espoir encore cherché. Ce qui était certain, c'est qu'il se retrouvait avec joie à Paris, humant la subtilité des parfums du Bois qui s'éveillait. Il ne rencontrait guère, par les allées, de visages de connaissance : quelques vieux généraux, amis de son père, conduisant leur fils ou leurs petits-fils trottant sur des poneys, et qui lui rendaient, sans le reconnaître, son salut, le prenant, avec le bout de ruban rouge piqué sur son veston, pour quelque officier en tenue bourgeoise. Mais Raymond avait décidément trop quitté le monde, depuis son premier départ pour Brest. Il était ici comme un étranger, un demi-sauvage.

Bah! cette sensation d'isolement, cette impression de solitude pleine de liberté le caressaient et lui semblaient exquises. Il aimait à passer inaperçu, en spectateur plutôt qu'en acteur, laissant le tapage ou la pose aux affamés d'attention qui jouent un rôle, et sont, dans le monde, les forçats mêmes de leur rôle, condamnés pendant des années au carcan d'une attitude. Se sentir maître de lui-même, regardant et non regardé, était sa joie. Et, ce matin-là, il regardait tout, trouvant délicieux ces sentiers assoupis, baignés d'une lumière gris d'argent comme d'un léger voile d'idylle.

Raymond s'attarda ainsi assez longtemps, laissant les allées se dépeupler de cavaliers, et le Bois tomber dans un demi-silence, en attendant le fracas, le sourd roulement des voitures de l'après-midi. Il était demeuré, volontairement, à peu près seul sur la route, son cheval allant au pas, lorsque, de loin, il aperçut — de son œil de marin qui savait tout voir et deviner, — une amazone qui venait vers lui, parfois cachée par le mince rideau d'arbustes de la route.

Droite sur sa selle de cuir jaune, très élégante, la taille serrée dans son costume bleu sombre, un brin de lilas au corsage, elle paraissait et disparaissait derrière la fine dentelle verte des feuilles et lentement s'avançait, son groom derrière elle, correct, en culottes blanches, tenant à la main un stick à poignée d'ivoire transversalement posé sur le col du cheval.

A mesure que la jeune femme, très jolie de silhouette, approchait, Raymond la trouvait de plus en plus charmante et il éprouvait une singulière émotion comme s'il reconnaissait la cavalière et qu'elle vînt à lui, l'ayant, elle aussi, reconnu.

Il se trompait évidemment, mais cette amazone un peu altière et très gracieuse à la fois, le chapeau hardiment planté sur des cheveux noirs, cette fine vignette anglaise avec des yeux de parisienne c'était — elle lui ressemblait du moins étrangement — c'était Noris Féraud, cette Noris emportée avec lui, là-bas, par le souvenir et dont, au retour, on lui avait, à Paris, vaguement conté l'histoire.

Une reine de Paris maintenant, Noris!... disait-on.

Il regardait la jeune femme venant vers lui et, le cavalier et celle qu'il étudiait se rapprochant au pas de leurs montures, Raymond ne s'y trompait plus, maintenant; c'était bien ce visage fin de jolie brune, ces noirs cheveux frisés sur ces yeux profonds, doux et tristes jadis, ce teint de créole aux blancheurs de japonaise, oui, c'était Noris, Noris devenue femme, et Noris conservant pourtant, dans la floraison de ses vingt-quatre ans, la sveltesse charmante, l'ondulation de jeune fille de la Noris d'autrefois.

— Noris ! répétait Raymond en lui-même. Noris !

Il lui semblait qu'un passé reverdissait, comme ces aubépines, avec ce nom de femme : Noris !

Et qu'allait-il lui dire, à Noris, qui ne fût point banal et niais, après cinq années où il ne lui avait pas écrit un mot et qu'il avait pourtant passées en songeant plus d'une fois à elle ? Il se sentait, le lieutenant de vaisseau, légèrement troublé, presque intimidé. Mais elle l'avait décidément reconnu aussi et, toute charmée, arrêtant son cheval, elle l'avait salué d'une main tendue, avec un gentil cri de joie :

— Ah ! M. de Ferdys !...

Raymond toucha cette main gantée.

— Comment n'êtes-vous pas déjà venu me voir, monsieur de Ferdys ? Je savais que vous étiez à Paris !

— On m'a dit que vous ne receviez personne !

— C'est-à-dire que je ne reçois pas tout le monde. Ou plutôt, vous avez raison, je ne reçois personne. Mais vous, vous êtes quelqu'un !

Elle avait souri, la tête à demi penchée, enveloppant

Ferdys d'un regard d'affection sincère, de vraie bonté, où un peu d'admiration féminine se glissait pour ce jeune homme énergique et bien planté qui était — elle l'avait bien remarqué — devenu un peu pâle en l'apercevant.

— Êtes-vous pressé de rentrer? Encore un tour! Il fait un bon temps de cheval! dit-elle.

Raymond prit sa droite et, dans la lenteur d'une promenade, leur causerie, tantôt furtive et tantôt rieuse, commença, ponctuée par le bruit sourd des sabots de leurs chevaux dans la terre rouge de l'allée.

Le soleil montait, perçant déjà le fin brouillard, dorant çà et là les folioles vert tendre, et les voix s'entendaient plus claires, dans le grand air de ce bois à demi-déserté.

— Eh bien, monsieur de Ferdys, vous voilà redevenu Parisien! dit Noris. N'est-ce pas que c'est joli, Paris?

— Cela dépend de ce qu'on y rencontre! dit Raymond.

Elle riait.

— Oh! comme vous voilà devenu galant! Est-ce que ce sont les petites musiciennes chinoises qui vous ont appris les madrigaux?

— Je ne suis pas allé en Chine, cette fois.

— Où avez-vous stationné?

— Un peu partout. Dans les mers du Sud. A Taïti.

— Ah! Taïti! dit Noris, riant toujours. C'est un paradis, à ce qu'il paraît. Un vrai paradis!... Tout le monde y est heureux avec rien.

— On devait y vivre heureux, en effet, avec peu de chose avant que nous n'eussions apporté là notre civilisation. Mais la bijouterie et les robes européennes ont tout perdu !

— Ah ! fit Noris. Cela ne m'étonne pas. Et avez-vous rencontré Rarahu là-bas ?

— Rarahu ?

Elle se mit à rire encore.

— Vous devez bien avoir eu quelque aventure de voyage. Elles sont capiteuses les Taïtiennes, paraît-il. Comment sont-elles, monsieur de Ferdys ?

— Elles seraient fort laides à Paris et sont charmantes là-bas.

— Couleur brique ?

— Couleur café au lait.

— Bonnes ?

— Oui. Et curieuses. Elles aiment les étrangers par cette curiosité-là et n'aiment d'amour que leurs kanaks... Elles sont tendres, romanesques.

— Romanesques ! Ah ! les pauvres filles !

Noris avait dit cela d'un ton bizarre, assez amer, qui frappa Raymond.

— Oh ! très romanesques, reprit-il. Quand on s'en va, elles vous disent : « Emporte de moi ce qui te plaît le plus. » Et qu'on leur réponde : « Ce qui me plaît le plus. Eh ! mais, tes cheveux ! » elles n'hésitent pas et la chevelure tombe. Un de mes amis était amoureux d'une petite Taïtienne dont la main était délicieuse, quoique tatouée... mais tatouée de bleu, très finement. « C'est ta main que j'aime le mieux, » dit-il à la Taïtienne

qui lui demandait, comme elles le font toutes : « Que veux-tu emporter en souvenir de moi ? » — « Ma main ? Eh bien ! Coupe-la ! »

— Ah bah ! dit Noris, mais elles aiment vraiment, vos petites insulaires !... Se couper la main, brr ! C'est à peine si les Parisiennes se couperaient leurs ongles roses. Elles y tiennent trop... ne fût-ce que pour égratigner !

Raymond cherchait, tandis que Noris parlait, à rencontrer le regard, les yeux francs de la jeune femme. Il ne la voyait que de profil, ce fin profil de camée avec un charme oriental. Elle restait, allant au pas de son cheval, les yeux fixés sur les lointains des allées, les fonds tout à l'heure embrumés et qui devenaient clairs. Elle semblait affecter de ne point regarder Raymond et, pourtant quand il eut parlé de cette main tatouée que, naïvement, la fillette de Taïti voulait, là-bas, couper et donner, — comme cela, le plus simplement du monde, — elle se tourna d'un mouvement brusque vers Ferdys et après avoir ri une dernière fois, nerveusement :

— Est-ce que c'est à vous que cette histoire est arrivée ? dit-elle.

Ferdys le retrouva alors, ce regard noir, profond et ardent d'autrefois, avec une expression de colère ou d'amertume hardie que n'avaient pas ces noires prunelles, quand Noris avait dix-neuf ans.

— Non, non, répondit-il, ce n'est pas à moi qu'on a voulu faire ce cadeau !

— Elle croyait peut-être être très généreuse, votre

Taïtienne!.,. dit Noris, la voix sèche, tout à coup. Se trancher la main, c'est héroïque, soit, et cruel. Il y a quelque chose de plus sinistre que ça : c'est...

— C'est?

— Vous allez me trouver trop romantique! C'est de s'arracher le cœur!

Une lueur passa dans le regard que Raymond buvait presque. Tout ce visage de femme avait eu brusquement une contraction nerveuse, puis le rire revint, sonnant un peu comme un cristal brisé, à ces belles lèvres rouges et, donnant à son cheval un coup de houssine, Noris dit encore :

— Vous me raconterez tout cela chez moi, j'espère, monsieur de Ferdys? Je tiens beaucoup à vous revoir. Il me semble que nous avons une infinité de choses à nous dire. Des riens, peut-être, mais des riens qui sont tout. Ah! que je suis étourdie! Je ne vous donne pas mon adresse!

— Je la connais, dit Ferdys. On m'a montré votre hôtel, l'autre jour. Il est fort joli !... digne de vous!

— Ah! Et qui vous l'a montré?

Raymond sourit légèrement, avec une pointe de mélancolie :

— Mon père!

Noris attendait peut-être un autre nom. Elle aussi, à son tour, cherchait le regard de Raymond.

Quand il eut nommé le marquis, elle laissa partir encore une étincelle de son rire :

— Ah! parbleu, le marquis doit connaître la rue Jouffroy! J'aperçois souvent son coupé à la porte de... d'une amie à moi... une charmante fille!

Elle s'arrêta, voyant que Raymond, le visage un peu assombri, faisait un effort pour ne point paraître mal à l'aise.

— Que voulez-vous? dit-elle, votre père sera toujours votre frère cadet! Mais, ne craignez rien, c'est un gentilhomme. Il peut brûler, comme avec un fer à papillotes, ses cheveux gris à la cigarette des Parisiennes, il ne les tachera jamais, et d'ailleurs Marguerite Brunier n'est ni une méchante, ni une dangereuse fille. Elle aurait même fait, avec un peu plus d'énergie et un peu de chance, une honnête femme... Comme c'est étrange, la façon dont on tombe!... Et si je vous disais comment je l'ai connue, cette Marguerite! Au cimetière... Oui, au cimetière!... Voilà Paris! Je vous conterai cela à mon tour bientôt, j'espère!

Elle tendit encore à Raymond sa main, comme tout à l'heure il la prit, la gardant plus longtemps, cette fois, en tenant ses yeux fixés sur ceux de Noris.

Elle répéta :

— A bientôt?

— Oui, à bientôt.

Elle souriait, jolie à ravir, la tête un peu penchée, la bouche tordue légèrement comme par une caresse ironique.

— Vous avez l'air heureux! fit Raymond.

— Oui... je suis très contente.

Elle attendit un moment.

— Très contente... aujourd'hui.

— Parce que?...

— Parce que je vous vois. Et pourtant, quels souvenirs vous me rappelez, mon pauvre marquis !

— Ah ! dit-il, vous n'avez pas oublié ?

Il entendit, comme tout à l'heure, dans le plein air du Bois, monter le rire brisé de Noris.

— Est-ce qu'on oublie ? fit-elle.

Elle fouetta son cheval qui prit le galop et s'enfonça dans l'allée, en jetant, retournée à demi, cet adieu à Ferdys :

— Ne m'oubliez pas, vous ! A bientôt !

Raymond donnant de l'éperon, la suivit un moment, contemplant de loin cette fine silhouette sur laquelle, à travers les branchettes grêles qui la zébraient d'une guipure mouvante, semblait pleuvoir du soleil. Elle s'éloignait rapidement et sortait déjà de la Route des Poteaux, gagnant la porte du Bois par l'Allée Sablonneuse. Alors, la regardant entrer, à l'horizon, par la grande avenue, déjà ponctuée de voitures, il revint, comme à regret, vers Paris, les yeux fixés sur ce point noir qui sautillait là-bas en s'amoindrissant à chaque pas, et qui était une femme, une adorable femme, cette Noris qui avait en lui éveillé le preemier frisson d'amour, amené à ses yeux la première larme et qu'il n'avait pas oubliée — qu'il n'oubliait pas.

« *Est-ce qu'on oublie ?* »

II

Rue Jouffroy, un hôtel Louis XIII, aux sculptures blanches, d'un beau caractère artistique, entourant les briques rouges. La porte, assez petite, s'ouvrant sur un vestibule aux tapisseries sévères, éclairées des bleus ou des verts des faïences persanes et des reflets mordorés de plats mezzo-arabes. Deux guerriers japonais, armés et cuirassés, veillant au seuil, avec leurs moustaches de chats hérissés et leurs masques d'Arlequins tragiques. Deux autres portant des torchères au bas de l'escalier conduisant aux appartements du premier étage. A leurs pieds des dragons de bronze ouvrant, comme des trous de tirelires, leurs bouches de crapauds énormes.

Une grande porte cochère, à quelques mètres de la petite porte d'entrée s'ouvrait, au signal du groom, lorsque Noris revenait du Bois, et montrait alors un coin de jardin, des arbustes grêles encore, des touffes de fleurs, avec les murs rouges des communs, au bout du sable doré de l'allée. Au rez-de-chaussée, le boudoir, doublé par un window, donnait sur ce jardin improvisé, et ce petit salon Louis XVI, aux meubles blancs recouverts d'étoffes précieuses, de soies d'un rose

passé aux fins semis de fleurettes, avait pour ornements, dans l'encadrement des panneaux sculptés, cette verdure fraîche qui riait, au fond, comme une tapisserie ou comme un décor.

Noris se tenait assez souvent dans ce salon blanc, où des livres de prix montraient leurs maroquins dorés dans une bibliothèque de Boule faisant pendant à une vitrine où les figurines de Saxe, les netzkés du Japon et les statuettes de Tanagra aux silhouettes d'une modernité troublante, se pressaient sur les tablettes de verre épais. Elle avait, à côté, un salon plus sévère et d'aspect presque sombre, grand, meublé de fauteuils Louis XIV et de crédences de chêne noir. Quelques tableaux, peu nombreux, et d'un grand style.

L'hôtel était vaste. Dans la salle à manger, aux panneaux brossés par Vollon, on eût pu donner un dîner préfectoral, et Noris y prenait ses repas presque toujours seule. Elle vivait isolée dans ces pièces d'un luxe superbe, sans tons criards, où sa fantaisie et son goût entassaient les objets d'art qui amusaient ses yeux et les livres qui fouettaient son esprit. Là-haut, dans une façon de bibliothèque où elle se tenait assez souvent, elle avait sur des rayons spéciaux, les romans oubliés d'Eugène Féraud, en reliures pleines, à son chiffre et étiquetés de l'*ex-libris* qu'elle avait choisi, avec sa devise attristée et révoltée : *Je me survis.*

Elle mettait, dans le luxe même dont elle enveloppait ces livres dédaignés du disparu, une des formes de sa revanche. Le roman de sa vie — de sa vie nou-

velle et *survécue* — était plus ironique d'ailleurs et plus étrange dans sa banalité que les inventions démodées de Féraud. Elle avait voulu mourir et elle s'était décidée à vivre, secouée par ce terrible appétit de représailles qui la faisait, cinq ans auparavant, regarder la cohue du boulevard avec des colères de bravade. Son père une fois mort, son amour bafoué, elle n'avait eu qu'une haine — ce Paris même où elle étouffait, prise de rage — et, confiant à la vieille Victorine les quelques débris qu'elle voulait sauver de cette débâcle, — les manuscrits de Féraud, des livres, des portraits, l'étude de Delacroix, la *Juive du Maroc,* — elle louait à la servante une chambre dans une maison de la rue Legendre, vendait tout ce qui, dans le logis de la rue Brochant, n'était pas des souvenirs, des reliques de son passé et, avec l'argent trouvé là ou tiré des *reproductions* d'ouvrages de Féraud, pauvre et se sentant riche avec une année ou deux d'existence médiocre devant elle, elle avait quitté Paris, heureuse jusqu'à l'ivresse, de le fuir,avec une sensation de délivrance comme si on y eût, à coups de calomnies, assassiné son père.

Et alors elle était partie pour Nice, cherchant un ciel nouveau, des coins inconnus. Ce n'était point Paris seulement qu'elle fuyait, c'était aussi René, cet empoisonneur de sa foi, l'adoré devenu le méprisé, le misérable qui, d'une honnête fille avait fait une fille perdue. Elle ne songeait pas que, peut-être, là-bas, dans l'internationale cohue niçoise, elle pouvait se heurter à lui, Paris se dégorgeant sur la Jetée et le Cours Masséna aux

heures d'hiver. D'ailleurs, elle ne retrouva pas M. de Chantenay et, à Nice même, elle cherchait avec plus de volupté les bois déserts que la Promenade des Anglais. Elle aimait monter, dans une quasi-solitude, la route de Villefranche et, sur les hauteurs, les roches à ses pieds, et sous ses yeux, au loin, le plus bel horizon de la côte, elle restait là, dans la lumière, dans l'air pur qui chassait ses colères, avec le sourd murmure de la mer berçant ses mélancolies et jetant à ce deuil terrestre borné à la vie, la plainte éternelle de l'infini.

Elle trouvait sinon des consolations, du moins des engourdissements à sa douleur dans les torpeurs qui s'emparaient d'elle, le cerveau plein d'une lourdeur vague, comme après une insomnie, et tout son être alangui par une sorte d'anémie physique et morale, par un marasme du cœur. Et elle se laissait vivre ainsi, d'une sorte d'existence végétative, dans le calme suprême de cette nature qui ne s'inquiétait ni de Noris ni des autres, et faisait pousser ses fleurs et flamber son soleil indifférent sur toute cette souffrance.

Noris ne se demandait même pas maintenant comment elle vivrait le lendemain, après ce demi-sommeil endolori. Il lui semblait que sa destinée entière était bornée aux quelques jours, aux quelques mois qu'elle pouvait librement passer, avec les débris de son naufrage, sans avoir besoin de personne. Il y avait devant elle comme une muraille de pierre et derrière cette muraille, rien. Quand elle serait lasse, elle se briserait la tête contre cet obstacle, et tout serait dit. Puis ses idées de revanche la reprenaient. Elle vou-

lait sa place dans la cohue, la première place dans cette foule bestialement égoïste. Elle se rappelait les fauves regards que les luxures jetaient à sa désolation. Un hasard mit sur son chemin le Grand-Duc Vassili, qui se reposait à Nice de la rude campagne menée dans les Balkans. Joli homme, très regardé et admiré sur la Promenade, lorgné des femmes qui l'avaient bombardé de violettes et de roses à la Bataille des Fleurs. Le Grand-Duc s'inquiéta de Noris, aperçue pour la première fois au théâtre où elle se rendait pour essayer de se reprendre à quelque sensation d'art et secouer ces songeries torpides où s'attisaient ses révoltes, presque ses haines. Elle fut toute surprise, lorsque dans une rencontre sur la route de Villefranche, ce beau garçon aux tempes grisonnantes, entrevu l'avant-veille dans une avant-scène et qu'elle avait, autour d'elle, entendu appeler « le Grand-Duc » lui adressa la parole, la trouvant assise sur les roches, son ombrelle criblée de soleil.

Il était seul, aimant aussi à promener sa liberté loin des coins du *high-life*, comme en campagne il se plaisait à galoper, sans escorte, aux avant-postes. Dans cette sorte de laisser-aller de ville d'eaux qui est le charme de Nice, le Grand-Duc Vassili trouvait une certaine joie raffinée. Il y humait la vie comme un bouquet. Il y trouvait, à sa guise, des respects officiels et des bonnes fortunes anonymes. Il ne doutait point que cette jolie parisienne aux traits orientaux qu'il rencontrait là, qu'il reconnaissait et qu'il avait vue sans cavalier au théâtre, ne fût éprise, comme lui, des séductions de l'inconnu. Il se hasarda à lui parler, fut

tout surpris de rencontrer une froideur hautaine répondant à la banalité de son madrigal, s'excusa, sentant qu'il s'était mépris, se piqua au jeu et n'eut qu'une idée, savoir exactement ce qu'était cette jeune fille qui, tout à coup, donnait pour lui au séjour de Nice le piquant d'un roman ou d'une aventure.

On lui dit, — car tout se sait, en ce monde, et tout se répète de bouche en bouche, même ce qui n'existe pas, — on lui apprit que cette jeune femme assez solitaire, que beaucoup de gens avaient déjà remarquée depuis son arrivée à Nice, était la fille d'un pauvre diable d'écrivain, de plus de prison que de talent (et l'on rééditait ainsi un vieux mot pour envoyer encore à Féraud une ruade posthume), et qui, elle-même, assurait-on, avait eu quelque faiblesse ou quelque bonté pour le prince Beaumartel de Chantenay, le beau Chantenay, *Fleur de Chic*. Le Prince l'avait, du moins, laissé dire un soir, au Cercle, à l'heure où l'on parlait de certain procès financier où l'écrivain avait été fourré. Tous ces renseignements venaient au grand-duc Vassili par un reporter très élégant, le petit Gardanne, du *Parisien de Paris*, qui rédigeait en hiver une feuille niçoise spéciale, le *Mont-Boron*. Très renseigné, Gardanne ! Et enchanté de donner, tout en causant, cette petite biographie à un personnage aussi important que le grand-duc.

Et, peu à peu, ainsi, le soldat, surpris agréablement de l'antithèse de cette vie intense de rivage méditerranéen avec la dure campagne qu'il venait de conduire, ressentait pour Noris un caprice qui devenait une sorte de désir sauvage, trouvant la jeune femme déli-

cieuse, troublé et charmé par l'esprit amer de la délaissée qui riait si volontiers, méchamment, lorsque l'Altesse lui parlait d'amour.

— Alors, vous m'aimez?

— Profondément.

— Vous ne me connaissiez pas il y a un mois!...

— Faut-il un mois pour devenir amoureux... surtout d'une femme comme vous!

— J'ai vu affiché, quand j'étais toute petite, un vieux vaudeville qui portait ce titre (il m'intriguait beaucoup, ce titre) : *L'amour, qué ce que c'est que ça?* Je sais ce que c'est maintenant ; si ce n'est pas admirable, héroïque, sublime, c'est hideux et c'est insultant. Vous êtes un héros, je le sais. Mais je parie que ce n'est pas héroïquement que vous m'aimez?

— Je vous aime comme on aime...

— Quand on n'aime pas et quand on désire!

Elle le souffletait ainsi de ses rires et le Grand-Duc, habitué à des réponses moins narquoises, se sentait parfois pris de colère comme devant une redoute qui se défendrait trop.

C'était peut-être une honnête fille, cette Noris ; et ce chroniqueur, Gardanne, l'avait peut-être calomniée!.. Toujours est-il que Mlle Féraud quitta Nice et revint à Paris sans que le grand-duc Vassili eût pu connaître le secret de cette belle fille, blanche comme un marbre dans ses vêtements de deuil.

A Paris, il chercha à la revoir et la retrouva. Elle était revenue pour rencontrer un deuil nouveau après ses autres deuils. La vieille Victorine était morte.

C'était une solitude plus profonde qui commençait pour Noris et, avec la solitude, une menaçante misère. Sans état, isolée et perdue dans le brouhaha parisien, elle eût voulu demeurer une honnête fille qu'elle se fût heurtée à toutes les impossibilités écœurantes. Mais de quel droit la maîtresse dédaignée et presque chassée du prince Beaumartel de Chantenay eût-elle osé se dire encore une honnête fille ?

Femme tombée! Femme à vendre!

Elle s'était perdue avec toute l'ignorance confiante de la bonté, de la foi, de l'amour, de cet odieux amour qu'elle connaissait maintenant. Elle se donna avec toute la colère, tout le besoin de gâcher, de souiller, de broyer sous ses pieds, — dans la boue, — un idéal détesté, espèce de névrose qui prend la femme à de certaines heures de révoltes où la rage de vengeance semble à tant d'autres le pseudonyme de la passion et le semblant de l'amour.

Noris ne s'y trompait point, ne se trompait pas elle-même. Elle s'insurgeait, offrant sa beauté au dégoût comme on offrirait sa poitrine aux balles. Elle voulait traîner à terre, semblable à un voile de fiancée qu'elle eût déchiré avec ses dents, cette confiante adoration qu'elle avait mise en René et qui avait été la déception détestée, le haut-de-cœur de sa vie.

Elle voulait qu'une autre créature succédât en elle à la crédule et romanesque fille qui avait été la digne enfant de ce chasseur de chimères et de cet amoureux des étoiles qui s'appelait Féraud. Elle voulait enfin que son existence nouvelle fût la réalisation

fiévreuse, torturée peut-être en secret, mais insolente en apparence, mais implacable de cette devise, cri douloureux et sanglot de son cœur :

— « Je me survis ! »

Et Paris, le Paris des tapages et des luxes, cette grande province de Paris qui s'inquiète d'un visage nouveau dans une avant-scène plus que d'un poème ou d'une question politique, Paris et la crème de Paris avaient été intrigués, surpris, aiguillonnés de désirs, surexcités comme par un mystère, en voyant, un jour, parmi le personnel étiqueté et catalogué des premières représentations, une jeune femme au noble profil de camée, très curieuse avec ses petits cheveux frisés sur le front, sa coiffure de portrait d'Ingres rajeuni et bizarre, inquiétante lorsque, sous les gros yeux ronds des jumelles elle relevait sa tête brune, et répondait à ces inquisitions des lorgnettes par un sourire de défi, un regard noir, et des balancements d'éventail savants comme le manège d'une Espagnole.

Presque toujours en noir, une fleur blanche au corsage, le ton lacté de sa peau rompait la monotonie de ces costumes de velours ou de satin. Toujours seule ; ou accompagnée d'une suivante qui tenait plus de la femme de chambre que de l'amie et à laquelle elle parlait peu. On avait chuchoté son nom, interrogé les clubmen, appelé les chroniqueurs à l'aide. Et toujours ce bien informé de Gardanne s'était trouvé là pour couler quelque détail inédit à l'oreille des autres courriéristes. Noris Féraud faisait, en moins de huit jours, partie de la nomenclature obligée des *Soirées Parisiennes*. La

notoriété naît à Paris comme un grain de poudre éclate. On s'empressait autour de la loge où se tenait cette Noris, qui ne parlait à personne et analysait la salle avec autant de soin que la salle l'étudiait. Ce qui étonnait, c'était précisément le silence et l'isolement que cette femme cherchait. On n'était pas plus reçu dans sa loge que chez elle. Elle se cloîtrait. On savait parfaitement que l'hôtel de la rue Jouffroy s'entr'ouvrait parfois, lorsque le grand-duc Vassili venait de Pétersbourg à Paris, et la chronique n'était pas demeurée muette sur la première passion de Noris pour ce Don Juan ou Don Juanito de prince de Chantenay; mais ce fameux hôtel que Noris tenait du grand seigneur russe, personne, les fournisseurs exceptés, les bijoutiers ou les maquignons, n'en avait franchi le seuil. Mademoiselle Féraud y vivait dans le dédain savoureux de toutes ces courtisaneries empressées autour de sa beauté.

Elle y vivait, amèrement heureuse, dans la lourdeur même de sa solitude, et se retrouvant seule encore, toujours seule, avec des joies agressives, lorsqu'elle allait à cheval, faire un tour au Bois, ou lorsque son coupé la promenait autour du Lac, en cet isolement presque insolent de mépris qui irritait les cavaliers à bonnes fortunes. On a beau être la maîtresse d'un Grand-Duc, quand on est une parisienne notée, quelques faiblesses sont une politesse et comme un hommage rendu à la séduction même de Paris. Mais Noris n'avait pas même une de ces faiblesses-là. Elle était libre de ses fiertés, grâce à la libéralité du Grand-Duc qui trouvait galant de rencontrer un salon digne

de le recevoir lorsqu'il passait par Paris et, d'ailleurs, se sentait pris, sérieusement pris, par cette créature d'élite, si différente de ses maîtresses ordinaires, bourgeoise déclassée au cœur de grande dame, capable de sortir sur-le-champ de l'hôtel, en se redressant sous l'outrage, si le Grand-Duc, assez timide devant elle, se fût avisé, par hasard, de lui manquer de respect.

Elle avait fait placer, au milieu du panneau central de son grand salon, au ton foncé, à ornements d'or, *la Marocaine* d'Eugène Delacroix, magnifiquement encadrée; et l'éclatante créature, aux épaules d'ambre baignées d'une cascatelle de cheveux sombres, semblait, avec ses sequins d'or collés au front et ses yeux de velours trouant la toile, le portrait même de Noris dans quelque travestissement oriental. C'était sur cette image tant de fois contemplée par Féraud, que la jeune femme rivait ses yeux avec des fixités avides, lorsqu'elle passait des journées à ressaisir ses souvenirs, dans le silence de tombeau de son hôtel.

Elle recevait peu de gens, personne, encore un coup, ou presque personne, comme elle l'avait dit à Raymond de Ferdys et, redressant le front sous le mépris des autres, elle le leur rendait, ce mépris, du haut de cette liberté qu'elle avait conquise, au prix de son corps. Elle sortait peu, n'avait point d'amies, et dans ce monde de déclassés ou de tristes parvenus qui était le sien maintenant, ne voyait guère qu'une certaine Marguerite Brunier, dont l'hôtel était voisin du sien, en ce quartier nouveau, aux maisons neuves et aux fortunes subites.

Le soir même de ce matin d'avril où elle avait encontré Raymond au Bois, Noris avait accepté, contre son ordinaire, de dîner avec Gardanne, le reporter Gardanne, qui l'amusait parfois comme une chronique vivante et qui lui apportait, chez elle, en une heure, la mousse de l'esprit de Paris, dégustée par elle comme un soda. Et c'était chez Marguerite Brunier, sa voisine, celle qu'on appelait Margot, et à la porte de qui s'arrêtait souvent le coupé du marquis de Ferdys, le père, que ce dîner devait avoir lieu.

Margot et Gardanne! Lorsque Noris recevait, à son tour, c'étaient là les deux hôtes les plus habituels de son salon, les deux seuls hôtes, à dire vrai, de la maison de la rue Jouffroy: Gardanne, y venant en passant et s'imposant plus souvent que la jeune femme ne l'eût voulu, et Margot, apportant dans la solitude somptueuse de l'hôtel son rire gai de bonne fille, pas plus joyeuse qu'une autre, retrouvant parfois les mélancolies du passé au fond de ses souvenirs, comme une amertume au fond d'un verre de Champagne, mais n'y pensant pas, n'y voulant point penser et disant à Noris:

— Bah! la vie ne vaut pas qu'on se fasse tant de tracas pour elle. C'est si vite passé!...

Elle ajoutait:

— Je n'ai pas vingt-six ans et ça me semble déjà fini!

Très jolie, du reste, cette Marguerite: grasse, la peau blanche, des cheveux blonds, très épais, qu'elle teignait encore en roux, de petites oreilles ourlées de chair qu'on avait des envies de mordre, des yeux très bleus et des dents très blanches qui riaient ensemble; les mains

grassouillettes, chargées de bagues; toute sa petite personne crémeuse et fouettée comme une meringue fort appétissante, malgré la pâleur déjà venue aux lèvres et le léger cercle bleuâtre des yeux.

Elle avait, la jolie fille, en dépit de sa gaieté, comme Noris elle-même, le vague ennui de cette existence éternellement identique et dont les perpétuels recommencements de fête et de remue-ménage lui donnaient une sorte de courbature. Aussi, parfois, éprouvait-elle une sensation de halte reposante à bavarder, comme ce soir-là, avec des amis, sans façon, sans pose, sans la présence du maître du logis, — très aimable, puisque c'était M. de Ferdys, — mais très pesant et lassant, tout simplement parce que c'était *le maître*.

Le bon Gardanne, placé chez Margot entre cette jolie fille amusante et gaie, et cette belle Noris, brune comme une fille de Bohême, — deux Parisiennes de race différente, — éprouvait, dans la salle à manger tendue de cuir de Cordoue, éclairée par un lustre de fer forgé, aux enroulements copiés, disait Marguerite, sur les rinceaux du puits anversois de Quentin Metzys, une agréable impression de souper aimable, entre deux belles petites, dans un cabinet de restaurant. Les fleurs blanches et roses de la corbeille éclataient, sous la lumière, avec des reflets de chair féminine. Tout était riant, les cristaux à reflets d'opales, le couvert martelé à la japonaise, les dessins rouges et blancs de la nappe russe. Il y avait un goût en tout cela que le reporter louait avec de grandes exclamations, tout en mangeant, payant déjà son écot en réclames parlées.

Il avait son idée, Gardanne. Il voulait décrire, par le menu, l'intérieur de l'hôtel de Margot, et après celui-là, celui de Noris, de Noris surtout. Ah! l'hôtel de Noris, ce petit hôtel clos et somptueux, voilà un sujet! Un sujet qu'on ne lui avait pas encore pris. Donner une *Noris* intime à son journal, c'était une primeur! Ça frapperait. C'était nouveau. On savait très bien, dans Paris, que la charmante fille était la maîtresse du Grand-Duc, mais ce titre même donnait à sa vie quelque chose de mystérieux qui intéresserait beaucoup, évidemment, quand Gardanne soulèverait un coin du voile. Une surprise qu'il voulait faire à son journal : le premier article d'une série intitulée : *Intérieurs féminins.*

Il « ferait » Marguerite Brunier, *Margot,* après Noris, et Blanche Taverny après Margot, et Mme de Tressan après Blanche : les actrices, les duchesses, les écuyères, le gratin, le high-life, le low-life, un mélimélo, une purée; tout Paris, une *série,* une *main*...

Et, voulant des notes, l'aimable Gardanne glissait, tout en dînant, des questions plus intimes que d'habitude à Noris, qu'il trouvait un peu songeuse, non pas triste peut-être, mais chiffonnée... chiffonnée, c'était le mot.

— Vous avez quelque chose décidément, lui dit-il au dessert. Est-ce que vous ne trouvez pas, ma chère Margot, que notre amie a l'air de broyer du noir?

Il avait pris un cigare dans la boîte que le domestique apportait sur un signe de Marguerite et l'allumait

à un trépied d'argent, du bout d'un porte-feu imbibé d'alcool.

La jeune femme, en entendant ce nom sortir de ces lèvres de gouailleur boulevardier : « notre amie » n'avait pu s'empêcher de froncer les sourcils légèrement. Mais bah! Gardanne croyait peut-être l'honorer beaucoup en lui donnant ce titre qu'elle partageait ainsi avec un tas de bohêmes tapageurs ou faméliques. Elle répondit tout simplement en se défendant d'être triste, et elle se disait aussi qu'elle éprouvait, du reste, un sentiment assez étrange, en effet, depuis cette rencontre avec Raymond, le matin. Elle attribuait peut-être à la griserie d'Avril cette espèce de trouble particulier qui l'enveloppait, l'alourdissait, lui montait à la tête comme un premier bain de soleil.

La vérité est qu'elle avait peu parlé durant le repas, laissant Marguerite et Gardanne échanger les banalités du potin parisien, et, par la pensée, se retrouvant là-bas, dans l'allée fraîche où les premières folioles riaient dans le fond verdâtre du dessous de bois.

Elle était loin, bien loin de cette salle à manger de Marguerite Brunier, dont la grande baie vitrée, donnant sur un jardin — comme la sienne — se teintait encore du bleu mourant de ce crépuscule printanier. Elle était loin de la jolie fille qui bavardait à ses côtés, avec ce jeune homme narquois dont l'esprit, brisé à cela comme les membres d'un clown, trouvait, sur toutes choses, des plaisanteries si drôles; et il lui semblait qu'elle galopait encore dans la terre brune de l'Allée des Poteaux avec ce joli garçon au teint bronzé qui

lui parlait des pays brûlés de lumière et d'amour où les fillettes se coupaient les cheveux ou la main pour quelque passant à épaulettes d'or...

Un nom, prononcé tout haut et qu'elle s'était contrainte, depuis des années, à entendre sans nulle émotion, un nom qui tenait à sa vie comme une lame d'acier à une blessure, la tira de cette espèce de torpeur par une secousse presque douloureuse.

Gardanne parlait du prince Beaumartel de Chantenay. Noris redressa la tête, et brusquement à côté de cette franche figure juvénile de Raymond, elle revit le petit sourire froid et la légère moustache blonde de René. Cette dernière image venait méchamment de traverser la vision du vert paysage de printemps où galopait Raymond, sous les feuillages grêles.

Machinalement alors elle écouta.

— Il vient encore de faire parler de lui, ce diable de petit prince ! disait Gardanne, en regardant le halo de cendre de son cigare.

Et Margot, s'accoudant à demi sur la nappe, ses yeux dans les yeux de Gardanne avec la friandise de scandale des curieuses, de dire :

— Ah ! bah ?

L'œil bleu pétillait de convoitise, la langue rose passait sur les lèvres comme celle d'un petit chat devant une jatte de lait.

— Parfaitement, répondit Gardanne. On prétend qu'il a, un peu beaucoup avancé le comte de Montépreux.

— Avancé ?

— Oh! parbleu, je ne dis pas qu'il lui a donné le coup de pouce. Mais la comtesse, qui est une toquée, s'était assez compromise avec Chantenay pour que Montépreux ne l'ignorât pas et ça n'est pas précisément cela qui a arrangé la maladie de foie dont il souffrait... Si le comte est mort, le petit Chantenay peut se vanter d'être pour quelque chose dans son « ictère »... dans sa « jaunisse, » reprit Gardanne en voyant que Margot ne comprenait pas et en appuyant sur le mot *jaunisse* qu'il trouvait très drôle.

Noris semblait très attentive et demanda, comme si elle eût voulu un renseignement :

— La comtesse de Montépreux?

— Je la connais, dit Margot. Oh! très jolie! Blonde comme de l'or jaune... Une forêt de cheveux...

— Couleur de ce tabac turc ou de la bière de son pays, dit Gardanne. Elle est Autrichienne. Makart l'a exposée dans un de ses tableaux... Une peau superbe. Un teint! Une gorge!

Et il détaillait la grande dame, comme il eût décrit une actrice entrant en scène décolletée pour une féerie ou un cheval de courses sur le turf.

Noris la connaissait, cette comtesse. Elle l'avait vue, lorgnée et admirée plus d'une fois, à l'Opéra, elle, assise dans l'amphithéâtre, la comtesse accoudée au rebord de sa loge, la tête haute, insolemment belle, l'air à la fois souriant et dédaigneux, avec de ces belles épaules viennoises que les jolies filles laissent caresser, demi-nues, par leurs boucles blondes, quand la musique militaire autrichienne les fait valser, sous les grands

arbres du Prater. Ah! la comtesse était maintenant la maîtresse du prince de Chantenay!

— On le dit, fit Gardanne. Et même elle l'adorerait, paraît-il. Elle en serait absolument folle.

— Depuis quand M. de Montépreux est-il mort?

— Depuis l'été dernier... Juin 1881... J'ai fait le voyage de Normandie pour le compte-rendu des obsèques du comte qui revenait tout exprès de Vichy pour mourir chez lui. Très pittoresque, le château de Montépreux! Un donjon meublé comme un boudoir. Beaucoup de couleur. On a prononcé trois discours sur la tombe de M. de Montépreux : discours du maire, discours du président du conseil général, discours d'un collègue de la Chambre. C'est l'âge des discours à présent. Il était député, M. de Montépreux. Député conservateur, naturellement. Il aurait bien dû conserver sa femme!

Noris ne disait pas un mot et tâchait de reconstruire, à travers les plaisanteries du reporter, le roman même de cette femme qui aimait à présent l'homme qu'elle, Noris, avait éperdûment adoré, cinq ans auparavant.

Quelle étrange chose qu'une femme honorée et riche portant un titre — comtesse! — commît cette folie de s'éprendre d'un homme qui pouvait abuser une ignorante mais ne pouvait que tenter, par une certaine dépravation, une mondaine au fait de la vie. Et c'était une infamie, en même temps, songeait-elle, oui, une infamie, que cette folie de perversité. Le comte de Montépreux était-il vieux? Non. Jeune encore, joli

garçon, riche, un peu sombre, il est vrai, atrabilaire, tourmenté par la maladie de foie qui devait l'emporter, mais élégant, dévoué, très épris de sa jeune femme dont l'éclat de beauté, éblouissant, le rendait fier. Et il la parait, l'adorait, voulait que, recommencé par un Français pour le public français, le portrait de la belle Autrichienne blonde fût l'étonnement du Salon et, à Paris comme à Vienne, le triomphe d'un maître peintre des femmes.

— Et, en somme, continuait Gardanne, de tout ce qui était sa vie, ce pauvre comte n'aimait que cette créature divinement élégante, étalant son charme souverain, traversant les salons avec un port de tête royal, au bras de ce mari enchanté dont les yeux un peu injectés de jaune brillaient de joie aux succès de la comtesse. Montépreux n'avait, à la Chambre, montré aucune ambition; fort riche, envoyé à l'Assemblée à vingt-six ou vingt-sept ans, au lendemain de la guerre où il s'était joliment battu, à la tête d'une compagnie de mobiles de son département, il était demeuré là par habitude et, ma foi, puisque ses électeurs lui faisaient la galanterie de le réélire, il ne se croyait pas en droit de leur fausser la politesse. Mais il s'occupait diantrement plus de sa femme que de son mandat. La comtesse même effaçait dans ses préoccupations son fils, un petit monsieur qui, dans l'hôtel de la rue Saint-Dominique, a grandi comme il a pu, entre ses bonnes et ses gouvernantes, ayant à lui, à quatre ans, un appartement particulier, des gens qui l'appelaient « Monsieur le comte », et disant « vous » à sa mère, à

cet âge (et Gardanne *perlait* sa phrase) où le cher tutoiement du baby est aux oreilles de la maman comme la plus irrésistiblement douce des déclarations d'amour.

Ainsi, cette femme adorée, d'un amour unique et aveugle, cette belle comtesse de vingt-trois ans, cette épouse heureuse, que des milliers et des milliers de femmes enviaient, elle s'était éprise de Chantenay ! Elle avait — erreur à peine compréhensible chez la fille insensée d'Eugène Féraud, — commis cette folie de sacrifier alors au prince René, le repos même et l'honneur de M. de Montépreux, et le respect que le petit être grandissant devait porter, un jour, à sa mère.

C'était à cela — rien qu'à cela — que songeait Noris, pendant que Gardanne, de ce ton parisien tout plein des échos des coulisses de théâtres et des bureaux de rédaction, parlait, le plus naturellement du monde, des amours du prince Beaumartel de Chantenay et de la comtesse de Montépreux, absolument comme s'il se fût agi de la liaison affichée d'un comédien avec une fille. Il donnait tous les détails, Gardanne, il savait tout, révélait tout. On avait vu, cet hiver, Mme de Montépreux encore en deuil, avec le prince, à Monaco et cette rencontre n'avait pas été même sans paraître un peu scandaleuse. La comtesse habitait une villa et le prince était à l'hôtel, mais la chronique leur reprochait de se rencontrer trop souvent et le bruit ayant couru que Mme de Montépreux pouvait bien devenir princesse, on avait trouvé que l'annonce ou la demi-annonce d'un tel mariage suivait d'un peu trop près l'envoi des lettres de faire part.

Ainsi, avec tout ce qu'il fallait pour mener, honorée dans le silence du veuvage et dans la sécurité de la richesse, la vie la plus respectée que femme au monde pût rêver, cette comtesse de Montépreux faisait parler d'elle comme une cabotine de petit théâtre, et il fallait, pour l'excuser, que Gardanne trouvât de ces mots à la mode qui sont comme les étiquettes de la femme moderne : déséquilibrée, ennuyée, tapageuse, paroxyste, fantaisiste, hystérique, est-ce qu'on sait ?

Et peu à peu, en écoutant, en voyant revivre à demi son passé à travers ce présent remué ainsi, comme du bout de la plume, par le reporter, la fille d'Eugène Féraud éprouvait un sentiment bizarre de délabrement moral.

Qu'était-elle venue chercher au logis de Marguerite Brunier? Un peu d'oubli. Elle y trouvait, au contraire, un redoublement d'amertume.

Elle regardait, à travers la petite fumée bleue du cigare de Gardanne et de la cigarette de Margot, ces deux êtres qui, parfois, venaient aussi chez elle partager sa vie : ce journaliste hasardeux et cette fille tombée, son égale, vendant de l'amour comme l'autre vendait de l'esprit, et elle se disait que, de ces deux êtres qui tenaient à son existence par ce besoin que tout être au monde a d'échanger ses vagues plaintes, de regarder sa mélancolie ou sa souffrance dans le visage d'autrui, comme dans un miroir, c'était encore la malheureuse qui riait là, devant elle, insoucieuse de l'avenir, humant le présent machinalement comme une bouffée de

ce tabac turc, qui pouvait le mieux la comprendre et la plaindre.

Ce n'était pas Margot, — Noris en était certaine, — non, ce n'était pas Margot qui, mariée par aventure à un brave garçon, eût gaspillé la joie de sa vie comme la comtesse Jacqueline de Montépreux abîmait volontairement la sienne. Une honnête fille en son genre, cette Margot. C'était si étrange, la façon dont Noris l'avait connue !

Elles étaient voisines sans le savoir, dans cette rue Jouffroy qui sortait alors de terre et elles ne s'étaient jamais rencontrées, leurs coupés se croisant ou se suivant dans l'avenue de Villers; jamais elles ne s'étaient entrevues qu'au cimetière, près du petit mur de Montmartre où reposait le « vaincu ».

A deux pas de là, Noris souvent apercevait, portant machinalement des couronnes à une tombe sans s'agenouiller jamais devant, une jolie fille blonde qui la regardait aussi et la saluait, sans lui parler.

Elles se coudoyaient parfois dans leurs visites à ce coin de terre. Elles étaient réunies, appelées là, côte à côte, par ceux qui dormaient étrangers durant la vie et éternellement rapprochés par la promiscuité de la mort. Noris avait, une fois, regardé le nom gravé sur la pierre qui attirait là cette jeune femme élégante. Le nom ne lui avait rien appris : *Brunier*.

Mais, un jour qu'il s'était mis à pleuvoir, de grosses gouttes d'orage tombant, comme de larges pleurs sur tout le cimetière où tant de mausolées étaient déshabitués des larmes, la jolie blonde, l'air aimable, avait

ouvert son parapluie pour accompagner sa voisine de cimetière jusqu'à son coupé d'habitude.

— C'est que je ne l'ai pas, mon coupé. Je suis venue à pied, dit Noris.

Et la pluie grossissait, furieuse, sous un ciel tout noir, donnant à l'allée menant au cimetière, à tout ce coin du boulevard de Clichy, un aspect barbouillé d'encre.

La jeune femme, tenant son parapluie sur la tête de Noris, disait alors, un peu embarrassée :

— Si j'osais pourtant, madame !

Elle ne savait pas qui était Noris. Une femme du monde sans doute. Et elle hésitait. Puis elle s'enhardit, offrit une place dans son coupé et Noris donna son adresse. Elles rirent un peu, même en sortant du cimetière, en voyant qu'elles étaient si voisines dans la vie aussi. Était-ce drôle ? Il y avait prédestination dans ce hasard. On se reverrait.

Et l'on se revit. Non seulement à Montmartre, près des tombes, mais rue Jouffroy, dans le va et vient de l'existence accoutumée. Margot connaissait de nom Noris, elle l'avait même vue au théâtre — cette place publique de la vie moderne — mais sans qu'on eût pu lui dire qui était cette jolie femme brune, vêtue de noir, et qu'elle prenait pour une étrangère, une créole, une hongroise, elle ne savait pas. Marguerite était enchantée de cette amitié qui la flattait — amie de la maîtresse du Grand-Duc ! — Noris trouvait dans Margot une nature aussi droite qu'avaient pu la laisser les coups de fouet de la vie, et elle songeait précisément, tandis que Gardanne racontait les aventure

de la comtesse avec Chantenay, à ce que lui avait confié Marguerite Brunier sur cet *autrefois* que Margot ne regrettait pas, mais qui avait été honnête et contrastait si étrangement — si cruellement — avec la vie actuelle de la bonne fille!

Et Noris alors, tout en regardant Marguerite et le reporter, comparait à la fois l'existence de Mme de Montépreux avec celle de Margot et la chute de Margot avec sa propre chute.

Là-haut, dans une petite rue de la Chapelle, Marguerite avait grandi dans ce plein air des faubourgs de Paris, qui sent déjà le ruisseau, vivant au cinquième, dans un étroit appartement qu'emplissait l'humble famille, trois personnes, y compris la petite. Elle avait souvent raconté tout ça à Noris. Elle avait encore devant les yeux l'intérieur pauvre de ce logis d'ouvrier. Le père était bon, un gentil garçon qui avait épousé sa femme par amour et continuait à l'adorer. Pas d'autres parents qu'une vieille grand'mère de méchante humeur, dont on payait le loyer hors de la maison pour que le petit ménage pût vivre en paix!

Marguerite frissonnait encore en pensant à la mégère, petite femme nerveuse, sèche, aux yeux de Tzigane, cernés et gonflés, et qui faisait peur à l'enfant lorsque Marguerite allait lui souhaiter sa fête. En revanche il lui revenait un sourire lorsqu'elle pensait à sa mère. *Maman!* Une enfant comme elle, une de ces fillettes de Paris, gaies comme des fauvettes, écervelées comme elles, et qui se laissait vivre, se trouvant heureuse, très heureuse, entre son mari qu'elle chéris-

sait comme un amant, et sa fille qu'elle paraît, habillait, portait et faisait sauter comme une poupée.

Il y avait, comme dans le passé de Noris, des journées de soleil dans les souvenirs de Marguerite. des parties de plaisir à Saint-Denis, au bord de l'eau, des repas dans l'île, sur l'herbe, et des promenades le long du fleuve où de grands bateaux, à l'ancre, gros comme des baleines, amusaient l'enfant. Et les fêtes de banlieue, les chevaux de bois, les cornets de porcelaine gagnés au tourniquet!... Dans un des tiroirs d'un cabinet italien, à rinceaux d'ivoire, Margot conservait et regardait, parfois, un vieux daguerréotype ridicule, encadré d'un passe-partout à filets dorés, avec un anneau de cuivre pour l'accrocher et, dans l'ovale de ce vieux cadre de papier, elle retrouvait, à demi effacées, et comme fondues sous la glace, trois figures groupées : — un homme jeune, à figure de soldat ou d'ouvrier, la redingote du dimanche, à collet de velours, et la chaîne d'or au gilet, debout à côté d'une femme assise, en châle français et en petit chapeau, tenant une enfant aux cheveux longs bouclés, vêtue comme une princesse.

Elle tirait, parfois, du tiroir, elle faisait voir à Noris, ce daguerréotype d'autrefois. C'était elle, cette enfant, parée comme un joujou, les petits bras nus, ronds et gras, avec des fossettes aux coudes, et elle sentait encore sur sa peau et dans ses cheveux les caresses de sa mère. Elle était si fière de *sa petite*, l'ouvrière! Elle passait ses journées à l'habiller, à la regarder, à la manger de bons gros baisers gourmands.

Elle s'arrêtait aux devantures des grands magasins, regardant les confections, les chapeaux pour enfants, cette peluche et ces rubans dont on parait les fillettes et, rentrée chez elle, elle se mettait à l'œuvre, trouvant des ingéniosités de fée parisienne pour composer à Marguerite des coquetteries de costumes aussi attirantes que celles des petites riches. C'était des nœuds dans les cheveux, des touffes de rubans sur les épaules, des ceintures, des jupes, des pompons, des chapeaux :

— Hortense, disait Charles Brunier, tu la gâtes, vois-tu, ta mioche! Elle ne pourra pas toujours avoir de ces fanfreluches...

— Bah! répondait la mère. C'est toujours autant de gagné pour la chérie. Et puis quoi, j'en suis fière! Je veux qu'elle soit jolie comme celles qui jouent aux Tuileries. Ça ne fait de mal à personne.

Brunier aimait la maman, aimait la fillette; il les embrassait l'une après l'autre et l'on n'en parlait plus. Au reste, ce semblant de luxe ne coûtait pas cher, et Brunier gagnait alors de bonnes journées. Hortense avait peut-être raison. Autant de pris sur la vie. Et Marguerite était si gentille!

Elle grandissait, avec cet instinctif sentiment de sa beauté. Les enfants deviennent ce qu'on pense d'eux-mêmes et, retiennent, comme dans une tirelire, les paroles qu'on laisse tomber sur leur intelligence ou leur grâce. Elle le voyait bien qu'elle plaisait; au square, quand elle allait jouer, il y avait des dames qui se détournaient pour admirer la petite blonde avec l'œil inquiet et fier à la fois des mères.

De ces premiers succès d'enfant, il lui restait encore aujourd'hui, étant femme, des sensations exquises. Elle entendait le rire content d'Hortense lorsque pour contempler la petite, elle s'éloignait, à la distance d'un tableau, disant : « Est-elle jolie ! Est-elle jolie ! » Et des caresses suivaient, des baisers éperdus, ardents comme des morsures. « J'en suis folle, » disait l'ouvrière.

Et lui aussi, songeait Noris, lui aussi Eugène Féraud, était fou et affolé de cette belle Dinorah qui se trouvait maintenant, dans la société, l'égale de Marguerite, de Margot !

Hortense Brunier l'avait déguisée, sa Marguerite, un jour de mi-carême, en Pompadour, avec des bribes de vieilles soieries blanches à semis de roses, achetées au bric à brac, et l'enfant s'était promenée, ravie, regardée comme une reine. Les exclamations de tous ces gens extasiés par cette chair rose, les flots de cheveux de cette marquise de sept ans, chatouillaient encore, après des années, la vanité de Margot. Elle sentait à présent que, dans ses succès de gamine, il y avait un peu de la joie coquette d'une femme.

Le père, lui, haussait les épaules. Il trouvait Hortense imprudente. On développait là, à son avis, tous les instincts troubles des enfants. Marguerite n'était pas faite, malheureusement, pour porter des soies brochées, des paniers à la Du Barry. En voilà des idées de l'élever à faire la jolie ! Oh ! gentille, elle l'était. Gentille à croquer. Mais enfin, la fille d'un ébéniste n'était pas destinée à poser pour les cheveux et les bras nus, n'est-ce pas ? A moins d'en faire une actrice !

— Eh! mais, répondait la vieille grand'mère, — quand elle se trouvait là, — pourquoi pas?

— Parce que ma petite n'est pas faite pour ça, répliquait Brunier.

Il ne s'apercevait pas du singulier regard qui passait dans les yeux de sa mère.

L'ouvrier mourut. Une fièvre typhoïde l'emporta. Marguerite avait neuf ans. Elle l'aimait, et ne plus le voir là, au logis, lui fit un vide. Elle avait peur, le soir, dans la chambre, et pourtant, comme si sa pauvre voix eût pu être entendue du mort, elle appelait *papa*. Le daguerréotype de la fête de Saint-Cloud était accroché à la muraille. L'enfant le regardait toujours. On l'avait mise en classe à l'école communale. Elle était intelligente, elle savait tout. Elle étonnait la directrice. On l'appelait : « la princesse ». Elle grandissait en se trouvant tout naïvement comme pétrie d'une autre pâte.

— C'est vrai, disait Margot quand elle racontait cela à Noris, voilà ce qui nous perd, nous autres!

La mère cependant ne lui disait plus qu'elle était jolie. Elle travaillait pour achever l'éducation de la petite. Elle avait pris, avec elle, sa belle-mère qui ne l'aidait pas et, quelquefois, au contraire, dans ses appétits de luxe, lorsqu'elle avait de l'argent achetait, en hiver, des inutilités, des brins de lilas blanc tout étonnés de se faner dans un logis si pauvre. Hortense se tuait de travail à présent, Brunier n'ayant laissé que de misérables économies, ébréchées par les honoraires du médecin. Cette linotte parisienne était devenue sérieuse,

résolue, luttant pour sa fille de toute la force nerveuse des femmes. Un jour, Marguerite allant à l'école avec la vieille mère Brunier, une voiture la renversa, faillit l'écraser. On la rapporta à la maison et la frayeur de la mère fut telle qu'une névrose se déclara, une maladie choréique, paralysant à demi la pauvre femme, et grandissant malgré les soins, les bains, la valériane... C'était la misère maintenant, une misère noire, sans issue, les livrets de la caisse d'épargne mangés, les journées de travail d'Hortense terriblement réduites par les chômages qu'imposait la chorée... Elle se désespérait, regardait sa fille, et, songeant au mort : « Charles avait bien raison ! Mon pauvre Charles ! On ne sait jamais ! »

Seule, la mère Brunier, promenant ses yeux noirs sur la fillette grêle, fine comme un lys, que devenait déjà l'enfant, voyait le salut dans Marguerite. Elle roulait dans sa tête chimérique des avenirs fous, des avenirs de richesses, des triomphes de théâtre... L'aïeule continuait le rêve dont la mère était revenue. Elle réédifiait le château de cartes abattu. Ah ! ces autres châteaux de cartes, construits par Eugène Féraud et renversés aussi par un coup d'ongle du sort ! Décidément toutes les existences humaines se ressemblent.

La vieille disait tout bas à Marguerite, lui soufflant des folies dans sa petite oreille rose : « Ne t'inquiète pas... quand on est à croquer, comme toi, on se tire toujours d'affaire ! »

Marguerite ne s'inquiétait pas d'elle-même. Seule-

ment, à douze ans, elle avait peur de sa mère vivante et malade, comme à huit elle avait eu peur de son père mort. Les crises de la souffrance secouaient les nerfs de l'enfant qui se sentait, elle aussi, gagnée par le magnétisme douloureux des névroses. Puis tout à coup elle regretta âprement cette pauvre dolente qui l'effrayait tant. Elle s'éveilla, un matin, stupéfaite, dans le délabrement du logis pauvre. L'ouvrière était morte. Maintenant Marguerite balbutiait ce nom qui lui faisait un effet cruel : *orpheline*.

— Maman à présent!... Maman!... Maman après papa!

A des années de distance, lorsqu'elle évoquait au milieu même de son luxe, ces souvenirs d'enfance triste, lorsqu'elle ouvrait, comme en le déchirant, son cœur à Noris, Marguerite Brunier retrouvait encore la sensation d'amère solitude qui entrait dans la chambre vide, dont la vieille aïeule allait faire un taudis. Et toute sa vie, toute sa triste vie de jeune fille lui remontait comme un sanglot. Elle revivait ce tête à tête lugubre avec cette grand'mère insensée qui ne développait en elle que des appétits de richesses, des instincts de révolte, des désirs d'impossible affranchissement. Il lui semblait qu'elle revoyait, dans son costume noir, bizarre comme les haillons d'une aliénée, cette pâle figure aux ombres jaunes, remâchant ses chimères, lui promettant une prodigieuse existence de joie, et la poussant, la poussant jour par jour, vers cette atroce vie, tapageuse et lugubre, qui était, depuis des années, la vie de Margot.

Et Noris frissonnait aussi — frissonnait jusqu'aux

os — la Chimère, ce spectre, l'ayant aussi poussée là où elle rencontrait Marguerite.

La folle qui avait été l'aïeule de Margot lui parlait du théâtre et de ses fortunes comme le pauvre Féraud parlait à sa fille des beaux songes d'or du roman. Le théâtre! Marguerite n'en avait ni le don ni le goût. Elle écoutait la vieille mère lui vanter les luxes des actrices, tout ce que donnent ces planchers poussiéreux qui ont remplacé les planches des trônes. Eh bien! puisque le théâtre était cela, elle entrerait au théâtre, Marguerite. Et, à l'atelier elle rêvait, à son tour, ce que la mère Brunier rêvait pour elle. Des frissons la prenaient quand elle songeait à ce qu'elle avait fait de sa jeunesse, de sa première jeunesse, de ces heures où, — en des jours printaniers semblables à ce soir d'Avril qui réunissait chez elle Noris et Gardanne, — elle restait à sa fenêtre, sentant en elle des éveils de puberté, comme des senteurs de vie dans les parfums du vent. Il y avait des femmes qui avaient été des jeunes filles, qui avaient eu des virginités, des rougeurs, des pudeurs! Comme elle les enviait! Ah! son avril gâché, sali comme la floraison des amandiers lorsque la grêle les coupe et fait tomber leurs blancheurs dans la boue! Toutes ses ignorances déflorées par cette vieille à demi démente, inconsciente, et éprise de l'impossible! Elle savait, Margot, ce que coûtait le réveil de tous ces songes! Elle se revoyait, conduite par la mère Brunier dans le cabinet du directeur d'un petit théâtre et elle avait encore sur ses yeux l'impression brûlante du regard de cet homme. Il lui avait pris la main en signant

le traité et jamais, jamais elle n'avait oublié cette grosse patte visqueuse. Des débuts ignorés dans un trou de faubourg, les obsessions des maigres cabotins de ces coulisses grasses, la nausée d'un tel métier, la révolte, la fuite, une misère féroce, la chute, le hasard mettant sur son chemin un bourgeois ennuyé, ni bon, ni méchant, ni débauché, ni généreux, ramassant presque par pitié cette jolie fille écœurée et la perdant paternellement, en lui donnant des conseils de morale pratique... Voilà. C'était son premier amour ! Pouah !

Et cet homme, aidé de la mère Brunier, avait fait de Marguerite Mlle Margot, échappée à la misère qui mord au ventre et livrée à cette misère de haute vie qui mord au cœur...

Quelle ironie ! Tandis que le père et la mère reposaient à Montmartre on ne savait plus où, dans le tas de la fosse commune — Marguerite n'ayant pas eu d'argent à l'heure voulue pour renouveler les concessions — la vieille mère Brunier, morte quand Marguerite était Margot, l'aïeule détestée, avait un monument de pierre, très cher, que Margot lui avait fait élever, non pour lui rendre hommage, mais pour voir ce nom : *Brunier* gravé sur une tombe. Et de ceux qui avaient eu ses premiers baisers honnêtes, Margot ne gardait plus rien dans la mélancolie de sa vie, rien que le vieux daguerréotype de hasard qui jaunissait, passait, s'effaçait, s'effaçait...

Jamais Noris n'avait oublié la confidence que lui avait faite ainsi, un jour, par hasard — car Margot n'était pas mélancolique, — la jolie blonde qui, après

avoir, comme on ramerait sur une galère, mené cette vie sans amour, se trouvait aujourd'hui flattée d'avoir inspiré une passion, — non, elle n'avait pas cette fatuité, — un caprice au marquis de Ferdys, moitié ami, moitié amant, mais plus jeune certes et plus charmant et plus amusant, avec ses cheveux gris bouclés, et qui frisaient presque la cinquantaine; plus séduisant cent fois encore que les élégants de la crème, les boudinés, les « pchutteux », les « juteux » qui avaient succédé à ceux de sa génération aux Gérard de Chantenay et aux Courmont-Canterousse sans les remplacer. Ce qui n'empêchait point Margot de répéter naïvement, en riant, pour finir, quand elle revenait sur ce passé devant Noris :

— Voulez-vous que je vous dise? J'aime assez M. de Ferdys. C'est un camarade! Mais, ma parole, — au fond du cœur, — eh bien! vrai, je n'ai jamais aimé personne!

— C'est peut-être pour cela que vous êtes heureuse, répondait Noris.

Et Margot, dans un éclat de rire :

— Bah! Est-on jamais heureuse? Moi qui vous parle, je finirai peut-être à l'hôpital!

Noris, qui songeait ainsi à ces confessions de la jolie fille qu'elle aimait pour sa franchise et dont elle acceptait, comme ce soir-là, l'invitation, elle qui se plaisait en sa sauvagerie, interrompit tout à coup les « racontages » de Gardanne en disant brusquement, comparant sa vie et celle de Margot à l'existence de la comtesse de Montépreux :

— Savez-vous ce que cela me prouve, votre histoire,

Gardanne? Oui, l'histoire de votre comtesse?... Ça me prouve que mon fameux axiome, à moi, n'est pas toujours vrai.

— Un axiome! Quel axiome? Vous avez un axiome

Et le journaliste s'amusait.

— Dites-le-moi. Cela me fera le mot de la fin... pour *votre* article!

— Eh bien! fit Noris, puisque axiome il y a, le voici : « *Quatre-vingts fois sur cent, la faute de la femme est le crime de l'homme.* »

— Oh! oh! dit Gardanne. Mais c'est un thème de conférence pour une révoltée de réunion publique, ça!... A deux pas d'ici, Salle Lévis, on vous applaudirait à tout rompre!

Noris haussa les épaules. Elle se souciait bien de la politique! La politique de la femme, c'est l'amour, qui révolutionne aussi et broie les destinées. Mais elle avait au cœur, avec un dédain et une amertume qui débordaient, une plaie toujours vive : le souvenir de cette trahison que lui rappelait là le nom de Chantenay, prononcé peut-être avec intention — qui sait? — par ce trappeur de l'actualité tenant à grossir son dossier de *copie*.

Le prince René Beaumartel de Chantenay! *Fleur de chic!* Le roi de Paris et que cinq ans n'avaient pas détrôné! Elle se mit peu à peu à parler de lui, d'abord comme d'un parisien quelconque, d'un être rencontré jadis et qui avait été un passant dans sa vie, puis — machinalement, par la pente des souvenirs — elle en arrivait, devant cet indifférent qui était Gar-

danne et cette fille inférieure à elle, mais bonne fille, à évoquer tout le drame de ses dix-neuf ans, aussi oublié de Paris qu'une pièce qui a quitté l'affiche.

Gardanne seul s'en souvenait peut-être, mais Gardanne se souvenait de tout, c'était son métier. Et Margot éprouvait une sorte de volupté de curieuse à entendre parler de René comme elle eût parlé elle-même de ce premier amant qui avait décidé de sa vie.

Le matin, Raymond rencontré, le soir Chantenay évoqué par un propos de chroniqueur, il semblait à Noris qu'elle avait cinq ans de moins, que le Grand-Duc n'existait pas et qu'elle se retrouvait face à face avec le prince. Mais quelle différence! René avait fait d'elle, vivante, une morte et s'il restait encore une passion en son cœur, il n'y en avait qu'une peut-être, l'envie de se venger de ses lâchetés à lui sur tous à la fois. Et elle s'en vantait hardiment, presque fièrement, devant le journaliste et devant la fille.

— Nous sommes ainsi, nous autres! disait-elle. Un homme nous trompe : ce sont les hommes qui payent!

Gardanne souriait, tandis que Marguerite approuvait et le jeune homme murmura, en jetant son cigare dans le cendrier :

— Il faut prendre garde... Si l'on vous prenait au mot on croirait que vous aimez encore le prince!

— Moi? Ah! Dieu! Je n'aime plus personne!

— Et le grand-duc?

— Je le respecte, je l'estime...

— Combien?... dit tout bas Gardanne à l'oreille de

Margot qui lui donna une petite tape sur les doigts pour le faire taire.

— Je suis, continuait Noris, très heureuse de l'avoir rencontré puisqu'il me permet de vivre à ma guise et d'obéir à ma propre loi, mais je ne l'aime pas et je ne crois pas qu'il tienne beaucoup à ce que je l'aime.

— Un père alors? demanda Gardanne, avec un sourire,en assujettissant son monocle devant l'œil droit — comme Chantenay.

Noris ne répondait pas.

— Eh bien! dit le reporter, si vous n'aimez plus personne, je ne parierais, point, moi, que le prince Beaumartel de Chantenay ne soit pas encore fou de vous!

— Ah! bah! fit Noris.

— Parfaitement. Je me suis trouvé avec lui à un souper donné par le Yachting-Club. On a parlé de vous, par hasard... Très gentiment du reste!

— Beaucoup d'honneur que me faisaient ces messieurs!

— Eh bien!... le prince avait l'air... comment dire?... il avait l'air gêné!

— Ah! bah! dit-elle encore.

— Mal à l'aise, positivement..... Surtout quand M. d'Yseux, le grand d'Yseux, vous savez, lui a demandé s'il ne vous voyait plus... Chantenay a répondu : « Plus du tout, » d'un ton très drôle...

— Qu'appelez-vous : très drôle?

— Triste, si vous voulez... ou vexé!...

— Ce doit être le second mot qui est le vrai. Mon cher monsieur Gardanne, j'ai dans mon salon une magnifique étude de Delacroix...

— Superbe ! dit Gardanne.

— Votre *Marocaine ?* demanda Margot.

— Ma *Marocaine*. Quand j'étais... ailleurs que chez moi... cette *Marocaine*, très-embue et piteusement encadrée d'une bordure noire, n'attirait même pas l'attention... Aujourd'hui, dans son cadre d'or flambant neuf, avec du vernis, elle fait un trou de lumière dans mon salon. Tout le monde regarde... « Ah ! tiens, mais c'est magnifique, ce que vous avez là ! C'est un Delacroix !... » Un peu de vernis, il n'en faut pas plus pour enthousiasmer les connaisseurs. C'est peut-être le vernis qui fait illusion à M. de Chantenay sur mon compte !

— Non, je vous jure, j'ai causé avec lui... Il y a... je m'y connais... un peu de remords dans son cas !

Noris se mit à rire franchement.

— Des remords ? Ah ! bah ! si ça pouvait se vendre à l'hôtel Drouot, ça monterait très cher. Un remords du prince René, une pièce rare !

Marguerite essayait de plaisanter, ne connaissant pas tout à fait Noris Féraud :

— Oh ! oh ! ce qui n'empêche pas que s'il se presentait jamais rue Jouffroy...

Noris l'interrompit, une flamme dans ses yeux :

— Je ne le recevrais pas.

— Vous auriez raison de lui faire faire antichambre, conclut Gardanne. C'est la bonne méthode, celle des dentistes : ça enlève la rage de dents et ça augmente la rage d'amour !

— Allons, dit Margot, votre bras, Gardanne !

Comme ils passaient de la salle à manger dans le

petit salon où Marguerite avait fait disposer le piano pour que Noris pût jouer, un domestique annonça M. de Ferdys, le père, qui arrivait, son claque sous le bras, en tenue d'Opéra, venant tuer le temps avant le ballet. Il était droit, bien pris, les moustaches en croc, toujours le même; le frère aîné de son fils.

Il venait raconter une histoire très dramatique, celle d'une écuyère américaine, fort jolie, qui s'était tuée pour un clubman, M. de Sableuse.

— Tuée pour de bon? fit Marguerite.

Gardanne avait bondi vers son chapeau, flairant un article, prêt à courir aux nouvelles.

— Pour tout de bon tuée!... dit M. de Ferdys. Empoisonnée. Elle avait même manifesté la ferme volonté de se suicider en se jetant à bas de son cheval emporté, en plein Cirque. Un peu de laudanum lui a semblé préférable.

Et il montrait le portrait-carte de l'écuyère qu'il venait d'acheter : une grande belle fille, blonde, une forêt de cheveux, avec des yeux hagards et un charme de sauvagesse. Une vraie femme.

— Il n'y a plus de femmes en Europe que les Américaines! dit le marquis en riant.

Marguerite répondit : « Eh! bien merci, » en riant à son tour, et Noris qui, debout devant le piano, regardait, à la clarté des bougies, le portrait de la jeune Yankée morte, les jambes nues dans son maillot d'écuyère, un gentil sourire courant sur ses lèvres maintenant violettes, demanda :

— Pourquoi n'y a-t-il que ces femmes-là?... Parce

qu'il n'y a qu'elles qui se suicident par amour?

Et comme Ferdys ne répondait pas :

— Elle a été bien sotte, Fanny Love, de se tuer pour Sableuse! Peut-être que si elle eût vécu, il se fût traîné à ses pieds pour lui dénouer ses brodequins!

Gardanne, pressé, affairé, prenait déjà congé de Marguerite, ayant hâte de courir au logis de Fanny Love, avenue Montaigne, mais n'oubliant pas sa fameuse série d'*Intérieurs Parisiens*, il ajouta tout à coup, tendant la main à Noris :

— Je vous prierai de m'accorder, comme Mlle Brunier vient de le faire aujourd'hui, une demi-heure de pose demain... chez vous... comme à un photographe, dit-il, en se moquant de lui-même.

— Pourquoi?

— Je voudrais vous *interwiever* et il me manque encore bien des détails... par exemple...

— Quoi?

— Eh bien! grâce à vous, l'autre jour, j'ai pu voir et je pourrais décrire votre salon... le boudoir... la bibliothèque... Mais vous ne m'avez pas tout montré... Il reste...

— La chambre? C'est juste! Une visite à une courtisane! La chambre à coucher de la maîtresse du grand-duc! Eh bien! ce n'est pas pour vous, ça, Gardanne, ça coûte trop cher!

Et Noris s'assit au piano, laissant le jeune homme un peu étourdi, mais ayant, en vérité, bien autre chose à faire qu'à répondre : un *intérieur* de Fanny Love morte, cela valait bien qu'on se pressât!

Il n'était pas sorti que Noris, machinalement, s'était mise à toucher du piano, comme pour s'étourdir elle-même, jouant rapidement, avec une nervosité singulière, maladive, comme si aujourd'hui, décidément tout — depuis la rencontre avec Raymond jusqu'à l'annonce de cette mort romanesque de l'Américaine — tout était combiné à souhait pour lui rappeler M. de Chantenay.

Le marquis s'était approché d'elle pendant que Marguerite, qui ne savait pas une note de musique, écoutait, ravie.

— Qu'est-ce que vous jouez là? demanda M. de Ferdys.

— Du Mendelssohn.

— C'est charmant.

— Oh! ça ne remplace pas le ballet, mon cher marquis, mais c'est mélancolique et cela me plait. Quand je joue cela, — c'est très-drôle — je me revois toujours telle que jadis, en robe blanche de communiante, avec un voile tout blanc, flottant autour de moi comme un nuage ou comme des ailes. On n'est qu'une gamine alors, et ce voile blanc vous fait rêver! On se croit déjà une fiancée... Fiancée!... C'est un joli nom!

Elle cessa brusquement de faire courir ses doigts sur le clavier et fermant le piano avec une soudaine violence :

— Allons, allons, ne jouons pas ça! C'est de la musique d'honnête femme!

Et elle se retourna, sur le tabouret, du côté de Margot qui la regardait, étonnée.

M. de Ferdys ressentait toujours une impression de pitié très particulière lorsqu'il rencontrait Noris. Il la trouvait charmante avec ses yeux profonds et ce sourire triste qui lui donnait une sorte de poésie inquiétante, mais surtout — connaissant les femmes, — ce qui lui plaisait en elle c'était sa franchise et la fierté qu'elle gardait, une franchise d'honnête fille. Le marquis se disait souvent que, n'ayant pas rencontré sur sa route le petit prince de Chantenay, cette Noris serait aujourd'hui la créature la plus accomplie du monde. Un esprit droit, une loyauté à toute épreuve, beaucoup de vaillance et, dans cette situation de maîtresse du Grand-Duc qui eût fait éclater de vanité toutes les petites têtes des petites demoiselles, n'éprouvant d'autre sentiment qu'une sorte de mélancolie amère et la nostalgie de l'humble existence d'autrefois.

Ce sentiment, Ferdys le retrouvait, chez Noris, en toute circonstance, et maintenant précisément dans le geste même qui lui faisait refermer le piano sur la symphonie de Mendelssohn comme un couvercle de cercueil sur un mort.

Le marquis, avec son flegme de vieux parisien, prenant toutes choses comme un spectacle, comparait alors cette pâle Noris à la jolie blonde stupéfaite, qui se demandait ce que pouvait donc bien avoir son amie à montrer comme cela ses nerfs.

« Ah ! ce n'était pas Marguerite, se disait Ferdys, non ce n'était pas Margot, qui pouvait ressentir de ces mélancolies-là ! » Et c'est bien pourquoi Margot lui plaisait sans l'intriguer et l'amusait sans le passionner. Il eût

été bien surpris si Margot lui eût conté ses visites au cimetière et les ressouvenirs amers qui lui venaient parfois, à elle aussi. Il en eût été stupéfait, mais bah! Ferdys savait, dès longtemps, qu'avec les femmes il y a toujours une stupéfaction à attendre!

La soirée était finie et Noris éprouvait comme un besoin d'être seule et de songer. Le piano fermé, elle se leva, tendant la main à Marguerite :

— Bonsoir! dit-elle.

— Vous partez?

— Oui.

— Une tasse de thé, au moins, chère amie!

— Non... merci... je ne sais pas ce qui vient de me passer par la tête... Je sens que je deviens maussade... Je vais me cacher, comme les enfants!

— C'est votre musique, dit Marguerite. Moi aussi, cela m'attriste toujours. Voyons, vous ne restez pas?

— Non. J'ai peut-être aussi une lourdeur de tête. Le soleil d'Avril! A bientôt.

— Je vous accompagne, dit Ferdys... Mon coupé est là, je vous dépose à votre porte.

Marguerite riait.

— Si j'étais jalouse pourtant!

— Jalouse?

— Oui, oui, mon cher marquis, vous avez un faible pour Noris... Je ne suis pas la seule, à Paris, pour l'avoir remarqué!

— Eh bien! tant mieux; cela prouve que j'ai la franchise de mes sentiments. C'est vrai, je suis un des grands admirateurs de Mlle Féraud!

— Comme performance ? dit Noris en regardant froidement le marquis.

Il comprit toute l'amertume du mot et d'un ton sérieux :

— Je n'admire que ce que j'estime ! fit-il en tendant la main à la jeune femme, avec un joli geste élégant où il mettait toute sa gentilhommerie.

Elle fut touchée du mot, prit cette main et, la serrant de ses doigts qu'une émotion rendait nerveux :

— Vous êtes toujours excellent et exquis... Ah ! qu'on a bien raison de dire que vous êtes le dernier marquis, mon cher Ferdys !

Ferdys devint presque grave.

— Pardon... Je ne suis pas le dernier... Il y a mon fils !

Noris ne répondit rien. Margot, qui la regardait, remarqua qu'elle était devenue très sérieuse et qu'elle avait pâli un peu.

— Quand vous reverrai-je ? demanda Marguerite à Ferdys, quand il prit congé.

— Demain... Après-demain !

— Quand il vous plaira, fit la jolie fille. Mais, vrai, mon cher, nous nous voyons si peu qu'on pourrait nous croire mariés pour tout de bon !

— Oh ! dit le marquis en riant, pardon !... Si nous étions mariés, vous ne me verriez pas du tout !

Il baisa galamment la main potelée de Marguerite, inclinant ses cheveux gris, frisés et comme poudrés, sur ces ongles roses, et cette douce chair qui sentait bon, puis, alerte, avec une grâce de joli homme,

il s'effaça pour laisser passer Noris, mit un vêtement gris, dans l'antichambre, par-dessus son frac, tandis que la jeune femme s'enveloppait d'une pelisse et ils sortirent, Noris refusant le coupé et voulant marcher, sous ce ciel de printemps dans le vent frais, jusqu'à son hôtel.

C'était, au bout de la longue rue à peu près déserte, comme une promenade à travers une banlieue élégante. Le marquis et Noris allaient à pied, elle appuyée à son bras, avec un sentiment de confiance profonde, reconnaissante de ce mot « estime » qu'il avait prononcé tout à l'heure, avec une fermeté voulue.

Elle devinait que la sympathie de M. de Ferdys était vraie. Dans l'aventure violente comme une bourrasque où ses espoirs et sa foi avaient sombré, elle était certaine que le marquis avait pris son parti, à elle, contre son neveu. Le père devait penser d'elle ce qu'en pensait le fils. Et cela lui semblait curieux, cette journée commencée, le matin, avec le jeune marquis, côte à côte dans une allée du Bois et terminée là, dans ce coude à coude d'une promenade lente, le long de la rue déserte où des ombres rares passaient et où les lanternes du coupé de M. de Ferdys suivant derrière, semblaient deux énormes yeux qui veillaient.

Elle n'éprouvait pas, en se trouvant avec le marquis, cette impression de contentement délicieux, de rajeunissement par le souvenir, qu'elle avait ressentie en rencontrant Raymond; mais l'*autrefois*, — ce parfum que le jeune homme semblait porter sur lui comme une capiteuse essence, — cet *autrefois* qui gardait, pareil

au vent salin de la mer, l'odeur et le goût des larmes, elle le retrouvait aussi avec le père; et tout ce qui avait été ses chimères et ses déceptions il y a cinq ans, réapparaissait devant elle; oui, par deux fois aujourd'hui ce passé revenait, se dressait aux yeux de Noris, comme si l'Allée des Poteaux verdie par l'Avril et la rue Jouffroy enveloppée de ténèbres eussent été peuplées de fantômes.

Et, jusqu'à son hôtel, elle parla au père de ce fils qu'elle avait revu le matin même. Il en était très fier, Ferdys. Raymond promettait d'être un officier admirable. Un homme utile.

Utile! Alors le marquis, se raillant lui-même, comparait son existence de mondain heureux à l'âpre vie, obscurément glorieuse, que Raymond avait acceptée.

Quelle différence entre lui et son fils!

Sans doute il avait eu, lui, à l'occasion, ses heures de bravoure, comme tout le monde, mais par échappées, au moment du péril: — une partie d'héroïsme entre deux parties de plaisir. Il s'était bien battu, soit. Mais qu'est-ce que c'était que ça?

Tandis que Raymond! Toute sa vie, toute une vie donnée à une noble tâche! Ses vingt ans offerts à son pays, sa jeunesse passée sur le pont d'un navire, des paquets de mer menaçant de l'arracher de son banc de quart, tandis que le père faisait, au Cercle, une partie de baccarat. Quelle drôle d'antithèse et qui faisait sourire le marquis, mais d'une façon singulière!

— Le plus curieux, disait-il à Noris, tout en mar-

chant, c'est que celui de nous deux qui aura fait avec l'existence un marché de dupe, ce n'est pas lui, c'est moi!... Je commence à m'apercevoir que c'est terriblement monotone, la vie de Paris, et que s'il est encore possible d'entrer, à cinquante ans, au foyer de la danse sans y paraître trop fané ou trop ridicule... dans sept ou huit ans... euh! euh!... Ah! en huit ans, on tombe dans les Géronte!

— Vous, marquis? Vous serez jusqu'à la fin de vos jours le plus jeune des Parisiens!

— Ne craignez rien, je ne me laisserai pas devancer par ce diable de ridicule... Je m'enterrerai vivant à Ferdys ou ailleurs...

— Comme Charles-Quint?

— Si vous voulez. Et je fonderai des prix de vertu pour les villageoises, comme il fabriquait des horloges.

— Eh bien! dit gaiement Noris, je ne m'y fierais pas, moi, si j'étais homme, à des prix de vertu couronnés par vous!

Elle lui savait gré, d'ailleurs, de ces espèces de confidences qui lui prouvaient, encore une fois, l'estime dont le marquis lui avait parlé. Il se livrait à elle, tout naturellement, comme une âme confiante à une nature loyale. Il n'eût pas dit la moitié de cela à Margot, qui lui tenait pourtant de plus près. Mais, cette Noris, il lui semblait vaguement qu'il lui devait, comme pour effacer le souvenir de René, une sympathie et un dévouement. Il la traitait comme une amie, trouvant d'ailleurs un charme à l'amitié des femmes, la plus

sûre des amitiés quand elle ne précède ni ne suit l'amour. Et alors, dans le laisser-aller de ces confidences, dans cette nuit de printemps parisien, où passaient des bruits vagues de sourds roulements de voitures qu'on ne voyait pas, de lointains sifflets de locomotives, le marquis de Ferdys, parlant de Raymond, laissait voir maintenant, affichait avec joie tous les beaux espoirs que lui donnait ce fils. Glorieusement il le montrait dans le présent, honoré de tous, brave, intelligent, instruit comme personne, et, dans l'avenir, illustre peut-être, marié à quelque brave fille digne de lui — une provinciale, disait Ferdys en riant — et donnant au sportman devenu ganache des bulletins d'expéditions lointaines pour le rendre gai, et de beaux enfants se roulant sur les pelouses de Ferdys, pour consoler, avec la jeune marquise, le vieux marquis de l'absence du père.

Marié ! Raymond marié !

Ferdys, qui avait trouvé le mariage insupportable pour lui, le trouvait admirable pour son fils. Il bâtissait, en s'y logeant, des châteaux en avenir dont Raymond était le châtelain avec quelque jolie jeune fille pour châtelaine. Et sans trop s'expliquer le sentiment confus qu'elle éprouvait, Noris avait comme une oppression sur la poitrine et, dans les yeux, des larmes à ce rêve de famille, en écoutant l'aïeul se révélant là ironiquement sous le viveur, avec des appétits de paternité et un besoin de tisonner au coin du feu.

C'était peut-être ces bouffées de printemps passant dans la nuit; mais elle sentait, au cœur, un étouffement, une angoisse, et en elle des envies de sangloter

Pourquoi aussi Ferdys avait-il apporté là cette photographie de la petite Yankée, et raconté cette histoire de Fanny Love se tuant bêtement pour Sableuse comme elle avait eu la tentation de finir, elle, dans le petit hôtel de M. de Chantenay? Encore une fois, du matin au soir, le sort s'était fait comme un méchant plaisir à la ramener atrocement vers ce passé, ce cruel et méprisé passé.

Et, comme pour ajouter à cette ironie, les rêves de Ferdys, ses projets pour Raymond, semblaient à la jeune femme une mélancolie et une ironie nouvelles. Elle avait envie de se moquer de ce tableau de Greuze esquissé, tout en marchant, par ce clubman jouant les patriarches entre une visite à Marguerite Brunier et une apparition au foyer de la danse. Il quitta Noris au seuil de sa porte et, quand elle eut sonné, il lui baisa la main, monta dans son coupé. Alors elle rentra, gravissant lentement, comme si une tristesse eût appesanti son pas, l'escalier qui menait à sa chambre.

— Il y a une dépêche pour madame, là-haut, dit le domestique.

— Ah ! fit-elle, sans que cette promesse d'inconnu éveillât rien en elle, aucune inquiétude ou aucun espoir.

Elle n'avait dans le monde personne qui pût lui envoyer une dépêche lui apportant une nouvelle qui la fît sourire, frissonner ou tressaillir seulement, — personne, personne...

— Où est cette dépêche? demanda-t-elle à sa femme de chambre en entrant dans le cabinet de toilette précédant cette chambre à coucher dont Gardanne, tout

naturellement, comme si le secret de la vie de Noris appartenait au premier venu, voulait donner la description dans les chroniques.

La dépêche était posée sur le marbre même de la toilette, parmi les brosseries d'ivoire chiffrées d'argent, et Noris la prit en s'asseyant devant sa glace, entre les candélabres allumés, pour que sa femme de chambre la décoiffât. Et elle lut la dépêche alors : une dépêche venue de loin, du Caucase, où le grand-duc Vassili passait une inspection, se rappelant, à Tiflis, que c'était précisément la veille du jour où il avait eu la bonne fortune de rencontrer Noris à Nice, et lui envoyant, avec ses souhaits de dévouement, un joyau d'une certaine rareté, disait-il, bijou d'art byzantin, qui, déjà expédié, parviendrait à la jeune femme en même temps que la dépêche, sous le couvert de l'ambassade.

Noris lisait avec un complet détachement, une indifférence blasée, cette dépêche dont le ton un peu froid, presque diplomatique, n'avait rien de bien amoureux mais qui, dans le souvenir apporté, dans l'espèce de célébration d'un anniversaire, à distance, dans ce salut de Tiflis à Paris, contenait plus d'affection sincère peut-être, ou d'estime, comme disait Ferdys, — d'estime! - que bien des banalités parisiennes.

Il y avait un écrin, sous enveloppe cachetée de rouge, aux armes de Russie, sur le marbre de la toilette.

Noris l'ouvrit, examina la croix moscovite aux émaux précieux, d'un bleu doux et d'un rouge saignant, qui entouraient une exquise figurine de Christ émacié, maigre et dolent, et, regardant ce crucifié, ces incrus-

tations d'émail, cette joaillerie d'un art évanoui, séculaire :

— Ce pauvre Grand-Duc! songeait-elle. C'est pourtant peut-être lui qui m'aura aimée le plus au monde! Et tout simplement, parce que je ne l'aime pas et que lui-même ne m'aime pas d'amour!

Et, riant presque, elle dit tout haut, sans que Sylvine, sa femme de chambre, les yeux rivés sur la croix russe que Noris tournait entre ses doigts, écoutât beaucoup :

— La vérité de la vie, c'est de se laisser aimer sans aimer soi-même... Oh! je vous en prie, Sylvine, vous me tirez les cheveux, ma fille. Faites donc attention!... Vous m'avez fait mal!

III

Le samedi qui suivit la rencontre de Raymond et de Noris au Bois, le lieutenant de Ferdys entra au Cirque par désœuvrement. Il était allé, la veille, écouter l'opérette nouvelle. L'opérette et le Cirque, c'était un peu de ce *tout Paris* dont on parlait tant à la table des officiers, dans les mers du Sud, avec des soupirs : « Ah ! si nous étions sur le boulevard ! Et les Variétés !... Et les chansons de Judic !... Et les samedis du Cirque ! » Pour ces expatriés, le moindre morceau de journal apportant, au bout du monde, quelque vieille nouvelle, le compte rendu d'une pièce déjà morte, évoquait tout le charme même et le montant de Paris. Souvent, là-bas, Raymond était tombé, en haussant les épaules, sur quelque chronique mondaine, d'un style franco-international très bizarre, où il lisait :

« Hier, beaucoup de monde, — des shooters *sterling* — au water bull du Gun Club, au Bois de Boulogne. Il y a eu plusieurs matchs entre le prince de Chantenay, M. Goodson et le comte del Santo. Autour du bull-trapp, beaucoup d'amateurs du pur high-life se faisaient inscrire pour la poule handicap. »

Et cet argot anglo-français le reportait alors vers ses années de prime jeunesse, évoquait l'élégance im-

pertinente de René, et aussi, et surtout, le sourire triste. les yeux troublants de Mlle Féraud... Noris !...

Depuis son départ de France, Raymond de Ferdys était à peu près demeuré le même. Il n'avait réellement pas vécu, ou plutôt il avait vécu dans l'absolu de la passion et de la conscience; habitué dans la solitude de la cabine, en ses réflexions du banc de quart, à aller droit au fond des choses, à prendre le devoir dans son austérité la plus profonde, tout en dépouillant la vie des préjugés dont on l'embarrasse. C'était une façon de philosophe en uniforme, et l'espèce de soldat solitaire, d'épave humaine abritée par un drapeau qu'est le marin, se doublait en lui d'un songeur bizarre, inquiet des destinées de son pays, de l'avenir, de toute une série de problèmes parfaitement indifférents aux superficiels ou aux sceptiques. Sévère, franc avec cela, et pur comme une barre d'or.

Raymond s'était fait une pensée à lui avec les livres qu'il avait lus et avec ces marins qu'il coudoyait, interrogeait, les aimant pour l'inconscience même de leur quotidien héroïsme, se plaisant avec ces obscurs, trouvant une poésie à leur tâche vaillamment faite dans un dévouement ignoré et comme emporté par le vent du large. Lorsqu'on l'avait appelé, à Paris, au poste qu'il occupait auprès du ministre, Raymond avait éprouvé moins d'orgueil que de mélancolie. Il ressentait de la tristesse à quitter ses gabiers aux joues cuites comme des briques au soleil. Il aimait cette vie flottante du navire. L'odeur de la mer lui plaisait. Mais c'était un honneur que lui faisait M. Pradier du Resnel. A Paris,

du reste, dans les bureaux du ministère, le jeune officier aux idées nouvelles, pouvait être utile, vivant côte à côte avec le ministre. Et puis il verrait son père, ce diable de marquis dont l'éternelle jeunesse faisait vivre encore les reportages! Raymond l'avait retrouvé, en effet, ce galant Ferdys, aussi jeune qu'il l'avait laissé, la moustache retroussée et les cheveux blanc d'argent toujours bouclés et toujours solides. Le fils avait vieilli, le père semblait rajeuni.

Rajeuni peut-être aussi par le retour de cet enfant qui ressemblait à un jeune frère et qu'il promenait, dans Paris, orgueilleux de se montrer avec l'officier comme avec une conquête et appuyant son épaule, avec des tendresses heureuses, contre l'aiguillette d'or de l'aide de camp de l'amiral.

Il semblait à M. de Ferdys qu'il avait là un camarade plus jeune, un ami, et que ses quarante-neuf ans devenaient des vingt ans en se promenant ainsi, bras dessus, bras dessous avec l'officier. La gravité de Raymond l'étonnait bien un peu, mais ne lui déplaisait pas. Au contraire, il se sentait caressé dans son orgueil quand son fils lui contait ses campagnes, les dangers courus, telle expédition dramatique, la nuit, aux Marquises, alors qu'une troupe de Kanaks avait entouré la poignée d'hommes qu'il commandait.

— J'ai bien cru y rester, disait Raymond, souriant. Mais j'étais décidé à ne pas me rendre. Un soldat qui se rend, c'est un monsieur qui fait des excuses sur le terrain!

En rapprochant les dates, le marquis de Ferdys éprou-

vait, dans sa fierté, une singulière impression d'embarras aussi à se dire, encore une fois, que, tandis que Raymond entendait siffler, là-bas, les balles des Kanaks, il inaugurait, ce jour-là, l'Exposition des Aquarellistes et finissait sa soirée chez Marguerite Brunier qui donnait un bal.

Alors, il contemplait l'énergique figure de Raymond, il attirait à lui le jeune homme, l'embrassait, lui disait, tout bas, doucement, tendrement : « Tu vaux mieux que moi, petit, » et se sentait ainsi amnistié à ses propres yeux par ce noble fils qui portait son nom. Il avait vu des courtisanes qui s'étaient réhabilitées en faisant de leur fille une honnête fille. Eh bien! il leur ressemblait un peu, le beau Ferdys, avec cette différence qu'il n'avait pas, en sa vie, une tache : adorant les courtisanes et méprisant les âmes de courtisans.

Raymond n'essayait point de faire entendre à ce mondain, brûlant sa vie au gaz de Paris, une morale inutile. Au surplus, il ne s'en reconnaissait pas le droit. Il trouvait naturel que son père traitât l'existence à sa guise comme il entendait qu'on lui laissât, à lui, comprendre la vie à son gré. Chaque individualité — c'était une de ses théories — devait agir, en ce monde, selon sa conscience. Sa conscience, à lui, lui criait : *devoir*. Et c'était tant pis si celle du marquis ne murmurait à l'oreille de M. de Ferdys que le mot : *caprice!* Le certain, c'est que Raymond de Ferdys adorait son père et l'estimait de toute son âme en le plaignant de tout son cœur.

Quant à René de Chantenay, son cousin, le lieutenant

de Ferdys ne s'en inquiétait pas. C'était pour lui, plus que jamais, un papillon de Paris, voletant, tourbillonnant, faisant du bruit, inutile et tapageur. Il le laissait pour ce qu'il était. Il lui gardait même une vivante rancune de cette aventure passée et jamais il n'avait oublié les raisonnements égoïstes du jeune prince. L'image de Noris était là pour rappeler ce souvenir à Raymond, qui retrouvait partout, dans une irritante obsession, le regard franc et le fin profil arabe de la jeune fille.

L'autre matin il avait éprouvé une joie à la retrouver. Il lui semblait que Paris maintenant était plus peuplé, qu'il y avait, s'il le voulait, un but, à présent, et Raymond était allé, rue Jouffroy, devant l'hôtel de Noris sans oser entrer ou plutôt se donnant le plaisir bizarre de prolonger cette sorte d'irritation ou de chatouillement d'âme où la rencontre de Mlle Féraud l'avait mis. Il regardait, en passant à cheval, la façade aux briques rouges, les vitraux aux grandes baies, la porte fermée par où Noris pouvait se montrer, et il lui plaisait de ne pas s'y arrêter, de laisser là cette porte close, comme si, une fois ouverte, un inconnu eût, pour lui, commencé dans sa vie.

Il allait cependant au Bois, à l'heure même où il avait rencontré Noris, dans l'allée des Poteaux. Il eût aimé la retrouver là, sur cette route qui n'était pas la maison où un autre avait le droit d'entrer, quoique Mlle Féraud ne reçût, disait-elle, personne. Mais, au Bois, Noris n'était plus revenue. Elle attendait peut-être que Ferdys se montrât chez elle.

Raymond ne songeait guère que, ce samedi où il entrait au Cirque, était le jour spécial, le jour choisi par les élégances, le jour des cohues qui semblent rechercher l'ironie de certaines promiscuités et des coudes-à-coudes singuliers.

Le samedi soir, le prince René Beaumartel de Chantenay ne manquait jamais de se montrer au Cirque. C'était le jour officiel, poinçonné par le chic, le jour étiqueté comme le mardi de la Comédie-Française et le mercredi du Walhala-Théâtre. Raymond de Ferdys devait rencontrer là son cousin, certainement. René eût tout quitté pour arriver à l'heure exacte, après l'entr'acte, et étaler sa cravate blanche à l'entrée des écuries. Il lorgnait, se savait lorgné et demeurait là, sous le feu des jumelles, aussi admirablement impassible que son père sous les boulets des canons russes. C'est ainsi que *Fleur de Chic* montrait qu'il avait de la race.

En entrant, ce fut justement le prince que Raymond de Ferdys aperçut tout d'abord, en face de lui, de l'autre côté de la piste, très entouré par un tas de petits jeunes gens presque imberbes qui détaillaient, des pieds à la tête, la tenue de Chantenay pour l'imiter, plus tard, avec la précision d'un calque.

Raymond regarda. Le prince René étalait le costume de soirée dans toute la rigueur de la mode, la mode de demain — la mode de l'année prochaine — l'habit collant, aux pans arrondis avec de petits revers, et le col en satin, un gilet blanc à quatre boutons, l'escarpin décolleté et pointu, presque à la poulaine, et sur l'oreille

le chapeau haut de forme, les bords larges et cambrés, le chapeau prince de Galles, que les pasticheurs de *Fleur de Chic* s'étudiaient à camper géométriquement à la ligne exacte, tentés de prendre au compas mesure de l'inclinaison officielle. Ces petits détails échappaient à Raymond, mais il voyait fort bien, — lorgnant, lui aussi, son cousin — le gardénia que portait René à la boutonnière, les bagues qu'il avait aux doigts, le prince étalant sa main nue, car Chantenay ne portait plus de gants, laissant toujours voir ses mains, excepté le matin pour le sport ou le soir pour conduire une femme ou pour valser.

Raymond entendait, autour de lui, détailler par les connaisseurs ou les imitateurs, la tenue de René. On trouvait décidément le prince très *swell*. Plus de chaîne au gilet : un simple cachet au bout d'un ruban de moire noire. Au plastron de la chemise, au lieu d'un gros bouton, deux boutons faits d'un œil de chat ou de rubis entourés de petits diamants : — très pur tout ça ! Décidément personne, pas même le petit duc, ne démolirait Chantenay. Très correct, très anglais, tout à fait correct, Chantenay ! Il n'y avait que lui ! On parlait déjà d'un petit chapeau pour bains de mer, qu'il allait inventer ; il le faisait fabriquer lui-même, en Angleterre. On ne porterait que ça en Août sur la plage. Mais Chantenay l'arborerait dès le mois de Juillet. On allait voir ça. Toujours bon premier, ce diable de *Fleur de Chic !*

Au milieu de ces spectateurs extasiés de la tenue du prince, Raymond de Ferdys éprouvait une sensation très singulière. Il s'irritait, ressentant de nerveuses

envies de s'éloigner brusquement, d'échapper à ces bavardages; et pourtant la niaiserie même de ces propos l'attachait là par le magnétisme bizarre qu'ont les banalités. Il éprouvait une sorte d'amère révolte contre ces sottises, et il se demandait en quel pays nouveau il tombait tout à coup, à la descente de son navire.

Il regardait, avec des yeux stupéfaits, le spectacle de la salle qui, cent fois plus que les exercices des acrobates, émoustillait la cu iosité des habitués qui l'entouraient.

Les *aficionados* se tenaient debout à l'entrée du ring, cravatés de blanc, le jonc à la main et, pendant qu'on tendait des cordes ou qu'on préparait des poteaux, s'avançaient parfois pour mieux jeter le regard circulaire des amateurs et juger de la valeur de la *chambrée.* Raymond, mêlé à eux, faisait, comme eux, quelques pas en avant, entendait les propos échangés, s'étonnait du mélange des noms cités autour de lui, au hasard des lorgnettes, de cette purée singulière de grandes dames et de filles, côte à côte, sur les mêmes bancs. Il entendait les biographies, les secrets dits tout haut, des détails scandaleux entrecoupés de rires, et, s'éloignant ensuite, grisé et mal à l'aise, il se demandait si c'était bien là Paris, cette crême et cette mousse de Paris, dont ses camarades, demeurés sur le *Montcalm,* rêvaient avec envie, à cette heure même, là-bas, dans les mers de la Chine.

Par la découpure géométrique de l'entrée, le Cirque apparaissait, avec la clarté de ses lustres, le fouillis de ses têtes, les caresses des toilettes claires, des cravates

blanches, des éventails rouges, les scintillements de quelque parure envoyant des éclairs parfois, comme si, çà et là, dans cette foule, fût tombée quelque goutte de diamant.

Puis Raymond se rapprocha lorsque quelqu'un — il ne savait qui — dit, tout près de lui :

— Tiens, Noris !

— Noris ?

Il ressentit une espèce de contraction dans la poitrine, comme un étouffement passager. Noris était là. Où était-elle ? Sa lorgnette cherchait, dans le tas des spectateurs, sans trouver. Celui qui avait parlé de Noris s'était peut-être trompé. Raymond, cependant, tenté de partir il n'y avait qu'un moment, restait décidément, et essayait de saisir une indication parmi les propos qui lui venaient, dans le brouhaha des préparatifs d'un tour de trapèze.

Des lambeaux de phrases accrochés et recousus par lui, le faisaient, avec plus d'attention, interroger du regard ce cirque plein de monde. Des jeunes gens parlaient de Noris, du prince, du Grand-Duc et mêlaient à tous ces noms qui sautaient au cœur de Raymond plus qu'à ses oreilles, un autre nom de femme dont il entendait dire tout bas, par quelqu'un :

— Elle est folle de Chantenay, folle littéralement !

Alors, Raymond saisissait cette sorte de chuchotement rapide :

— Tais-toi donc !

— Oh ! il n'y a pas d'indiscrétion, là-dedans. C'est le secret de Polichinelle. On dit qu'il va même l'épouser !

— Ah bah ! Chantenay cadenassé !

— *Fleur de Chic* chez M. le maire ?

— Don Juan marié?

— Officiellement ! Pleurez, boudoirs !

Ferdys avait parfaitement entendu le nom de la femme. La comtesse de Montépreux. Jacqueline de Montépreux. Un grand nom de France, cité là, entre deux surnoms de demoiselles, à deux pas d'une écurie, parmi les cancans des habitués du Cirque.

Raymond l'avait entrevue, autrefois, quand elle était jeune fille, cette comtesse de Montépreux, et il l'avait vue en visite chez la princesse de Chantenay avec Mme de Wertenheym, née de Langrenon, sa mère. Il en avait gardé comme un éblouissement passager, mais plein de clartés. Cette grande jeune fille autrichienne, et cependant française encore par sa mère, blonde, mince, lui paraissait alors virginale et élancée comme un beau lis. Et maintenant il la retrouvait, Mlle de Wertenheym, assise dans une stalle de Cirque, à côté de la petite vicomtesse de Blignac, veuve comme elle, toute blonde, toute frisée, celle que l'on appelait le Caniche Infidèle. Les deux femmes avaient tout à l'heure changé de place, se trouvant trop rapprochées des chevaux, et Mme de Montépreux avait détaché sur le velours rouge des stalles et le liséré blanc des banquettes une superbe toilette blanche, dissimulée sous un manteau de velours frappé, couleur de vieil or et fouetté du sable jaune qui jaillissait sous les fers des chevaux.

Maintenant, Jacqueline de Montépreux, avec sa

haute taille fière, des cheveux blonds ardents, à prendre à poignées, portant droite sur un cou superbe sa belle tête impérieuse, promenait l'insolence de son regard sur tout ce Cirque qui la lorgnait avec un acharnement admiratif.

Oh! elle ne s'en troublait guère! On pouvait détailler sa beauté sans y trouver un défaut. Des épaules splendides dont le manteau, glissant à demi le long du corps sur la stalle, découvrait maintenant l'opulente courbe, une taille et un sein merveilleux, placé bas, laissant deviner la poitrine gonflée d'un sang clair courant sous le rose affiné de la peau.

Sa robe blanche, échancrée, la faisait presque comme décolletée, pareille à ce portrait fameux où, sur la couronne de ses cheveux blonds, frisés sur le front et tombant lourdement, en une masse d'or, sur la nuque, le peintre l'avait peinte une étoile dans la chevelure comme un croissant au front d'une Diane. Deux diamants brillaient, comme deux gouttes d'eau coulant sur une fleur vivante, aux oreilles de cette jeune femme, hautaine comme une déesse aux yeux bruns. Pas d'autre bijou. La splendeur seule de la jeunesse et de la chair. Raymond n'entendait, autour de lui, que des murmures avides, des éloges pimentés où revenait le nom de René. Il y avait autour de Chantenay des jalousies narquoises et, sur le nom de Montépreux, des plaisanteries infinies. Il avait bien fait de mourir, le pauvre comte! Et ce Chantenay avait une chance à lui d'être adoré, positivement adoré, par une créature aussi admirable que la comtesse!...

— Le plus drôle, dit encore quelqu'un, c'est que Mme de Montépreux lorgne maintenant Noris !

— Où cela, Noris? demandait un autre. Ou prenez-vous Noris?

— Là-bas, à trois rangs au-dessous de l'orchestre!

— Très bien, je vois!

Et Raymond, suivant l'indication que cet inconnu cravaté de blanc donnait à un autre, retrouvait aussi Noris dans cette foule, la regardant longuement, trouvant, au bout de sa jumelle, cette figure fine et pâle, cette bouche un peu ironique, ce regard pensif, profondément triste et plein de lueurs assoupies, qu'il n'avait jamais oubliés, jamais. Noris était là, en toilette sombre, aussi correcte que Mme de Montépreux pouvait paraître excentrique, et elle parlait quelquefois, rarement, à une jolie fille blonde qui se penchait vers elle, et riait sans que le visage de Mlle Féraud sourcillât.

Raymond entendit, autour de lui, nommer la belle blonde : Marguerite Brunier.

— Margot, dit un jeune homme.

Le nom fit à Raymond de Ferdys l'effet d'une sorte d'injure. Il lui déplaisait qu'on parlât ainsi tout haut de cette fille et qu'on accolât ce nom de Margot à celui de Noris.

Décidément il éprouvait un violent sentiment de malaise dans ce Cirque. Il lui semblait qu'on y manquait d'air. Cette mêlée, ce coudoiement de grandes dames et de filles lui répugnait. Il s'étonnait moins de rencontrer Jacqueline de Montépreux dans cette cohue

que d'y trouver Noris. Mais réellement tout cela lui donnait sur les nerfs, l'exaspérait, l'écœurait. Eh! qu'était-il venu faire là, bon Dieu! Il n'avait plus maintenant qu'à y rencontrer son père, un gardénia à la boutonnière, et offrant son bras à Marguerite Brunier.

Margot, la maîtresse du marquis de Ferdys! Noris, la maîtresse du Grand-Duc! Jacqueline de Montépreux, la maîtresse du prince de Chantenay!

Et, de tous côtés, dans ce Cirque, on pouvait sans doute retrouver de pareils couples hasardeux, des amourettes de cette trempe! Raymond en avait la nausée. Il ressentait soudain la nostalgie des nuits d'insomnie, dans les veilles du banc de quart. Il avait des envies de retrouver ces solitudes, ces devoirs, ces rêves, de rembarquer avec joie! Et, sautillante, dansante, ironique, la musique de quadrille qui accompagnait maintenant les exercices d'un acrobate souffletait plus cruellement sa tristesse que ne le faisaient, là-bas, les écumes mêmes de la mer.

— Allons-nous-en!... dit-il presque tout haut, se parlant à lui-même.

Et il alla, erra, cherchant l'ouvreuse à qui il avait remis son pardessus, ne la trouvant pas, tournant par les corridors, autour de la piste, et, tout à coup, se rencontrant brusquement, à l'entrée des écuries, devant son cousin René qui, entouré d'un bataillon volant de petits jeunes gens, guettait la comtesse de Montépreux et lui offrait le bras pour la guider jusqu'aux box des chevaux.

La comtesse, dans cette poussée de l'écurie où traînait

un relent bizarre, fait des odeurs mêlées du cheval et du tabac, riait beaucoup à se sentir poussée par la foule, bousculée, et humait délicieusement la fumée bleue des cigares qui flottait au-dessus des têtes. Elle s'amusait de cette cohue de cravates blanches, de ce *high life* forain, des ronds de papier et des banderolles repliées posés dans des coins, d'un clown qui passait avec un paletot gris sur son maillot pailleté; elle avait des envies folles de tirer de son étui armorié des cigarettes du Khédive et de demander du feu à quelques-uns de ces gentlemen, clubmen parisiens, horsemen anglais ou rastaquouères hispano-américains qui se marchaient sur les pieds et se foulaient dans le fumoir.

Jacqueline de Montépreux redressait sa tête blonde, ouvrait les narines, se sentait heureuse, affranchie, au bras de ce joli garçon, choyé et envié, presque plus petit qu'elle de taille, et qu'elle adorait à crier son amour par-dessus les toits. Elle avait comme une joie pleine de bravade à s'afficher avec lui, à bien montrer qu'elle était à lui ou plutôt qu'il était à elle, et que ce roi de la mode lui obéissait, subissait la volonté de cette jolie tête de linotte impérieuse. Quand elle aperçut Raymond, qu'elle reconnut parfaitement, il fallut que René le lui présentât à nouveau, qu'elle soulignât, pour le cousin même du prince, l'intimité qui l'unissait à Chantenay. « J'ai bien changé depuis que j'ai eu le plaisir de vous voir, n'est-ce pas, monsieur de Ferdys? » Elle était comme affolée de tout conter à tout le monde, déséquilibrée, prête à répéter très haut qu'elle jetait gaiement sa couronne de comtesse par-dessus les moulins.

Après quoi, elle quitta le bras de René et pria, en riant, Raymond de la reconduire à sa place.

— Je veux vous compromettre aussi! dit-elle.

René s'amusait beaucoup de la contenance un peu embarrassée de son cousin. Ce puritain promenait maintenant, devant tout Paris, la plus jolie femme de Paris! Et le prince se plantait, à son tour, à l'entrée de la piste pour voir, de loin, la tête que ferait Ferdys en reconduisant Jacqueline à sa stalle.

Il faisait jouer le ressort de sa lorgnette, lorsque, comme tout à l'heure Raymond, il entendit quelqu'un dire : « Tiens, Noris! »

Alors il se retourna, oubliant Mme de Montépreux et Ferdys, regardant du côté que son voisin désignait lui-même. A dix pas de lui, passant avec Marguerite Brunier, Noris — très regardée, et devant qui l'on s'écartait — entrait précisément dans cette écurie d'où sortait la comtesse. Elle parut, dans sa toilette sombre, — une grosse touffe de roses blanches sur la poitrine — tout à fait jolie à René.

Noris! Elle était là, si près de lui, cette Noris qui l'avait pour le moins autant aimé, autrefois, que Mme de Montépreux pouvait l'aimer aujourd'hui! C'était très drôle, mais « ça lui faisait quelque chose. » Il avait envie de s'approcher, de la voir... de lui parler presque...

D'autant plus que des murmures, autour d'elle, grandissaient, qu'il entendait ce bruit de haute admiration que fait naître l'apparition d'une jolie femme, ce bruit d'envie qui est une déclaration d'amour inarticulée et

qui montait, tout à l'heure, aux oreilles de Jacqueline de Montépreux comme un hommage et presque comme une prière...

Noris! Tant de souvenirs tenaient, pour René, dans ce nom!

M. de Chantenay n'avait point parlé à Noris depuis des années. Il savait qu'elle existait, et comment elle existait, mais il ne s'inquiétait pas d'elle. Il avait, plus d'une fois, entendu son nom au cercle ou dans des chroniques, mais il n'y avait guère fait plus attention qu'à telle ou telle maîtresse oubliée; quand on en parlait, il avait parfois, sous sa moustache blonde, un petit sourire heureux d'une fatuité rétrospective, comme s'il respirait, — en y retrouvant encore un peu de parfum, — un flacon vide! Pourtant la répétition de ce nom, *Noris*, finissait par réveiller sa curiosité et il avait comme des velléités de retrouver celle dont le grand d'Yseux, au Yachting-Club, lui demandait des nouvelles : « La voyez-vous toujours? »

Il l'avait aperçue, de temps à autre, rarement. Mais il ne s'était jamais, comme aujourd'hui, retrouvé face à face. En la revoyant là, si près de lui, il éprouva une sensation très bizarre, la suivait des yeux, regardait le noir de ses cheveux, ce derrière de cou où il avait posé ses lèvres. Et il lui semblait qu'il voyait, pour la première fois, une créature admirable, qui l'étonnait et le charmait; puis il ressentait, en même temps, une satisfaction très particulière à se dire que cette jolie fille élégante, admirée, elle l'avait aimé,

pourtant, profondément aimé, et que, s'il avait voulu...

Il manœuvra de manière à se trouver décidément face à face avec elle et quand elle, sortant des écuries et lui se tenant debout près du couloir, elle arriva devant lui, tout à coup, il la salua de ce mécanique salut qu'on trouvait exquis et qu'on imitait.

Mais aussitôt il se repentit d'avoir abordé celle qu'il appelait jadis « Mademoiselle Féraud. » Le sentiment complexe, très particulier, qui l'avait poussé — un peu d'ennui, une certaine joie et la tentation singulière de mesurer, au juste, ce qui restait de lui-même dans le souvenir de la jeune femme, — se changea en une impression de gêne rapide. Elle le regardait d'un œil si calme, plein d'une froideur douce, qu'il se demandait si l'attitude n'était pas jouée, si Noris ne s'imposait point de paraître indifférente.

Il avait une envie de savoir, comme il eût été tenté de se pencher sur une eau dormante pour voir si quelque caillou blanc, autrefois jeté là, n'était pas resté au fond. C'était une curiosité bizarre, presque lancinante. Il regardait ces beaux yeux noirs qui s'étaient autrefois emplis de clartés heureuses; ces lèvres ironiques maintenant, et qui lui avaient souri, ce visage impassible qui, sous ses baisers, avait des rougeurs et des pâleurs subites, autrefois. Il lui semblait ironique et insultant que toute cette beauté, qui lui avait appartenu, ne fût plus à lui encore. Il lui déplaisait que cette adorable créature, ainsi retrouvée, demeurât devant lui comme une étrangère, le contemplant d'un air de parfaite indifférence, sans tressaillement, sans colère,

sans un reproche, sans même se donner la peine d'analyser ce qu'il pensait.

Était-ce ridicule pourtant! Il devenait mal à l'aise devant cette femme qu'il avait dominée de toute la science de sa séduction, et il se reprochait, comme une bêtise, de l'avoir saluée, de s'être arrêté là, d'y rester encore.

Il sentait qu'on le regardait, qu'on les étudiait, elle et lui, qu'on chuchotait leurs noms et qu'on savait leur histoire.

Elle s'était, elle aussi, arrêtée un moment devant lui, très peu de temps, et elle allait, impassible, comme si elle ne mettait aucun nom sur cette physionomie, continuer son chemin sans prendre la peine de répondre au salut du prince, quand, apercevant Raymond, qui revenait, ayant quitté le bras de Mme de Montépreux, elle lui tendit la main, disant gaiement :

— Ah! monsieur de Ferdys!... C'est donc ici qu'il faut vous rencontrer?... Je croyais que vous m'aviez promis de venir chez moi?

Et comme Raymond s'excusait et que René, piqué et la lèvre un peu pincée sous sa moustache, s'approchait :

— Pardon, dit encore Noris à Raymond en montrant le prince, voulez-vous me présenter monsieur?

René était devenu un peu pâle

— Me présenter? dit-il en essayant de sourire Je croyais que vous connaissiez parfaitement le prince de Chantenay.

Noris sembla chercher dans ses souvenirs, puis elle répondit, très haut :

— J'ai beaucoup, en effet, entendu parler d'un prince de Chantenay. C'était un gentilhomme. Il payait ses dettes et tenait sa parole. Il est mort en Crimée, je crois?

Sous l'impertinence et le coup de cravache d'un sourire exquis de mépris, René se sentit aussi furieux que sous un outrage. Il eût préféré l'injure d'un jockey qu'il eût pu bâtonner, ou d'un spectateur, que d'un coup d'épée, il eût fait taire.

Il restait là, tordant son stick sur le sable jaune, pendant que Noris suivie de Marguerite Brunier, s'éloignait, impérialement hautaine dans un grand murmure de scandale et dans un grand fracas d'admiration.

Et la musique du Cirque jouait; et le baragouin assez loin d'un clown faisait éclater, là bas, une trombe de rires.

Très blême maintenant, le prince René demeurait là, à côté de Raymond, et, furieux, se demandait si ce n'était pas de lui que riait tout ce monde.

Il aperçut dans un groupe, Gardanne le reporter, qui ricanait aussi et, sur son carnet, prenait une note.

Le prince ne réfléchit pas.

Il alla droit au jeune homme et lui dit brusquement :

— Est-ce l'impertinence de Mlle Féraud que vous notez au passage?

— Pourquoi? demanda le reporter en le regardant, très froidement.

— Parce que si vous aviez le malheur de raconter cela dans votre journal je vous couperais la figure en deux!

— Eh bien! dit le journaliste, j'hésitais. Mais vous venez de donner le *bon à tirer!*... A balle ou à l'épée? ajouta Gardanne en riant encore.

Le prince avait saisi la pomme de sa canne et se redressant marchait droit sur le journaliste. Raymond l'arrêta par le bras.

— Es-tu fou, René !

— Laisse-moi !

— Allons donc ! Je ne te reconnais pas, dit Ferdys en entraînant son cousin.

Autour d'eux, un brouhaha de voix, de ricanements, de lazzis, de colères se déchaînait, et Gardanne, à la fois irrité et enchanté du tapage, se débattait dans un groupe pendant que Raymond emmenait le prince hors du Cirque.

Il pleuvait. Des ouvreurs de portières et des gamins se précipitaient vers eux sous le péristyle et pendant que René restait là, maussade, attendant, mécontent de sa soirée, irrité de cette injure de Noris et de cette sotte incartade qui l'avait poussé, lui, à marcher sur Gardanne, on entendait, dans le croisement des voitures, à travers les lueurs des lanternes qui se mêlaient sous la chaude pluie de printemps, retentir ces appels qui semblaient ironiques à René et mélancoliques à Raymond de Ferdys :

— Le coupé de Mme de Béragues !... La voiture de Mlle Féraud !... Le cocher de la rue Jouffroy !... La voiture de M. le comte Nidia !... La voiture de M. le prince de Chantenay !

Et toutes ces voitures, emportant des couples heureux ou des tristesses isolées, roulaient, disparaissaient dans les allées noires et s'effaçaient dans les Champs-Élysées comme des lueurs d'étoiles filantes.

IV

L'aventure du prince de Chantenay courut les journaux plus rapidement que s'il se fût agi d'un gros événement diplomatique. *Fleur de Chic* était trop en vue pour qu'on ne profitât pas de l'occasion : on refit, dans les chroniques, son portrait, publié tant de fois. Gardanne raconta lui-même, sous un pseudonyme, le duel qui suivit. Le prince lui avait logé un peu de fer dans le côté gauche, et malgré les recommandations de Raymond de Ferdys, qui avait réclamé le silence, les chroniqueurs ne dissimulèrent même point les champions sous des initiales. Quelques-uns saisirent même l'occasion pour laisser transparaître certaines allusions au passé de Noris et à ses premières amours.

C'était comme un mot d'ordre donné : le prince ne pouvait plus ouvrir un journal sans y rencontrer son nom ou celui de Noris. Ces rapprochements lui produisaient meme un effet singulier. Il épelait ces cinq lettres : *Noris* avec toutes sortes de réflexions bizarres, pleines de ressouvenirs. Depuis qu'il s'était retrouvé en face de la jeune femme, il se demandait si la fantaisie qu'il avait eue pour elle autrefois était bien morte décidément. Il s'étonnait de l'aplomb superbe, de l'épanouissement de beauté que Noris avait pris. Il avait encore, comme un coup de soleil sur le visage, l'impres-

sion de brûlure de ces deux grands yeux noirs insolemment braqués sur lui.

Drôle de fille! Et jolie! Plus jolie que jamais! Son insolence même lui donnait un montant qu'elle n'avait pas autrefois. René, émoustillé, stupéfait, se demandait si vraiment c'était bien la même femme. Il n'avait peut-être pas su la deviner jadis. Quand il se souvenait d'elle, c'était debout devant lui, dans la menace de la dernière entrevue qu'elle lui apparaissait. Elle était vraiment désirable et belle, mais ces cinq ans de solitude et de luxe passant sur la fille de Féraud en avaient fait une sorte de grande dame hautaine, très différente des femmes qui souriaient d'ordinaire à Chantenay et, par son insolence, elle venait presque de le mettre au défi.

Au défi de quoi? René se révoltait, trouvait insultant qu'une femme qu'il avait aimée ne gardât pas de lui un souvenir charmé. Sa vanité blessée, souffletée publiquement, eût voulu montrer à Noris qu'on n'échappe pas a un prince de Chantenay. Elle avait été sa maîtresse; elle était, pour la vie, et quoiqu'elle l'oubliât ou s'en défendît, la maîtresse du prince René.

Du reste, il avait bien de la bonté de s'occuper d'elle. Que lui importait Noris? Et que signifiait une anecdote banale, cette incartade du Cirque niaisement répétée par les gazettes? Il se moquait bien de Noris! Il aimait Mme de Montépreux, Mme de Montépreux l'aimait. Son amour-propre n'avait à s'inquiéter, ni de l'insolence d'une femme qui se vengeait, ni du ricanement d'un reporter qu'il avait châtié.

Et le prince René fit tous ses efforts pour oublier cette Noris qui venait de rentrer ainsi, presque brutalement, dans sa vie.

Jacqueline de Montépreux ne laissait guère M. de Chantenay à ses réflexions. Elle le surveillait avec un dévouement jaloux, s'étant presque donnée en spectacle, au moment du duel avec Gardanne, en assistant, de loin, à la rencontre, du fond de son coupé, ce coupé dans lequel elle emportait René vainqueur en le couvrant de larmes, en l'entourant de ses bras, secouée par une crise de nerfs violente qui flattait beaucoup *Fleur de Chic* et l'ennuyait aussi un peu.

La comtesse était décidément folle de Chantenay. Elle se disqualifiait avec une sorte de frénésie nerveuse, trouvant des joies à se montrer, à se parer de René comme d'un trophée. Elle disait à qui voulait l'entendre que c'était son premier, son unique amour. Et le comte? Ah! Dieu, pauvre comte!

Jacqueline de Wertenheym s'était — comme l'avait dit Gardanne — mariée sans savoir pourquoi, ou plutôt on l'avait mariée, au sortir du couvent, à M. de Montépreux qui, riche, s'était épris de cette belle fille comme d'une maîtresse, la promenant partout, la montrant, lui aussi, avec des vanités d'homme heureux, l'affichant dans une insolence de joie. On les avait vus partout, et partout la comtesse écrasait ses rivales sous la splendeur d'une beauté que la modestie ne faisait point pardonner. Le comte était enchanté. Il acceptait pour lui les murmures flatteurs qui suivaient l'apparition de Jacqueline comme le sillage d'un navire. Du mariage, il ne

voyait guère que cette satisfaction de vanité physique, et la naissance d'un enfant l'avait contrarié, lui, le mari, comme la maternité eût contrarié une coquette.

Il perdait un hiver, en effet. Pendant tout un hiver il devait se priver de ses triomphes d'amour-propre. C'était désolant. Il se rattrapa sur l'été, la saison venue. On ne vit que le comte et la comtesse en Normandie et en Bretagne. Aux courses de Trouville, aux régates de Dinard, la beauté de Jacqueline et l'épanouissement du comte de Montépreux avaient fait sensation. Pendant ces promenades de beauté et ces exhibitions d'élégances, l'enfant vagissait à l'hôtel de Montépreux, à Paris, et la gouvernante donnait, chaque jour, à la comtesse, des nouvelles de la nourrice et du nourrisson par dépêche télégraphique. Cela suffisait à Jacqueline. Son amour de mère avait assez de nourriture avec ce télégramme quotidien.

Au fond de cette existence de parade éternelle et de perpétuel mouvement un grand vide attristait Jacqueline. Elle n'avait ni le temps d'être épouse, ni celui d'être mère. Elle passait ses journées à essayer des robes, à étudier des coiffures, et ses soirées à les montrer. Des mains de la couturière ou du coiffeur elle passait à celles des valseurs. Elle trouvait longues les journées qu'elle raccourcissait, et courtes, rapidement enfuies, les nuits qu'elle allongeait jusqu'aux aurores. Elle ne s'appartenait pas, elle appartenait au monde. aux indifférents, aux morceaux de carton armoriés qui étaient comme les tickets éternellement renouvelés d'un perpétuel voyage au plaisir. Elle apercevait son

mari, vaguement : elle ne fondait pas son existence avec la sienne. Les seuls instants de causerie intime c'était leur tête à tête dans le coupé qui les emportait — toujours en retard — vers le repas prié ou le bal, Jacqueline s'inquiétant d'un pli de sa robe ou d'une boucle défrisée de ses cheveux, et qui les ramenait, silencieux, nerveux ou fatigués, chacun laissant aller sa tête dans un angle de la voiture et sommeillant à demi, la tête lourde ou pleine de visions.

Quant à l'enfant, on l'apportait, paré, pomponné, rose dans ses dentelles blanches, comme un gros bouquet dans une collerette de papier, à sa mère qui l'embrassait, le trouvait gentil et le renvoyait à la *nursery* n'ayant pas le temps d'y penser et, Dieu merci, lui ayant donné le beau sang clair et sain qui lui courait sous sa peau de blonde.

Jacqueline et le comte Montépreux, dans cette existence fouettée et surmenée, étaient deux associés qu'on rencontrait partout ensemble, ils n'étaient point devenus les deux êtres ne formant qu'un seul être, — unis dans les mêmes espoirs, le rêve d'avenir et dans la même espérance vivante, l'enfant — que doivent être deux époux qui s'aiment. Et peu à peu même, la comtesse en était venue à trouver gênant et maussade, cet éternel compagnon, dont la vanité devenait un peu jalouse, et qui la suivait et la traînait partout, l'affichant comme une conquête. Elle éprouvait, sans qu'elle s'en rendît bien compte, une certaine nostalgie du repos qui était peut-être l'appétit d'un amour plus doux et d'une existence plus intime.

Ses éclatants succès de femme ne lui suffisaient plus. Elle n'avait pas besoin, comme au sortir du couvent, de lire dans les prunelles des hommes qu'elle était belle admirablement. Son miroir le lui disait du matin au soir. Elle eût été heureuse et comme caressée qu'on lui dît cela tout bas, dans un murmure. Un aveu mystérieux lui eût causé plus de fierté maintenant que cette constatation publique de sa beauté par les hommages des habits noirs et les nervosités mécontentes des éventails. Elle devait donc inévitablement être enveloppée de charme et rapidement conquise par le premier madrigal qui prendrait la tournure d'un aveu. Et ce demi-aveu, cette déclaration glissée dans la pénombre d'un petit salon, ce « je vous trouve adorable » qui fait frissonner, trembler et tomber la fille d'Ève, c'était le duc de Chantenay qui devait, à l'oreille rose de Jacqueline, le glisser dans un tour de valse, le répéter dans la causerie avivée par le pétillant du souper; et, avec son instinct singulier du tacticien d'amour, le prince René était arrivé tout juste au moment exact de la crise, de l'ennui, du « vague à l'âme » d'autrefois, de la névrose d'aujourd'hui, à cet instant psychologique des défaillances sans cause et des chutes sans raison.

Le comte de Montépreux vivait encore lorsque Jacqueline s'était consolée avec une passion qui n'existait guère des déceptions d'un amour qui n'existait pas. Elle n'avait pas eu de remords et elle croyait, de toute la foi de son cœur, avoir pour Chantenay la plus absolue des tendresses. Elle aimait celui qu'elle devait

aimer et elle ne trompait pas, croyait-elle, ce compagnon de voyage que le hasard lui avait donné et dont elle portait le nom, elle ne savait trop pourquoi.

Elle aimait si profondément qu'elle ne remarqua même pas l'espèce de refroidissement léger de René, lorsqu'une courte maladie du comte rendit veuve Jacqueline de Montépreux. Absorbée par sa passion, par son nerveux amour de toquée, elle ne soupçonnait pas que cette situation nouvelle pût inquiéter M. de Chantenay. Le veuvage — donnant plus de liberté à Jacqueline, — faisait de cette maîtresse, tout à fait adorable, une fiancée possible. Et René, chose étrange, y avait songé tout de suite et après un premier mouvement de crainte, redoutant d'instinct le mariage comme une abdication, il s'était dit en y réfléchissant : « Après tout pourquoi pas ?... »

Pourquoi pas, en effet ? Jacqueline était ravissante, « La plus belle femme de Paris, » disait, avec ses admirations naïves, feu le comte de Montépreux. Riche, absolument folle de René, amusante, beaucoup d'esprit, de cet esprit de boulevard et de boudoir qui plaisait à Chantenay et qu'il ne rencontrerait certainement point chez la première pensionnaire titrée que sa mère s'aviserait de lui destiner. Pourquoi ne s'en tiendrait-il pas à Mme de Montépreux, puisqu'il faut, tôt ou tard, « — sauter le pas ? » Il ne trouverait jamais une créature plus jolie et, chez une grande dame plus fantasque, des fusées d'esprit plus parisien, des caprices plus étourdissants et des drôleries plus entrainantes.

Ce qui le séduisait tout particulièrement, c'est qu'avec

son port de reine, Jacqueline avait des séductions quasi-pimentées de cabotine élégante, et la comtesse l'amusait, par son imprévu, comme une rôdeuse de coulisses. Une telle femme, mobile, diverse, spirituelle, bavarde, toquée, changeant d'humeur comme de colliers, disant tout, risquant tout, riant, pleurant, jamais banale, ne pouvait jamais lasser Chantenay. Jamais. Il en était certain. Et l'occasion unique d'avoir pour femme une créature idéale, pétrie pour être la plus exquise des maîtresses, lui avait, à la longue, fait dire : « Eh bien! soit! » après le fameux « Pourquoi pas? »

Il le lui avait dit, à Jacqueline, qu'elle serait princesse, qu'il le voulait, qu'il n'attendait pour cela que la fin du deuil. Elle s'était alors mise à rire, dans ses vêtements noirs où sa fière beauté blanche et blonde éclatait de splendeur charnelle. Princesse! A quoi bon?

— M'aimez-vous?

— Je t'adore!

— Eh bien! qu'importe le reste? On ne demande la main que lorsqu'on n'a point le cœur. Tu l'as tout entier! Aimons-nous!

Elle n'éprouvait pas encore ce sentiment qui allait naître en elle : le désir de garder, d'enchaîner Chantenay.

Et cette vie à deux, coupable selon le monde, sanctifiée aux yeux de Jacqueline par la bonne foi et l'entraînement qu'elle avait mis à se perdre et le plaisir qu'elle mettait à s'afficher, continuait, tout naturellement, sans que l'amour de Chantenay diminuât et sans que Mme de Montépreux songeât à rappeler jamais au

prince cette parole d'autrefois : « Princesse!... Voulez-vous? »

La rencontre de Noris dans le couloir du Cirque, l'algarade qui se terminait par le coup d'épée donné à Gardanne, le bruit fait autour du prince et de son nom rapproché de celui de Mlle Féraud, tout ce tapage inattendu, qui changeait l'humeur de René, devait modifier aussi les sentiments de Jacqueline.

La comtesse n'était point jalouse et, peu à peu, elle sentait qu'elle le devenait.

Elle savait parfaitement que René avait aimé Noris. Ce petit roman, un des mille et trois romans dont le petit don Juan parisien avait été le héros jadis, avait même donné tout d'abord quelque piment au caprice de Mme de Montépreux. Il lui paraissait amusant d'être aimée d'un homme pour qui une des plus jolies filles de ce temps avait voulu se tuer. L'insensibilité correcte du prince ne lui causait, d'ailleurs, aucune inquiétude : le souvenir de Noris était parfaitement indifférent à René.

Indifférent, autrefois, certainement. Moins indifférent aujourd'hui. Jacqueline le devinait. Oui, le prince songeait maintenant à cette Noris. Pourquoi? Ah! pourquoi! Expliquez les fantaisies! On avait reparlé de Noris, dans les journaux. Jacqueline elle-même, avec la maladresse de toutes les jalousies, en parlait beaucoup trop à René, tantôt pour le railler, tantôt pour le questionner. Le prince, d'heure en heure, se sentait comme enveloppé de ce souvenir, hanté et exaspéré ar cette image.

Cette surexcitation bizarre que donne la publicité, ce coup d'éperon du journal, cette fièvre de la lettre imprimée, causaient à M. de Chantenay une sensation toute particulière : il se reprenait, il ne savait trop pourquoi, à souhaiter de revoir Noris. Cette belle fille, deux fois le bravant et l'écrasant de ses mépris, l'agaçait comme un adversaire dont il eût voulu dominer l'escrime ou comme un cheval qu'il tenait à dompter. Toute difficulté exaspérait ce froid jeune homme. Incapable de sensibilité, riant du mot, vieux comme le siècle passé, la *sen-si-bi-li-té*, sa fantaisie était facilement doublée, son caprice décuplé par un obstacle. Et Jacqueline qui, maintenant, en riant, venait à tout propos réveiller le désir endormi !

— Ah ! je l'ai vue, votre Mlle Féraud... A l'Opéra, l'autre jour !... Pas mal du tout... Très bien mise ! Je lui ai même fait demander par le petit duc de Marsan l'adresse de sa couturière !

— Jacqueline !

— Eh bien ! mais, répondait la comtesse à René qui semblait vouloir se fâcher, ça ne doit pas vous déplaire que je trouve qu'elle a du goût, beaucoup de goût, votre ancienne passion !

Les plaisanteries mêmes de Jacqueline donnaient sur les nerfs à M. de Chantenay. Dans toutes ces cendres remuées, il restait encore des braisons qu'il retrouvait, avec un profond étonnement, brûlant encore sous la couche d'oubli. Il lui déplaisait qu'on lui parlât de Noris, et pourtant, de lointains souvenirs inassouvis s'éveillaient quand on lui en parlait.

Mme de Montépreux lui dit, un jour, railleusement :

— Vous savez qui est votre successeur dans les bonnes grâces de Mlle Féraud?

La question eût semblé, quelque temps auparavant, parfaitement indifférente au prince. Maintenant elle lui causait une sensation désagréable. Il était assez maître de lui pour n'en laisser rien paraître.

— Je ne m'inquiète nullement et n'ai pas à m'inquiéter de l'existence de Mlle Féraud, dit-il froidement.

Jacqueline le regardait de ses yeux clairs, jalouse, et comme pour surprendre une pensée qu'elle devinait en lui.

— Eh bien! dit-elle, Mlle Féraud passe pour avoir un fort caprice... une toquade... un amour même... pour... pour votre cousin Ferdys, mon cher René.

— Raymond?

— Il ne quitte pas le petit hôtel de la rue Jouffroy C'est Marsan qui me l'a dit.

— Je vous demande un peu de quoi se mêle Marsan?

— Si cela l'amuse de potiner, il en a bien le droit, Marsan!... Est-ce que ça vous contrarie?

Évidemment la confidence contrariait René, et Mme de Montépreux constatait là, avec un profond dépit, que Chantenay pouvait encore être jaloux et très jaloux de Noris. Jaloux ou vexé?... Oh! visiblement, il lui déplaisait d'apprendre que Raymond, ami ou soupirant, ou mieux encore, était, d'une façon quelconque, dans les bonnes grâces de Mlle Féraud. Il n'y voulait plus penser, n'en voulait plus parler, et, navrée, Jacqueline le voyait revenir, avec une sorte de persis

tance, sur ce qu'elle avait appelé les *potins* du petit duc de Marsan, les visites fréquentes de Raymond chez Noris...

— Ah! il est aussi assidu que ça chez Mlle Féraud?... Et qu'en dit le grand-duc?

— Le grand-duc Vassili est au Caucase... chez les Kirghiz, on ne sait pas... Il n'a pas de police pour le tenir au courant des faits et gestes de sa maîtresse... La police russe surveille les nihilistes! Mais vraiment, mon cher René, cette Noris vous tient bien âprement au cœur que nous ne parlons plus que d'elle, depuis que nous sommes là en tête-à-tête.

— A qui la faute? dit le prince. Est-ce moi qui en ai parlé le premier?

Il avait senti qu'il devait reprendre toute sa froideur diplomatique, ne fût-ce que pour prouver à Mme de Montépreux que Noris lui était parfaitement indifférente.

Jacqueline alors — c'était dans son petit salon japonais, à l'hôtel Montépreux, — se rapprocha doucement de René, lui prit les mains, le regarda profondément, longuement, au fond de ses yeux froids et, penchée vers lui, glissant sur son épaule sa belle tête blonde dont les parfums montaient, grisants, au cerveau de Chantenay :

— Alors, bien vrai René, tu m'aimes toujours?... dit-elle.

— Toujours.

Il souriait, par habitude, et disait encore vrai, d'ailleurs, trouvant un charme à cette créature admirable

et hautaine qui se faisait petite devant lui, se repliait pour se pelotonner, domptée, sous le regard de *Fleur de chic.*

— Eh bien! — et elle parlait tout bas, comme dans les aveux, — ce que tu m'as promis autrefois, je te le demande aujourd'hui.

— Qu'est-ce que j'ai promis? fit René.

— Tu m'as juré que nous ne nous quitterions jamais. . Il m'importait fort peu d'être ta maîtresse ou ta femme... Aujourd'hui, je tiens à être ta femme!

Elle dit, coquettement, ses beaux cheveux blonds caressant la joue de René :

— On sait que je suis à toi. Je veux pouvoir dire que tu es à moi, mon prince!

Jacqueline avait passé son bras autour du cou de René, attirait à elle cette tête qui restait impassible, souriant d'un rictus douteux, et se pendait, les yeux noyés d'amour, au prince, qui la regardant au fond des prunelles, l'étudiait impassiblement, de ses yeux froids.

Et, tandis qu'elle mettait, la femme perdue tout entière dans cet unique amour, toutes les ardeurs et les fièvres de son être dans ce regard dont elle le couvait, il demanda lentement, comme dans un interrogatoire :

— Alors vous êtes donc jalouse de Noris?

Elle le repoussa brusquement.

— Oh! encore Noris!... Vous y tenez trop, à la fin, mon cher! Eh bien! oui, je suis jalouse! C'est assez naturel puisque, quand je vous parle de moi, de nous, vous me jetez encore le nom de cette fille!

Elle s'était redressée, sa figure, tout à coup énergique, contractée par une sorte d'humiliation colère. René sentit qu'il l'avait blessée, lui prit la main et, doucement :

— Je vous en prie, Jacqueline, calmez-vous. Je vous aime, je vous aime sérieusement. Ce que j'ai juré, je l'ai juré. Vous serez princesse de Chantenay quand il vous plaira d'unir décidément votre existence à la mienne, je vous le répète, je vous aime...

— Oui, dit Jacqueline dont les yeux, les lèvres, dont le clair visage rayonnant de vie semblaient s'illuminer aux paroles de René... vous m'aimez sérieusement... vous venez de le dire... sérieusement... Sais-tu, René, j'aimerais mieux follement, et vivre au hasard, tous deux, en enfants perdus, en bohêmes, oui, follement et n'être jamais ta femme !

René essayait de sourire. Ses lèvres minces se crispaient sous ses petites moustaches blondes.

— Ma foi, comtesse, dit-il, si vous tenez à la bohême... eh bien ! nous serons des bohêmes mariés, voilà tout !

Jacqueline était heureuse maintenant, ivre de joie d'avoir, sans calcul aucun, amené la conversation sur ce terrain. Il lui suffisait que René lui eût ainsi répondu pour que les idées de jalousie s'envolassent au vent... Pfs ! Elle n'y pensait plus. Il l'aimait. Elle l'adorait. Le reste n'était rien. Elle la trouvait délicieuse, cette Noris, puisqu'elle était cause que M. de Chantenay renouvelait ainsi une promesse qui voulait tout dire, donnait vraiment à Jacqueline la certitude d'être aimée...

Comme Chantenay prenait congé de Mme de Montépreux, la gouvernante amenait justement à *Madame la comtesse*, « Monsieur le comte » le petit Charles, pomponné, costumé, une collerette plus grande que lui et qui, timide, venait, avant sa promenade quotidienne, embrasser sa mère. L'enfant était appétissant comme un baby anglais, la figure crémeuse dans son grand chapeau de peluche qu'il ôta, pour saluer le prince, avec la correction d'un maître danseur, et ses longs cheveux d'un blond d'or roulaient sur ses petites épaules, coulaient dans le dos de sa robe, jusqu'à sa ceinture. Botté, guêtré, bien planté, mais n'osant rien dire devant Chantenay, qu'il regardait de ses beaux yeux clairs, il tendait machinalement ses fraîches joues à sa mère et la gouvernante, le poussant un peu, lui disait en anglais : — *Kiss mamma, Charley!*

Jacqueline s'était baissée pour l'embrasser, rapidement, ajoutant à ce baiser officiellement maternel une petite poignée de main de camarade :

— Surveillez-le bien, miss Bodway!

— Que madame la comtesse ne s'inquiète de rien... Monsieur le comte est toujours très sage!

— Quel cheval John a-t-il attelé ?

— *Yeddo.*

— Il n'y a pas de danger?

— Aucun danger, madame la comtesse...

— Allons, Charley, dites: « Adieu, maman... »

— *Good bye, mamma!*

— Et M. le prince, Charley, vous oubliez M. le prince de Chantenay?

— *Good bye!* — dit l'enfant, son large chapeau plaqué sur sa petite poitrine. Et inclinant sa tête d'un mouvement bref aussi joliment que le prince Beaumartel de Chantenay *Fleur de Chic* eût pu le faire lui-même, il salua.

— La main, Charley! Un *shake hand!*

Le pauvre petit tendit sa main, sa pauvre chère menotte innocente à l'amant de sa mère qui la serra tout naturellement, puis, tournant rapidement sur ses petits talons, l'enfant s'enfuit du salon avec une hâte de courir, d'échapper à la serre chaude, de humer l'air, de ses petits poumons, de respirer, de vivre!

Lui aussi, Chantenay éprouvait comme un besoin de mouvement et de promenade au grand air. Jacqueline l'avait, tout à l'heure, agacé en lui parlant de Noris et de Raymond. Quelle curieuse sensation lui causaient donc ces propos du petit de Marsan ? Et que pouvait lui faire une intimité quelconque entre Ferdys et Mlle Féraud? Eh bien! — il fallait bien qu'il se l'avouât — cela lui était parfaitement désagréable. En quittant Mme de Montépreux, il se sentait maussade, trouvait détestable le havane qu'il fumait, et avait hâte de rentrer, le vent de Mai qui soufflait, sec et sifflant comme une bise, éveillant en lui des névralgies. Il revint chez lui maussade et, avant de s'habiller pour le dîner — un dîner au club — il voulut aller saluer sa mère, un peu souffrante.

Les deux hôtels étaient contigus. Au bas de l'escalier de la princesse, il rencontra Raymond. Ce n'était pas un hasard, Ferdys venait le plus souvent possible

faire visite à sa tante dont l'humeur quinteuse s'égayait un peu à travers l'hébétude causée par la morphine, lorsqu'elle apercevait ce cher neveu.

René avait encore dans l'oreille les confidences de Jacqueline, les racontars du duc de Marsan. Il ne put s'empêcher d'y songer dès qu'il aperçut Raymond et, avant de monter l'escalier qui conduisait aux appartements de sa mère, il prit Ferdys par le bras, le conduisit doucement dans un petit salon du rez-de-chaussée donnant sur le parc et lui dit, en essayant de rire :

— Tu ne te douterais pas que je viens de longuement parler de toi avec la plus jolie femme de Paris?

— Ah! bah! fit Raymond. Les jolies femmes s'occupent de moi? C'est très flatteur... et très étonnant, je m'occupe si peu d'elles!

— Crois-tu? demanda René. Il en est au moins une qui te prend un peu de ton temps et te trotte vraisemblablement par la cervelle!

Ferdys, qui n'attachait pas d'ordinaire grande importance aux causeries de son cousin, devina cependant très vite une allusion peut-être grave et, voulant savoir, questionna du premier coup.

— Qu'est-ce que tu veux dire, mon cher René?

— Rien, je dis ce qu'on répète déjà! Tu fais parler de toi.

— Par qui?

— Par mes amis du club... par tout le monde...

— Et que disent-ils, tes amis du club?

— Tu tiens à le savoir?

— Il ne fallait pas piquer ma curiosité. Oui, puis-

qu'on se mêle de ma vie, moi, qui, Dieu merci, ne m'inquiète pas le moins du monde de l'existence des autres, je tiens à savoir ce qu'on en dit... Voyons, s'ils sont bien renseignés, tes bavards !

— Oh ! à Paris, dit René, tout le monde est bien renseigné ! On sait par exemple, et pertinemment, que tu vas assez souvent... très souvent... rue Jouffroy !

Raymond saisissait parfaitement l'intention ironique de son cousin.

Il répondit, d'un ton très net :

— J'y vais souvent en effet, et j'irais plus souvent encore si je ne craignais d'imposer ma présence à Mlle Féraud.

— Et si tu ne craignais pas de rencontrer chez elle le grand-duc Vassili !

Le prince avait laissé tomber cette phrase avec un art parfait, lançant le trait d'un alerte mouvement, la main légère, comme il eût, aux armes, fait un dégagé rapide.

Il remarqua, du coin de l'œil, que Raymond avait changé de couleur.

Ce nom du Grand-Duc arrivait là comme une injure savante, et l'officier, avec une vivacité nerveuse, répondit à René, qu'après tout, personne à Paris ne pouvait affirmer, avec preuves, que Noris fût, comme on le disait, la maîtresse du Grand-Duc.

— Tu dis ? fit René.

— Je dis que je n'ai jamais eu à redouter de rencontrer personne chez Mlle Féraud et que le salon de la rue Jouffroy est aussi correct que celui d'une femme du monde.

— Eh bien ! merci pour les femmes du monde, cher ami. Mais décidément tu es un peu naïf. On désapprend donc Paris à Taïti ? Je ne t'affirme pas que Noris fasse cacher ses visiteurs dans les placards ou les cabinets noirs, comme Tata ou mam'zelle Molécule, mais je te prie de croire qu'il y a un Moscovite dans la destinée de... ton amie... notre amie, si tu veux, et si tu n'as pas rencontré, rue Jouffroy, les favoris blonds du grand-duc Vassili, tu les y rencontreras, je puis t'en assurer... Il n'est pas à Paris, le Grand-Duc ! Mais il y viendra !

— Ce qui est certain, dit Raymond fermement, c'est que le Grand-Duc doit avoir, pour la femme dont tu parles, des sentiments d'estime et de respect, car je ne connais pas de cœur plus droit et mieux que celui de Mlle Féraud.

Chantenay se mit à rire.

— Tu m'as à peu près dit ça il y a cinq ans, mon bon Ferdys, quand tu voulais me prouver que mon devoir était de demander la main de Noris au bonhomme Féraud !

— Eh bien ! ce que je disais il y a cinq ans je le répèterais aujourd'hui, tu vois que je suis entêté !...

— Alors, mon devoir, pour parler comme toi ?...

— Ton devoir, à ce moment-là, était de respecter cette enfant lorsqu'elle était ignorante, comme aujourd'hui, ton devoir est de regretter mortellement d'avoir fait d'une honnête fille une malheureuse !

— Malheureuse, Noris ? Elle a des équipages dont on parle, une maison montée, un *five o'clock* où tu vas

faire de la philosophie sentimentale ! Elle est ou elle n'est pas, comme tu voudras, la maîtresse du Grand Duc; mais, dans tous les cas, elle en a le luxe, et, ma parole, elle en porte le titre. Malheureuse avec ça, Noris?... Qu'est-ce qu'il lui faut donc ?

— Oh ! rien du tout : le sentiment de sa propre dignité !

— Je ne comprends pas très bien, dit René.

— Ça ne m'étonne pas. Il faut t'avouer à toi-même qu'il y a, au monde, une infinité de choses que tu n'entends qu'à demi ! Noris est une de ces femmes qui peuvent, par colère, demander à la vie une vengeance ou une revanche, mais qui regrettent éternellement leur premier paradis perdu, ce paradis-là fût-il un jardinet grand comme la main et semé de fleurs de quatre sous ! Eh bien ! sans toi, elle le gardait ou le trouvait, ce coin de terre où elle pouvait vivre à sa guise, avec quelque brave garçon qui l'eût comprise et qui l'eût aimée...

— Un brave garçon ? Toi peut-être ?

Raymond regarda son cousin bien en face, et la voix montant comme dans un défi :

— Justement, oui, moi, tout le premier !

— Alors dis tout de suite que tu en es amoureux fou, et ce sera fini !

Il faisait mine d'en demeurer là.

Mais Raymond sentait une colère lui venir.

— S'il est quelqu'un qui n'ait pas le droit d'être jaloux de ceux qui aiment ou peuvent aimer Mlle Féraud, c'est celui qui, pouvant en faire sa femme, en a fait sa maîtresse, et de cette maîtresse a fait une abandonnée !

Cela avait été dit brusquement, jeté en plein visage, Raymond se promenant de long en large, les mains dans ses poches, avec le balancement de roulis des marins, mais élégant toujours et correct.

D'ailleurs, très indifférente à René, cette espèce de brutalité soudaine de Raymond.

Jaloux! Voilà que Ferdys l'accusait maintenant d'être jaloux! Jaloux de Noris, lui, Chantenay! C'était amusant. Décidément, Raymond était beaucoup plus pris qu'il ne voulait le paraître. Il aimait Noris; il l'aimait beaucoup. Bah! tant pis pour le Grand-Duc!

Et, se moquant de cette jalousie que lui reprochait Raymond, le prince éprouvait cependant une certaine sensation de dépit à entendre son cousin parler, avec cette chaleur rageuse, d'une femme que lui, René, croyait avoir parfaitement oubliée et dont il ne se souciait plus depuis bien longtemps.

Cette petite scène avec Ferdys laissait au prince, Raymond une fois parti, un souvenir obsédant. Tout à coup, après des années, il semblait extraordinaire à René qu'on parlât, devant lui, quasi-passionnément, d'une femme dont il avait été le maître, d'une créature dont il avait pétri la destinée à sa guise. Il avait l'impression d'une espèce de vol fait à ses souvenirs. Noris, qui lui avait appartenu dans le passé, semblait devoir être éternellement marquée de son coup de griffe à lui, du coup d'ongle saignant de sa conquête.

Même il lui avait su gré de n'avoir pas fait parler d'elle, de s'être enveloppée de silence comme de voiles de veuve, d'avoir cherché la pénombre dans cette écla-

tante vie de Paris, et il s'était dit qu'il n'y avait pas du moins déchéance pour elle de passer d'un prince de Chantenay au bras d'un grand-duc de Russie: C'était bien, c'était correct. Oh! très convenable, cette Noris. Beaucoup de race. Une vraie femme.

— Je l'avais bien devinée!

Et le fils du général prince de Chantenay était fier, fier tout à fait d'avoir *lancé* la fille de Féraud. C'était une de ses trouvailles. Peu s'en fallait qu'il ne dît très haut : La maîtresse du grand-duc Vassili, vous savez bien? cette grande brune, si jolie? Oui! Eh bien! c'est moi qui l'ai découverte!

S'il ne le disait point, c'est qu'instinctivement il gardait non pas du respect, mais une certaine crainte pour cette exaltée aux yeux farouches, violente et froide à la fois comme une Kabyle, qui s'était brutalement jetée en travers de sa vie. Et depuis qu'il s'était, l'autre jour, retrouvé face à face avec elle, elle lui réapparaissait souvent telle qu'elle s'était dressée devant lui autrefois, vraiment belle, et désirable aussi dans son exaltation de folle. Ennuyeuse soit, mais superbe ce jour-là. Et jamais il n'aurait cru trouver, dans la jolie fille, une créature aussi montée de ton. Mais bah! c'était loin : il n'y pensait plus. Il se disait qu'après tout, s'il avait voulu Noris...

Et pourquoi, maintenant, l'idée qu'un autre aimait cette Noris, — et que cet autre, c'était Raymond, — pourquoi cette idée, qui aurait dû lui être parfaitement indifférente, lui était-elle désagréable?

René avait toujours soupçonné son cousin d'avoir

une petite faiblesse pour Noris. Mais comment ce sentiment persistait-il, après des années? Ce diable de Raymond, avec ses airs froids, était donc un passionné, terriblement fidèle ? Partout identique à lui-même, Ferdys!... Ne badinant pas plus avec l'amour qu'avec la discipline. Ne se reprenant pas dès qu'il s'était donné. Un homme antique!

Et René essayait d'en rire. Mais plus il en riait, plus il se sentait agacé, piqué par le souvenir de cette Noris dont il entendait encore la voix vibrante dans les coulisses du Cirque, et qu'il avait retrouvée ainsi, plus admirable que jamais, réveillant en lui des curiosités inassouvies. Elle recevait, en ami, ce puritain de Ferdys, tandis qu'elle le souffletait, lui, Chantenay, de ses ironies! C'était bouffon.

— Ma maîtresse, en somme, ma maîtresse!

Il se répétait le mot à lui-même, presque tout haut, dans son salon, devant le portrait du prince Gérard, son père, qui semblait le regarder d'un œil un peu dédaigneux, narquoisement, du fond de son cadre.

Pour oublier Raymond, il alla saluer la princesse, sa mère, qui sortait fort peu, tout à fait vieillie, criblée de piqûres de morphine et presque toujours étendue sur sa chaise longue, les yeux enfoncés aux pupilles resserrées, une respiration lente sortant de ses lèvres bleuâtres, l'air hébété, paresseuse, engourdie, morose, les paupières lourdes, dans une sorte de prostration, d'où la sortait, de temps à autre, une injection qui la ranimait comme un verre de Kwass.

Depuis des années, continuant à se morphiniser, la

princesse avait vécu dans une espèce de béatitude égoïste, dans cette sorte de kief qui est l'ébriété des morphinomanes.

Il lui plaisait de passer son temps isolée dans son hôtel, la tête, agitée par de petits mouvements choréiques, recevant peu de gens, causant pourtant agréablement parfois, satisfaite d'éviter des migraines habituelles avec cette ivrognerie de la morphine qui la menait doucement à la cachexie et n'ayant de tristesses qu'aux approches de la nuit, chargées d'une angoisse terrible.

La princesse, ainsi couchée à demi, fumait de petites cigarettes turques et en apercevant René, elle poussa lentement vers lui la soucoupe en émail cloisonné où les papelitos traînaient.

Puis elle se mit à rire sèchement, comme si elle eût toussé.

— Tiens, dit-elle, j'oublie toujours que vous ne fumez pas !... Bonjour, René !...

René baisa la main osseuse que lui tendait sa mère, s'informa de la santé de la princesse.

— Merci... je vais bien aujourd'hui... Un peu faible par habitude... le docteur me prescrit le quinquina, de l'eau d'Orreza, des gouttes de la liqueur de Fowler.. non... la morphine... la morphine, c'est ce que j'aime ! Et je n'aime donc que cela !

Elle ajouta, une lueur passant dans ses yeux caves :

— Vous avez votre morphine aussi, René. C'est la vie de Paris. Vous en guérirez-vous?

— Pourquoi? fit le prince en essayant de sourire.

— Je ne connais pas cette Mme de Montépreux dont on parle beaucoup... beaucoup... Mais j'aimerais autant pour vous quelque drôlesse de petit théâtre... Je ne peux pas supporter donc les grandes dames qui ont des fantaisies de fille!

Elle se souleva lentement sur sa chaise longue et dit brusquement à son fils, en essayant de rire :

— Ah! à propos, une nouvelle, cher... J'ai reçu la visite de Mme Ahrenfeld et de sa fille... Ahrenfeld... le banquier de Cologne... Richissime... La petite n'est pas jolie... De beaux yeux, comme toutes les juives... Mais la peau toute jaune... Une Chinoise... Ce qui n'empêche pas qu'elle serait enchantée de devenir princesse... La maman donc me l'a donné à entendre... On vous trouve charmant dans cette maison-là... charmant... Quand on a tant de millions, on se croit tout permis, ma parole!... Une juive!

— Elle se ferait catholique, dit le prince René froidement.

La princesse le regardait, un peu étonnée.

— J'espère cependant que vous ne pensez pas à cela.

— Pas du tout, ma mère, je vous jure. Je n'ai même jamais moins songé à me marier qu'aujourd'hui!

— Pourquoi aujourd'hui?

— Une idée!

— Si vous vouliez faire un mariage d'argent, vous ne pourriez donc choisir... je ne dis pas *plus*, mais *mieux* que la petite Ahrenfeld... Mais, parole, j'aimerais autant vous voir faire un mariage d'amour et épouser votre veuve, tout simplement. Jacqueline de

Montépreux... Ce serait plus bête, mais ce serait peut-être plus propre... Vous savez le mot que répétait votre père à Ferdys et au vieux Robin : Finir proprement...

— Je ne l'ai pas oublié, dit René.

Assis tout à l'heure aux côtés de sa mère, il se leva, prit la main maigre de la princesse, la porta une fois encore à ses lèvres, d'un geste élégant et sans élan, comme s'il se fût agi d'un baise-main officiel; puis il sortit, laissant Mme de Chantenay à ses injections de morphine et ne pensant, lui, obstinément, en dépit de lui-même, avec colère, qu'à Noris, dont le mépris le bravait et dont le souvenir, peu à peu, le grisait aussi...

— Eh bien! songeait-il, puisqu'elle m'a défié, nous verrons bien! Et puisqu'elle ne reconnaît qu'un prince de Chantenay, qui est mort, je lui présenterai, moi, le Chantenay qui est vivant! Quant à Raymond, bah! tant pis pour lui, s'il l'aime!

V

Oui, Raymond l'aimait, cette Noris. On avait bien renseigné le prince de Chantenay-Beaumartel.

Le jeune officier savait maintenant le chemin de l'hôtel de la rue Jouffroy et il y allait, comme malgré lui d'abord, sentant bien qu'il mettait le pied dans un monde inconnu, mais ne doutant point de lui, certain de dissimuler l'amour, si c'était de l'amour qu'il éprouvait pour elle, et voulant seulement savoir de la pauvre fille tout ce qu'elle avait pensé, remué en elle de colère, depuis ces cinq années! La curiosité a poussé plus d'êtres vers l'amour que l'amour lui-même. Raymond voulait savoir par quelle filière de sentiments venait de passer cette belle créature, qu'il avait quittée désolée et trahie, et qu'il retrouvait, bravant de toute sa hauteur l'homme qui l'avait perdue. Il était impossible, se disait-il, que Noris fût une femme ordinaire vivant avec joie dans la vie de luxe qu'elle s'était faite. Il devinait la blessure cachée, l'amertume secrète, la tristesse de cette existence qui était, comme il le disait lui-même à René, une revanche, mais une revanche où la victorieuse était vaincue, blessée à crier, douloureuse, désolée. Et cette mélancolie de Noris, il voulait en avoir la preuve, afin de ne pas mépriser celle qu'il s'était habitué à plaindre. La preuve, il l'eut bientôt

par les confidences de la jeune femme. Oui, elle souffrait. Oui, dans la liberté de cette vie nouvelle que le hasard lui avait faite, elle avait la nostalgie des rêves d'antan, la tristesse de ses candeurs perdues.

A qui la faute, sinon à René? Elle l'avait assez aimé! Elle avait eu assez foi en lui! Il n'avait qu'à vouloir, pour qu'elle restât alors ce qu'elle était encore au fond de son être, une créature honnête, une âme droite, haïssant le mal, écœurée de la honte.

Raymond avait, dès la première confidence de Noris, ressenti comme un soulagement. Il savait bien ce qu'était cette femme, ce que la vie et les rancœurs avaient fait d'elle, mais il redoutait qu'elle eût la joie de son abaissement, que cette existence de déclassée, elle l'acceptât avec l'orgueil des filles tombées.

Une fille, non; une révoltée, oui, voilà ce qu'était Noris.

Raymond de Ferdys, pouvant la plaindre, pouvait donc encore l'estimer.

L'estimer? Il se posa à lui-même cette question. Estimer la fille de Féraud devenue la maîtresse de Vassili! Allons donc! Lui pardonner, peut-être. Mépriser celui qui l'avait poussée à cette chute, oui. Mais oublier le titre qu'on donnait à Noris, ce titre qui était — le monde est vil — un sujet d'admiration pour bien des gens, mais qui, pour Raymond, était un stigmate: *la maîtresse du Grand-Duc!* Cela, c'était impossible.

Impossible, et pourtant, cet impossible même, Raymond de Ferdys, peu à peu, semblait l'oublier. Rien, dans le luxe sobre de l'hôtel, ne rappelait. chez Noris.

la maison d'une courtisane. Rien ne faisait supposer qu'un personnage invisible eût, dans la demeure, le droit d'entrer en maître. Noris ne recevait même pas Raymond dans le salon où Gardanne ou Marguerite Brunier pouvaient entrer, mais dans une petite bibliothèque qu'elle avait choisie dans le logis comme son coin d'habitude, une bibliothèque où, sur les rayons, Ferdys voyait, revêtus de reliures qu'ils n'avaient jamais dû connaître, les vieux romans d'Eugène Féraud : *Jean le Scalpeur*, *Les Canadiens*, *Dinorah ou les Flibustiers*, et, — au milieu des pauvres livres oubliés, dont les pareils traînaient, sur les quais, dans les boîtes au rabais, — le portrait de Féraud, avec sa bonne figure de vieil honnête homme timide.

Nulle trace du Grand-Duc dans cette pièce retirée et silencieuse comme une cellule, où Noris rêvait, non plus à l'avenir, mais au passé. Une fois seulement, Mlle Féraud avait parlé du Grand-Duc Vassili à Raymond de Ferdys.

Elle lui avait dit, une irritation amère lui faisant trembler la voix :

— Le prince de Chantenay m'a appris ce que c'est qu'un grand seigneur ; mais le Grand-Duc Vassili m'a enseigné ce que c'est qu'un gentilhomme.

Il n'y avait rien dans l'affection très calme et fort peu passionnée, protectrice plutôt et quasi-amicale, que le Grand-Duc portait à Noris, du sentiment de vanité qu'éprouvait autrefois René, et que le Grand-Duc avait montré pour plus d'une jolie fille de Paris. Le Grand-Duc se parait volontiers, parfois, d'une

femme élégante, comme d'une arme de luxe, d'un cheval de race ou d'un tableau de prix. Se croyant au cabaret, d'ailleurs, à Paris, il trouvait tout naturel, d'ordinaire, d'y lutiner la cabaretière. Avec Noris, il n'en était pas de même. Après avoir été séduit, réellement pris par sa beauté, il ne l'aimait plus que pour son charme et son esprit. Il avait oublié, depuis Nice, qu'il eût des droits sur elle. Il se sentait instinctivement devant une nature d'élite, non plus une Parisienne seulement, mais, disait-il, une Française, et il ne lui serait jamais venu à l'idée de confondre la jeune femme avec les héroïnes de ses caprices habituels.

Noris avait, dans un coin de l'hôtel, une miniature de Vassili en son uniforme de campagne, tunique blanche, la casquette au front et la croix sur la poitrine. On n'eût pas reconnu ce soldat fauve aux gros favoris roux grisonnants, dans cet homme élégant cravaté de blanc, qui promenait son frac noir à travers Paris et le tachetait de poudre de riz, comme à Plewna, il avait roussi de salpêtre et éclaboussé de terre saignante le drap blanc de son uniforme. Galant homme, correct, le Grand-Duc parlait aux Parisiennes avec des phrases de diplomate, faisant sa cour comme à la cour, donnant à un billet doux les formules d'un protocole et, tout à coup, laissant transparaître des brutalités de Tartare et des mépris de souverain. Trop poli pendant un mois et trop grossier pendant une heure. C'était du moins là le Grand-Duc Vassili que connaissaient les belles petites ; mais, avec Noris, le grand seigneur semblait oublier tout à fait qu'il pouvait prétendre à être aimé

comme un banquier, et ne songeant plus qu'à l'amitié, se montrait aussi doux, aimable et dévoué, en vérité, que s'il eût été, avec quelque grande dame de Pétersbourg ou de Moscou, en demi-bonne fortune.

Il y avait des mois et des mois qu'il ne l'avait vue, du reste, et, des frontières d'Asie, lui écrivait, avec une ponctualité militaire, des lettres délicatement respectueuses, qu'il eût pu adresser à une fiancée. Un singulier homme, ce Grand-Duc. Noris, qui ne l'aimait pas, se fût coupé la main pour lui. Il l'avait sauvée, en effet, arrachée à la misère possible, enlevée aux aventures, au bourbier où la jetait Chantenay, et elle avait pour cet homme qui la rendait à elle-même et la respectait, la reconnaissance de la jeune fille qui épouse un vieillard pour sauver un père, éviter la ruine à une maison, ou payer une dette d'honneur.

Raymond de Ferdys savait tout cela; mais il savait aussi que tous les sentiments de droiture qui le gui daient à travers la vie, les enthousiasmes qui lui gon flaient la poitrine, il les retrouvait chez cette femme, avec la même rectitude et la même puissance. Il osait, avec elle, se livrer, avec toutes ses crédulités, tous ses projets et, dans ses causeries et ses confidences, lui contant ses voyages, passant d'hier à demain, énumérant les espoirs de patriotique avenir qui le hantaient, que d'autres trouvaient un peu ardents, presque dangereux, et qu'admirait Noris, réchauffée à cette foi juvénile.

Raymond se sentait à l'aise devant la franchise de Noris. Il rencontrait en elle comme un écho de ses propres pensées. Chaque jour grandissait l'affection

qu'il avait pour elle. Les visites à l'hôtel de la rue Jouffroy qui étaient, pour le jeune homme, une sorte de distraction, devenaient un besoin d'esprit, une joie profonde. Elle aussi, Noris, éprouvait en ces tête-à-tête, ces furtives échappées vers le monde, des beaux rêves d'honneur, une joie infinie. Elle se retrouvait, avec Raymond, dans ce rêve idéal et cet absolu, où s'était perdu le pauvre Féraud; pays dangereux, confinant aux belles folies, mais qu'elle aimait encore et qu'elle évoquait, en sa solitude, comme une sorte de paradis perdu.

Et voilà bien ce qui les unissait, de jour en jour, plus violemment l'un à l'autre, ces deux rêveurs qui revivaient, lui, le premier songe d'amour en revoyant la femme entrevue jadis, à l'heure du départ, elle en retrouvant dans ce Raymond, la foi, la crédulité, la virginité d'âme, toutes les blancheurs des années de vertu.

Et puis, plus d'une fois, le hasard avait amené sur leurs lèvres le nom d'Eugène Féraud. Noris n'en parlait jamais. Elle mettait une pudeur à taire ce nom comme chez elle à voiler cette image. Mais, lorsque Raymond le prononça, pour la première fois, elle en éprouva une joie profonde. Il y eut en tout son être comme une vibration, et elle sentait bien que Ferdys était le seul au monde à qui elle pût parler de l'oublié. C'est qu'il le comprenait, Ferdys, c'est qu'il le devinait, le *vaincu*. Le marin avait lu — peut-être parce que c'était le père de Noris qui les avait écrits — presque tous les romans de Féraud. Il en avait retenu des lambeaux de phrases, fragments de style vigoureux,

perdus dans les fatras des récits d'aventures. Et ces débris de lectures, il montrait à Noris qu'il les savait par cœur encore et elle était toute joyeuse de voir que l'humble souvenir du méconnu vivait dans la mémoire de l'homme qu'elle estimait le plus.

— Il y a bien du talent épars dans ses livres, disait Ferdys. Il avait de l'imagination. Il croyait!

— Il croyait à trop de choses! interrompait Noris en hochant la tête.

— Bah! laissez donc! Comme la vie, en somme, n'est qu'une autre sorte de mensonge, autant vaut la prendre pour ce qu'elle n'est pas et croire qu'elle vaut mieux que ce qu'elle est!

Elle savait gré à Raymond d'amnistier ainsi cette folie d'idéal dont Féraud était mort et dont elle-même expiait l'atteinte. Elle l'aimait surtout d'aimer son mort.

Un jour, elle lui dit, par hasard, qu'elle ne s'appelait pas *Noris* en réalité; que c'était comme un surnom à elle donné par Féraud :

— Mon vrai nom, mon nom à moi, c'est celui de ma mère; c'est Suzanne!

— Eh bien! permettez-moi alors de vous appeler Suzanne.

— Pourquoi?

— Parce que ce sera un nom que vous ne porterez que pour moi!

— Avec joie, répondit-elle.

Aussi bien, entre elle et lui, une vraie passion était née, un amour profond, un amour prêt à tous les dé-

vouements chez Noris, à toutes les fièvres chez Raymond, et qu'un nom voilait : l'*amitié*.

En croyant vraiment n'être que l'ami de cette femme, Ferdys éprouvait pour elle un sentiment plus violent, et ce qu'il était dans toute sa vie — absolu et résolu — Raymond, sans se donner la peine d'analyser ses impressions, était cela encore et de pied en cap, dans cette affection pour Noris, affection âpre, éperdue, sentiment qui n'admettait ni discussion, ni contestation. Le premier choc avec René l'avait bien montré.

Au ministère, le marin n'en travaillait qu'avec plus d'ardeur, apportant sa vaillance à toutes choses, allant des bureaux où la besogne abondait au plateau de Montsouris suivre les expériences météorologiques avec d'autres officiers détachés là, et étonnant par son activité intelligente et sans fièvre, toujours en éveil et toujours exacte, l'amiral Pradier du Resnel qui lui disait en riant : « Mon cher Ferdys, vous devez être amoureux ! On n'est aussi admirable que lorsqu'on est amoureux !

— Je suis amoureux de mon métier, mon amiral !

— C'est quelque chose, mais cela ne suffit pas ! Il y a mieux que ça !... il y a une femme... il y a une femme

— Peut-être bien, monsieur le ministre, mais je vous avoue que je n'en sais trop rien moi-même !

— Oh! oh! alors, c'est beaucoup plus grave ! Ce n'est pas une amourette, c'est une passion cachée. Il n'y a que celles-là de sérieuses. »

Passion cachée. Oui, cet amour furtif, furtif comme s'il eût été coupable, donnait à Ferdys cette alacrité

joyeuse des premières fièvres juvéniles; et ce jeune homme de vingt-six ans, n'ayant point vécu, apportait à sa passion des enthousiasmes, des fraîcheurs de sentiment et des ardeurs de sang d'un adolescent en qui bout la sève humaine.

Ils allaient bien souvent, par les matins de Mai, non plus dans l'Allée des Poteaux où la fashion galopait comme elle eût paradé dans un salon, mais, plus loin, vers Saint-Cloud, dans les routes désertes, remontant jusqu'à Chaville ou Sèvres et ce cadre printanier, ces marronniers frissonnants, aux cônes de fleurs blanches, ces grappes de lilas, ces feuillages encore grêles des saules, formaient un cadre souriant à leurs amours et ils allaient, causant, comme perdus, dorés du soleil, caressés du vent, sous le ciel bleu pâle des printemps.

Un jour, dans leur appétit de solitude, ils allèrent à Versailles. Noris aimait ce Versailles où tant de fois *le père* l'avait promenée, lui contant les histoires, les légendes du palais, des allées pleines d'ombre. Cette impression de désert, de grandeur déchue, avait toujours séduit Noris. Elle retrouverait, se disait-elle, un peu des sensations enfuies, en repassant par les sentiers d'autrefois. Mais elle et Raymond furent tout surpris de trouver le Parc envahi, bruyant, plein de monde. Ils ne songeaient pas que la vie des autres continuait, et que Versailles avait, en Mai, son exposition de fleurs, comme Paris. Alors, ils en prirent leur parti. Des fleurs! C'était joli à voir, et ils entrèrent sous la tente où, comme un bouquet immense, dans la

lumière du soleil tamisée par la toile d'un jaune d'or fin, les azalées, les rhododendrons et les roses éclataient, — touffes et tas de couleurs exquises — blanc de neige vierge, lilas, pourpres, ton de cuivre des chromatelles, toute une gamme adorable de nuances, qui faisait dire pourtant à Noris :

— Eh bien! à toutes ces splendeurs qui sont comme des fleurs d'Opéra, des fleurs en représentation, je préfère encore le moindre bouquet de violettes, un petit bouquet de deux sous!

Ils sortirent, une vague lourdeur parfumée grisant un peu la jeune femme qui, maintenant, humait l'air du dehors avec délices et, pas à pas, jusqu'au Bouquet du Roi ils allèrent, cherchant de préférence les allées où ils ne heurtaient à personne leurs chères causeries. Noris eût voulu passer, affamée de solitude, par les taillis réservés, mystérieux, où le lierre étreignait les arbres et rampait à terre. Tout sentier battu lui déplaisait. Mais au Bouquet du Roi, ils étaient presque seuls, des enfants jouant sur l'herbe molle, criblée de pâquerettes; des vieux lisant leur journal sur quelque banc; les shakos de soldats de l'artillerie apparaissant seuls parmi les lilas en fleurs, tandis qu'au loin on entendait, sourds et continus, des bruits de canon. Un exercice des pièces à feu, fait à Satory ou vers la butte de Picardie.

Puis ils allèrent plus loin, par les coins déserts du parc, au-delà des pièces d'eau, ne disant presque plus rien, heureux simplement de cette lente promenade solitaire, et, parfois, lorsque le sentier était petit, Ray-

mond laissait passer devant lui Noris, et il la regardait, sous l'ombrelle écrue qui la cachait, ne laissant voir qu'une taille souple, ondulante, et de petits pieds posés à peine sur la terre brune.

L'ombre de la jeune femme s'allongeait sur l'herbe, où il semblait qu'on eût fait pleuvoir des étoiles blanches et, au-dessus, dans le soleil, on eût dit que le frisson des arbres accompagnait le chant d'amour des nids.

Tout à coup, ils s'arrêtèrent.

Elle demanda : « Où sommes-nous? »

Il ne savait pas. Ils s'étaient perdus. Cette idée amusait Noris. C'était une aventure. Si la nuit les surprenait ainsi, dans les bois! Quelle plaisanterie! Versailles n'était pas loin. On pouvait, par quelque éclaircie, apercevoir, là-bas, le toit noir et les clochetons de la chapelle. Mais c'était amusant de se dire qu'on se trouvait — si près de Paris — comme au bout du monde.

Alors ils demandèrent leur chemin.

Au bout d'un sentier, ils rencontrèrent une fillette qui tenait à la main un bouquet, bouquet de fleurs des champs, de pâquerettes et de violettes cueillies par elle.

— Tiens, dit Noris, je demandais des fleurs naturelles. En voici!

L'enfant, une petite aux cheveux blonds en broussailles, les yeux farouches, l'air pauvre, regardait la belle dame et s'était arrêtée, son bouquet au poing.

— Veux-tu me le donner, ton bouquet? lui demanda Raymond.

— Vous le donner?

— Pas pour rien. Est-ce que tu le vends?

— Oui, des fois, quand je trouve. J'en porte aussi au marché, au père Truelle, à côté de chez nous, qui va aux Halles, à Paris. Ça se vend aux Parisiens!

— Donne-le à madame, ton bouquet!

L'enfant tendait à Noris le tas de violettes serti, comme d'une collerette, de pâquerettes blanches.

— Oh! qu'il est joli, dit Noris, et qu'il sent bon!

Elle enfonçait son visage dans cette fraîcheur embaumée et, au dessus des fleurs, ses grands yeux noirs brillaient, heureux.

— Est-ce que tu ne fais que ça, ramasser des fleurs? demanda Raymond à la petite.

Elle hocha sa maigre tête hâlée, d'un air à la fois très fier et très triste.

— Oh! avec ça! Je *fais la violette* à présent, parce que la terre, c'est fini! Et la violette aussi, ça va finir! C'est les dernières... Ça ne sent plus guère... Mais quand je n'ai pas ça, j'aide papa : je travaille avec lui.

— Qu'est-ce qu'il fait, ton père?

— Il est maraîcher, à Montreuil.

— Tu as des frères, des sœurs?

— Nous sommes sept. Quatre qui sont plus petits, deux qui sont plus grands que moi.

— Et tout cela travaille?

— Dame! dit la fillette. Excepté les tout petits gosses qui sont pas plus haut que ça (elle montrait un arbuste, à côté d'elle, qui lui montait à mi-corps); il faut bien que tous, ils gagnent leur soupe... Sans ça, la Thibaude!

Elle fit un geste comme pour montrer que les gifles étaient toutes prêtes.

— Et qu'est-ce que la Thibaude? demanda Noris, ses yeux noirs sur les prunelles d'un bleu gris de l'enfant.

— La Thibaude... eh bien! mais c'est la Thibaude!

— Une servante?

La petite parut suffoquée, regardant autour d'elle avec de l'effroi, comme si la Thibaude eût pu entendre et se fâcher.

— Une servante, la Thibaude? Ah! bien, par exemple!... C'est la veuve à Thibaud, la Thibaude... Une native de Velizy... que papa s'est mariée avec, après la mort de maman, parce qu'il nous a dit qu'elle avait de la tête et qu'elle ferait marcher la maison... C'est vrai qu'elle la fait marcher, peut-être mieux que maman qui était toujours malade, mais c'est égal, tout de même, ça n'est pas la même chose!

— Pour toi? dit Noris.

— Pour moi et pour les autres, donc!... Elle est pas mignonne avec les frérots et les petites sœurs, la femme! Ah! mais non, elle ne badine pas! Pif! paf! des calottes! Oh! une grêle!

— Mais ton père?

— Oh! papa!...

La petite se touchait le front comme pour dire que le mari de la Thibaude n'avait pas la tête bien solide.

— Il est trop bon, qu'on dit, papa; il est trop faible... Et puis...

Elle montrait sa petite bouche rouge et renversait sa tête en arrière, en effleurant ses lèvres de son pouce.

— Et puis, il boit! Il n'est pas gai. Il regrette maman! Peut-être bien aussi que ça lui fait de la peine de

voir que la veuve à Thibaud ne nous aime pas trop!... et alors!... il prend la bouteille, quoi! Oh! il n'est pas méchant! Trop bon, que je vous dis!

Elle s'arrêta, comme si elle en avait trop dit et que la Thibaude lui dût faire payer cher ses bavardages.

Alors Raymond lui mit dans les doigts une petite pièce, que l'enfant regardait avec des yeux ronds, stupéfaits, une pièce d'or, en lui disant :

— Pour tes petits frères et tes sœurs. Et ne montre pas ça à la Thibaude!

— Dix francs! répétait l'enfant. Dix francs! Pour ce bouquet-là!... Mais il y a joliment de l'aubépine à cueillir encore par là! En voulez-vous de l'aubépine, madame? Dix francs, c'est trop!

— Pour sept! dit Raymond qui souriait. Non, ce n'est pas trop. Mais ce n'est pas pour toi seule!

— Où que je mettrai ça? disait la petite. Si maman était là, je l'y aurais donné!...

— Et ton papa?

— Papa! fit-elle encore, presque brutale, eh bien! et la Thibaude?

— La Thibaude, tu lui donneras ça... pour qu'elle ne te gronde pas!

Et Raymond ajoutait une pièce blanche.

— Çà, cette fois, c'est le prix de tes fleurs!

Ils laissèrent là, regardant toujours, tournant et retournant sa pièce d'or, la petite fille et, en reprenant les allées qui menaient à Versailles, ils parlaient de cette enfant, qui faisait déjà, errante et battue, l'apprentissage de l'existence!

— C'est décidément moins gai qu'une opérette, la vie ! dit Noris.

Puis, regardant son bouquet, le bouquet de violettes :

— Mais il y a des journées de joie qui font tout passer et tout oublier, dit-elle.

Et, comme ils remontaient en wagon pour rentrer Paris, dans ce Paris qui les séparait l'un de l'autre qui les ressaisissait comme une proie, les remettait à leur rang et à leur cran, elle, la maîtresse du Grand-Duc, lui, l'aide de camp du ministre, elle dit à Raymond, la voix profonde, attendrie, comme elle ne l'était plus, depuis des années, comme elle ne l'avait jamais été peut-être :

— Vous voyez bien ce bouquet de la belle-fille de la Thibaude ? Eh bien ! moquez-vous de moi, mais il ne me quittera jamais. Je l'aime mieux, cent fois mieux, que toutes les fleurs rares que nous avons vues. J'aurais voulu ramasser moi-même ces violettes et les conserver. C'est tout ce qui me restera d'une des meilleures journées de ma vie...

— Suzanne !

Elle prit, au milieu, une pincée de violettes qu'elle tendit à Raymond :

— Gardez cela aussi, en souvenir de cette chère journée !... Quand vous ne m'aimerez plus, vous me renverrez ces violettes. Mais moi... oh ! moi, je ne vous renverrai jamais les miennes... jamais !

Ils ne s'étaient pas dit encore qu'ils s'aimaient, et se disaient déjà : « Quand vous ne m'aimerez plus !

VI

Raymond de Ferdys ne songeait à rien qu'à aimer Noris, et d'un respectueux amour, mais de l'amour absolu, capable de toutes les folies et de tous les sacrifices. Il l'aimait, il sentait à présent qu'il l'aimait à ne voir qu'elle dans ce Paris, à ne songer qu'à élle, à ne s'inquiéter que d'elle. C'était, peu à peu, une absorption de toutes ses facultés, de toutes ses pensées. Lui aussi, comme Noris, mettait dans les journées heureuses de sa vie cette humble promenade à Versailles, cette simple causerie par les bois. Il éprouvait, en quittant « Suzanne » à la porte de l'hôtel de la rue Jouffroy, une impression de déchirement. Il lui semblait que quelque chose tombait, comme un rideau de théâtre ou une pierre de sépulcre sur une chose finie, — rêve ou réalité, — qu'il ne reverrait pas.

Oui, sans doute pris tout entier par cet enfantillage sacré de l'amour, il se jurait de garder toujours — comme Noris — les violettes de la petite. Et il n'osait plus retourner rue Jouffroy; il avait peur de laisser échapper tout son secret, de dire à Mlle Féraud ce qu'èlle savait pourtant déjà, qu'il l'adorait et que cet amour unique, plus profond de jour en jour, lui faisait oublier désormais tout ce qui n'était pas elle.

Il n'allait cependant pas revoir Noris parce qu'il

essayait de résister encore à cette fièvre et, voulant dompter son esprit, il harassait à la fois son corps et son cerveau, décuplant ses travaux au ministère et, le soir, allant partout à Paris où il pouvait espérer trouver une distraction, un oubli. Mais partout il retrouvait, sinon l'image du moins la. pensée de Noris. Le théâtre, qui vit de l'amour et dont la Muse est la femme, lui parlait de Noris. La solitude du Bois, la nuit, se peuplait de fantômes qui étaient Noris. Jusque dans le fracas des cafés concerts, faisant rage aux Champs-Élysées, sous les arbres, parmi les drôleries et les clowneries des bouffons à la mode, une romance bête et banale, le moindre couplet attendri chanté par une voix de gorge, reportait la pensée de Raymond vers Noris. C'était une obsession, mais une obsession d'un charme puissant et que Ferdys n'eût pas voulu chasser.

Il était heureux de penser ainsi à Noris. Il eût voulu dire à tous combien cette créature, d'une franchise et d'une beauté si profondes, lui tenait à l'âme. Il n'existait qu'un seul être au monde qui eût pu lui parler d'elle et qui, du reste — Raymond le voyait bien — cherchait assez souvent à lui en parler depuis le petit scandale du Cirque. C'était René.

Cette obsession même qu'éprouvait Ferdys, Chantenay la ressentait aussi, mêlée d'irritation, et le prince avait, en songeant à Noris, les colères nerveuses qui l'agitaient toujours fébrilement devant un obstacle quelconque. Il n'était pas habitué à recevoir de telles leçons et il ne les acceptait pas volontiers. Il lui déplaisait d'en rester avec Noris sur une telle rencontre.

Empocher le compliment, comme il disait, lui semblait dur.

Et, par surcroît, voilà ce Raymond qui entrait chaque jour plus avant dans les bonnes grâces de Mlle Féraud! Il semblait à René que l'affection éprouvée visiblement l'un pour l'autre par ces deux êtres si bien créés pour se comprendre, était une sorte de bravade à lui faite et par Noris et par Raymond. Cela l'ennuyait, l'agaçait et l'humiliait. Et puis cette autre femme que Noris maintenant était devenue lui paraissait si enviable, vraiment étonnante, belle à ne pas croire que les gracilités de la jeune fille se fussent épanouies en de telles splendeurs.

— Qu'est-ce que vous avez donc à me regarder comme ça? dit un jour Mme de Montépreux à Chantenay. Vous me détaillez du regard comme si vous ne me connaissiez pas!

Ce qu'avait Chantenay? Il comparait la blonde comtesse à Noris, et les ardeurs voilées des grands yeux noirs de Mlle Féraud lui paraissaient plus bizarres, plus troublantes que les claires opulences de cette beauté blonde.

Jacqueline, instinctivement, sentait même un danger là. Elle surprenait dans les prunelles de René des songeries qui n'étaient pas de la réflexion mais du désir, — un désir qui la dépassait, elle, et allait à une autre. Alors elle voulait étourdir le prince, l'enlacer et l'emporter dans le tourbillon comme dans une valse de son pays. Elle inventait, pour ne pas le quitter, des parties de plaisir qui étaient des joies de fille où elle

traînait un peu plus avant dans les folies son grand nom de Montépreux. Elle se montrait à Chantilly avec lui, menant grand train, parlant tout haut, faisant tapage. A Paris, elle entraînait les amis du prince, le grand Nestor, le duc de Marsan, dans les cabarets et les petits théâtres. On les vit, un soir, eux cravatés de blanc, elle en toilette claire, dans une avant-scène du Walhalla-Théâtre. Le lendemain, la comtesse et les amis de *Fleur-de-Chic* dînaient sur la terrasse du café des Ambassadeurs, et Jacqueline, humant le grand air, les fraîches odeurs d'arbres mêlées aux senteurs de champagne et de tabac, s'amusait, se grisait de cette musique de hasard et de ce laisser-aller de high-life décravaté d'un restaurant en plein vent.

Elle redoublait d'entrain, d'esprit, de jolis rires gais, montrant ses dents blanches dans sa belle carnation dorée d'Autrichienne, et, à tout prix, elle voulait ainsi conserver ce prince René qui semblait lui échapper, devenait avec elle soucieux, maussade et pensait à une autre. Les amis de Chantenay la trouvaient incomparable cette Jacqueline, déclaraient qu'ils en deviendraient amoureux fous si *Fleur de Chic* ne devait pas l'épouser. Jamais on n'avait vu une beauté pareille.

— Vous ne devineriez pas, à vous tous qui êtes là, la proposition que j'ai reçue aujourd'hui? disait Mme de Montépreux, accoudée contre la balustrade du restaurant, tandis que, sous les marronniers verts, gaiement éclairés par le gaz, dans cette flambée de lumière et de gaieté, partaient des rires ponctués par des explosions de Rœderer et que dans cette sorte

de Kermesse internationale où des Parisiennes en corsages de velours frappés souriaient à des dîneurs strictement vêtus, *clubmen* ou *rastaquouères*.

— Voyons, la proposition! répondait le petit duc de Marsan assis à côté de Nestor d'Aubreval, le grand Nestor, en face de Jacqueline accoudée près de Chantenay.

— C'est tout ce qu'il y a de plus drôle, répondait la comtesse. C'est étonnant. Je vous le donne en mille! On m'a offert...

— Un royaume? Ça ne m'étonnerait pas! dit Marsan.

— Non, pas un royaume. C'est plus pratique. Un Américain, un photographe américain, — il faut être Américain pour ça, — est venu me supplier d'assurer sa fortune en posant pour lui! Il se fait fort de débiter des ballots et des ballots de mes portraits et il m'offrait tant pour cent sur les bénéfices! Voilà où nous allons, mes amis!

— Eh bien! mais, dit Marsan, cela prouve que les Américains ont du goût.

— Mais qui lui avait donné cette idée-là, à votre Yankee? demanda Chantenay, très nonchalant.

— Qui? Le journal! Ce petit Gardanne qui se mêle de décrire les femmes du monde et les actrices, avait trouvé poli d'imprimer dans une de ses chroniques que j'étais la plus jolie des Parisiennes, ce qui n'est pas galant pour Paris puisque je suis Autrichienne!... Mon photographe américain, logé au Grand-Hôtel, a lu l'article traînant sur une table et il est venu tout droit rue Saint-Dominique...

— Il savait donc votre adresse?

— Oh! très pratique, l'Américain! Il l'a eue sur une affiche. Dans la rue, sur l'affiche du bal de l'Hôtel Continental, au profit de l'Œuvre des Layettes dont je suis dame patronnesse.

— Voilà une leçon, dit René. Les comédiennes dont vous parlez ne font pas encore imprimer leur adresse sur les affiches de spectacle!

Mme de Montépreux se mit à rire, étonnée de la éflexion du prince.

— Comment! vous devenez puritain maintenant, Chantenay?

— J'ai toujours aimé ce qui est correct...

— Et ce qui est chic. Eh bien! c'est très chic de s'afficher par charité!...

— Tout cela prouve simplement, conclut d'Aubreval en riant, que le photographe yankee était un malin et Gardanne n'est pas un imbécile! Je serais photographe, moi qui vous parle, je ne voudrais faire qu'un portrait, un seul, celui de la comtesse, et je briserais ensuite mes appareils comme les peintres, — qui ne brisent rien du tout — disent qu'ils brisent leurs pinceaux!

Sur la scène, toute blanche de lumière, une grosse fille hélait le public de sa main recourbée en forme de conque et un couplet montait, dans le bleu profond du ciel, allumant, en partant, de gros rires dans la foule, au bas de la terrasse.

Jacqueline n'entendait que de vagues paroles; mais elle riait follement, en faisant le geste de se boucher les oreilles, lorsque, dans une clameur énorme, tout ce

public hurlait, redemandant le couplet, répétant des *bis, bis,* formidables.

— *Bis! bis! bis!*

— Oh! messieurs, dit la comtesse. Il paraît que c'est sublime ce qu'on chante!... Nous n'écoutons pas!... Il faut écouter!

— Écoutons!

Et, repris par la grosse fille qui s'agitait, là-bas, sur l'estrade, le visage brutalement éclairé par la rampe, rouge en bas et noir en haut, le couplet retentissait :

Eh bien! oui, c'est moi, la crevette,
L'ange d'amour, l'ange rêvé,
Qui, marchant le nez en trompette,
Vais crevant le petit crevé!
Sautez, les gros écus du père!
Et dans les vieux bas à maman,
S'il est quelque jaunet, j'espère,
C'est pour moi tout ça, cher amant!

Car ça serait pas juste,
Non, mon petit Auguste,
De se donner tant de mal!
Tu m'es si égal!
Et je me fiche pas mal
D'ton cœur, animal!

Alors, c'était, dans le public, un enthousiasme, une folie, une frénésie. On le redemandait, ce couplet lourdement railleur; on le réclamait ce refrain sinistre, aux ironies grasses et brutales; on voulait l'entendre encore, l'entendre toujours, cette poésie sentant le ruisseau, cette chanson de l'ordure et du vice râlée bestialement

par une forte fille qui lançait à cette foule son « *j'me fiche pas mal, — De ton cœur, animal* » comme elle eût, au hasard, jeté dans le tas ses mépris populaciers.

Jacqueline de Montépreux était enchantée. Elle riait sur sa chaise, accoudait ses beaux bras nus sur la balustrade comme au balcon d'une loge, accompagnait l'ignoble refrain de la chanteuse et, le couplet répété, réclamé, bissé, recommencé, écorché par la foule et la grosse fille disparue sous des acclamations et des enthousiasmes que ne connut peut-être jamais une Rachel, la comtesse amusée, fouettée, secouée par cette poésie d'égout, répétait encore de ses belles lèvres pourprées et patriciennes

Car ça serait pas juste,
Non, mon petit Auguste,
De se donner tant de mal!...

Comme elle se retournait, en gesticulant beaucoup, elle aperçut à une table assez éloignée, sur la terrasse, un joli homme aux moustaches en croc assis près d'une jeune femme en toilette blanche qu'elle reconnut et montra à René en disant :

— Tiens, votre oncle!

C'était Ferdys, en effet. Il avait, d'en bas, aperçu Marguerite Brunier dînant seule et il lui tenait compagnie, tout en causant, la regardant simplement découper son « poulet vapeur », car il avait, lui, dîné au Cercle. Le marquis avait fort bien vu Mme de Montépreux et ses amis, mais il mettait de la discrétion à

ne la point reconnaître. Il avait, pour ces sortes de cas, une myopie savante.

Jacqueline, cependant, n'eût pas été choquée du tout d'un salut. Elle regardait même Margot avec une persistance faite pour attirer l'attention. Elle savait fort bien que Marguerite Brunier était l'amie de cette Mlle Féraud pour laquelle René s'était, en somme, battu, le mois passé, et que ce diable de *Fleur-de-Chic* était bien capable d'aimer encore. Elle eût presque voulu savoir de cette fille ce que Noris pensait de René, et si, par hasard, le prince de Chantenay ne s'était pas présenté rue Jouffroy, depuis le duel.

Mais Ferdys continuait à ne reconnaître ni son neveu, ni Mme de Montépreux, ni personne; et, le dîner finissant, René, un peu égayé de champagne, Jacqueline enveloppait de son mantelet, pour descendre, ses magnifiques épaules, lorsque Raymond de Ferdys se montra tout à coup à l'entrée de la terrasse, cherchant des yeux une table vide. La comtesse l'aperçut et aussitôt tout haut, dit gaiement :

— Ah! bah! Votre cousin, maintenant, René! Décidément nous sommes en famille!

Chantenay avait parfaitement vu, lui aussi, arriver Raymond. Il eut son gloussement qui était un rire et, du geste, fit à son cousin signe d'approcher.

— Mon cher, voici une table libre! Nous te cédons la place!

— Bonjour, monsieur de Ferdys!

Et Jacqueline tendait à Raymond sa belle main fine et douce.

Raymond semblait un peu ennuyé de rencontrer là René, et le prince, le devinant, lui dit en riant toujours :

— Mais puisque nous partons !... Nous ne gênerons pas ta solitude, lieutenant Hamlet !... C'est vrai, tu es gai comme si tu avais acheté le fonds de Werther ! Regarde donc ton père, là-bas, et suis son exemple !

— Mon père ?

Mme de Montépreux, qui se gantait, indiqua d'un geste de tête la table où Marguerite Brunier dînait, auprès du marquis.

Elle ne remarqua pas combien Raymond eut, brusquement, l'air agacé.

Nerveusement, il secoua la tête et, saluant Jacqueline, il fit quelques pas vers l'escalier pour redescendre.

— Tu t'en vas comme ça ? dit René.

— Je m'en vais... Oui !

Le marquis de Ferdys, assis et regardant son fils du coin de l'œil, n'avait pas perdu de vue un seul de tous ces mouvements et il sentait sur lui le regard, plein de reproches, de Raymond.

— Qu'est-ce que vous avez donc ? lui demandait Margot.

— Moi ?... Rien !... Je pense !

René, lui, s'était, pouffant de rire, retourné vers ses amis et disait à la comtesse :

— Eh bien ! croyez-vous qu'il soit topique, mon cousin ?... Un type !... Pas apprivoisé du tout ! Un sauvage !

— Mais pas déplaisant, dit Jacqueline. Je le trouve

très gentil. Moins que vous, fit-elle bien vite. Ne soyez pas jaloux!

Le duc de Marsan et le grand Nestor s'effaçaient pour la laisser passer, et les jeunes gens, suivant la comtesse, descendaient, coudoyés par les garçons, l'escalier du restaurant, gagnant la sortie pour aller au Bois. Jacqueline jeta un dernier regard à l'estrade du café-concert où des christys-minstrels désossés et noircis de suie, gambadaient maintenant dans une gigue d'aliénés en jouant du banjo, et elle fredonnait encore machinalement :

Car ça serait pas juste,
Non, mon petit Auguste...

Il y avait une foule énorme devant la porte extérieure dont les guirlandes de gaz, dans leurs verrières blanches, éclairaient vivement les arbres des allées. On se pressait autour des grandes affiches collées sur des planches pour entendre, saisir de loin un lambeau de ces refrains que la comtesse emportait comme un souvenir amusant, un écho de folie.

En arrivant près de la porte, René, qui avait pris le bras de Mme de Montépreux, repoussa légèrement un vieux monsieur, coiffé d'un chapeau gris, qui marchait avec lenteur et dont le gros dos voûté gênait Beaumartel qui, pour sortir, voulait toute la place.

Se sentant touché du coude par le jeune homme, le monsieur, appuyé sur sa canne, se retourna brusquement, et René vit une tête blanche à grosses moustaches, dont les yeux fatigués le regardèrent bien en face.

— Vous pourriez attendre que j'aie passé, monsieur dit le vieux.

— Vous pourriez, monsieur, passer plus vite! répondit René, le ton léger.

— C'est que je ne peux pas marcher facilement... j'ai la goutte!

Du bout de sa canne il montrait son pied droit, déformé, dans des souliers feutrés.

— Eh bien! dit alors lestement René en veine de rire, on ne vient pas au café-concert quand on a la goutte! Je suis pressé... Ce n'est pas ma faute si vous êtes podagre...

Il ricanait encore que le vieux monsieur, se retournant, lui plantait ses prunelles dans les yeux et lui répliquait, la voix brusque :

— Vous êtes le prince Beaumartel de Chantenay!... Je vous connais parfaitement. Moi, monsieur, je suis le général Robin. Ce nom ne vous dit rien? Tant pis!

Le général montrait le marquis de Ferdys qui descendait seul et venait vers eux :

— Demandez à M. de Ferdys. C'est lui et moi qui avons veillé votre père à l'ambulance!

Le prince René mécontent, assez pâle, dégrisé, regardait Robin qui, redressé sur sa canne, la rosette rouge étoilant son pardessus gris, ajoutait, comme s'il eût parlé à un soldat un jour d'inspection :

— Il ne vous souhaitait qu'une chose, Chantenay, c'était de finir comme lui : proprement! Ça ne l'aurait pas beaucoup flatté de savoir que vous insultez les vieux!

Le général porta la main à son chapeau, dit à

Mme de Montépreux : « Pardon, madame » et tendit la main au marquis, maintenant arrivé près d'eux.

— Ferdys, dites donc à votre neveu qu'il ne faut pas tant se moquer des goutteux ! Du train dont il va, on ne fait pas de vieux os ; — il n'aura même pas le temps de devenir podagre, comme il dit !...

Et, clopin-clopant, Robin s'éloigna, la foule s'écartant devant lui, tandis que René, demeuré encore dans l'intérieur du café-concert, mal à l'aise, irrité, en pleine lumière, consultait du regard ses amis comme pour savoir ce qu'il devait faire, et que Mme de Montépreux lui disait gaiement :

— Décidément, mon cher prince, vous n'avez pas de chance en public depuis quelque temps !...

— La statue du commandant... du commandeur... du général ! dit le duc de Marsan. Tu aurais dû l'inviter à souper, René !

— Parbleu ! fit le grand Nestor. Un duel au champagne ! C'est meurtrier pour un goutteux !

Mais le prince n'était pas en humeur de plaisanter. Il se sentait ridicule comme un écolier pris en faute.

Et le marquis de Ferdys, s'approchant de lui, lui glissait tout bas à l'oreille, en l'accompagnant jusqu'à la voiture qui attendait dans l'avenue :

« Veux-tu que je te dise, René? Nous avons tous deux, ce soir, reçu notre petite leçon ! Robin t'a donné sur les doigts et Raymond, qui m'a parfaitement vu, m'a fait de la morale à sa manière en me cédant la place. A deux de jeu, mon neveu ! Et c'est pain bénit si ça nous profite ! »

VII

La *petite leçon*, comme disait le marquis, infligée par le général Robin n'avait eu qu'un effet sur René Beaumartel de Chantenay, c'était de lui rappeler celle qu'il avait reçue de Noris. Il n'avait maintenant qu'une idée, sortir de ce double ridicule par un coup d'éclat, montrer à Marsan, à d'Aubreval et aux autres, que les défis de Mlle Féraud lui étaient aussi indifférents que les mercuriales du général Robin.

— Allons donc ! lui disait son oncle. Avec le vieux brave tu peux encore t'en tirer. A la rigueur, il recevrait tes témoins... quoique ce serait absurde... Mais avec Noris !... Elle ne te recevrait pas !

— Elle ne me recevrait pas, moi ?

— Je ne crois pas !

Et Chantenay se trouvait piqué dans sa vanité par ce défi un peu narquois. Il sentait parfaitement bien qu'on lui disait vrai. Il était mécontent de lui-même, aiguillonné par le double désir de revoir Noris et de prouver à ses amis qu'il était toujours *Fleur de Chic* : irrésistible, incomparable, triomphant des Parisiennes comme le vieil Engelbert des Sarrazins : « *Moult fier mult fiert.* » L'audace lui avait toujours réussi. Eh bien, il aurait de l'audace ! Il irait droit à Noris. Il se présenterait

chez elle. Il verrait bien ce qu'elle dirait, ce qu'il trouverait à répondre et si elle oserait le chasser.

Le chasser! Allons donc! Il ne lui venait même pas à l'idée qu'il pût repasser, autrement qu'en vainqueur, le seuil d'une chambre de femme. Et puis, quoi! Est-ce qu'il y a de l'amour-propre dans l'amour? Et c'était de l'amour vraiment, ou un âpre désir ressemblant terriblement à de l'amour, qu'il ressentait pour Noris revue et retrouvée.

Oui, il se présenterait à elle sans l'avertir, apparaissant dans cet hôtel de la rue Jouffroy comme elle s'était montrée, il y avait cinq ans, dans l'hôtel de l'avenue Van Dyck, brusquement!

Était-ce drôle, même! C'était lui, lui, Chantenay, qui risquait maintenant de faire antichambre!

Bah! la « nouvelle femme » qu'était cette Noris valait bien ces petits sacrifices! Et, puisque Raymond était reçu, pourquoi ne le serait-il pas?

René se présenta donc, vers quatre heures, un jour, chez Noris, laissant à la porte son coupé, et le domestique qui lui ouvrit lui ayant dit que Madame était sortie : « Faites-lui passer ma carte! » répondit le prince.

— C'est que Madame est réellement sortie! dit le valet en livrée qui regardait la carte.

— Rentrera-t-elle bientôt?

— Bientôt.

— Eh bien, j'attendrai!

On le fit entrer dans le petit salon blanc où Noris se tenait d'ordinaire lorsqu'elle ne s'enfermait point, au

premier étage, dans cette bibliothèque contiguë à sa chambre et qu'elle affectionnait. René, attendant, regardait autour de lui toutes choses, les statuettes de Saxe et de Tanagra, les japonaiseries, et s'arrêtait sur une tête de femme juive ou turque, aux sequins d'or collés au front, qui vaguement lui rappelait Noris. Il lui semblait qu'il avait vu ça, jadis. Mais les peintures se ressemblent toutes!

Debout devant le tableau, il l'examinait encore lorsqu'un roulement de voiture, dans la rue, l'attira à la fenêtre. Il vit à travers les guipures des rideaux, Noris, svelte, de noir vêtue comme toujours, descendre de son coupé, s'arrêter un moment devant celui du prince qui stationnait là, regarder sur la portière les armes des Chantenay et entrer brusquement dans l'hôtel. Allons! Noris savait maintenant qu'*il* était là! Tant mieux. Il aimait mieux cela, Chantenay.

Elle allait lui faire dire par un domestique qu'elle ne recevait pas ou, ce qui était plus probable, se donner la joie de le chasser elle-même.

Mais il eût été bien étonnant que Noris ne se donnât point aussi ce petit raffinement de plaisir féminin de se retrouver en face de lui. René connaissait les femmes.

La porte du salon s'ouvrit brusquement et Noris, en effet, très pâle, se montra, son chapeau sur la tête, roulant fébrilement ses gants de Suède. Il la trouva, dans ce premier regard jeté à cette sorte d'apparition plus désirable encore que l'autre soir, dressée devant lui dans la cohue du Cirque.

— Qu'est-ce que vous venez faire ici? demanda Noris,

sans avancer, regardant, elle aussi, ce petit homme élégant qui, visiblement ému, mordillait ses moustaches blondes.

Il avait ôté de son œil droit son monocle et la lumière des fenêtres donnait en plein sur ses yeux bleu fade.

Noris y lisait un trouble.

Elle avait envie de sonner et de faire reconduire René, jusqu'à la rue. Puis, en le contemplant, trouvant à l'impertinent d'autrefois elle ne savait quelle attitude piteuse de suppliant, il lui venait l'âpre fantaisie, pleine d'une jouissance féroce, de dire à cet homme tout ce qu'elle pensait de lui et, puisqu'il tendait le cou, d'y enfoncer brutalement les ongles.

Ah! il revenait! Il réapparaissait! Il osait se montrer après l'injure qu'elle lui avait publiquement jetée à la face! Eh bien! voyons, quoi? Que souhaitait-il? Qu'y avait-il au fond de ce cœur?

— Vous avez donc à me parler, prince? dit-elle encore, la voix en acier, aiguisée comme un couteau.

— Oui, répondit René. Il y a cinq ans que je veux avoir avec vous l'explication que je sollicite aujourd'hui.

Il appuyait sur ce mot de *sollicitation* qui, depuis le passé, intervertissait si profondément les rôles.

Noris en avait souri cruellement.

— Cinq ans! dit-elle. Oh! c'est bien long! Et c'est mon..... amabilité de l'autre soir qui vous a décidé à brusquer les choses? Eh bien! soit, puisque explication il y a, expliquons-nous. Vous pouvez prendre un fauteuil et ne pas rester debout, car j'imagine

que ce sera long. Ça tombe bien; je n'ai rien à faire!

Elle avait jeté ses gants sur la cheminée, défait les brides de son chapeau,et,tête nue maintenant,la lumière jouant sur son front, sur ses frisons noirs, admirablement belle, assise devant René, elle rivait sur lui ses yeux devenus calmes et froids.

Le prince avait peut-être fait son plan d'attaque. Il savait que les minutes en pareille rencontre valent des heures.

Le tacticien alla droit au but :

— Savez-vous, dit-il, que vous avez eu raison de me traiter l'autre soir comme vous l'avez fait?

— Vous trouvez? fit Noris, railleuse. Moi, c'est mon avis. Mais je suis enchantée que ce soit aussi le vôtre.

— J'ai été cruel avec vous Noris!

— Cruel?... Vous vous flattez! Vous avez été... je cherche le mot, je ne le trouve pas... A quoi bon? Ce serait du temps et des épithètes perdus!

— Vous devinez bien, reprit René, que si je viens à vous c'est après bien des réflexions... des hésitations...

— Non, je ne devine pas... Je ne devine rien, moi... Vous me le dites, je le crois. Vous savez que je suis habituée à vous croire!

Tout ce qu'elle disait, le sourire aux lèvres, presque indifféremment, souffletait Chantenay comme d'une ironie implacable et douce. Elle avait l'air de railler sans âpreté une flamme profonde apparaissant seule, de temps à autre, dans ses yeux noirs comme une explosion rapide de colère. Mais sa joie, son amère joie, était de jouer, du bout des ongles, avec cet être adoré

jadis, méprisé maintenant, qu'une vanité, un désir, un renouveau de passion — elle ne savait quel égoïsme inattendu — jetait à sa portée comme elle avait, la malheureuse, été à sa merci.

— Noris, dit le prince en donnant à sa voix les modulations tendres d'autrefois, je voudrais que vous pussiez lire au fond de ma pensée... J'ai souvent pensé à vous... souvent...

— Souvent?... Ce n'est pas assez ! Moi, je pense à vous.... toujours!

— Vous êtes méchante... mais vous en avez le droit... et quand je songe à... à notre passé... c'est, je vous le jure... avec un regret... un remords...

— Ah ! ah ! quelqu'un me l'avait dit, mais je ne le croyais pas !

— Quelqu'un ? Qui cela ?

— Gardanne. Vous savez, aujourd'hui, c'est par les reporters qu'on a toutes les nouvelles !

— Eh bien ! si Gardanne vous a dit cela, c'est qu'il était bien informé, par extraordinaire. Oui, je le regrette, ce passé... je le regrette, je vous dis... C'était si exquis et si doux !... C'est un paradis perdu !

— Oh ! fit Noris, voilà qui est bien romanesque pour un homme comme vous !... Mais vous ne l'avez pas perdu, vous l'avez gâché, ce paradis... si paradis il y avait. Vous l'avez quitté sans le moindre brin de ce remords dont vous parlez !.... A quoi bon remuer ces cendres-là, aujourd'hui ?

— A quoi bon ? Vous ne me comprenez donc pas ?

— J'ai peur de vous comprendre et je vous asurais

gré de me dire si vous venez ici pour me faire part de quelque chose de sérieux ou pour me débiter des phrases dont je suis un peu rebattue ! Ah ! je vois que je vous étonne? C'est que je ne suis plus la même femme, mon cher prince !... On dit que le cœur se brise : ce n'est pas vrai, il se durcit.

Beaumartel, la voix très basse, essayant de se rapprocher de Noris, commençait la série des banales excuses :

— Il faut me pardonner... Ma famille... Ma mère...

Noris l'interrompit :

— Ne dites donc pas tout cela. On se défend ainsi avec une grisette. Je n'en suis plus là. Les femmes comme moi non seulement peuvent regarder la vérité en face, mais elles la devinent. Elles jouent leur existence tout entière sur leur premier amour. Je vous ai rencontré sur ma route. J'ai joué — et franc jeu, — j'ai perdu. Ah ! vous qui rêvez d'être aimé, je vous aurais adoré, moi, toute ma vie ! Ça vous a paru trop long et trop ennuyeux...

— Trop dangereux ! murmura le prince.

— C'est la même chose ! Évidemment il y avait danger puisqu'il s'agissait de votre avenir. Comment donc ! Un prince de Chantenay choyé, adulé, adoré, n'est pas trop grand seigneur pour faire sa maîtresse d'une fille loyale, crédule, confiante, absurde ! mais il est bien certain — je vous ai déjà dit cela, je crois, quand cela pouvait m'intéresser — oui, il est certain, qu'il est de souche cent fois trop haute, qu'il a un passé trop glorieux et un avenir trop brillant pour faire sa

femme d'une honnête fille qui a eu foi en sa parole !... Alors, quoi de plus simple ? On la quitte cette fille, on la laisse en proie à tous les hasards, à toutes les tentations, à tous les désespoirs !... Et si elle tombe, à qui la faute ? Je vous aimais à me tuer pour vous, comme une couturière sentimentale ; il s'en est même fallu de très peu que votre joli petit revolver ne vous débarrassât de mes criailleries. Et, ma parole, je ne sais pas si je n'aurais pas été plus heureuse de mourir votre maîtresse que de devenir — quoi ?... Noris, la maîtresse du Grand-Duc. Il est vrai que j'aurais taché vos tapis ! Mais ça se lave !

René la contemplait, les yeux ardents maintenant, surexcité par cette colère, secoué par cette ironie qui le bravait et furieux de ne pouvoir se dire qu'il était, comme autrefois, le maître adoré de cette adorable créature.

Chose étrange ! Il avait beau chercher dans ses souvenirs, dans ses sensations, il ne retrouvait pas une maîtresse dans cette Noris assise là, devant lui. C'était bien vraiment « une autre femme », une conquête à faire, une terre vierge pour sa volupté. Et alors, buvant du regard tout ce charme, hochant la tête, sincère en ce moment, sincère dans ses regrets d'inassouvi :

— Ah ! j'ai été bien fou, dit-il... J'ai été bien niais !

— Non, répondit Noris en ne le quittant point des yeux, ce n'est pas non plus le mot : vous avez été bien misérable !

Il se sentit plus attiré qu'insulté par l'injure et, se rapprochant, laissa échapper un

— Je ne te connaissais pas!

— Vous dites, prince? fit-elle, le front hautain. Ah! oui, oui, je comprends. Vous ne soupçonniez pas que la jeune fille de dix-neuf ans, une enfant — j'étais crédule comme une enfant, — pût devenir la femme d'aujourd'hui, implacable, je vous l'avoue, et vous haïssant presque autant qu'elle vous a aimé...

— Me haïssant?

— Faut-il encore dire le mot? Vous méprisant!...

Cette fois, il eut un geste de révolte; mais elle ajouta, lui touchant le bras pour le faire rasseoir, et le tenant là, comme magnétisé :

— Et savez-vous pourquoi? Parce qu'après m'avoir chassée, m'avoir injuriée dans ma confiance, vous être moqué de moi sans pitié — car, vrai, vous n'êtes pas sensible, mon cher, — vous voilà, tenez, oui, ma parole, vous voilà, prêt à me supplier de redevenir pour vous la maîtresse d'autrefois!

Il eut un sourire heureux, éperdu comme si, en prononçant brutalement le mot, Noris lui eût épargné une faiblesse pénible, la lâcheté d'un nouvel aveu :

— Moi? dit-il, moi?... C'est que si tu savais!

— Eh! dites-le donc, fit-elle, c'est que vous m'aimez! Vous m'aimez, n'est-ce pas?

— Oui, je t'aime! Eh bien! oui, je t'aime et c'est pourquoi je suis revenu! Je veux... je veux te faire oublier tout ce que tu as souffert par moi!

— Ah! ça, par exemple, monsieur de Chantenay, ça, oublier, c'est impossible.

— Ou plutôt, dit-il en se rapprochant de Noris,

— presque à genoux, comme autrefois, rue Brochant, quand il suppliait, — je veux te rappeler ces beaux jours que nous avons vécus... tu sais bien... tu sais bien... Cela tient au cœur, va, ces souvenirs-là !... On a beau faire, ils sont toujours présents... Dis, est-ce qu'il ne t'est jamais venu l'idée de nous retrouver en ce temps disparu... toi, adorée, moi repentant... tiens, toi me pardonnant et moi faisant tout pour me faire pardonner ?...

Noris souriait toujours.

— C'est très joli, votre petite romance, dit-elle froidement. Mais si je m'étais tuée ? Oui, tuée, je vous le répète ? D'autres l'ont fait — comme Fanny Love — qui ont eu plus de courage ou plus de sottise que moi ! Elles n'avaient qu'à vivre et à attendre pour voir revenir, repentant, comme vous dites, celui qui les avait outragées et chassées.

— Repentant, oui ! dit le prince en essayant de lui prendre la main qu'elle retira d'un mouvement de répulsion instinctive.

— Oh ! parbleu ! Je vois bien que vous ne me quitteriez plus à présent !

— Te quitter ?... Maintenant...

— Maintenant que je n'ai plus des candeurs de jeune fille, mais des insolences de fille.

— Maintenant que tu es une autre femme, s'écria René... Oui... belle... irrésistible... une femme que je ne connaissais pas... ou plutôt que je reconnais, Noris... adorable comme autrefois, comme hier, comme toujours !

Elle s'était levée, regardant instinctivement, dans

son cadre d'or, la *Juive du Maroc*, que, tout à l'heure, le prince de Chantenay avait comparée à elle-même, puis, accoudée sur le dossier d'une chaise :

— Non! non! non! Vous avez dit vrai, une autre femme, fit-elle. Vous avez parfaitement raison, je suis bien une autre femme. Tout à fait. Vous connaissez ma devise? « *Je me survis!* » Elle est peut-être un peu prétentieuse, mais elle est vraie! Il n'y a pas une seule femme dans une femme, il y en a autant que la femme a de fièvres ou de joies!... Ce n'est pas la Noris d'autrefois que vous aimez, — car vous m'aimez peut-être maintenant, comme c'est bizarre! — c'est la Noris que vous voyez entourée de ce luxe, et voulez-vous que je vous dise tout? — c'est la Noris appartenant à un autre!

— Noris! s'écria René, blessé et le sang fouetté, éperonné par ces ironies.

— Et de cet autre, continuait-elle, vous allez devenir jaloux, ma parole! Comme si ce n'était pas vous qui m'avez jetée à lui! Je lis dans votre pensée comme dans un livre... Oh! parfaitement : je ne suis plus la même femme! Ces yeux, ce sourire, ces cheveux, ce sont des séductions nouvelles! C'est éternel et banal! Quand je donne ma défroque à ma femme de chambre, je suis tout étonnée ensuite de voir que la soie en était encore superbe et qu'elle va bien aux épaules de cette fille. Eh bien! vous, je ne désespère pas de vous voir furieux contre le Grand-Duc à qui vous avez laissé, comme un vêtement usé, vos amours défuntes! Parbleu! Vous vous apercevez comme cela, tout à coup, parce que

vous m'avez revue au Cirque et que j'ai cravaché vos souvenirs, vous vous apercevez qu'il y avait encore un peu d'ivresse à puiser dans le verre que vous avez jeté! Vous me pardonnez mes phrases de roman, n'est-ce pas? C'est une vieille habitude que je tiens de mon père! Vous l'avez eu pourtant, cet amour, et vous n'en avez pas voulu! Vous l'avez, je vous le répète, lancé à la borne comme une écorce vide! Vous vous en repentez donc, mon prince?

— De toute mon âme! dit René.

— Et si, par hasard ou par faiblesse, je redevenais pour vous ce que j'ai été jadis?

— Je serais le plus fidèle et le plus dévoué de vos serviteurs! dit Chantenay.

Elle le regarda longuement, prenant plaisir à le sentir humilié devant elle.

— Vraiment? fit-elle.

— Vraiment!

— Sur votre honneur?

— Sur mon honneur!

— Honneur d'amoureux ou de gentilhomme? demanda-t-elle avec une ironie qui valait un coup de couteau.

— Sur mon honneur de gentilhomme! dit le prince Beaumartel de Chantenay. Me croyez-vous?

— Je vous crois! dit-elle lentement.

— Alors, Noris, mon adorée Noris...

Elle lui montra, d'un signe de tête, la *Marocaine* de Delacroix, dans son cadre.

— Reconnaissez-vous ça?

Il regardait, ne comprenant pas ce qu'elle voulait lui dire.

— C'est un Delacroix que vous avez trouvé assez médiocre quand vous l'avez vu, rue Brochant, chez mon père! Je parie que vous le trouvez superbe!... Le cadre, mon cher! Le cadre!... Ce n'est pas moi que vous aimez : c'est la femme insolente qui a pris sur vous la revanche des dédains d'autrefois!... Je ne suis pas la première, allez, qu'on trouve charmante parce qu'elle a oublié l'eau de misère où elle se mouillait les pieds pour l'or où elle se tache les mains!...

Elle eût voulu affoler le prince, l'arracher à Mme de Montépreux, l'attacher à elle qu'elle n'eût pas agi avec plus d'adresse. Chaque parole attisait l'amour de Chantenay. Venu poussé par une curiosité ardente, risquant de se faire chasser comme un laquais en se présentant chez Noris, il s'y imprégnait d'amour, de passion, se grisait de désirs. En jouant à nouveau avec cet amour passé, il avait joué avec des charbons ardents. S'il l'avait fait souffrir autrefois, il souffrait comme un enfant aujourd'hui. Il lui semblait qu'il l'avait perdue et qu'il la retrouvait, transfigurée. Son visage impassible d'ordinaire, diplomatique et froid devenait suppliant et, mettant toutes ses prières dans des regrets, toutes ses excuses dans un soupir :

— Ah! quand on a rencontré une femme comme vous...

— On la garde ou on ne la retrouve plus, interrompit Noris brusquement. Irréparable, mon cher! Irréparable! Il y a longtemps qu'on a dit qu'une femme qui

n'aime plus a moins de dédain pour un étranger que pour l'amant de la veille. Or, notre rupture, — votre rupture — ne date pas d'hier!...

— Ah! décidément, s'écria René, vous êtes sans pitié!

— J'ai été à votre école, monsieur de Chantenay! répondit-elle.

Et elle se rappelait ce triste crépuscule du soir où elle allait, avenue Van Dyck, l'implorer, l'impitoyable qui lui reprochait aujourd'hui, — à elle, sa victime, — de n'avoir point de pitié au cœur!

Comme il avait été féroce, atroce et sec, avec son rictus implacable! Et si elle n'était pas la même femme que jadis, était-il le même homme, lui aussi, ce même homme qui, il y a cinq ans, la laissait sans remords se jeter au suicide ou à la bourbe?

Et plus le noir regard de Noris plongeait au fond de cet être et fouillait ce cœur vide, plus il allumait de désirs dans cet affamé de sensations, irrité, tenu en échec, dompté par cette femme qu'il voulait pourtant dompter à son tour!

Chantenay eut un mouvement nerveux, violent, presque sincère, où toute son éducation factice de *chic* et de pose s'écroulait sous une douleur vraie, et, prenant les mains de Noris, ces mains qu'elle laissait maintenant inertes entre les siennes :

— Eh bien! s'écria-t-il, tu as raison, j'ai été aveugle et misérable autrefois! Je t'ai méconnue!

Elle répondit simplement :

— Vous vous en apercevez?

— Ma vie entière pour expier! dit-il encore.

Alors elle dégagea ses mains des mains de René.

— Trop tard, prince!... Mlle Féraud qui vous écoutait est morte. Il ne reste plus que Noris qui ne vous aime plus!

Chantenay frappa du pied avec colère.

— Qui en aime un autre, dites-le tout de suite!

— Le Grand-Duc? demanda Noris, la voix lente.

— Non, pas le Grand-Duc!

— Et qui cela, je vous prie?

René la regarda en face et lui jeta ce nom:

— Raymond!

Elle tressaillit, puis répondit froidement :

— Je n'entends pas qu'on mêle à ma vie intime ceux que j'estime et qui me respectent. Vous avez voulu venir voir sans doute ce qu'était devenue celle dont vous aviez fait votre jouet. Vous le savez maintenant. A l'avenir, je vous avertis d'une chose, c'est que je n'y serai plus pour vous!

— C'est Ferdys qui vous a ordonné de me refuser votre porte?

Il avait dit cela avec sa violence fébrile, baissant bientôt le ton devant le regard de Noris.

— Je vous en prie, murmura-t-il, pour votre vengeance même, laissez-moi vous revoir!

— Pour ma vengeance?

Elle riait d'un rire qui sonnait faux :

— Allons, mon pauvre prince, résignez-vous! On vous a déjà donné!

— Vous ne comprenez pas... vous ne croyez pas!

— J'ai cru... et ça m'a coûté ma jeunesse : c'est bien payé !

Elle sonna vivement. C'était un congé.

— Vous voulez que je parte ? C'est dommage, dit René, j'avais cent mille choses à vous dire !

– Vous voyez donc bien : ce serait trop long !

— Eh bien ! soit, dit-il brusquement, je vous écrirai.

Noris ouvrit ses grands yeux.

— Oh ! mais je ne vous reconnais pas ! Les serments s'envolent, les lettres restent ! Vous n'êtes plus le même !

— C'est vous qui avez changé !

— Et, avouez-le, à mon avantage... matériel. Adieu, prince !

— Eh bien ! non, non, au revoir ! dit Chantenay nerveusement.

— Au revoir ? Soit. Mais pas au fameux paradis perdu !... Au purgatoire, tout au plus !

Le valet de chambre était à la porte. Le prince de Chantenay s'inclina devant Noris et quand il eut disparu, quand elle eut entendu s'éloigner sa voiture sur le pavé de la rue Jouffroy, la jeune femme eut comme un haut-de-cœur de dégoût et de colère.

Le misérable homme ! Plus vil encore qu'elle ne pensait !

Jadis incapable de comprendre qu'il y avait en elle une âme, une confiance, un amour, une foi ! Et, aujourd'hui prêt à se traîner, plus lâche encore, devant celle qu'il avait chassée ignominieusement jadis !

Elle avait souhaité souvent de se venger de lui.

Cet abaissement, c'était déjà une revanche. Et quand elle pensait qu'elle avait aimé ça!...

Elle sonna sa femme de chambre.

— Allez dire à Mme Brunier que si elle va au théâtre, je l'accompagne, ce soir! Un théâtre gai, par exemple!... Ah! fit-elle — Sylvine une fois sortie — la vie est trop laide et la réalité trop sale; on a besoin de folies et de sottises pour l'oublier!...

VIII

La première chose que René dit à son cousin, lorsqu'il le rencontra, fut : « J'ai revu Noris ! »

Raymond en ressentit un coup au cœur. Chantenay savait bien ce qu'il faisait. Puisqu'on se moquait de lui, il se moquerait des autres ! Il était certain que Ferdys aimait Mlle Féraud, persuadé que Noris éprouvait une affection profonde pour Raymond. Eh ! bien, il lui plaisait de faire souffrir qui le faisait souffrir.

— Qu'est-ce que tu avais à dire à Mlle Féraud ?... Je me serais chargé de la commission, fit Raymond.

— Je n'en doute pas. Mais il est des commissions, comme tu dis, qui ne sont réellement bien faites que par soi-même !

— Je me demande ce qu'il peut y avoir de commun entre Mlle Féraud et toi.

— Rien. De vieux règlements de compte !

Ferdys éprouvait d'âpres envies d'exiger de Chantenay des explications un peu plus nettes. A quoi bon ? En avait-il le droit ? Pouvait-il compromettre ainsi Noris ? René ne pouvait-il pas, aussi bien que lui, se présenter rue Jouffroy ? Eh ! misère ! M. de Chantenay, puisqu'il s'agissait de *droits*, en avait plus que lui sur cette belle fille, que Raymond décidément aimait comme un fou !...

Voilà qu'il devenait jaloux, Raymond! Et jaloux de René! Ces deux jeunes hommes se déchiffraient l'un l'autre, à page ouverte, et l'un l'autre aussi sentaient leur passion grandir par cette rivalité soudaine. Passion rajeunie chez Chantenay, éveil ardent d'un amour assoupi, désir de blasé où la vanité frappée au visage jouait autant de rôle que ce désir même; chez Raymond, amour sans bornes, non avoué par les lèvres, mais crié, trahi par tous les mots, tous les regards, amour éperdu, cachant à Ferdys tout ce qui l'entourait, lui laissant l'esprit vide pour toute autre pensée, l'emplissant tout entier, le dévorant du feu sombre des mélancolies, des tristesses, de tout ce qui est l'amour indompté, violent et sourd des timides.

Ah! René l'avait revue, cette Noris? Il avait osé la revoir! Comment ne lui avait-elle pas craché son mépris au visage? Maintenant, Raymond n'osait plus même aller rue Jouffroy, de crainte de trouver une Noris transformée, reprise peut-être à la passion des anciens jours! Elles sont si bizarres, les femmes!

Et, mécontent, Ferdys songeait à *rembarquer*, à fuir. Au ministère, d'ailleurs, les dégoûts l'accablaient. Il se heurtait à toutes les routines, aux quémandages, aux sollicitations et aux bassesses. Il rêvait, avec son amiral, des projets grandioses, étudiés longtemps : des colonisations, des défrichements de terres inconnues à l'ombre d'un lambeau aux trois couleurs, étendant, au loin, l'ombre du drapeau déchiré de notre France. Ah! bien oui!... l'amiral Pradier du Resnel revenait, navré, de la Chambre : on ne comprenait pas! Les

bons députés, avocats de province, habitués à plaider le mur mitoyen, ou petits médecins de canton connaissant mieux le maniement des sangsues que celui des affaires, roulaient de gros yeux, et restaient bouche bée quand le ministre, ce soldat, parlait de devoir, de grandeur lointaine, d'influence française...

— Il faut en prendre notre parti, mon cher Ferdys. Tous nos travaux resteront ici *à classer*. Nous avons fait de la besogne pour les rats, les vers et les archivistes !

— Mais, mon amiral, si vous leur disiez qu'il s'agit de patrie, qu'il y a des devoirs à remplir, des Français à secourir?... Que diable...

— Ils nous répondraient que leurs électeurs ne les ont pas chargés de ça et qu'ils ne seraient pas réélus s'ils risquaient une aventure. D'ailleurs, j'ai dit tout ça. Chansons ! Ils n'entendent pas !

— Alors, que faire?

— Remonter à bord et aller crever au diable !

Ce navrement d'officier résolu, joint à la tristesse ressentie quand il songeait à Noris, énervait Raymond. Il devenait irritable, violent, s'en prenant à tout de ses déconvenues. Il en arrivait à ne plus pouvoir parler à son père, depuis cette rencontre aux Champs-Élysées qui était un ennui ajouté à ses dégoûts. Mais à la nervosité de Raymond, il n'y avait qu'une cause réelle : Noris.

Il s'effrayait lui-même du changement profond qui s'opérait dans ses idées, dans ses façons de voir et de sentir. Son puritanisme devenait une sorte de misan-

thropie, de pessimisme noir. Il était bien niais après tout de songer à des sacrifices, à des dévouements, quand il y avait des joies et des séductions en ce monde!... Et la première de ces séductions était Noris. Mais pourquoi René avait-il revu cette femme?

Raymond ne se doutait guère du combat qui se livrait au cœur du petit prince. Mécontent comme Raymond, Chantenay s'étonnait que, pour la première fois, son caprice ne fût pas une loi pour tout le monde. Étonnante, étonnante cette Noris! Il lui revenait, il daignait se présenter à elle, avouer son repentir, et elle ne lui sautait pas au cou, de joie? Il y avait un temps où le prince en eût éclaté de rire. Mais non, il ne pouvait pas. Il se sentait humilié, mordu de désirs. Il se moquait bien de ce que Noris pouvait penser de lui!... Si elle avait consenti à le recevoir, comme autrefois, il lui eût permis d'être, tout à son aise, insolente pourvu que cette insolence se fondît dans un baiser. Mais, malepeste! il n'en était pas ainsi! Il lui avait poussé des ongles, à la petite Féraud! Et c'était précisément ce qui le montait, l'excitait! Absolument comme Raymond, René ne pensait qu'à Noris. Le reste l'ennuyait, l'ennuyait profondément.

Mme de Montépreux lui semblait maussade. Jolie à ravir évidemment! Une carnation incomparable! Et amusante encore quelquefois. Quand il pensait que sérieusement il avait songé à l'épouser! L'épouserait-il? Ne l'épouserait-il pas? La princesse, sa mère, lui répétait de temps à autre, quand il allait lui baiser le bout des doigts et qu'il ne la trouvait pas complètement

absorbée par la morphine : « Eh bien ! René, et le mariage? » Le mariage ! Bah ! Il avait bien le temps ! Et pourquoi épouserait-il Jacqueline? Pourquoi pas cette petite fille de banquiers israélites, Mlle Ahrenfeld, dont lui avait parlé Mme de Chantenay? Autant qu'il s'en souvenait, elle était passable, la petite juive ! Et pourquoi celle-ci plutôt que l'autre? Pourquoi pas personne?

— J'ai bien le temps de me marier ! Je veux épouser une femme qui me *dise* quelque chose ! Et pour le moment...

Pour le moment, Noris seule *disait quelque chose* au prince Beaumartel de Chantenay. Le cadre soit, c'était le cadre ! Le fruit défendu ! La gageure, l'attrait de l'impossible ! Oui, c'était tout cela sans doute. Mais le fait était là, indéniable : jamais René ne s'était senti fouaillé, bravé et tenté de la sorte. Et, à moins d'épouser Noris il ne voyait vraiment pas qui il épouserait avec entraînement, « pour le quart d'heure... »

Épouser Noris ! La première fois qu'une idée pareille, absurde, extravagante, lui avait traversé le cerveau, *Fleur-de-Chic* avait eu, tout seul, envie de rire. Il ne s'y arrêtait même pas. Quelle plaisanterie ! Il se rappelait comme il s'était diverti du petit Labrignac, qui avait épousé Cécile Chalbosse, des Bouffes. Il paraît, du reste, que Léon de Labrignac était heureux, à Florence, à Naples, on ne savait où. Il aurait parfaitement pu être heureux à Paris, Labrignac ! Et puisque Cécile Chalbosse lui plaisait, il eût été bien bête, pour quelques plaisanteries de club, de ne pas faire à sa guise. Et

c'était une autre femme que Mlle Chalbosse, Noris! Ah! la jolie fille!

Mais il y songeait trop à Noris.

Jacqueline de Montépreux ne retrouvait plus chez son amant, distrait par ce renouveau d'amour, les franchises d'autrefois, et elle remarquait combien soigneusement il évitait de parler de ce mariage qui devait à ses propres yeux à elle atténuer, effacer sa faiblesse. Avec la comtesse, et depuis l'aventure du Cirque, le prince devenait maussade, presque brutal parfois. La dernière soirée de joie pour la jolie blonde, enivrée de parisine comme d'un haschich, ç'avait été ce dîner sur la terrasse des *Ambassadeurs*. Depuis, Chantenay prétextait des occupations, des devoirs, des migraines et ne sortait plus avec elle.

— Jusqu'au Grand-Prix j'ai fort à faire! disait-il.

Quoi?

Rien, comme d'habitude. Ces prétendues occupations n'étaient qu'un prétexte, et pas autre chose.

Alors elle le fit suivre. Elle apprit qu'il était allé chez Noris, qu'il y était retourné et que, n'ayant pas été reçu, il s'était arrangé pour se rencontrer au Bois, au théâtre, avec elle, qu'il avait prié même son oncle Ferdys de l'inviter, lui, avec Marguerite Brunier, à un dîner où se serait trouvée Noris. Mais Mlle Féraud ayant été avertie que le prince René serait de la fête n'y était point venue. Évidemment les renseignements qu'obtenait Mme de Montépreux ne laissaient aucun doute sur Noris. Elle fuyait Chantenay. Mais Chantenay en redevenait épris, certainement. L'acharne-

ment qu'il mettait à la revoir le prouvait de reste. Et, femme connaissant les ruses de la femme, Jacqueline de Montépreux se demandait si Mlle Féraud ne condamnait point sa porte simplement pour pousser le prince de Chantenay à l'assiéger avec plus de furie?

La comtesse se donna, un soir, la joie méchante d'irriter, du moins, René dans sa vanité blessée.

— Eh bien! mon cher prince, lui dit-elle, vous devez être fort heureux au jeu depuis quelque temps!

— Pourquoi?

— Parce que — moi exceptée — vous n'êtes pas trop heureux en amour!

— Je ne comprends point du tout.

— Mlle Noris?

— Eh bien! mademoiselle Noris?

— Sévère, à ce qu'il paraît, avec vous!

— Mlle Noris n'a pas à être sévère...

— Avec M. de Ferdys, non; mais, je vous le répète, avec vous, mon pauvre René!

— Je ne sais, dit Chantenay assez nerveusement, ce que M. de Ferdys a à faire ici...

— Comment! ce qu'il a à faire? Mais il aime Mlle Féraud, paraît-il. Il en a bien le droit. Il n'a pas de maîtresse. Il n'a promis le mariage à personne. Et, l'aimant, Mlle Féraud, il le lui dit. On assure même qu'elle est enchantée de le lui entendre dire!

Le prince avait l'air mécontent, mal à l'aise

— Ma chère Jacqueline, dit-il, vous me ferez l'amitié de garder ces confidences-là pour vous! Les faits et gestes de Ferdys ne vous regardent pas!

— C'est vrai, mais les vôtres m'intéressent et Mlle Noris vous tient un peu trop au cerveau!... Ma parole, quand je vous parle d'elle et de votre cousin, vous faites une tête si drôle que vous me prouvez absolument que vous êtes jaloux. Eh bien! ça ne vous va pas du tout de jouer les Othello! Vous êtes trop blond! Et puis, voyons, René, est-ce que cela ne te suffit pas d'être aimé de moi? Car je t'aime, va, je t'aime de toutes mes forces, je t'aime, je t'aime! Et toi!... m'aimes-tu?

— Oui, oui, oui, oui! répondait Chantenay d'un ton agacé qui était pour Mme de Montépreux comme une blessure.

Allons, il n'y avait plus à douter pour elle. En revoyant Noris, René s'était repris, tout entier, à l'amour d'autrefois. Qu'était-ce donc que cette fille? Certes, Jacqueline la savait jolie, très jolie, belle et pire encore, avec sa beauté hautaine. Mais est-ce qu'elle n'était pas plus belle, dans son blanc épanouissement, ses cheveux blonds déroulés hardiment sur ses épaules de statue?

La comtesse était tentée de faire quelque folie, d'aller trouver Noris, de lui demander de quel droit elle lui disputait cet homme...

Puis elle s'arrêtait, se moquant elle-même de cette idée absurde :

— Il ne manquerait plus que ça! Lui demander aussi peut-être de me céder son amant comme je l'ai fait prier de me prêter des modèles de corsage! Et je suis bien folle, après tout. Que René croie l'aimer, que m'importe! Elle ne l'aime pas, elle! Elle aime Ferdys!

Tant pis pour René. Qu'il aille un peu se faire donner sur les doigts, rue Jouffroy. Il me reviendra. Je suis assez belle pour ça, moi aussi !

Elle avait eu tort de parler de Ferdys au prince de Chantenay. C'était toucher le fat au point sensible : la vanité. Oui, il le savait aussi, lui : Ferdys, après une semaine d'hésitation ou de tristesse, avait reparu rue Jouffroy. Les jours passaient, et, chaque jour à présent, le jeune officier se présentait chez Noris, et Noris, sans doute, l'attendait.

Elle l'attendait, lui, Raymond, cet être froid, boutonné, serré dans sa redingote comme dans sa tunique d'uniforme, les lèvres rasées, le teint brûlé, timide, presque gauche, sans allure, sans séduction, sans chic ! Cette idée faisait bondir le prince Beaumartel de Chantenay, qui s'entraînait lui-même, en toutes sortes d'exercices, d'escrime, de galop, pour arriver à s'étourdir, à oublier, et n'y parvenait pas plus que ce songeur solitaire de Ferdys.

Raymond ne résistait plus d'ailleurs et, la pensée de Noris l'absorbant tout entier, il eût voulu tout entier se donner à elle. Il était bien sot de se priver de la joie de la voir, de causer, de boire un peu plus d'amour dans son sourire, de s'en imprégner dans un serrement de mains ! Dans quelques mois peut-être, il serait plus à Paris ! Où serait-il ? Eh bien ! pour les longues songeries des expéditions lointaines, il allait faire provision de séductions, de parfums, de chers souvenirs.

Il ne lui disait rien de ces tristesses noires, de ces dégoûts qui s'emparaient de lui et qui, chez ce ner-

veux mélancolique, étaient une des formes de la passion; il ne lui disait pas qu'il l'aimait, non, mais tout en lui, la voix, la main tendue, le regard, le disait à Noris.

Une fois qu'elle laissait tomber, en causant, ces quelques mots où elle se montrait heureuse de deviner une affection loyale si bien faite pour sa loyauté à elle :

— Ah! si l'on savait combien l'amitié d'une femme peut être utile, on n'aurait pas un ami : rien que des amies!

Raymond se hasarda à répondre :

— L'amitié ne vaut pas l'amour.

Mais Noris ajouta bien vite, en riant :

— Certes; elle vaut cent fois plus!

Elle éprouvait une sorte d'apaisement, de contentement d'elle-même, une impression de purification, à se savoir aimée par un tel homme et à ne pas l'entendre lui parler d'amour. Ce mot exquis, ce mot sublime d'*amour*, on l'avait tant profané, l'*autre* le lui avait si perfidement glissé à l'oreille comme un poison allant jusqu'au cœur, que l'amitié avec Raymond — un amour voilé d'amitié — lui suffisait.

Et Noris qui, pour René, semblait une autre femme était bien réellement une autre femme pour Ferdys. Cela était si vrai qu'elle ne voulait pas que Raymond l'appelât de ce nom de *Noris* que le pauvre rêveur endormi au cimetière Montmartre lui avait infligé comme la marque même du romanesque, le stigmate de la Chimère, le signe de la folie, de la crédulité qu'elle devait expier.

Elle voulait qu'il l'appelât « Suzanne », comme s'é-

tait appelée sa mère, et, pareille à Marion redevenant Marie, Noris n'était plus Noris la fille tombée lorsque Raymond lui disait : « Eh! bien, oui, je vous appellerai Suzanne... j'aime mieux cela, moi aussi! »

Personne, ni René, ni Vassili ne le lui avait donné ce nom, personne que ses chers morts, quand elle était toute petite.

Suzanne! C'était, comme dans un rajeunissement de printemps; toutes ses virginités qui refleurissaient dans un nom, avec des fraîcheurs d'aubépine blanche.

Suzanne! Elle était Suzanne pour Raymond, une amie, la plus dévouée des amies, le chaste idéal de ce jeune homme au cœur de héros. Et que lui importait d'être *Noris* pour les autres?

Elle avait, chaque jour, une joie à le revoir, ce Ferdys qu'elle trouvait si différent des autres hommes et qui la respectait en l'adorant. C'était pour elle comme un but maintenant dans la vie. C'était un conseil vivant aussi. C'était mieux : c'était quelque chose comme un asile contre une tempête. Depuis la réapparition du prince de Chantenay dans son existence, elle éprouvait, en effet, une tentation violente, un besoin de représailles féroces, une de ces révoltes qui, il y a cinq ans, — le soir où, fiévreuse, elle cherchait le *Bitume* et le *Reporter* de kiosque en kiosque, — l'avait mise en état de guerre contre une société qui n'avait su ni la nourrir ni la défendre et qui ne saurait pas la venger. Ah! il revenait, *le prince Bleu!* Il revenait, ce rongeur de cœurs, ce gâcheur d'amour de ses dix-neuf ans, ce froid sceptique au rictus contraint, ce diplomate mâ-

tiné de jockey! Il revenait épris, amoureux, suppliant, lâche dans le désir comme il avait été implacable dans le dédain; il revenait quémander de l'amour — de l'amour, non, mais la satisfaction d'une vanité et d'un appétit, — elle le tenait là, à portée de sa main, elle n'avait qu'à enfoncer ses ongles et à déchirer cette chair; elle avait été sa dupe; il s'offrait lui-même à être une proie! Et elle hésiterait!

Elle avait pâti dans sa foi, dans sa candeur, dans sa crédulité bafouée; il était tenaillé dans son désir qui renaissait, dans son orgueil de séducteur dédaigné. Ne pouvant être reçu, il écrivait, comme il l'avait dit. Elle les avait là, les lettres dont il l'accablait, depuis sa visite. Et quelles lettres! Rampantes, suppliantes. Ah! mais il l'aimait donc vraiment, à présent, celle qu'il avait jadis dédaignée?... Il l'aimait! Tant mieux!

Elle le revoyait encore, debout devant elle, essuyant son monocle tandis qu'elle pleurait, l'imbécile! Eh bien! s'il saignait un peu maintenant, c'était justice. Cela payait ses larmes, à elle.

Mais elle était tentée d'arracher à la destinée une revanche plus complète. Elle devinait, — elle voyait par ces lettres du prince — qu'elle pouvait tout exiger, tout rêver. Si, avec le prince affolé, elle était assez audacieuse ou assez féroce pour faire ses conditions, elle pouvait tout demander. Chantenay accorderait tout.

Elle l'avait rencontré, une fois encore, au Gymnase, et, les dents serrées, la saluant dans un couloir, il lui avait dit, passionné et furieux comme un enfant gâté inhabitué aux résistances :

— Une autre femme que vous me traiterait comme vous le faites, vous savez que je serais capable de la cravacher ou de la tuer !

Elle avait ri, beaucoup.

— Tiens, mais, voilà plusieurs fois que je le remarque, c'est vous qui faites des phrases de roman, à présent ! C'est bizarre... Non, mon prince, vous ne tuerez personne ! Vous êtes incapable d'aimer assez pour ça.,. même en vous y prenant à deux fois et après cinq ans de réflexion ! Bonsoir, cher.

Elle faisait bien tout ce qu'il fallait pour l'exaspérer, et, au bout de toutes ces humiliations, il y avait peut être pour Chantenay une folie. Mme de Montépreux avait raison : cette attitude eût été, chez Noris, un calcul que la fille de Féraud n'eût pas mieux réussi à attacher René à elle. Et c'est parce qu'elle sentait que le prince était à sa merci qu'elle se rejetait vers l'affection de Raymond de Ferdys pour n'être point tentée de profiter cruellement de l'occasion qui lui livrait Chantenay.

Raymond, c'était comme le rappel même de sa conscience, et quand elle se retrouvait avec lui, oubliant le passé, le présent, le Grand-Duc, Suzanne ne songeait plus à venger Noris.

Elle causait avec Ferdys, un après-midi, dans cette bibliothèque où elle s'enfermait avec ses souvenirs, et où Raymond seul était entré, regardant derrière les vitrines les reliures choisies, et, entre les deux fenêtres aux vitraux multicolores donnant à ce coin de logis mondain une sorte de mystère de chapelle, le portrait du vieil homme à barbe grise, qui était Féraud.

Ils étaient là, assis l'un près de l'autre, parlant de mille riens qui les intéressaient, Raymond, peu à peu, pourtant, en contant ses déboires de soldat pour arriver à ses tristesses intimes, se laissait aller vers de chères confidences murmurées, devinées, qui n'étaient pas des aveux et en disaient plus que des aveux, lorsqu'à la porte on frappa doucement et, Noris ayant répondu, la femme de chambre entra, tenant sur un plateau un paquet cacheté.

— Qu'est cela, Sylvine ?

— C'est M. Hirschler, le bijoutier.

— Je ne lui ai rien demandé !

— Non, madame, mais M. Hirschler propose ce collier de perles à madame.

— Il m'ennuie, M. Hirschler, répondit Noris. Qu'il le remporte, son collier de perles ! Je n'en ai pas besoin.

— Le bijoutier est parti, madame. Il tenait à laisser le collier. Il reviendra demain.

Noris avait déplié le papier, ouvert un écrin et pris sur le velours un collier admirable qu'elle regarda un moment, les vitraux bleus, violets ou rouges, donnant aux perles des reflets de rubis, de turquoises et d'améthystes.

— Le fait est que ces perles sont fort belles, dit Noris.

— M. Hirschler assure, madame, que ce collier n'a pas son pareil, dit Sylvine.

— Je sais. La marquise de Brignolles l'avait acheté à la vente de Blanche Marigny. Elle l'aura revendu.

Et Noris montrant le collier à Raymond :

— On me laisse cela entre les mains, voyez!... Une fortune! Il y a cinq ans, on ne m'aurait même pas tendu le bout de l'ongle pour me sauver de la misère!

Sylvine était sortie et Ferdys, doucement, dit à Noris :

— Il vous plaît, ce collier?

— Pas du tout.

— Il est superbe!

— Oh! superbe! Parce qu'il vaut cher! La moindre fleurette est plus jolie! Quand j'étais toute jeune, une parure de violettes sur une robe de mousseline et j'étais dix fois, cent fois mieux qu'aujourd'hui. On ne me regardait même pas!

— Le voulez-vous, ce collier?

— A quoi pensez-vous? Il vaut... très... trop cher!

— Le voulez-vous?

— C'est qu'il se ruinerait pour moi, tenez!

— Je ferais mieux que cela, dit Raymond gravement.

— J'en suis certaine, mon cher Ferdys. Mais vous m'avez donné plus qu'un collier pareil : le brin de lilas et les violettes de Versailles!... Il est convenu que nous les garderons toujours, nos violettes...

— Toujours!

— Même fanées. Mais vous verrez que vous me les renverrez, un beau matin!

— Jamais!

— On dit ça et puis...

Elle fit en l'air un geste où sa jolie main battait des

doigts comme battrait de l'aile un oiseau qui s'envole :

— Prrrr !

— Non, non, jamais ! répondit Ferdys qui cherchait à la saisir, cette main blanche, pour l'arrêter par un baiser.

Mais Noris se mit à rire en entendant encore à la porte Sylvine qui frappait.

— Ah ça ! dit-elle, est-ce une autre parure qu'un joaillier m'envoie pour me tenter ? Entrez !

Sylvine apportait une lettre.

— Vous pouviez attendre, ma fille, pour monter cela !

— Je demande pardon à madame. C'est très pressé, Et comme on insistait...

— Qui l'a apportée, cette lettre ?

— Un valet de pied à la livrée du prince de Chantenay-Beaumartel !

— Le prince ! dit Noris.

Elle regarda Raymond qui, la lèvre serrée, avait dressé la tête brusquement.

— René ! ah ! bah !... dit-elle à mi-voix.

Elle prit la lettre, l'ouvrit avec un sourire dédaigneux, puis la lut avec une attention singulière, Ferdys épiant le changement du visage de la jeune femme et trouvant bizarre cette émotion qui y faisait monter une rougeur.

— Ah ! dit brusquement Noris, riant tout à coup d'un petit rire nerveux, ce serait bouffon... si l'on voulait !

Raymond avait au cœur une sensation d'étouffement.

— Madame donne la réponse?

— Il n'y a pas de réponse! répondit Noris.

— Le prince de Chantenay a bien recommandé d'insister, madame.

— Pas de réponse, répéta Noris fermement, allez!

Raymond s'était levé, regardant tour à tour la lettre qui tremblait aux doigts qui la tenaient et le visage de Noris que les vitraux éclairaient fantastiquement. Mal à l'aise sous ces reflets, ou plutôt machinalement, elle baissa un store rouge plissé qui enveloppa la bibliothèque d'une lueur chaude.

— Qu'est-ce que cette lettre? demanda alors Ferdys.

— Une lettre de M. de Chantenay, dit Noris. Vous l'avez bien entendu!

— Sans doute. Mais que vous écrit-il, Chantenay?

Noris parut surprise de la question, du ton bref dont elle était faite.

— Vous dites, mon cher Ferdys?

— Je vous demande ce que le prince vous écrit.

Elle essaya de rire.

— Oh! des absurdités!... Je vous le dirais, vous n'en croiriez pas un mot!

— Mais encore?

— Ah! mon ami, ce sont là mes secrets, à moi! Je n'ai pas à vous tenir au courant de toutes les insanités qui passent par la tête des fous!...

— Je vous livrerais bien, moi tous les secrets de mon existence et de mon cœur!

— Vous?... D'abord, s'il s'agissait de vous, ce serait sérieux!... Et puis, vous, c'est différent!

— C'est différent, voulez-vous que je vous dise pourquoi, Suzanne?

Elle s'arrêta devant lui, tenant toujours à la main la lettre de Chantenay.

— Oui, dites-moi pourquoi!

— Eh bien! c'est que, moi, je vous aime et que vous ne m'aimez pas!...

C'était la première fois qu'il le lui avouait, cet amour, la première fois, mais elle n'en éprouvait ni surprise ni bonheur. Elle savait qu'il l'aimait. Il y avait des mois qu'elle le savait.

— Et je ne vous aime point parce que je ne vous dis pas ce qu'il y a sur ce bout de papier?

— Pour cela, oui.

— Il n'y a rien de plus banal que cette lettre, je vous jure, mon cher Ferdys. Vous m'aimez, puisque vous me le dites... et M. de Chantenay veut que je l'aime : — voilà!...

— Et votre sourire quand vous avez lu cette lettre me prouve que Chantenay ne vous est pas indifférent! dit Raymond avec colère.

Elle jeta sur une table le billet du prince, vint droit à Ferdys, lui posa ses mains sur les épaules, et son haleine effleurant le visage de Raymond, ses yeux cherchant ses yeux :

— Regardez-moi, dit-elle, c'est bien réellement un sourire que vous voyez là, dans mes yeux, vous? Oh! regardez! regardez bien!

Au fond de ces prunelles noires d'Arabe, de ces prunelles songeuses de Noris, Raymond entrevoyait une ardeur fauve, quelque chose de sombre et de mauvais :

— Non! dit-il, avec un frisson. Non, Suzanne, si je ne vous savais pas aussi bonne, aussi franche, je croirais à je ne sais quelle pensée de haine!

Elle resta là un moment encore, comme pendue à lui, un rictus aux lèvres, puis doucement, lui enfonçant ce regard dans les yeux :

— Ah! je vous fais peur maintenant!... dit-elle.

— Vous? Je vous ai dit que je vous aime. Je vous considère comme la loyauté même. Pourquoi voulez-vous que vous me fassiez peur?

Elle éprouvait une sensation délicieuse à se sentir près de Ferdys; debout, il l'attirait à lui, et elle, doucement, dans un murmure :

— Pourquoi?... Parce que vous ne me connaissez pas!... Parce que vous ne savez pas tout ce qui s'est amassé de souffrances, de colères en moi, de fiertés outragées, de rêves déçus et aigris!... Vous, Raymond, si je vous avais donné mon amour, vous m'auriez voué votre existence entière, n'est-ce pas?

— Mon existence entière, oui!...

Elle se dégagea brusquement de ses bras et dit en riant, la voix sèche, douloureuse :

— Vous êtes fou!... C'est très gentil, ce que vous venez de me dire là, mais nous plaisantions!...

— Suzanne!

— Dans tous les cas, je plaisantais, moi!... Je

voulais savoir si vous m'aimiez véritablement.

— Vous voulez voir aussi peut-être si je suis jaloux? dit Raymond que ce rire de Noris irritait.

— Et de qui seriez-vous jaloux?

— De René.

— De René?

— Oui... Montrez-moi cette lettre.

— Bah! à quoi bon?

— C'est une déclaration! s'écria Ferdys.

— Parbleu! dit-elle en reprenant, sur la table, la lettre du prince de Chantenay.

— Et vous ne l'avez pas déchirée?

— Vous avez vu que non!

— Pour une bonne raison!

— Laquelle?

— C'est que vous aimez toujours René!... Oui, oui, parce que vous l'aimez toujours!

— Non!... Parce que je le hais, s'écria Noris en déchirant à demi avec ses dents le billet du prince, — parce que je le méprise, parce que je voudrais me venger de lui et que cette lettre qui supplie, qui implore, qui, ma parole, pour un peu serait tachée de larmes — des larmes de *Fleur de Chic*! — me prouve que le prince est à ma merci et que je ferai de lui, quand je voudrai, tout ce que je voudrai!

Elle avait dans les yeux un tel éclat de triomphe que Raymond balbutia, la voix tremblante, prêt à lui arrachre ce papier et à le jeter sous son talon

— Alors!... alors elle vous rend bien heureuse, cette lettre?

— Très heureuse !

Elle relevait la tête, son teint pâle éclairé par la soie du store comme d'un reflet d'incendie ; — et elle disait :

— Si je ne l'avais pas rencontré sur mon chemin, cet homme dont vous êtes jaloux, monsieur de Ferdys, savez-vous ce que je serais aujourd'hui ? Je serais l'honnête femme d'un honnête homme... la femme d'un gratte-papier ou d'un employé ; mais une femme, du moins, une mère, un être qu'on salue et qu'on honore. Ah ! le misérable !

Elle regardait dans ses doigts crispés les lambeaux de sa lettre :

— Et il m'aime maintenant ! Il m'aime !... Ah ! il m'aime !... Je vous donne en mille, tenez, de deviner ce qu'il y a là, dans ce billet... Quelque chose d'étonnant, de comique, d'incroyable. Non, non, ne cherchez point... vous ne devineriez pas !... Il faut être, comme lui, l'esclave de sa passion, de son caprice... Savez-vous ce qu'il me dit, votre cousin, ce qu'il me propose et ce qu'il m'offre ?

Elle eut encore son rire nerveux maladif :

— Il m'aime, il supplie, il sanglote.... il veut effacer le passé ! On va bien rire ! Il veut m'épouser !

Ferdys recula, le cœur tordu de jalousie, et jeta ce cri auquel Noris se méprit :

— Vous ?

— Il m'épouse moi..., sa maîtresse de jadis !... Ce roman d'amour, déchiré et jeté au panier voilà cinq ans, il le ramasse, il le fait relier à ses armes et il le

met son blason. Eh bien ! soit, après tout ! Va pour ce scandale, puisqu'il n'en a pas peur ! Il m'a pris ma jeunesse ; je lui prends son nom. Nous sommes quittes !

Raymond était demeuré pétrifié :

— Vous ne ferez pas cela !

— Pourquoi ? Parce que je déshonorerais le prince de Chantenay ? Eh bien ! et quand son dernier amour lui coûterait ce que mon premier amour m'a coûté : la vie ?

Elle ajouta, secouant la tête :

— Ne craignez rien, allez, Chantenay serait parfaitement homme à s'habituer au scandale. Il rougirait moins de sa femme aujourd'hui que de sa maîtresse autrefois.

— Alors, répétait Ferdys, il vous aime... vous croyez donc qu'il vous aime ?

— Oui... Parce que je suis redevenue le fruit défendu, voilà tout !

— Et à cette lettre où il vous offre son nom, vous répondriez, vous, en acceptant ?

— Pourquoi pas ? Ne craignez rien, ce n'est pas par amour !

Elle avait, dans la voix, des accents âpres et Raymond se demandait si c'était bien la Noris qu'il connaissait qu'il avait devant lui.

Elle lui semblait transformée brusquement par la haine et, lui, se sentant étouffer, n'ayant qu'une idée, fuir cette maison et n'y plus reparaître :

— Savez-vous, Suzanne, qu'en vous vengeant de René, ce n'est pas lui seulement que vous atteindrez ?

— Je le sais. D'autres en souffriront. Moi d'abord.

— Et d'autres aussi...

— Qui cela ?

— Mais...

Raymond allait se nommer : il n'osa pas.

— Une femme, dit-il.

— Quelle femme ?

— Une femme qui aime René.

— Allons, dit Noris, il n'y a décidément pour être adorés que ceux qui n'aiment personne ! Et c'est Mme de Montépreux, je parie, cette femme-là ?

— C'est la comtesse de Montépreux !

— Elle avait un mari, celle-là. Elle n'a pas d'excuse, tant pis pour elle ! dit Noris froidement.

Alors un cri monta, comme du fond de son être, aux lèvres de Raymond. Il prit les mains de Noris, il la regarda, à son tour, au fond des prunelles, comme elle le regardait tout à l'heure et, tout son amour éclatant dans une sorte de prière ardente :

— Eh ! bien, Suzanne, et moi ? dit-il.

Et il y avait dans ce cri, dans cet appel, dans cet aveu, une telle passion, que Noris ferma les yeux, ayant peur d'elle-même, poussée vers lui par un magnétisme de jeunesse et de passion. Elle n'osait plus rencontrer les yeux de cet amoureux de vingt-cinq ans, qui pliait le genou, implorant, n'ayant qu'une peur — c'est que Noris aimât René — et, candide, éperdu, tendait sa lèvre, ouvrait son cœur et, de tout son être, disait : « Je t'aime ! N'aime que moi ! »

Quand elle releva ses paupières baissées, Noris était maîtresse d'elle-même :

— Je vous ai rencontré trop tard, Raymond, dit-elle avec fermeté. Partez! Et laissez-moi me débattre avec mon passé!

— Vous épouserez René?

— Que vous importe?

— Vous épouserez René?

— Le Grand-Duc Vassili seul peut me demander compte de mes actions, quoiqu'il soit maintenant devenu un ami pour moi et rien de plus. Mais, ne me rappelant plus que je lui dois tout, il m'a assez permis de m'affranchir pour s'intéresser à ce que je puis faire par la suite. Que je considère donc comme bouffonne ou comme sérieuse la proposition de M. de Chantenay, encore une fois cela ne regarde que le grand-duc et moi ou, pour mieux dire, cela ne regarde que moi!

— Vous épouserez René? répéta Ferdys qui s'exaltait à cette idée, comme les timides qu'éperonne la passion. Dites-moi que ce n'est pas possible!

— La preuve que si, c'est qu'il m'en fait l'offre!

— Je ne dis pas que c'est impossible parce que vous ne seriez pas digne de lui, je dis que c'est impossible parce qu'il n'est pas digne de vous!

— Ce n'est pas lui que j'accepte, c'est son nom! La revanche est assez belle, je pense! On ne laisse pas échapper ça!

Raymond prit son chapeau brusquement, puis il montra, la main vers la muraille, le portrait de Féraud :

— Je ne reconnais pas, dit-il, la fille de cet honnête homme!

Blême, l'œil ardent, prenant la main de Ferdys qu'elle serra de toute la force de ses nerfs, Noris alors dit au jeune homme, lui laissant voir, plus profonde que jamais, la plaie saignante de sa vie :

— Et vous ne comprenez pas, vous, que ce serait la vengeance de ce martyr! Allons, adieu, ne pensez plus à moi et laissez-moi libre de ma vie comme vous l'êtes de la vôtre! Ne revenez plus, Raymond! Ne reparaissez plus! Vous m'aimez trop, et moi... ah! moi, je n'ai pas le droit de vous aimer!

Elle lui avait dit ces derniers mots comme elle eût murmuré « je vous aime », le repoussant à demi, de ses mains fiévreuses qu'il eût voulu porter à ses lèvres, couvrir de baisers, et qui, doucement, le chassaient presque en ayant l'âpre tentation de le retenir.

Alors, sentant qu'il allait, devant cette femme, supplier, et qu'une minute encore, il lui redirait, avec des larmes de faiblesse et de rage, de ne pas épouser René, il eut honte de lui-même.

Et il partit, criant encore à Noris :

— Vous me rendez fou et vous me brisez le cœur!

— C'est possible, répondit-elle. On s'y fait!

Elle étouffait, elle aussi. Elle était à bout de forces. Il lui en avait coûté de répondre à ces aveux de Raymond par ces ironies de révoltée, par ces colères de bafouée pouvant enfin contenter sa haine. Oui, elle voulait être libre de sa volonté, libre d'accepter l'offre

insensée du prince de Chantenay, libre d'être, si elle le voulait, princesse.

Princesse! Elle pouvait l'être. Et, à cette vanité, elle eût préféré cent fois l'affection de Ferdys. Elle l'aimait, Ferdys. Mais, du fond de son âme, elle disait vrai : elle ne se trouvait pas digne de lui et elle voulait — qui sait? — mettre à profit l'offre incroyable du prince.

Elle se sentait d'ailleurs brisée et il était temps que Raymond partît. Une espèce de crise de nerfs lui venait. Son cœur gonflé lui faisait mal. Elle sortit à pied, allant au hasard, humant l'air, se répétant avec une colère qui grandissait comme une folie :

— Ah! il m'aime!... Il veut m'épouser!... Princesse!... Lui qui dédaignait la jeune fille et qui supplie la courtisane!

Elle marchait droit devant elle, arrivant, fatiguée, au parc Monceau, où elle s'arrêta, prenant une chaise et se rappelant encore qu'elle avait longé cette même grille, autrefois! Dans l'éveil de printemps qui illuminait toutes choses, Noris se sentait écœurée invinciblement, et elle songeait, dans la splendeur même de cet après-midi de Mai, à la soirée triste et grise où elle allait, si près de là, — là, à deux pas, — avenue Van-Dyck, implorer — et avec quelles angoisses! — le prince de Chantenay-Beaumartel! Une atmosphère de vie heureuse avait beau l'envelopper maintenant, un vent frais, parfumé de douceur, la caresser au front, elle se sentait l'âme noire, emplie de colères, et elle regardait d'un œil vague toutes ces fleurs ouvertes, ces feuillages, ces bouquets de lilas, ces grappes blanches

des marronniers, une statue de marbre qui semblait rire au soleil, des pigeons gris qui marchaient lentement sur les pelouses, à côté des moineaux sautillants. Et, d'un objet à un autre, d'une corbeille de pâquerettes à un tas d'enfants jouant dans le sable, les yeux noirs de Noris allaient, regardant tout, sans se fixer sur rien, perdus, rêveurs...

— Je puis me venger si je veux ! Me venger !... Me venger !...

Pourtant, elle s'arrêta, plus pensive, sur ces assemblées de petits êtres aux joues roses, dont les cris répondaient aux gazouillis des oiseaux. Elle les regarda peu à peu, plus attentivement, longuement. Des enfants ! Il y en avait d'endormis, dans leurs langes, sur les genoux des nourrices ; les grands arbres semblaient baiser de leur ombre verte ces chairs lactées, ces fronts roses. D'autres jouaient, faisant des trous dans le sable, emplissant de terre des seaux de ferblanc rayés de rouge ou d'azur. Leurs pelletées à porter les occupaient comme des empires à conquérir. Ils avaient des robes blanches, des ceintures rouges, des costumes bleus, de grands chapeaux enrubannés d'où leurs cheveux tombaient, blonds comme des soies dorées. Que c'était joli, les enfants ! Et drôle, et bon, et étonnant, avec ces grands yeux inquiets, interrogateurs, profonds qu'ils jetaient *à la dame*, en passant !

Elle oubliait presque la lettre affolée du prince, les aveux étouffés de Raymond, et, ces petits qui couraient, elle les détaillait, l'un après l'autre, se sentant pénétrée d'un sentiment bizarre : l'avidité d'embrasser

ces bonnes joues, ces gros visages honnêtes, à pleines lèvres! Elle sentait sourdre en elle des ardeurs de maternité et des besoins de dévouement à quelque pareil petit être trottant ainsi par les allées avec des trépignements de petons emportés. Oui, elle aurait été cela — une mère; — elle aurait eu un foyer, sans Chantenay, Chantenay qui le lui offrait, ce foyer, mais sans la sainteté et sans l'amour — un foyer comme il eût offert un mobilier. — Et, l'un après l'autre, elle eût voulu les attirer, les interroger, leur parler, les baiser, remplir leurs poches de bonbons, leurs bras de joujoux... Elle eût voulu jouer à la mère comme ils jouaient aux chevaux ou aux châteaux de sable! Ah! la maternité, château de sable de la révoltée!

Tout à coup, se détachant du groupe des petits et poussé par une gouvernante qui, visiblement, ne voulait pas que l'enfant se mêlât aux jeux de babys qu'il ne connaissait pas, Noris vit venir à elle un gentil garçonnet de quatre ou cinq ans, costumé en mougick, — blouse à ceinture d'argent et guêtres rouges, — qui s'approchait, cherchant sans doute un peu d'ombre, et qui, à mesure qu'il s'avançait vers elle, l'examinait plus attentivement, étonné peut-être du regard fixe de cette inconnue.

Si étonné qu'en arrivant tout près de Noris, l'enfant, machinalement, se rejeta vers sa gouvernante, dont il saisit la jupe, tandis que Noris lui disait doucement :

— Je vous fais donc peur, mon petit ami?

Alors, il s'arrêta, et la gouvernante, qui l'habituait à être poli, lui dit, en anglais, — Noris l'entendit :

— Il faut toujours répondre quand on vous adresse la parole, Charley !... Dites à madame : « *Madame, non, je n'ai pas peur !* »

L'enfant hésita, regarda sa gouvernante, et répéta, en balbutiant, très bas, timide :

— Madame, non, je n'ai pas peur !

Noris aussitôt lui tendit les deux mains, l'une après l'autre.

Il y mit les siennes.

— Voulez-vous me permettre de vous embrasser, monsieur?

— *With pleasure!*... Dites, Charley : « *Avec plaisir, madame!* »

— Avec plaisir, madame, répéta encore la petite voix.

— Et comment vous appelez-vous, monsieur ?

— Charles !...

— C'est un joli nom !

— Je m'appelle aussi Charley... en anglais! dit le petit.

— Ah! vous savez l'anglais... *You speak english, master Charley?*

— *A little!* dit l'enfant que le rire de Noris enhardissait.

— Vous êtes un très joli garçon, fit Noris. Votre papa doit être fier de vous !

L'enfant répondit :

— Je n'ai plus de papa !... Il est là-bas... enterré au château !

Il montrait, de sa petite main, un point perdu dans l'espace.

— Monsieur Charley, dit gravement la gouvernante en posant sa main sèche sur la tête blonde du petit, est monsieur le comte de Montépreux!

— Montépreux?

Noris, à ce nom, regardait, tour à tour, la gouvernante impassible et le petit garçon surpris.

Oui, en effet, Charley avait les yeux et la peau ambrée de sa mère.

L'enfant de Mme de Montépreux! Elle avait un enfant pareil, cette femme : un amour de petit être sentant bon et que Noris avait eu une jouissance à embrasser! Elle pouvait l'aimer, elle avait ce fils, et elle était la maîtresse de Chantenay!

— Les femmes sont bêtes ou viles!

Et Noris se leva brusquement, puis, se penchant sur Charley qui, toujours correct, avait ôté de dessus l'or de ses cheveux son petit bonnet de Tartare :

— Vous direz à votre maman que vous avez rencontré une dame, et que cette dame vous a prié de lui répéter, à votre maman, qu'il n'y a rien au monde qui vaille vous... rien... vous entendez?

Alors, la gouvernante intervenant, après avoir dit d'un air pincé : « Oh! il ne faut pas leur dire cela, aux enfants, ils sont déjà assez insupportables, » demanda à Noris :

— Si madame la comtesse me demande le nom de madame?

La gouvernante attendait, souriante, obséquieuse :

— Mon nom?... Mademoiselle Féraud, dit Noris, qui s'éloigna.

Il lui venait une idée en partant, une idée navrante, c'est que, tandis que le petit Charley — « Mon ieur le comte », comme disait la gouvernante, — était là au parc Mon eau, peut-être, — pourquoi pas? — eh! oui, la comtesse était près de là, avenue Van Dyck, chez Chantenay!...

L'imagination de Noris lui disait qu'il était impossible qu'il en fût autrement. Oui, parbleu, oui!... L'enfant faisait des tas de sable à quelques pas de l'hôtel de l'amant de sa mère, tandis que le père, enterré au château...

Et Noris revoyait encore le geste mystérieux et triste du petit orphelin. « *Je n'ai plus de papa... Il est là-bas!* »

Mme de Montépreux chez Chantenay! Certainement. Et qui sait? Pour supplier peut-être le prince comme Noris l'avait supplié, autrefois. Oui, Jacqueline ayant appris sans doute — et sans doute aussi par René lui-même, — que Chantenay songeait à cet incroyable mariage avec Mlle Féraud, la comtesse avait pris, éperdue, le chemin de l'avenue Van-Dyck.

Et cette pensée ironique venait maintenant à Noris, songeant à Charley en son costume russe :

— Pauvre petit, va! C'est peut-être à moi que tu devras de n'avoir pas le prince de Chantenay pour beau-père!

IX

Ce n'était pas sans des hésitations et des colères que René avait pris le parti d'écrire à Noris l'étonnante lettre qu'elle avait lue devant Ferdys; mais le petit Chantenay avait pour principe de faire exactement dans la vie ce qui lui plaisait. Or, il se trouvait passablement ennuyé et tiraillé entre sa mère qui le poussait au mariage et Jacqueline de Montépreux qui devenait par trop jalouse et lui rappelait avec un peu d'acharnement de vieilles promesses. Eh bien! puisqu'on voulait qu'il se mariât il se marierait, mais à son gré!

Il devenait de plus en plus maussade, agacé; il se trouvait dans cet état de nerfs et d'esprit où, par dépit, par désir, par bravade envers soi-même ou envers les autres, on est capable de toutes les absurdités. « Et pourquoi absurdités? se disait-il quand il essayait de raisonner sa situation. Il n'y a d'absurde, en ce monde, que ce qui vous est désagréable. Or, il m'est agréable d'avoir, à moi, cette créature que j'ai eu la niaiserie de ne pas apprécier à sa juste valeur! » Et il songeait à ces tableaux de prix dont on se défait parce qu'ils vous lassent et qu'on rachète,

quelques années après, avec des fièvres, lorsqu'ils ont décuplé de valeur en passant par une autre galerie.

— C'est idiot, pensait Chantenay, mais c'est ainsi! Épouser Noris! L'idée, lui entrant brusquement dans le cerveau un soir que Jacqueline de Montépreux lui avait ressassé ce mot de mariage, n'en était plus sortie depuis. Elle y avait grandi, absorbant tout, la rage d'être éconduit allumant des ardeurs féroces chez cet enfant gâté de la vie de Paris. Et puis, Raymond était là, tout exprès comme pour attiser ces désirs, les surexciter par une jalousie colère. Chantenay eût voulu savoir son cousin au diable. Il lui semblait que Ferdys le bravait en le supplantant. Non pas qu'il crût le moins du monde que Noris fût la maîtresse de Raymond. Ah! bien oui, Ferdys était trop respectueux et trop épris pour oser! Mais il aimait Noris.

Ah! il l'aimait! Raymond était le favori, où lui, René, n'était même plus accueilli!... — Bouffonnerie pure. *Fleur-de-Chic* battu par ce navigateur! On trouverait ça un peu paradoxal, au Cercle! Coûte que coûte, René reprendrait la corde, et hop, d'un coup d'éperon, gagnerait le Derby. Évidemment le parti était stupéfiant; c'était donner son nom au risque de se disqualifier, mais on ne saute pas un obstacle au steeple-chase sans courir la chance de se casser un peu les reins. Et puis, encore une fois, René avait hâte de *faire une fin!* On l'assommait, on le harassait, on l'ahurissait avec ce mot de *mariage*.

Jacqueline? Il l'avait trouvée drôle, elle ne l'était plus. Folie pour folie, un mariage avec Noris était

moins risqué. Femme du monde tant qu'on voulait, Mme de Montépreux; mais toquée, absolument! Une femme de Charcot, ravissante comme maîtresse; comme épouse, impossible. Très gentil de chanter les chansons des *Ambassadeurs* entre amis. Mais, chez soi!... D'ailleurs, il y avait ce petit Charley que René ne pouvait pas souffrir, ne sachant pas s'il s'habituerait jamais à ses enfants à lui, mais détestant ceux des autres.

Parole, il eût aimé mieux encore la petite Ahrenfeld avec son nez recourbé, son vague accent allemand et ses millions! La princesse de Chantenay les lui faisait, du reste, assez soupeser à René, ces millions, trouvant pourtant qu'un prince Beaumartel de Chantenay ne doit point se marier pour de l'argent, c'est-à-dire se vendre.

— Et cependant, René, disait-elle, au train dont vous allez, cher, vous aurez rapidement dévoré la fortune de votre père, je vous assure.... Et si vous comptez sur la mienne, donc, je puis, malgré mes migraines, vous la faire attendre longtemps, je vous en préviens!

Ce n'était pas là des sermons bien pénibles, et Chantenay les écoutait sans trop d'ennui; mais ce qui l'impatientait vraiment, c'était ce spectre éternel du mariage qu'on évoquait là, devant lui. Se marier, soit! Mais, du moins, — il le répétait presque violemment, — du moins, épouser une femme qui lui convînt! Il le redisait assez, n'est-ce pas? De toutes les femmes, une seule lui plaisait maintenant, Noris. C'était insensé, incompréhensible; mais c'était ainsi. Tous les souvenirs d'autrefois le mordaient au cœur. Puis, comme si le hasard eût voulu le rendre décidément

fou, partout où il allait on ne parlait que de Noris, et, à ce nom de Noris, on ajoutait toujours celui de Ferdys. Cette mystérieuse belle fille, inaccessible à tant d'hommages, s'était donc humanisée? Elle avait laissé fondre, disait le duc de Marsan, la cuirasse de glace que lui imposait le grand-duc Vassili, chaque fois qu'il la quittait.

Une légende même, qui trouvait maintenant créance, voulait que Noris Féraud ne fût pas même la maîtresse du Grand-Duc. Il avait pour elle une affection profonde, la protégeait évidemment, lui permettait de faire figure, mais n'exigeait rien en retour. Et ce Raymond de Ferdys arrivait là, des Grandes-Indes, tout exprès pour séduire la jolie fille, et damer le pion aux candidats-soupirants parisiens !...

Décidément la tête, la vanité, les sens de René étaient à la fois irrités et surexcités, et le petit prince en était tout juste à la période de l'acharnement dans la folie. Cette femme, qu'il avait chassée, il la voulait. Il eût donné pour elle une fortune et il consentait même à l'acheter plus cher encore : à la payer de sa liberté et de son nom. Il hésitait, pourtant, sentant que, pour un Chantenay, c'était une stupéfiante abdication, et lorsqu'il traversait son salon, il lui semblait que, du fond de son cadre, le prince Gérard, peint par Flandrin, narguait un peu son fils, sous sa moustache blonde. Mais une scène assez violente avec Raymond, un choc nouveau entre le prince et le marquis décidaient René à « sauter le pas », comme il disait, délibérément, hardiment, le front haut. Et tant pis pour qui y

trouverait à redire! Le prince avait des pistolets excellents et des épées de combat fort jolies, pour réponses en certains cas spéciaux.

Ah! Raymond osait, à lui, Chantenay, répéter que Noris, affranchie de son passé, n'avait rien à démêler, rien, avec celui qui l'avait perdue! Il disait, ce bon Raymond, que l'homme n'a de droits sur une femme que s'il a rempli envers elle tous ses devoirs; il se faisait moraliste, ce lieutenant de vaisseau qui avait, tout comme un autre, l'appétit de la vie parisienne et le goût des jolies filles! Eh bien! Ferdys verrait! Oui, il verrait! Raymond ne connaissait pas son cousin!

— Il ne sait pas ce dont je suis capable!... Ce que je veux, je le veux! Je le veux en dépit de tout et de tous!

Et le prince, une colère dans ses yeux bleus et les dents serrées sous sa petite moustache, concluait, décidé à tout :

— Et je veux Noris!

Dans l'espèce de fièvre rageuse qui avait suivi cette discussion nouvelle avec Ferdys, Chantenay écrivit alors la lettre que Noris avait reçue devant Raymond. Il attendit, avec une impatience crispée, une réponse que Noris ne donna pas. René était persuadé que Mlle Féraud allait accepter cette proposition inespérée, avec une joie de délire. Eh bien! non. Elle ne répondait pas. Chantenay passa la soirée au Cercle, au théâtre, à l'Opéra, certain qu'il trouverait une lettre, le soir, avenue Van-Dyck, en rentrant. A l'Opéra, il vit Mme de Montépreux, et se montra avec elle d'une sécheresse plus navrante que la brutalité.

Elle en eut presque les larmes aux yeux. Il y avait, dans la loge de la comtesse, la petite Mme de Blignac, le Caniche Infidèle.

Jacqueline avait honte de pleurer devant elle.

— Qu'est-ce que vous avez donc? dit-elle tout bas, très vite à René. Qu'est-ce que je vous ai fait?

— Rien.

— Vous ne m'aimez plus?

— Si. Mais...

Il y avait dans ce *mais* tout un monde de réticences, et de lassitudes, qui parut affreux à Jacqueline.

— Viendrez-vous me voir demain?

— Demain?

Il semblait chercher, dans sa tête, s'il n'avait pas quelque occupation plus importante.

— Ne cherchez pas, vous ne viendrez point. Eh bien! j'irai savoir de vos nouvelles, chez vous. Me recevrez-vous, au moins?

— Avec grand plaisir.

Le prince avait répondu avec un sourire d'une amabilité contrainte et amoureux comme un bâillement.

Jacqueline savait trop qu'il y avait, dans le cœur ou les sens de René, un autre amour et la clairvoyance de sa jalousie lui montrait bien que René s'était repris à adorer Noris depuis que Noris l'avait insulté. Il y avait, chez le clubman, de la courtisane, de la fille qui se met à aimer le rustre qui la bat. Mme de Montépreux maintenant, à la froideur de René, à ses mécontentements de palefrenier voyait avec effroi que la

fantaisie du prince, inassouvie, devenait une frénésie. La plaie s'agrandissait, rongeait le débauché. Il y avait en lui une faim qui le dévorait et à qui il fallait de la chair vive, comme à un cancer.

Alors il prenait à Jacqueline des idées absurdes de violence. Elle avait tantôt des tentations de scandale, tantôt des appétits de cloître. Elle se demandait si elle allait chasser René, prendre un autre amant ou entrer dans un couvent. Mais non, non : c'était René, René seul, que, de toutes les fibres de son être, elle adorait, à en pleurer. Il lui eût dit de tout quitter, son luxe, son enfant, et de le suivre au bout du monde, elle l'eût suivi.

Elle essayait de se calmer. Puisque Noris repoussait René, qu'avait-elle à craindre?

Ce qu'elle avait à craindre avec un vaniteux comme lui? Tout.

René était capable de proposer à Noris de l'épouser pour la reprendre.

Cette idée extravagante arrivait ainsi à la comtesse jalouse tout juste en même temps qu'au prince exaspéré. La terreur qu'avait Jacqueline d'une telle folie la lui faisait deviner en même temps que l'idée en germait dans le cerveau de Chantenay-Beaumartel.

— Oui, pensait Mme de Montépreux, il serait capable d'une telle infamie!... Il lui avait bien promis cela, comme à moi, jadis!... Heureusement elle ne l'aime pas, elle ne l'aime plus, elle aime Ferdys, cette fille!

Évidemment la comtesse voyait juste. Il n'y avait, pour résister à la folie de René, que la froideur

Mlle Féraud. Noris, qui n'avait pas répondu le premier jour, ne répondait rien encore les jours suivants, à la lettre insensée du prince. Elle se donnait le plaisir de se demander à elle-même si elle allait faire de ce lâche sa proie et, sachant bien qu'il en devait être navré, elle gardait le silence, prolongeait le supplice.

Chantenay perdait patience. Il avait d'âpres envies de chercher querelle à quelqu'un, Raymond, au besoin. René n'avait même de colère vraie que contre Raymond. Il lui semblait que, sans lui, Noris fût revenue sur-le-champ à celui qu'elle avait aimé, réellement aimé, cinq ans avant. Et, de son côté, Ferdys éprouvait contre René des révoltes de mépris. C'était lui, cet inutile et ce blasé, qui, pour quelques heures de plaisir, pour une banale aventure, par passe-temps, par chic et par vanité stupide, avait fait de Mlle Féraud une déclassée, une femme qu'on n'épouse pas.

Qu'on n'épouse pas?... Il voulait l'épouser pourtant, Chantenay! Il lui offrait, maintenant qu'elle était indigne de lui, ce nom qu'il lui refusait quand elle était la plus honnête et la plus loyale des filles.

— Loyale! Honnête?... Noris ne l'était donc plus? Quelle idée! Il suffisait à Raymond de se poser la question pour que toute sa foi à lui répondit de la droiture de Mlle Féraud. Jamais il n'avait rencontré conscience plus profonde, esprit plus lumineux et plus généreux cœur. Il se sentait, devant Noris, comme devant un vivant écho de ses propres pensées, de sa passion pour l'absolu, de ses grands rêves d'honneur. Romanesque peut-être, eh bien! soit, Noris

était romanesque comme lui ! Elle le rêvait, le roman des âmes hautes, des dévouements, des sacrifices. Elle l'avait rêvé, avec René, le roman de l'unique amour, de l'amour qui absorbe toute une existence, de l'être qui se donne à un seul être et ne se reprend plus. Elle l'avait rêvé, comme Raymond le rêvait lui-même; mais, lui, plus heureux qu'elle. il la réalisait, sa chimère : il n'avait jamais aimé que Noris, il n'aimerait qu'elle et il l'aimerait toujours...

Ah ! pauvre fille ! Si, au lieu de rencontrer René sur son chemin, elle l'avait trouvé, lui, Raymond, si bien fait pour la comprendre et pour l'aimer, elle ne serait pas la Noris dont on parlait dans les chroniques, comme d'un mystère demi-mondain et dont Gardanne décrivait les bibelots, le salon et racontait, à mots couverts, l'existence cachée dans ses *Intérieurs* publiés par le *Parisien de Paris*.

— Elle ne serait pas, se disait Raymond avec colère, la maîtresse du Grand-Duc !...

Et lui aussi, comme les nouvellistes du club, se posait maintenant cette question avec une anxiété qui lui gonflait le cœur :

— Est-elle la maîtresse de cet homme ?

Ce portrait du grand-duc Vassili, en tunique blanche, casquette au front, croix sur la poitrine, que Noris gardait accroché dans son salon, Ferdys avait des envies de le briser.

La maîtresse du Grand-Duc ! Ainsi, Chantenay n'hésitait pas de donner son nom à une femme qu'on pouvait, à Paris, appeler la maîtresse du Grand-Duc ?

Mais, après tout, si c'était là une calomnie?

Si Noris laissait croire que le soldat de Plewna était mêlé à sa vie, simplement pour tenir à distance les courtisans de sa beauté?

— Un ami, disait-elle du Grand-Duc, quand elle en parlait. Un original, un grand seigneur dont le caprice était de permettre à cette femme de retrouver ses fiertés d'autrefois!

Quelle folie! Noris n'était plus maintenant, sans doute, la maîtresse du grand-duc Vassili, mais elle l'avait été; comment en douter?

Et Raymond sentait, à la fois, sa tête et son cœur éclater.

Puis, peu à peu, éperdu au milieu de ses doutes, scrutant la situation nouvelle que le désir de René créait à Noris, ou plutôt n'analysant rien, se laissant emporter par son amour qui ne raisonnait pas plus que celui de Chantenay, mais qui était autrement généreux et chevaleresque dans sa jalousie même, Raymond en arrivait à se demander si, adorant Noris et se sachant adoré d'elle, il n'allait pas, comme René, lui offrir son nom et lui demander sa vie.

Pour Ferdys, comme pour Chantenay, tout disparaissait de ce qui n'était pas Noris. Il éprouvait des tentations d'arracher à Paris cette femme et de l'emporter au bout du monde. Paris et la vie de Paris l'écœuraient. Les déboires de la vie publique, dont l'amiral Pradier du Resnel avait la nausée comme lui, ôtaient à ce soldat la foi même en son avenir et le goût de son métier. Mais Noris suffisait à remplir sa pen-

sée et à exalter sa jeunesse. Auprès de Noris, il oubliait ses amertumes. Il y avait encore l'amour au monde : il y avait la femme, le sourire de la femme aimée, s'il n'y avait plus que cela.

Un suprême dégoût de son ministre, rentrant écœuré d'une séance où on lui refusait un crédit utile à ses marins, acheva de rejeter Raymond à son pessimisme. L'amiral donnait sa démission et Ferdys éprouva, lui aussi, une joie de délivrance à sortir de ces bureaux où il était entré plein d'illusions et de projets. Ah! le vent d'ouest, qui soufflait de Brest, il avait hâte de l'aspirer!...

— J'étouffais, mon amiral!

Il allait donc reprendre la mer. Errer encore, au hasard, seul.

Pourquoi seul?

Il allait quitter Noris. Il se séparerait d'elle comme il l'avait fait cinq ans auparavant, mais en sachant, maintenant, que cette femme l'aimait? Non, — en y songeant bien, — non, c'était impossible!... C'était la maîtresse de René à qui Raymond disait adieu, cinq ans auparavant. Mais aujourd'hui!... Aujourd'hui, Noris était libre de sa destinée!... Noris, sans illusion sur le *prince Bleu* de ses songeries, pouvait disposer de son existence et, lui-même, Ferdys, ne pouvait-il offrir à Mlle Féraud, veuve de son premier amour, ce que lui offrait, comme gage d'un nouveau marché, René Beaumartel de Chantenay, c'est-à-dire un nom?

Certes, Raymond le pouvait. Elle était le seul amour de sa vie. Un autre voulait l'épouser. Et

pourquoi, lui, marquis de Ferdys, ne l'épouserait-il pas? Il ne connaissait pas au monde une créature humaine à qui il confierait plus sûrement le soin de son honneur, en dépit de la chute même. Et quand il sacrifierait un peu de lui-même pour sauver une âme? Le cœur de Noris, l'amour de Noris en valaient la peine!

Raymond était trop franc, il aimait trop son père, pour ne pas lui confier le secret de cette tempête et la résolution qu'il voulait décidément prendre après bien des heures de doute.

Le marquis fut absolument stupéfait.

Il crut que Raymond perdait la tête.

— As-tu fait part de ce que tu me dis là à Mlle Féraud? demanda-t-il, un peu suffoqué.

— Non.

— A la bonne heure! J'espère que tu garderas pour toi cette turlutaine... C'est une belle folie, peut-être, mais c'est une folie!

— Pas du tout, dit sérieusement Raymond. J'aime Mlle Féraud, j'ai bien réfléchi, je l'aime de toute mon âme et c'est un parti pris.

— Voyons, Raymond, la maîtresse du grand-duc Vassili!

Et le marquis haussait les épaules en riant presque.

— Tu es par trop chimérique à la fin! On n'épouse pas la maîtresse d'un autre!

— Mlle Féraud n'est pas la maîtresse du Grand-Duc!

— Tu crois cela?

— Je le crois, fit Raymond.

— Parce qu'elle te l'a dit?

— Je n'ai pas eu à le lui demander. Le Grand-Duc est aussi absent de sa vie que René lui-même.

— Il y a cinq ans, Mlle Féraud était pauvre. Aujourd'hui elle est riche. De qui tient-elle son luxe?

— Elle sortira de son hôtel, si elle consent à me suivre, aussi pauvre que la plus pauvre, vous n'en doutez pas!

— Voyons, voyons... Raisonnons un peu... Mlle Féraud redevient pauvre, j'y consens; elle n'est plus ou elle n'a pas été la maîtresse du Grand-Duc, j'accepte encore cela; mais elle a été la maîtresse de René.

— Qui s'est conduit comme un lâche et l'a trompée comme un drôle!

— Ah! ça mais, Raymond, dit le marquis, tu perds le sens, mon enfant! Reviens-tu des îles Marquises pour tout réformer à Paris et pour redresser, à tes dépens, les torts des autres?

— Je reviens à Paris pour y faire ce que je crois juste dans mon âme et conscience, et ce que je crois être mon bonheur, à moi, et le bonheur d'une personne que je trouve digne de moi!

Le marquis passait dans ses cheveux bouclés ses mains fines, comme pour chercher une idée saine sous ses cheveux gris.

— La passion t'aveugle, dit-il à la fin tu es absurde. Tu ne pourrais pas vivre quarante-huit heures avec Mlle Féraud sans être déshonoré et, j'ai bien le droit, en te rappelant le nom que tu portes...

— Alors, interrompit Raymond, on est déshonoré

parce qu'on donne son nom à une femme qu'on aime — qu'on estime — et on ne l'est pas quand on accole ce nom à une maîtresse?...

Le père regarda un moment son fils avant de répondre.

— Est-ce que tu veux faire allusion à Mlle Brunier? demanda M. de Ferdys, un peu pâle.

— Je ne fais allusion à personne. Je dis que votre monde est bien dégoûté et que vos conventions sont absurdes, ignobles! Un homme trompe indignement une femme, on ne lui refuse pas un coup de chapeau. Et, à la femme trompée, on ne tendrait pas la main?

— Tends la main à Mlle Noris, dit le marquis, mais ne la lui donne pas!

Raymond hocha la tête :

— C'est un mot, mais ce n'est qu'un mot, et ce n'est pas avec des mots, comme on le croit à Paris, qu'on résout des questions comme celle-ci. J'aime Noris. Je l'aime. Si elle consent à m'épouser, je l'épouse.

— Si elle consent?... Pardieu, fit le marquis, mais elle serait bien dégoûtée!

— Elle est assez dégoûtée, répondit Raymond, pour n'avoir pas encore dit *oui* à René qui lui a demandé sa main!

— René?

— René!

— Ah! parfait, s'écria le marquis... Cet imbécile de René se croit amoureux de Mlle Noris parce qu'elle se moque de lui, il l'épouserait par dépit — ça se voit, ces choses-là — et toi tu prends le mors aux dents et tu t'emballes par jalousie... Vous me faites l'effet de deux

dogues excités par la même proie!... Tu as un coup de soleil pour Mlle Féraud, et je le comprends, elle en vaut la peine... Moi aussi, je l'estime, comme tu dis... Mais tu es encore plus jaloux de René que tu n'es amoureux d'elle! Crois-moi. Ne dis pas et ne fais pas de sottises! Réfléchis. Dans six mois d'ici, René aura épousé Mme de Montépreux et toi tu auras une campagne de plus et une billevesée de moins... Quant à moi, — et le marquis était devenu tout à fait grave, presque timide, attristé, en tendant la main à son fils — je te remercie de m'avoir rappelé qu'on ne doit pas avoir de caprices trop blonds quand on a les moustaches trop grises... Oui, dit-il gaiement, je me les teins! A partir de demain, c'est fini : tu auras pour père un aïeul!

Il essayait de rire; et, prenant à deux mains Raymond :

— Voyons, marquis, dit-il, tu vas, toi, épouser Mlle Féraud?

— Je l'aime, répondit le jeune homme.

— Tu l'aurais séduite, que je te dirais, tu le sais bien : « Tant pis pour toi, fais ton devoir! »

— Je l'aime, répéta Raymond.

— Mais il y a de quoi ameuter tout notre monde...

— Sera-t-il plus scandalisé si c'est René qui l'épouse?

— René! toujours René! Eh! encore une fois, René paierait une vieille dette... une dette d'honneur, si tu veux... Et puis René, c'est René!... Mais toi!...

— Moi, je l'aime, redit encore fermement Raymond de Ferdys.

Le marquis, son père, était désolé.

— Ah! parbleu, dit-il avec une colère contre lui-même, voilà ! Ce n'est pas à moi de te faire de la morale!... Quelle autorité ai-je prise sur toi? Joli moraliste qu'un viveur impénitent! Mais si ta mère était là, elle serait navrée... navrée.

— Ma mère ne me demanderait que deux choses : être honnête et être heureux !

— Et tu crois que, marié avec Noris, tu seras heureux? Et tu crois qu'on te regardera comme honnête?

— Je méprise les autres! dit Ferdys.

— Soit. Mais ne leur fournis pas le prétexte de te mépriser. Épouse n'importe qui, une femme qui ne vaudra peut-être pas moralement Mlle Féraud, soit, mais pas elle!... Ton bonheur?... Mais tu es en train de le gâcher!... Le bonheur, c'est une jeune fille qui n'aura connu, aimé, souhaité que toi, dont tu seras le rêve, l'idéal... le mari et l'amant... Il est au couvent, ton bonheur! Il danse dans quelque bal blanc, ton bonheur! Il n'est pas loin, va! Il a dix-huit ans, et si tu veux que je lui fasse un signe, il ne demandera qu'à entrer, je t'en réponds! Mais, tu sais, mon cher enfant, le bonheur, c'est un quidam susceptible: si on ne le reçoit pas, il y a des chances pour qu'il ne revienne plus.

Le pauvre marquis avait des larmes aux yeux, qu'il dissimulait, les trouvant ridicules.

Il fut absolument désespéré lorsqu'après toutes les raisons du monde, Raymond lui répliqua définitivement par cette autre raison qui valait toutes les autres :

— J'aime Noris! Je l'aime, je l'aime, et tout ce que vous me direz n'empêchera pas que je l'aime!

Le lendemain, Raymond de Ferdys s'aperçut que le marquis avait tenu parole. Les moustaches de M. de Ferdys étaient blanches.

Le marquis dit à son fils, nettement :

— J'ai une nouvelle à t'apprendre !

— Laquelle?

— Le Grand-Duc Vassili est à Paris. Pour le Grand-Prix sans doute.

— Ah! fit Raymond.

Il était tout pâle.

Le marquis allumait un cigare.

— Oui, dit-il négligemment, c'est cette pauvre Marguerite Brunier qui m'a appris cela tout à l'heure... Je t'annonce que tu pourras aller dîner aux Ambassadeurs quand il te plaira... Tu ne m'y rencontreras pas avec Margot... Paille rompue!... Elle a pleuré, ma parole!... Dame! Une habitude!... Très brave fille, Marguerite. Il y en a comme cela!

Et pendant que Raymond, atterré, songeait à cet imprévu qui venait le souffleter, brusquement, en plein espoir : « Le Grand-Duc est à Paris! »

— Tu sais, ajouta M. de Ferdys, si tu paries, prends *Frontignan*. C'est le vainqueur du Derby... Tout le Jockey l'a pour favori, depuis Chantilly. Bonjour Raymond!

X

— Qu'est-ce que vous avez donc, ma chère Noris?

— Moi ? Je m'ennuie... J'ai beau faire, malgré moi et malgré Votre Altesse, je m'ennuie, et toute cette cohue me donne sur les nerfs !

— Si vous êtes souffrante ne restez pas dans ce soleil, fit le Grand-Duc. La journée est chaude en effet.

— Et elle sera longue !

Noris avait dit les derniers mots tout bas, comme dans un bâillement et, tournant la tête autour d'elle, elle regardait la foule avec une expression de lassitude, ses yeux noirs devenant tristes sous leurs sourcils froncés.

C'était à Longchamps, le jour du Grand-Prix. Noris s'était levée nerveuse, les papillons bleus bourdonnant autour de sa tête dès qu'elle s'était éveillée, roulant un moment sa chevelure noire sur l'oreiller de dentelle.

Il faisait beau pourtant; la femme de chambre, entr'ouvrant les rideaux lourds, une poignée de soleil entrait et le ciel riait, tout bleu, un beau ciel de Juin encore printanier comme un jour de Mai et le costume de Noris étalait sa splendeur sur une chaise longue. Un chef-d'œuvre d'élégance.

Comme on allait la lorgner, là-bas, Noris ! Et comme ce nom « *Noris* » allait courir sur toutes les lèvres ! Noris ! Un nom qui ne lui semblait plus son nom depuis que Raymond lui avait redonné le nom de son enfance innocente : — *Suzanne.*

L'année précédente, à cette même date, Noris s'était éveillée presque gaie dans son amertume même. Ce tapage du Grand-Prix et cette kermesse de luxe l'attiraient comme une fièvre qui pouvait donner l'oubli. Mais « est-ce qu'on oublie? » Elle avait eu comme une ironie joyeuse à se dire que les gazetiers et les chroniqueurs allaient décrire son costume et ramasser ses mots. Cette constatation de son succès, par ceux-là mêmes qui avaient mordu au talon son père, lui donnait une sorte de joie.

Mais, cette fois, non, la journée du Grand-Prix lui semblait tout simplement un ennui lourd, farouche.

Le Grand-Duc y tenait, à ce spectacle ! Il se croyait Parisien parce qu'il se mêlait parfois à cette foule. Et la certitude du triomphe de Noris ajoutait pour lui une séduction à cette journée. Il l'avait suppliée de se rendre à Longchamps. Il ne lui demandait pas trop de sacrifices. Il arrivait de Pétersbourg, ne devait passer que trois semaines à Paris et disparaîtrait jusqu'à la saison de Nice. Mais l'affection, toute d'amitié maintenant, qu'il gardait à Noris souhaitait pour la jeune femme des succès sans conteste. Pour le Grand-Duc, cette Noris était son œuvre. Cela l'enorgueillissait un peu, Son Altesse, d'avoir inventé une Parisienne qui tînt la dragée haute à Paris. Après l'avoir désirée pour

sa beauté, il ne revenait à elle que pour son esprit. Le Grand-Duc était retenu par l'amitié après avoir été attiré par un caprice. Cette femme en qui il sentait une âme supérieure, et qui lui parlait une langue pittoresque, lui plaisait; mais il ne cherchait pas auprès d'elle ce que d'autres lui pouvaient donner : du plaisir. Il ne lui demandait, au contraire, que ce que les autres ne lui donnaient pas : de l'esprit, des causeries, des réflexions, de l'oubli aussi. Le Grand-Duc passait pour aimer, d'un amour malheureux, une grande dame de son pays. Il était fort au courant de l'existence de Noris et lui savait gré, comme de la réalisation d'un ironique paradoxe, de cette manière qu'elle avait de tenir les gens à distance.

— Il n'y a qu'à Paris, disait Vassili, qu'on puisse trouver, chez une petite bourgeoise, cette fierté de princesse et cette pureté de race !

Les articles mêmes que les journaux consacraient à la Maîtresse du Grand-Duc ne déplaisaient pas à l'Altesse russe. Sa Maîtresse ! On le flattait beaucoup. Mais sa vanité trouvait quelque caresse à laisser croire que cette jolie fille, qui n'était à personne, était à lui. Aussi bien n'eût-il, à aucun prix, abandonné une femme qui, à ses yeux, faisait partie de sa maison, et n'eût-il renoncé à se montrer empressé auprès d'elle, un jour de haute vie en plein air comme le Grand-Prix de Paris.

Un moment, Noris avait eu la tentation d'emmener avec elle, à Longchamps, Marguerite Brunier, mais elle trouvait la jolie fille dans un état de dégoût singulier,

fatiguée, elle aussi, de ces spectacles, lasse, désolée et blasée. Toute jeune, Margot en avait tant vu, de Grands Prix, et qui se ressemblaient tous, comme les Grands-Ducs! Toutes ces courses, les unes mouillées, les autres ensoleillées, celles-ci humides, celles-là torrides — de la boue sautillant comme des grêlons noirs ou de la poussière montant comme une fumée autour de la voiture, — avaient au bout du compte quelque chose de déjà vu, de prévu et d'uniforme.

— Non, ma chère Noris, le Grand-Prix, on le courra sans moi cette année. J'en ai assez! Je me fais vieille, ma parole. Ces choses-là m'assomment!

Vieille! Et quel âge avait-elle, Margot? Vingt-six ans!

— Si je m'amuse déjà à broyer du noir comme cela, dit-elle encore, à trente ans j'entrerai au couvent pour me distraire!

Marguerite ne disait pas que ce qui la navrait, plus qu'elle ne l'eût jamais cru, c'était le parti qu'avait pris le marquis de Ferdys de rompre avec elle, correctement, en galant homme, mais brusquement. Une lubie! Ou plutôt, non, une ferme volonté. Le vieux Ferdys avait promis à son fils d'enrayer; il tenait parole et dételait. Margot n'avait rien à lui reprocher: il coupait la chaîne avec des ciseaux d'or. Mais cette grosse bête de Margot, elle s'était habituée à vivre de cette vie facile dans le terre-à-terre d'une existence sans inquiétude et, avec ses cheveux gris et ses rides aux coins des yeux, le marquis lui plaisait. Elle l'aimait, pour tout de bon, la bonne fille sans tristesses

apparentes, aussi songeuse que d'autres avec ses joues fraîches et ses yeux rieurs.

Et maintenant, il lui fallait reprendre, au hasard, l'absurde et désolante vie à deux des déclassées, chercher un autre amour — comme si c'était là de l'amour! — et promener, au bras d'un autre, sa même gaieté fausse et son même sourire qui faisait partie de sa beauté!

Peu à peu, ne voulant rien conter tout d'abord, Margot se laissait ainsi aller à se livrer à Noris; et le cadre même de cet hôtel où Marguerite laissait échapper ses confidences ajoutait une ironie à leur tristesse. Ah! comme elle avait envie de tout vendre, de tout *bazarder,* — comme elle disait, dans son langage de fille du peuple revenant à ses lèvres peintes, — et de s'enterrer dans quelque trou de village avec des chiens, des poules, un casaquin de toile sur les épaules, mais du moins la liberté de soi-même et le droit de vivre, de manger et de dormir à sa guise!...

— Ah! grand'mère Brunier, va, détestable femme qui m'as jetée à cette vie! disait Margot, montrant le poing à quelque fantôme invisible — le fantôme de la vieille femme endormie auprès de la tombe de Féraud, le long de la muraille de Montmartre.

La jolie fille laissait alors dans sa voix passer des sanglots tragiques, et Noris frissonnait, songeant à celui qui l'avait, elle aussi, poussée vers cette existence aussi navrante que celle de Margot.

Noris, depuis que Chantenay repentant se livrait à elle pieds et poings liés, se sentait prise de

fièvre, malade, secouée par des tentations mauvaises.

Épouser le prince, voilà une vengeance! Elle n'en eût jamais rêvé de pareille. C'était éclatant, foudroyant.

— Je sais bien pourquoi il commettrait cette folie, songeait-elle. Cet homme a pu jusqu'ici tout ce qu'il a voulu. Coûte que coûte, il continue!

Et, avec des éclats méchants dans la voix, elle se surprenait à se dire tout haut, à elle-même :

— Princesse!... Allons, ma vertu serait bien payée!

L'arrivée du Grand-Duc avait apporté un dérivatif aux pensées, aux tentations de Noris. Elle le recevait avec une froideur polie, mais elle le recevait, et la présence de l'Altesse éloignait pour un moment, en les surexcitant peut-être, les sollicitations de René. Quant à Raymond, chose singulière, il n'avait pas reparu. Noris en eût été inquiète, se demandant si le jeune marquis avait quitté Paris, mais elle avait eu de ses nouvelles par Marguerite Brunier.

— Il ne vient plus! se disait-elle. Il ne m'aime plus, peut-être!

Non, non, elle ne doutait pas. Raymond ne venait plus parce qu'il avait peur d'elle et il avait raison d'avoir peur, car elle se sentait dans une de ces dispositions d'esprit où la folie est là, tout près, guettant, précipitant aux résolutions absurdes, aux coups de tête qui broient une existence.

Dieu sait quel parti prendrait Noris entre Raymond qu'elle aimait, Chantenay qu'elle méprisait et qui se mettait à sa merci, et ce Grand-Duc qui arrivait là comme pour la séparer de l'un et de l'autre!

— Si j'étais brave, je sais bien ce que je ferais : ce que Margot rêve de faire!... Je disparaîtrais, je m'enterrerais, vieillirais et mourrais dans une ferme, en paysanne!

Puis la réalité de cette vie d'esclave luxueuse qu'elle avait acceptée la ressaisissait; et, après avoir hésité à suivre le parti de Marguerite, qui refusait d'aller au Grand-Prix, elle se retrouvait à Longchamps, étendue dans sa calèche, lorgnée, admirée, saluée, et le Grand-Duc venant à pied, parmi les équipages, causer avec cette belle Noris dont la beauté pâle resplendissait sous le soleil.

Seulement elle était énervée et sombre, songeant à tout excepté à ces chevaux qui couraient. Elle ne s'intéressait à rien. La foule l'étourdissait et le plein soleil lui donnait la migraine. Elle éprouvait, au milieu de ces bruits de voix, de pas, de bouchons de champagne, un besoin de silence, de repos; et plus le Grand-Duc, inquiet de la voir triste, lui demandait si elle souffrait et pourquoi elle regardait la piste, les jockeys, les pelouses, les voitures, de cet œil indifférent qu'on promène sur un tableau banal ou sur les acteurs d'une opérette ennuyeuse, plus il essayait de l'arracher à cette nervosité soudaine, plus Noris se sentait, dans ce brouhaha de la foule, isolée et perdue, éprouvant peu à peu l'impression grandissante d'un délabrement et d'une noire solitude...

Elle eût été si bien, dans sa bibliothèque de la rue Jouffroy, derrière le store aux plis de soie rouge, lisant, rêvant, ou étendue dans la pénombre de son hôtel et

se laissant aller à la quiétude molle d'un bon silence, comme à la douce moiteur d'un bain! Là, les yeux mi-clos, toute seule, tremblant d'entendre un coup de sonnette qui l'éveillait de sa torpeur, elle avait parfois des heures de songerie où elle ruminait tout le décousu et le tragique de sa vie; et, précisément, aujourd'hui, elle était d'humeur à passer tout ce jour d'été dans le ressouvenir attristé et la mélancolie de ses fièvres... Vassili eût-il trouvé cela assez ridicule! Pourquoi avait-il insisté pour qu'elle vînt là? C'était le grand jour de l'étal insolent des luxes. Il fallait monter en scène; un jour de Grand-Prix, on ne manque pas son entrée et, croyant la distraire, le Grand-Duc avait voulu que Noris fût une figurante de plus dans le panorama mondain de Longchamps.

Mais c'est alors là que, grandissante, la pénétrant comme un brouillard de mélancolie, cette impression de navrement, née du tapage même qui l'assourdissait, avait envahi Noris. Jusqu'à Son Altesse qui l'ennuyait! Mais pas plus que tout ce monde, d'ailleurs, pas plus que ces jockeys, pas plus que cette cohue. Tout l'ennuyait. Elle avait de ces fièvres nerveuses qui la prenaient tout à coup et faisaient dire au Grand-Duc, avec son accent russe :

— Noris donc est la plus drôle des créatures!...

Oui, elle le savait bien. Elle avait cette sensation de ne point ressembler à toutes les autres. Elle n'était certes pas la pareille de ces jolies filles qui la regardaient avec des yeux d'envie, des yeux jaloux qui la poignardaient et précisément comme la regardait aussi,

fièrement, l'air hautain, dans une bravade, une admirable jeune femme très entourée, dans les tribunes, vêtue d'une robe à rayures ponceau sur fond ivoire, avec de gros paniers, un mantelet de velours de Gênes, et qui était Jacqueline de Montépreux.

Noris sentait sur son visage — brûlant comme une lentille de verre grossissant traversée du soleil, — le regard de la comtesse. Cette pauvre Mme de Montépreux ne la quittait ni des yeux ni de la lorgnette. Elle devait bien la détester.

— Pauvre femme ! songeait Noris, si elle savait !...

Et où était Chantenay ? On ne pouvait courir le Grand-Prix sans le prince de Chantenay ? Le prince ! Noris cherchait le prince. Il était au pesage, *Fleur de Chic !* Elle ne l'apercevait pas.

Mais il était là ! Tout à l'heure, elle l'avait entendu nommer. Des gens qui passaient, des journalistes, en parlaient :

— Toujours pourri de chic, Chantenay !

— Et pourri est le mot, répondait l'autre.

Elle eût voulu le voir, curieuse de l'attitude qu'il garderait entre elle et la comtesse, entre ces deux femmes à qui il avait également menti.

Son attitude ? Oh ! elle serait *correcte*, très *correcte*. C'était son mot d'ordre. Toujours très pur, Chantenay ! Ces sortes de rencontres ne l'embarrassaient pas le moins du monde. Il y était habitué.

Mais après tout qu'importait René à Noris ? Que lui importait Mme de Montépreux ? Et tout ce monde ! Elle sentait une hâte violente de s'éloigner, énervée, énervée...

Elle donna tout à coup un grand coup sec à son éventail, et dit :

— Je m'en vais!

Le Grand-Duc la regarda :

— Comment, c'est sérieux? Vous partez? Seriez-vous malade, chère?

— Non, je ne suis pas malade... Vous le voyez... je suis maussade... J'ai mal aux nerfs... Je demande pardon à Votre Altesse!

— Oh! je pardonne donc! Mais le Grand-Prix?...

— Le Grand-Prix? Eh bien! je verrai courir celui de l'an prochain!... Allez! dit-elle au cocher qui, mécontent, fit des miracles pour sortir de l'enchevêtrement des voitures.

Noris était déjà loin, heureuse de s'enfuir, la tête haute. Il lui sembla qu'une voix, qui avait, en vérité, un ton respectueux avec l'accent russe, redisait par deux fois ce même nom : *Noris!...*

Mais un seul nom l'eût fait s'arrêter. Et ce nom-là, le Grand-Duc ne le savait pas, Raymond seul le savait; c'était *Suzanne*. Puis elle souffrait décidément dans cette foule. Elle voulait se retrouver un peu, penser, dans la solitude. Elle échappait déjà à la cohue, et le cocher traversait le pont encombré de voitures tandis que Noris regardait avec un vague sourire l'eau bleue qui coulait là avec des fourmillements d'étincelles. Au bout d'un moment elle se trouva dans le village. La fantaisie lui prit de regarder ce ruissellement de monde qui, par la côte de Suresnes, descendait vers la pelouse qu'elle venait de quitter

— Montez par la gare! dit-elle au cocher étonné.

— Mais, madame, le cheval...

— Montez !

Cela l'amusait maintenant de regarder ces rues étroites de Suresnes où se précipitait comme un ruisseau humain. Le train de Paris faisait rouler de là-haut un dégorgement de gens pressés : petits bourgeois, petits commis, sportsmen d'occasion et de hasard, se hâtant, la lorgnette en sautoir, d'aller parier, jouer les économies du mois, le gain de la semaine, le fond de la tirelire. Ils regardaient, quoique pressés, tout en s'épongeant le front, cette jolie fille qui, étendue dans sa voiture, fuyait ce qu'ils allaient chercher et remontait le courant, dédaigneuse. Noris subissait, au passage, quelque coup d'œil narquois, une plaisanterie d'un sel parisien, à goût de poivre.

Ce qui l'étonnait, c'était, sous ce beau ciel clair de Juin, cette gaieté bruyante de tous ces gens, bras dessus, bras dessous, allant à pied et riant en chemin. Il y avait aussi devant les cabarets de Suresnes, des tables et des bancs, en plein air, où l'on buvait du vin léger dans les gros verres, sans se soucier de Longchamps, de l'enceinte du pesage et du high life. De jolies filles endimanchées, le teint hâlé et les mains rouges, servaient à boire et les « sociétés » attablées au fond des jardinets, avaient un air de gaieté saine qui rappelait à Noris les parties de plaisir des pauvres gens, place Clichy, sous les tonnelles, lorsqu'en partant de la rue Brochant elle allait, autrefois, se promener de ce côté, avec son père.

Sur la place de l'église, un autre spectacle la frappa et elle fit arrêter la voiture. En arrivant là elle fut étonnée de voir, devant le portail, toute une foule qui attendait. Des gamins, des fillettes, se pressaient, faisant la haie, et, au-dessus des bonnets blancs d'un tas de vieilles femmes, le chapeau galonné d'or d'un suisse luisait comme un soleil jaune sur un champ de blé noir. Instinctivement, elle descendit et s'approcha, curieuse. Il y avait une fête dans cette église. Les gamins en beaux habits qui, devant, attendaient le passage de quelque cortège se souciaient peu du Grand-Prix couru là-bas. Leurs grands yeux s'ouvraient, avides de voir. Quelque procession sans doute.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? demanda Noris à une fillette.

La petite devint rouge, regarda la belle dame, et répondit :

— C'est la rosière qu'on couronne, madame!

La rosière! Le nom fit sourire Noris. On couronnait donc encore des rosières et on les couronnait le jour du Grand-Prix?... Il y avait encore des rosières en ce monde? Une rosière! Elle n'en avait jamais vu. Jamais!...

— Peut-on entrer, mon enfant?

— Oui, madame, avec un billet signé de M. le maire!...

Quel dommage! Elle n'en avait pas, Noris.

— Et sans billet?

— Oh! on ne peut pas, madame!

Noris se sentit toucher sur le bras et un petit garçonnet de sept ou huit ans, lui dit, tout rouge,

en lui tendant une lettre imprimée sur papier blanc :

— J'en ai beaucoup de billets, madame... En voici un !

Elle avait pris le papier ; puis, donnant à l'enfant une pièce blanche pour acheter des bonbons :

— Vous m'attendrez là, dit-elle au cocher en lui montrant, près de l'église, un coin d'ombre.

Alors elle entra. Elle montrait ce billet portant sous l'étiquette de la commune de Suresnes l'annonce de la cérémonie de l'élection et du couronnement de la rosière « à trois heures précises, le dimanche 4 juin. » On l'avait placée dans une tribune du fond en haut de l'église, où, un moment, elle se trouva seule, regardant en bas cette église emplie de monde comme elle eût regardé un spectacle. Ce n'était d'abord qu'un décor qu'elle voyait. Un joli décor, bien éclairé, amusant et peuplé.

En haut, comme la carcasse d'un vaisseau, la voûte de l'église apparaissait, les poutres luisantes en chêne noir sculpté. A travers les vitraux clairs, au fond du chœur, la lumière entrait, confondant ses rayons de soleil avec l'illumination de l'autel étincelant et rouge, criblé de bougies allumées, tendu de pourpre, le devant de l'autel montrant sa guipure blanche et le tabernacle mêlant sa note d'or à ce poudroiement de lumière.

Devant, la foule, assise. Les chaises et les bancs séparés par une ligne blanche pour laisser défiler le cortège. Çà et là, des commissaires, aux brassards de soie verte, faisant placer les nouveaux arrivants, les tassant des deux côtés, les guidant jusqu'à la tribune où se tenait Noris, frissonnante d'un plaisir singulier

d'une émotion curieuse, surprise de se sentir presque émue par ce qu'elle voyait là. Des femmes du pays, blanchisseuses ou maraîchères du voisinage, montaient à côté d'elle, s'asseyant sur le même banc et Noris ramenait sa jupe pour ne pas prendre trop de place à ces braves femmes qui étaient chez elles.

— Trois heures! Ça ne va pas tarder, dit l'une d'elles, M. le maire est exact!

Noris aperçut alors un mouvement de houle dans la foule; la porte, sur la place, s'ouvrait évidemment. On entendait sonner les cloches et, dans l'église, au milieu des gens en toilettes, un cortège de jeunes filles, des communiantes, entraient lentement, dans leurs robes blanches.

Elle avait ressenti au cœur elle ne savait quoi de bizarre à ce nom: les *communiantes*. Elle les regardait entrer et il se passait en elle quelque chose d'inattendu. C'était comme un cortège de fantômes où elle se fût aperçue elle-même, elle ou le fantôme de son enfance. Elle se revoyait ainsi vêtue dans l'église où son père l'attendait, la regardait, tout ému, dans les bas-côtés.

Son beau voile blanc! Sa robe que la mère avait arrangée coquettement elle-même, les couturières oubliant toujours quelque chose, un point, un rien qui est tout! Que c'était loin, loin, affreusement loin, tout cela! Cette robe de fillette et ce voile blanc, c'était le seul voile de vierge dont elle couvrirait jamais son front, la pauvre Noris!

Elles entraient, les communiantes, doucement, timides, hésitantes. Et, comme lorsqu'elle jouait du Men-

delsshon sur son piano, la fille de Féraud entendait bruire ironiquement à son oreille les chastes voix de son passé. Ah ! misérable Chantenay, misérable !

Maintenant, dans le cortège, quatre aspirantes rosières venaient, portant des rubans roses sous leurs voiles blancs et, après elles, la rosière de l'an dernier, encore couronnée de roses roses. Des bonnes femmes assises à côté de Noris expliquaient tout cela à la Parisienne.

Et c'était à présent M. le maire qui passait. Il traversait l'église, suivi du conseil municipal endimanché, et tous s'asseyaient devant une table recouverte d'un tapis vert, posée en face d'une sorte de stalle où avait pris place avec sa fille une dame du pays qui acceptait l'honneur d'être la *couronneuse*.

Puis le prêtre était entré. Noris le regardait, debout devant l'autel, dans sa chasuble d'or. Autour de l'autel et des deux côtés de l'église, contre les piliers, des bannières pendaient sur les têtes nues des hommes et les chapeaux de couleurs claires ou les coiffes blanches des femmes. Il y en avait de pourpres, parmi ces bannières, avec un Saint-Esprit brodé en bosse, de blanches avec la Vierge en robe bleue et des houppettes blanches. Toutes ces couleurs chatoyaient dans la masse noire de la foule où les rubans verts des commissaires, qui se remuaient beaucoup, semblaient des brins d'herbe agités par le vent.

Noris, émue, voulait tout regarder et elle avait pris sa jumelle de courses lorsque, instinctivement, elle la laissa glisser sur ses genoux. Les orgues chantaient

et le son déchirant de leurs plaintes éveillait en Noris toutes les mélancolies qui sommeillaient.

Ces chevrotements plaintifs, cette voix qui montait, prenaient au cœur la jeune femme comme une palpitation, et, machinalement, appuyant ses bras sur le rebord de la tribune, elle s'absorbait dans la contemplation de ce qui se passait là, partageant les angoisses, les battements de fièvre de ces pauvres filles qu'on allait juger — élire ! — et dont elle entendait conter, par ses voisines, l'histoire banale. Du travail chaque jour, des heures de harassement passées aux champs, puis des soins aux petits frères, aux vieux parents, une vertu patiente et de toutes les heures, l'existence d'un tas de pauvres filles, dont elle, Noris, la Noris du Grand-Duc Vassili, avait presque frôlé la destinée...

Le moment de l'élection approchait. Les aspirantes devaient être bien pâles sous leurs voiles blancs. Leurs quatre noms écrits sur un papier, chaque votant, — le curé d'abord, puis le maire, puis les conseillers, — choisissait un de ces quatre papiers, le pliait et le laissait tomber dans l'urne présentée par deux enfants, des tout petits. Et les papiers, un à un, tombaient ; et, assise sous l'estrade où trônait la dame *couronneuse*, les aspirantes songeaient, immobiles comme des statues.

Noris eût voulu être une de ces pauvres filles, oui, quitte à partager leur destin, à haleter de leur labeur, mais à relever le front et à pouvoir, sans scandale, porter ce voile blanc que René lui offrait à attacher sur ses cheveux noirs...

Un voile de vierge! Ah! malheureuse! Comme elle s'en fût parée pour Raymond si elle en avait eu le droit!

Tout à coup une voix s'entendit dans l'église. Le prêtre était en chaire. Il tenait un papier à la main. L'élection était faite. La rosière était élue.

Dans le grand silence de tout ce monde anxieux, Noris entendait dire:

— A la majorité a été nommée rosière pour l'année 1882...

Le prêtre prit un temps et jeta ce nom:

— Suzanne Lestrade!

Et, tout aussitôt, la rosière de l'an passé ôtait sa couronne de roses roses avec ruban noir, qu'elle n'avait plus le droit de porter: — rosière pendant un an, découronnée par la rosière nouvelle.

Suzanne Lestrade! Noris avait tressailli. La rosière portait ce nom, comme elle, comme sa mère: *Suzanne*! Il semblait à Noris qu'il y avait, dans ce hasard, une ironie. Suzanne, la vraie Suzanne, Suzanne Lestrade avait rougi, puis elle était devenue toute pâle; le maire, maintenant, la présentait à la couronneuse, agenouillée, là-haut devant un prie-Dieu, et dans les mains de la rosière, qui tremblaient un peu, la dame, avec un joli geste maternel et bon, mettait doucement une montre, un couvert d'argent, et, dans un papier, quelque pièce d'or.

— Une fortune! disait une blanchisseuse à côté de Noris.

Suzanne Lestrade allait en outre toucher 300 francs, les 300 francs de rente qu'une dame, en souvenir d'un

premier enfant, avait légués à la rosière de Suresnes. Et les femmes, les voisines de Noris paraissaient contentes. Allons! on avait bien choisi! C'était une brave fille, la rosière de l'année. Avec ses 300 francs, elle épouserait son promis, qui était soldat et allait recevoir la nouvelle de ce grand bonheur au régiment. La rosière, blanchisseuse dans le pays, avait une mère folle. Ah! si la mère avait pu voir, comme ça, le couronnement de sa fille! Eh bien! vrai, c'est bien voté tout de même!

Et Noris écoutait, regardant la rosière, ayant la tentation de détacher de son poignet un bracelet et de le joindre au couvert d'argent que la brave fille apportait en dot à son fiancé le soldat. Elle n'en avait pas le droit, Noris. Elle était une étrangère ici — et quelle étrangère! Elle ne s'était jamais sentie aussi isolée. Elle étouffait, elle avait hâte de s'enfuir, comme tout à l'heure, aux Courses.

Elle descendit l'étroit escalier de bois de la tribune. Les cloches sonnaient à toute volée; la place de l'église, maintenant, regorgeait de curieux. Il fallait s'ouvrir passage à travers la haie des petites filles, des maraîchers en blouses bleues empesées, des vieilles en bonnets de linge.

Avant de remonter en voiture, Noris se mit à l'écart et resta là, à regarder encore appuyée contre une maison.

Il y avait une fanfare, aux musiciens coiffés de casquettes galonnées d'or, qui attendait, les instruments de cuivre flambant au soleil. Quand, précédée d'un commissaire, la rosière parut au seuil de l'église, por-

tant maintenant sous son voile blanc la couronne de roses, la fanfare éclata, jouant, en se mettant en marche, un air guerrier, criard, et qui montait dans l'air comme un pas redoublé de régiment.

Des voix répondaient, acclamaient :

— La rosière ! la rosière !

On se poussait pour l'apercevoir, et elle, suivie des communiantes, de ses rivales en robes blanches, de la rosière de l'an dernier, traversait la place derrière la fanfare ; et la foule suivait, entraînée par les éclats de cuivre, et il semblait à Noris, immobile, qu'elle assistait à la fuite ironique de quelque chose qui était à elle : — une illusion, un ressouvenir, une foi, une fumée, un fantôme.

— La rosière ! La rosière ! dirent, près d'elle sur un autre ton, quelques voix ironiques.

Noris regarda ceux qui riaient en jetant ces cris. C'était, au bras de jeunes gens, des jeunes filles à tournures de filles et qui se moquaient, mais dont le rire narquois sonnait faux, dont l'ironie était comme brisée et qui sans doute — Noris Féraud le devinait à la mélancolie et au navrement de son propre cœur — sentaient toute l'amertume de leur chute devant cette vertu qui passait, promenée comme dans une mascarade, et emmenée dans une apothéose de carrefour.

La fanfare s'éloignait. Le cortège disparaissait au fond des rues.

Noris remonta en voiture.

— A Paris, maintenant !

— Allons, songeait-elle. C'est là quelque chose que

je n'avais pas vu !... J'ai bien fait de ne pas rester aux courses !

Et, tandis que la calèche l'emportait, Noris souriait encore tristement de cette antithèse du high-life avec cette fête rurale et banale et cette joie candide des bonnes gens.

— Suzanne Lestrade ! murmurait Noris, donnant à cet argot de boulevardier un accent brisé : elle n'est pas *dans le mouvement*, Suzanne Lestrade ! Et Gardanne ne décrirait pas son intérieur ! Si pourtant elle veut changer avec Noris, c'est fait !

Puis, pendant que la calèche la ramenait vers Paris, l'œil vaguement promené sur les arbres qui fuyaient des deux côtés de la route et qu'elle ne voyait pas, Noris sentait un flot de souvenirs lui gonfler le cœur. Il avait suffi pourtant de cette rencontre de hasard — une rosière couronnée — pour rappeler à la pauvre fille tout le passé heureux, ignorant et chaste : la mère, le père, le foyer bourgeois et honnête du vieux romancier ! Ce voile blanc de la paysanne, (sa pensée y revenait, ironique, persistante), elle l'avait porté, et, elle se revoyait encore maintenant, avec ses crédulités et ses espoirs d'autrefois, regardant la vie à travers le voile de mousseline des communiantes ! Ah ! le Prince Bleu ! Les rêves ! Les rêves ! Le passé !

Elle roulait dans sa tête tout ce qui lui était arrivé dans ces cinq ans. Elle revoyait tout, le petit appartement de la rue Brochant, le square, et le père travaillant à ce dernier livre : *Histoire d'un vaincu*, et Chantenay arrivant dans cette paix, elle, l'aimant déjà,

prête à faillir sans savoir même ce qu'était la faute; puis Féraud mourant, Chantenay l'insultant par son abandon; et puis encore l'appétit de la mort, l'âpre envie d'une revanche, le Grand-Duc, la vie nouvelle, Raymond, Margot, Mme de Montépreux!

Hommes et femmes lui semblaient les personnages d'une comédie ironique et mal faite. Ils se heurtaient, s'entre-déchiraient sans savoir pourquoi, toutes les crédulités devenant la proie de tous les appétits. Faiblesse chez Margot, ignorance chez Noris, inconscience chez Jacqueline, la chute était la même et pour cause avait toujours le désir ou le désœuvrement de quelque débauché, jeune ou vieux.

Alors, encore une fois, son mot éternel lui remontait aux lèvres. Elle le murmurait et le répétait toute seule :

— La faute de la femme, c'est le crime de l'homme!... Oui! Mais pourquoi l'homme ne paierait-il pas la dette de l'homme? A cinq ans de distance, elle pouvait se venger de Chantenay.

— Cinq ans! Il n'y a même pas prescription! disait-elle avec cette ironie qui coupait cruellement ses songeries et la rendait parfois inquiétante, elle, si bonne.

Puis elle arrachait sa pensée même du lointain souvenir de Chantenay; elle revenait à cette église, à Suzanne Lestrade, et retournant la tête vers ce coin de terre qu'elle venait de quitter, elle regardait à l'horizon les coteaux qui s'effaçaient, les toits rouges perdus au loin et elle tendait l'oreille comme pour

entendre encore la voix, la lente voix des cloches de Suresnes.

Et dans cette journée de printemps où le soleil criblait les verdures des arbres, les cerisiers aperçus à droite et à gauche, et, là-bas, par delà les hauteurs de Puteaux, ce grand Paris tout blanc, avec des rayons d'or accrochés à ses dômes, sous ce beau ciel, dans ce dimanche heureux où tout chantait un hymne à la vie, Noris, Noris Féraud se sentait triste jusqu'à la mort.

En arrivant à l'hôtel, elle se heurta contre Sylvine stupéfaite qui lui dit :

— Comment, madame, si tôt?... Madame ne s'est donc pas amusée?

— Pas précisément. Ou plutôt si! J'ai vu quelque chose de curieux : une honnête fille qu'on récompense! Ça n'arrive pas souvent, ces choses-là! Y a-t-il quelque chose de nouveau?

— Une lettre, madame.

La femme de chambre tendait le billet sur un plateau.

Noris devint toute pâle.

C'était Raymond de Ferdys qui priait « Suzanne » de vouloir bien le recevoir, le soir même.

— M. de Ferdys viendra ce soir. Je n'y suis pour personne que pour lui! dit Suzanne.

— Mais le Grand-Duc, madame?

— Pour personne! répéta Noris avec dégoût. Surtout pour le Grand-Duc.

XI

Quand Sylvine entra dans le petit salon blanc où se tenait Noris, le soir, *Suzanne* eut un moment d'émotion, devinant bien que Raymond avait à lui confier quelque chose de grave.

Elle laissa échapper un petit geste de colère lorsque la femme de chambre lui dit :

— Ce n'est pas M. de Ferdys, madame!

— Eh bien!... je vous l'ai dit, je n'y suis pas!

— C'est que si madame savait... peut-être que madame...

— Qui est donc là? demanda Noris.

— Madame la comtesse de Montépreux, madame.

Noris se leva brusquement de son fauteuil.

La comtesse! Quelle fantaisie ou quelle folie prenait à Jacqueline de Montépreux de venir chez Noris et qu'avait-elle à dire à Mlle Féraud?

Noris avait bien remarqué l'affectation mise par la comtesse à la lorgner, du haut de sa tribune. Il y avait dans ce regard constamment rivé sur un même visage une colère ou une haine. Mme de Montépreux devait évidemment savoir, par Réné, le projet insensé du prince de Chantenay et, la jalousie la poussant, elle

accourait, supplier ou menacer — Noris le saurait tout à l'heure — celle qui était sa rivale.

— Étrange rivale! songeait Noris. Une rivale qui détestait et méprisait celui que l'*autre* aimait peut-être!

Le premier mouvement de Noris avait été une sorte de nervosité ennuyée. Que venaiton la chercher et la troubler chez elle, dans la solitude souhaitée? Si elle avait brusquement quitté ce monde de la haute vie, tout à l'heure, était-ce pour qu'il s'acharnât sous une forme nouvelle à la poursuivre jusqu'ici? Et puis elle attendait Raymond. Elle n'attendait que lui. Toute son inquiétude tenait dans ce que Ferdys avait à lui dire. Le reste ne lui était pas seulement indifférent, mais odieux.

Elle avait presque envie de faire répondre à Mme de Montépreux qu'elle était sortie, qu'elle ne recevait pas. Puis une pitié la prit. Cette femme souffrait qui venait là, éperdue sans doute, ne craignant pas de se faire annoncer chez une Noris. D'ailleurs, Noris était curieuse de savoir ce que la comtesse pouvait avoir à lui dire, à lui demander ou à lui imposer... elle verrait!

Elle fit alors signe à Sylvine qu'elle recevrait. Puis, debout, elle attendit, regardant machinalement à travers le window le soir qui tombait, d'un gris argenté, sur les arbustes et les allées du jardin. Elle avait ainsi regardé, dans le salon de l'hôtel Chantenay, les arbres du parc Monceau, en attendant de même le prince, il y avait cinq ans!... Maintenant, ah! maintenant, c'est elle qu'on venait implorer!

— Et pourquoi?... Parce que j'ai des ongles!

En entrant dans le salon de Noris, Jacqueline de Montépreux n'avait pas l'air cependant d'une suppliante. En robe noire, à peine avivée par des rubans d'un rouge vif, elle entrait, portant haut sa tête blonde de déesse impérieuse. Elle salua Noris, d'un geste bref, rapide, à peine indiqué, et, jetant instinctivement autour d'elle le regard curieux des femmes, elle dit brusquement, en s'asseyant devant Mlle Féraud qui lui montrait un siège :

— Vous devinez pourquoi je fais auprès de vous une démarche folle..... inconsidérée?

— Je vous arrête, madame la comtesse, dit froidement Noris. Pour un peu vous diriez compromettante!

Elle souriait, l'air très aimable, dans une sorte de robe de chambre de satin noir qui l'enveloppait tout entière, serpentait autour de son corps souple et s'allongeait en longue traîne, sur le tapis.

Et ces deux femmes, en vêtements sombres, semblaient là, face à face, porter le deuil d'un même amour.

Jacqueline de Montépreux, malgré ses allures hautaines et la hardiesse de toutes les actions de sa vie, se sentait un peu troublée de se trouver chez Noris et le ton très net, poliment glacé, de Mlle Féraud. arrêtant une impertinence sur les lèvres de la comtesse, l'avait un peu surprise et démontée.

Elle arrivait exaltée, exaspérée, toutes ses colères fouettées, à Longchamps, pendant une heure affreusement longue, par la vue de cette Noris, très entourée,

très admirée et que le prince de Chantenay ne se cachait plus d'aimer encore. Jacqueline avait traversé là et comprimé une de ces souffrances qui mènent droit à une crise de nerfs et, le Grand-Prix couru, rentrée à l'hôtel, folle, ayant la frénésie de savoir le secret même de Noris, elle accourait, se disant bien que si une comtesse de Montépreux entrait chez une fille, elle devait y entrer en gardant son attitude impérative, sinon son rang.

Et puis, elle n'avait pas de préjugés, la Viennoise parisianisée! Avant tout, son caprice. Avant tout, son bonheur. Puisque Mlle Noris le lui disputait, ce bonheur, eh bien! elle irait le lui arracher — ou le lui payer. — Elle ignorait encore comment elle traiterait cette maîtresse du Grand-Duc Vassili dont le prince Beaumartel de Chantenay voulait faire une princesse.

Le sourire, courtois dans sa raillerie, de Noris arrêtait un peu Jacqueline. Elle venait adresser à Mlle Féraud une sommation; elle s'attendait à trouver une créature inquiète ou décontenancée devant l'apparition d'une grande dame chez elle et elle se heurtait à une femme dont toute l'attitude, le ton, la voix, étaient d'une mondaine éprouvée.

Soit! Jacqueline après tout ne demandait pas qu'on fût humble devant elle pourvu qu'on cédât!

—Mademoiselle, —et, en reprenant la phrase qu'avait interrompue Noris, elle appuyait sur chaque mot, — je ne veux pas, avec vous qui êtes une personne franche... et loyale, m'a-t-on dit, essayer de faire de la diplomatie féminine... J'aime M. de Chantenay!

— Je le sais, madame.

— M. de Chantenay a engagé envers moi sa parole !

— C'est assez dans ses habitudes, fit doucement Noris.

— M. de Chantenay doit m'épouser !

— Ah ! fit encore Noris dont la jolie main nerveuse battait une marche quelconque sur le bras blanc du fauteuil.

— M. de Chantenay m'a juré...

— De vous donner son nom, madame?... Oh ! il est coutumier de tels serments. Cela rentre dans sa tactique. C'est un terrible diplomate, en amour, M. de Chantenay !... Et vous avez cru à sa parole?

— Je vous ai dit que je l'aimais, dit Jacqueline de Montépreux.

Noris éprouva comme un froid de tristesse à entendre le son de cette voix, agressive tout à l'heure, qui s'attendrissait à parler de cette statuette de l'égoïsme : le petit Chantenay !

— Eh bien ! moi, s'écria Noris, il y a cinq ans que M. de Chantenay m'a juré qu'il ferait de moi sa femme !

Un éclair jaloux traversa les yeux de Jacqueline où des larmes allaient monter. La comtesse redressa la tête, ne comprenant pas la mélancolie de ce cri douloureux de Noris et y voyant comme une bravade. Toute la fureur qui la poussait rue Jouffroy se ranima brusquement comme une braise sous un souffle et, redevenant hautaine, et regardant Mlle Féraud en face :

— Alors, c'est vrai, dit-elle, vous allez l'épouser?

Il y avait du mépris et du défi dans sa parole.

Noris eut un sourire froid :

— Qui vous a donné cette nouvelle, madame ?

Elle enfonçait, à son tour, la question au cœur de Jacqueline pour répondre par une ironie à cette insolence, et la comtesse se levant brusquement, dit à Noris, demeurée assise et comme allongée dans son fauteuil :

— C'est M. de Chantenay lui-même !

— Alors, fit Noris, je vois que c'est sérieux !... Eh bien ! est-ce pour me parler de ce mariage que vous me faites l'honneur d'une visite ?

— C'est pour cela... Je ne veux pas que ce mariage ait lieu !

— Parce que ?

— Parce qu'il est impossible !... Parce que M. de Chantenay est fou !...

— M. de Chantenay vous aime-t-il encore ? interrompit Noris, toujours froidement.

Elle levait ses beaux yeux noirs, volontairement mornes, sur le regard altier de la comtesse blonde.

— Je ne crois pas, moi, qu'il vous aime encore ! dit Noris avec une lenteur féroce qui fit courir entre les épaules de Jacqueline un petit frisson glacé.

Noris ajouta, souriante :

— Non pas que vous ne soyez belle à ce qu'on vous adore, madame, mais les amours de M. de Chantenay ne sont jamais que des fantaisies... Il n'aime pas, il désire !... Vous l'avez aimé.., il n'aime plus !

— Il vous aime bien, vous, répondit brusquement Mme de Montépreux, et vous avez été sa maîtresse !

Noris essaya de garder son sourire, mais le coup était

brutal et sur son visage une contraction légère passa, bientôt chassée.

— S'il m'aime ou s'il croit m'aimer, dit-elle, doucement, c'est précisément parce que je ne l'aime plus et ne le reçois plus!

La comtesse secoua sa belle tête aux cheveux d'ambre.

— S'il vous aime, dit-elle, c'est qu'il ignore la femme que vous êtes et qu'il ne sait pas que vous êtes la maît...

Elle s'arrêta, emportée d'abord par sa jalousie et retenue maintenant par elle ne savait quelle vague pitié.

Mais, debout à son tour, à son tour hautaine et insolente, Noris la regardait et, un rictus de défi venant à sa lèvre :

— La maîtresse du Grand-Duc? Vous croyez que M. de Chantenay ne le sait pas? Ma parole, madame, je crois que c'est pour cela qu'il me propose de m'épouser!

Dans la chair même de Jacqueline ce mot « m'épouser » entrait comme une pointe de couteau.

Elle ferma les yeux sous la douleur, torturée, irritée, et, les rouvrant, elle dit à Noris :

— Mais ce que M. de Chantenay ne sait pas peut-être, c'est que vous êtes la maîtresse de son cousin!

— M. de Ferdys?...

— Eh bien! vous voyez! dit la comtesse.

Ferdys! Cette femme, qu'elle ne connaissait pas après tout, venait lui parler, non pas de Chantenay, dont elle ne se souciait guère, mais de Ferdys, de ce

Ferdys qu'elle aimait de toutes les fibres de son être!

Noris la regardait, égarée, stupéfaite, se demandant de quel droit elle venait là, cette Jacqueline, lui jeter, comme un outrage, ce nom adoré : *Ferdys!* Qu'est-ce qu'elle lui avait fait, à Mme de Montépreux? Elle croyait, la comtesse, que Noris lui volait Chantenay? Chantenay? Ah bien! oui, Chantenay! Noris s'en souciait comme d'un des grains de sable de cette allée qu'on apercevait à travers le window!... Chantenay!...

— Et quand vous lui aurez dit que je suis la maîtresse de M. de Ferdys, vous croyez qu'il vous en aimera davantage? fit-elle.

Jacqueline secoua la tête.

— Il saura la vérité, du moins!

— La vérité? dit Noris en éclatant de rire. Alors, vous qui avez eu à en souffrir, vous croyez à la vérité de tout ce que rabâchent les désœuvrés et les sots?... On vous a dit que j'étais la maîtresse de M. de Ferdys et vous trouvez tout naturel de répéter, de me dire à moi, — à moi! — que je suis la maîtresse de M. de Ferdys!... Allons, voyons, parlons franchement, nettement, puisque vous êtes venue ici chercher une solution nette. Vous êtes bonne, belle, faite pour être aimée, honorée... est-ce que je prête même une oreille, moi, à ce que les envieux ou les niais peuvent dire de vous dont on parle autant que de moi et qu'on calomnie autant que moi?

— Oui, je sais, fit Noris en voyant la comtesse devenir blême, se roidissant dans son orgueil que « Mlle Féraud » semblait outrager, vous ou moi, ce n'est pas la

même chose!... Je le sais fort bien!... Mais, ne craignez rien, il y a de la calomnie pour tout le monde! Écoutez-moi... Il est évident que nous ne nous reverrons jamais. Il a fallu votre douleur pour vous amener chez moi... Vous croyez que je vous vole l'amour de votre fiancé, de votre soupirant, de votre... — choisissez le nom que vous souhaitez donner à M. de Chantenay — et vous voulez de moi quelque chose. Quoi? Je n'en sais rien. Vous venez probablement m'offrir de m'acheter mon refus à cette union que le prince me propose? Un titre de princesse cela vaut combien? Ne me dites pas le chiffre, je vous chasserais de chez moi comme on chasse les insulteurs! Venez-vous me supplier? Non, vous n'en avez pas l'air. Alors me menacer... essayer de m'effrayer!... Voyons, qu'est-ce que vous voulez? Parbleu! vous voulez vous venger de moi, dites-le tout de suite!

— Me venger, non! Vous démasquer, oui!

— Me démasquer?

Noris s'était mise à rire.

— Oui, fit Mme de Montépreux, et je vous ai avertie... en disant à M. de Chantenay qui vous êtes!

— Qui je suis, moi?

— Oui!

— En disant cela à M. de Chantenay?

— A M. de Chantenay!

— Lui dire cela? Il le sait bien! C'est lui qui m'a faite ce que je suis!

Noris avait crié ces derniers mots avec une rage où tout le passé remontait.

— Ah! vous pouvez le lui dire, fit-elle, que je suis dégradée et avilie!... Je suis cela parce que je l'ai rencontré, lui, et si vous croyez à son amour, vous, oui, vous, si vous l'aimez, si vous restez attachée à sa vie d'inutile et de blasé, vous serez aussi perdue que je puis être tombée! Mon égale! Mon égale! Avec cette différence qu'une tache de plus ou de moins sur moi, ça ne se voit pas, et que de la boue sur votre hermine c'est la mort de votre honneur!

Jacqueline de Montépreux restait maintenant devant Noris toute droite, très pâle, regardant avec un respect instinctif cette grande jeune femme brune qui marchait à travers le salon, les bras croisés, avec des mouvements de tête violents, comme si elle eût bravé quelque ennemi invisible.

— Me démasquer!... Vous croyez que ce serait me démasquer que de répéter à M. de Chantenay cette calomnie qui unit à mon nom le nom de M. de Ferdys?... Et vous croyez aussi que devant cette révélation, M. de Chantenay reculerait devant l'offre qu'il m'a faite? Allons donc! s'il ne m'épouse pas, ce n'est point parce qu'il aura peur du déshonneur et du ridicule, c'est que je ne veux pas... tout simplement! C'est que je n'accepte pas! C'est que je ne le reverrai jamais, M. de Chantenay! C'est qu'il n'est pas digne de moi! fit Noris avec un atroce mépris.

Elle s'arrêta tout à coup devant Jacqueline de Montépreux, ajoutant hardiment :

— Ni de moi ni de vous! Il n'est pas digne de vous, madame, de vous qui l'aimez, qui croyez, qui don-

nez votre beauté, votre foi, votre jeunesse à cet homme, le plus vil des hommes!... Le plus vil puisqu'il m'a repoussée honnête et qu'il m'épouserait souillée!... Tenez, vous êtes venue me proposer un marché quelconque dont vous avez bien fait de ne pas formuler les termes. Un marché! Eh bien! voulez-vous que je vous donne un conseil? Oui, moi, Noris, un conseil, à vous!

Mme de Montépreux ne répondait rien, stupéfaite, rencontrant une âme, une douleur, une conscience où elle croyait ne trouver qu'une fille; et une conscience qui évoquait en elle des échos de vertu, de devoirs, de bonheurs gâchés. Il lui semblait, à Jacqueline, que dans la brutalité de ce que lui disait Noris il y avait une tendresse, une tristesse, quelque chose d'instinctivement dévoué, comme si la douleur avait sa franc-maçonnerie.

— Un conseil?

— Eh bien! ce conseil, c'est de chasser le prince de Chantenay! Oui, de le chasser ou de le fuir! Oh! ne croyez pas que je sois jalouse et que je tienne à vous séparer! Moi, jalouse?... Jalouse de Chantenay?...

Jacqueline avait fait un mouvement que Noris comprit.

— Il a, Dieu merci, disparu de ma vie!... Mais je vous vois livrée à lui, affolée puisque vous avez osé venir chez moi pour me parler de lui. Je suis femme et je prends en vous le parti de la femme. Quelle que soit la souffrance que cela vous coûte, arrachez de vous cet amour! Il vous a dit qu'il vous aimait? Il vous a menti. Il vous a juré qu'il vous épouserait? Il vous

a menti. Il ment toujours, M. de Chantenay!... Vous êtes libre, ayant, vous, la vie toute faite que je n'avais pas!... Ah! si j'avais le fils que vous avez, je mettrais toute mon existence en lui, allez, et je n'aurais d'autre amour que lui. L'amour vrai, l'amour qui remplit toute une existence, vous l'avez trouvé! Cet amour-là, je vous l'envie, c'est votre enfant!

— Charley?

Jacqueline, instinctivement, avait balbutié le nom anglais qu'on donnait au petit et, elle voyait, en effet, pendant que Noris lui parlait de l'enfant, elle voyait devant elle la tête blonde, les grands yeux doux, sérieux et tristes de Charley... Ce doux Charley qu'elle embrassait si peu, qui se taisait devant sa mère, qui saluait correctement M. de Chantenay, le pauvre Charley dont le gai babil d'oiseau ne chantait que pour la gouvernante, la femme de chambre, les étrangers... Cher petit Charley!

Et maintenant, dans ce salon où elle était entrée hautaine, Jacqueline de Montépreux se sentait mal à l'aise, troublée, ayant hâte de disparaître, disant à Noris :

— Oui... peut-être... Vous avez raison... C'est possible...

Alors Noris, tristement, essayant de sourire:

— J'ai raison, mais vous l'aimez!... Vous ne m'écoutez pas!... Décidément vous ne connaissez pas M. de Chantenay!

— Je vous connais, dans tous les cas, maintenant, mademoiselle, dit Jacqueline. Et je vous demande pardon d'être venue ici pour...

— Pour m'acheter? fit Noris, ironique.

— Me permettez-vous de vous serrer la main? demanda Mme de Montépreux qui ne voulait pas répondre.

Noris mit sa main nue dans la main gantée de Jacqueline.

— Adieu, dit-elle, madame la comtesse.

— Adieu, mademoiselle!

— Embrassez pour moi M. Charley, je vous prie!...

Elle ramenait doucement le nom du fils aux oreilles de la mère.

— Voilà nos vrais amoureux, dit-elle : nos enfants!...

Alors Jacqueline de Montépreux, en s'éloignant, laissa naïvement tomber ces mots qui étaient comme un reproche involontaire, mais dont Noris ne voulut voir et ne vit que l'attendrissement :

— Vous êtes une vraie honnête femme, mademoiselle!

Et, dans un amer sourire, sentant toutes ses tristesses lui gonfler le cœur, Noris répondit :

— Oui. Je crois qu'il y a encore, dans ce que je suis, beaucoup de ce que j'ai été!

Elle était satisfaite d'elle-même. Mais comme elle avait soif d'être seule! Comme elle entendit, avec joie, le coupé de la comtesse s'éloigner par la rue presque vide!... Qu'était-elle venue faire, Jacqueline de Montépreux, sinon la torturer et secouer encore les haillons du passé?

Noris était obsédée du souvenir de René. Elle eût voulu rejeter ce fardeau comme elle avait fui le Grand-Duc et renaître, dans la blancheur d'âme où se trouvait la pauvre fille dont le fiancé attendait, au

régiment. Un fiancé! Le nom était doux, tendre, comme ce poétique nom qui faisait ricaner les vierges folles, sur la grande place de Suresnes : *rosière!* Le souvenir de Suzanne Lestrade poursuivait ainsi Noris invinciblement dans ce soir de dimanche où Paris fêtait, aux restaurants, au bal, la journée de fièvre du Grand-Prix. Elle revoyait obstinément les voiles blancs des communiantes, elle entendait encore le chevrotement de l'orgue. Il lui semblait que Mme de Montépreux n'était pas venue, qu'on ne lui avait point parlé de René, qu'elle continuait ce rêve de joie naïve et d'humble honnêteté entrevu, à Suresnes, dans la petite église.

Elle serait heureuse, bien heureuse, cette paysanne qui s'appelait, comme elle, Suzanne, et qui ne rêvait rien au delà des réalités de la vie : le mariage, le travail, la maternité, l'âge venant plus tôt, la vieillesse plus vite, comme avancée par l'âpreté du labeur... Et c'était, si la vie pouvait se recommencer, la destinée qu'eût choisie Noris, celle de cette Suzanne Lestrade, mariée à celui qu'elle aimait et mère, mère comme Jacqueline de Montépreux, mère comme tant d'autres femmes, des enviées!

La fièvre, d'ailleurs, la prenait, dans ces songeries sans issues, lugubres comme l'irréparable; et, sentant ses tempes battre, elle monta à son cabinet de toilette, voulant sur son front qui brûlait passer un peu d'eau, et là, parmi la brosserie aux ivoires marqués de grands chiffres, à côté de la cuvette d'argent où l'eau limpide s'opalisait de senteurs mordantes, elle s'assit,

songeuse. Et elle restait maintenant, à demi étendue sur une chaise longue, rêvant, du fond de son luxe, à cette chère vie de misère de la pauvre fille de Suresnes.

Elle était là, dans ce cabinet, meublé comme un salon, boudoir aux parfums féminins, lorsque le timbre de l'hôtel, tiré extérieurement, la fit tressaillir. Elle était certaine que celui qui sonnait était Raymond, et elle en éprouvait une émotion peureuse, comme si dans la demi-heure qui allait suivre, toute sa vie, tout son avenir, allait se jouer.

D'ordinaire, lorsque Ferdys la venait voir, il n'écrivait pas. Il se présentait, en ami, dans une demeure amie. Cette sorte d'avertissement par lettre qui était comme une demande de rendez-vous donnait à sa visite, cette fois, une solennité troublante. Noris n'eut même pas la force de descendre au petit salon, où elle venait de recevoir Mme de Montépreux. Elle attendit dans ce cabinet aux fenêtres ouvertes, par où le vent du dehors entrait, se mêlant aux parfums.

Et, pendant qu'elle attendait, l'orgue de Suresnes chantait encore à ses oreilles, et il lui semblait qu'une voix indistincte, la voix de l'autre Suzanne, tout bas murmurait : — J'ai un promis! J'ai un fiancé!... et que la *Marche du songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn saluait, là-bas, l'entrée des promis dans l'église.

Puis Noris entendait, sur le tapis de l'escalier et du corridor, les pas de Raymond de Ferdys qui se rapprochaient, et chacun de ces pas lui donnait une angoisse.

Elle enveloppa Raymond d'un regard plein d'une

anxiété qui interrogeait, Raymond, lorsqu'il se montra, derrière Sylvine, et elle vit tout de suite, à sa pâleur et à un certain ton de résolution, que, lui aussi, venait mettre un enjeu dans quelque partie suprême. Il semblait très ému, boutonné dans sa redingote noire et, lorsque Noris, à demi soulevée sur sa chaise, lui tendit la main, machinalement, avant de la prendre, il posa son chapeau sur le long marbre de la toilette, dont le subtil parfum d'œillet lui monta au front.

Alors il s'avança vers Noris, resta debout devant elle, et, tenant serrée dans la sienne, cette main qui sortait, toute blanche, de la manche de satin noir, il dit, presque brusquement, mais d'un ton pénétré, où vibrait toute son honnête âme passionnée :

— Je viens peut-être vous voir pour la dernière fois, Suzanne. Mais ce que je vais vous dire est sacré comme un serment. Vous m'aimez, n'est-ce pas, Suzanne?

— De toute mon âme, dit-elle.

Elle essaya de sourire :

— Mais comme vous êtes solennel, aujourd'hui, mon cher Raymond!

Oui, elle voulait sourire, et ce nom, ce cher nom de Suzanne qui la faisait toujours tressaillir lorsque Ferdys l'appelait ainsi, ce nom de son enfance honnête, lui semblait aujourd'hui meilleur. Elle revoyait, sous son voile blanc, Suzanne Lestrade, agenouillée et couronnée de roses.

Aussi elle ne souriait plus, se sentait devenir toute froide, peureuse, lorsque Raymond de Ferdys, toujours résolu, continuait :

— Si vous m'aimez, je vous aime aussi. Je vous aime comme on n'aime pas. J'ai vécu avec votre souvenir pendant cinq ans! Je vis, depuis dix mois, à côté de vous, de votre charme et de votre souffle. Ce que vous êtes, ce que vous avez été, je n'en sais rien, je veux l'oublier, je ne vis que par vous, avec vous, pour vous! J'ai bien réfléchi, j'ai tout pesé de ce qui fait ma résolution présente : je vous aime assez pour ne m'en repentir jamais, pour en être heureux toujours... toute ma vie... et je vous demande, Suzanne, — c'est vrai comme la vérité, ce que je vous dis, — je vous demande si vous m'aimez assez pour être ma femme! Pour moi, je n'aurai d'autre joie, je n'ai d'autre ambition et d'autre désir que d'être votre mari!

— Votre... femme... moi?

Elle avait lâché la main de Raymond comme s'il en eût jailli des secousses électriques.

Elle restait, sous les yeux de Ferdys, blanche comme une morte.

Et lui, l'interrogeait au fond de ses prunelles.

— Votre femme?

Sa femme!

Il devenait donc fou, Raymond?

Et quel était ce coup de tonnerre qui tombait sur elle?

Elle sentait ses idées tourbillonner en elle, confuses, tout à coup délirantes.

Sa femme!

Voyons, était-ce une gageure? Que disait donc là Ferdys? Sa femme?

— Je vous répète que la détermination que j'ai prise

est sortie, comme ma vie tout entière, d'un débat avec ma conscience. Je vous aime. Si vous consentez à me suivre, moi, votre mari, vous, ma femme, je vous emporte loin d'ici, je vous arrache à cette vie pour laquelle vous n'êtes pas faite, à ce faux luxe, à ces fausses joies, à tout ce que vous détestez autant que moi ; je vous cache à tous les yeux, je vis avec vous, je ne sais où, — mais je connais, au bout du monde, des refuges où l'on peut vivre en paix oubliant, oubliant, — et je ne demande plus rien au sort, rien, rien, Suzanne, rien, que de vous voir souriante et de vous aimer à genoux !

— Voyons..., voyons, dit Noris dont la voix tremblait. C'est pour vous moquer de moi que vous me dites cela, Raymond ?

— Je vous dis cela parce que je vous aime, que je n'aimerai que vous et que je veux vous vouer ma vie !

— Votre vie ?.... Est-ce que c'est parce que votre cousin a eu l'idée d'une telle folie que vous voudriez la commettre ?

— Ne me parlez pas de Chantenay, dit brusquement le marin. Je vous ai dit que je l'oubliais, que j'oubliais tout... *Tout*, entendez-vous ? (Il appuyait sur le mot comme sur une blessure.) Chantenay est la cause de votre chute. Et s'il me plaît, à moi, d'être l'auteur de votre salut ? Je suis libre de mes actions, je ne dépens de personne. Je veux aimer qui j'aime. Je vous adore. Laissez à Paris ce logis, cette maison, tout ce qui vous entoure, et partons !

— Êtes-vous insensé, Raymond ?

— Je te dis que j'ai réfléchi et que je t'aime! Ma démission est toute prête... Il suffit d'un mot de toi. Je l'envoie au ministre et je disparais, mais je disparais avec toi, et ce Paris n'entend plus parler ni de Noris ni de Ferdys. Mais il y a loin, loin, bien loin, deux êtres qui s'aiment, qui s'aiment et qui sont heureux!

Il s'était courbé jusqu'à elle, se glissant instinctivement auprès d'elle, sur la chaise et, l'entourant de ses bras il sentait comme de la chair le satin de la robe longue frissonner sous ses doigts. C'était maintenant près de la joue de Noris, à l'oreille petite et rose de la jeune femme qu'il murmurait les paroles douces que l'amour dictait à ses lèvres habituées aux mots austères de commandement, de devoir, de péril :

— Vois-tu, Suzanne, j'ai vieilli de dix ans depuis mon retour à Paris et, dans l'écœurement de cette existence nouvelle, je t'ai comparée, va, je t'ai devinée... Tu es loyale et honnête... Tu traînes fièrement une faute qui n'est pas la tienne...

— *Je me survis!* dit amèrement Noris en citant sa devise.

— Eh bien! au lieu de sacrifier ma vie à d'autres, je veux la sacrifier à toi et je te la donne!

Noris frissonnait. Cette voix chaude lui causait une sensation délicieuse et, la tête alourdie comme par des parfums, elle laissait peu à peu tomber son front sur l'épaule de Ferdys.

— Mais votre avenir?... fit-elle doucement.

— Mon avenir? Ah! duperie! dit Raymond. Je suis un sot de vouer mon existence à des gens qui se

moquent de moi et me prennent pour un niais... un rêveur... un chevalier du cygne... Votre père a laissé ses os à cela!... Moi, j'ai vu de près les sottises et les égoïsmes... Je suis écœuré, vous dis-je, navré... Le brave homme qui m'avait appelé près de lui pour travailler à un balayage de tout ce qui est la routine, la poussière, la bêtise, l'amiral Pradier du Resnel, est las, comme moi, il quitte la partie, et, adieu va! il reprend la mer... Il a raison!... Que les gens se sauvent ou se perdent tout seuls s'ils veulent, puisqu'ils comprennent si peu les efforts des autres, le mieux est de les laisser se débattre dans leur incurie et leur platitude!... J'en ai assez, moi, et je veux être égoïste et je veux être heureux... Heureux avec vous... avec vous, Suzanne... avec toi!

Elle fermait les yeux. Elle sentait, sur sa joue, un souffle, une caresse. Elle était tentée de lui crier, dans un élan, les bras autour du cou dans un baiser : « Eh bien! oui, oui, tu as raison, partons, fuyons, aimons-nous, vivons seuls, tout seuls, tous deux, le monde ne vaut pas un sacrifice et pas un regret! » Et elle le regardait, trouvant à ce regard profond de Ferdys une flamme ardente et colère.

— Ah! dit-elle, si j'acceptais, comme vous me haïriez un jour!

— Toi? te haïr, toi?

Il voulait l'enlacer de ses bras.

— Comme je serais maudite, moi que tu regardes comme l'adorée!

— Tu serais toujours, toujours ce que tu seras de-

main si tu veux : Ma femme... entends-tu, ma femme!

Le jour tombait. Une pénombre les enveloppait. La pauvre Noris sentait son cœur battre, battre à se rompre. Sa femme! Comme il la torturait en lui donnant cette tentation et cette joie! Sa femme! Et, dans l'air du soir, par la fenêtre ouverte, il semblait à la fille de Féraud qu'un vague son de cloches lointaines vibrait encore... les cloches de quelque église neuve, tout près de là, un son de cloches pareil au tintement des cloches de Suresnes...

Elle se releva brusquement et dit, tout à coup, éperdue, dans un grand cri :

— C'est impossible!

— Pourquoi? demanda Ferdys.

— Parce que vous avez une autre destinée que d'être le mari de Mlle Noris!

— Ma destinée? Mon métier me pèse. Je n'ai plus d'ambition! Le patriotisme est une duperie. L'avenir n'est qu'aux intrigants! Je ne veux pas être seul, avec une poignée de niais, à me sacrifier pour les autres!

— Vous vous trompez. Les gens de votre sorte sont toujours une exception et ne sont jamais qu'une poignée dans le monde. Mais soit. N'ayez plus d'ambition. Un Ferdys, cependant, ne sert pas son pays par ambition. Il vous reste le devoir.

— Je l'ai rempli. Je veux le bonheur maintenant!

— Le bonheur? Ah! c'est le bonheur qu'il vous faut? Vous êtes plus ambitieux que vous ne le disiez, Ferdys. Eh bien! le bonheur, il n'est pas ici, mon pauvre ami!

— Il est où tu es, puisque je t'aime!

— Allons donc! On n'aime que ce qu'on estime. Je suis la maîtresse du grand-duc Vassili. Voulez-vous qu'on vous méprise pour m'avoir épousée?

— Et qui me méprisera? Des inutiles comme Chantenay, des affolées comme Mme de Montépreux! Dans la solitude où je veux t'emporter, ces mépris-là ne pourraient nous atteindre!... Ce serait une autre terre, un autre ciel! *Tu te survis*, dis-tu? Partons, tu revivras!

Elle avait dans le cœur des tressaillements de joie, d'amour sans limites, et des tentations de répondre à la folie de Ferdys par une autre folie en disant *oui*, en ne réfléchissant plus, en s'abandonnant à cet époux qui, dans la misanthropie de ses vingt-six ans affamés d'absolu, flagellés par les déceptions inévitables, ne voyait qu'elle, foulait aux pieds, lacérait tout ce qui n'était pas elle! Mais il lui semblait que c'eût été abuser de cette foi virile, comme Chantenay avait abusé de sa foi virginale. Toute son honnêteté à elle, cette loyauté effroyablement mise à l'épreuve par cet être adoré, se révoltaient contre elle-même et, féroce contre sa propr passion, étouffant le cri d'amour qui lui montait aux lèvres, voulant qu'il revînt à lui, qu'il arrachât de son cerveau cette idée folle, absurde, d'un mariage impossible :

— Voyons, dit-elle en essayant de paraître calme et tout son cœur de femme lacéré par cette volonté qu'elle avait de se dépoétiser devant lui pour qu'il eût le courage de la fuir. Vous n'avez pas vécu! Vous ne savez pas ce que c'est que le monde, vous vous jetteriez à

moi comme à un marais.. Vous croiriez me sauver, vous seriez perdu!

— Je serais heureux! Je serais heureux! répétait Ferdys.

Elle poussa un cri strident, où la tentation qu'elle avait de lui crier : « Eh bien! soit, j'accepte et je t'aime » se changeait en une sorte de colère nerveuse :

— Mais, c'est qu'il le croit, tenez! il le croit!

Et, les bras croisés, regardant Ferdys :

— Ah! vous me croyez la femme idéale, loyale, honnête, torturée, à qui une âme chevaleresque, comme la vôtre, doit un pardon et une revanche. Vous vous trompez. Est-ce que j'ai eu la patience de souffrir? Est-ce que j'ai eu le courage de lutter? Regardez bien autour de vous. Est-ce que vous êtes chez une malheureuse qu'on relève ou chez une misérable qu'on achète? Oui, j'ai eu la faiblesse de croire à la loyauté de M. de Chantenay! A mes yeux c'est un misérable, soit! Mais, ai-je, au lendemain de cette déception, accepté bravement, en honnête fille, la vie que je m'étais faite, qu'on m'avait faite, si vous voulez?... Ah! bien oui! J'ai obéi à mes colères, qui étaient peut-être tout simplement mes instincts, qui sait? Je me suis jetée à cette vie mauvaise par vengeance, avec des appétits de rage. Mais, après tout, est-ce que je n'y suis pas restée, dans cette fange? Est-ce que je vaux mieux que les autres? Est-ce que je ne me vends pas comme cette Marguerite Brunier, l'ex-maîtresse de votre père? Elle aussi a été trompée, poussée au ruisseau par un misérable... comme

est tombée cette Mme de Montépreux dont vous parlez, comme toutes les femmes qui tombent, car pour perdre une femme il y a toujours un homme perdu ! Mais avec mes folies, avec mon désir de revanche, si je n'avais pas rencontré un grand-duc Vassili pour me donner mon luxe, est-ce que je ne serais pas allée à la boue comme les autres ?

— Non, dit Raymond. Vous seriez morte !

— Vous voyez bien que non, puisque je vis ! Croyez-moi, allez, Raymond, je ne mérite pas qu'un homme comme vous gâche sa vie pour une femme comme moi ! Vous ne savez pas ce que c'est qu'une fille ? Eh bien ! regardez-moi, en voilà une !

Elle s'arrachait elle-même, avec une âpre violence qui était un appétit de sacrifices, — comme une couronne blanche qu'elle eût souillée, — l'auréole dont il l'entourait. Elle s'avilissait à ses yeux pour qu'il la méprisât et qu'il s'enfuît.

Debout devant lui, appuyant avec une volupté cruelle, une douleur saignante qu'elle dissimulait par un rictus sur ce nom de *fille*, elle voyait maintenant, à la lueur indécise du crépuscule, la pâleur de Raymond dont les lèves tremblaient et qui la regardait, affolé...

Alors il tendit les mains vers elle, suppliant, — comme pour saisir entre ses bras une vision qui lui échappait : la chère vision de son unique amour, de l'amour de toute sa vie, de l'amour de ses vingt ans.

Mais Noris bondit, comme outragée, et, d'une voix brisée où passait toute sa souffrance :

— Je me méprise trop pour être ta femme... mais je te mépriserais si tu voulais faire de moi ta maîtresse. Va-t'en!

Elle répéta, dans le déchirement d'un cri, dans le frémissement et dans la douleur de tout son être :

— Va-t'en!

Et elle montrait, à cet être adoré, à ce Raymond qui était toute sa vie, la porte entr'ouverte par où il allait emporter tout ce qu'il y avait de bonheur dans l'hôtel désert.

— Suzanne, dit-il, dans un élan de colère...... tu n'as pas voulu! Tu n'as pas voulu de mon amour, de mon nom, de mon existence tout entière!

— Non, je n'en veux pas, marquis, répondit-elle froidement. Il y a des honnêtes femmes pour porter le nom des honnêtes gens!

— Je ne sais pas où j'irai, dit-il encore, éperdu, mais je me ferai tuer quelque part, dans un coin, comme un chien!

— Eh bien! mon cher Raymond, cette mort, digne d'un Ferdys, sera plus glorieuse et plus utile que la vie que nous mènerions, je ne sais où... loin de Paris!

— Loin de votre luxe et de votre grand-duc Vassili! s'écria-t-il avec désespoir.

La pauvre Noris eut sur son beau visage blême un sourire tragique, un doux sourire de martyre.

— Allons, dit-elle lentement, vous voyez bien que j'ai bien fait de dire *non!* Vous me soupçonnez avant! Vous m'auriez insultée après!

— Suzanne !... C'est vrai, fit Raymond... je suis fou ! Mais je suis jaloux !... Pardonne-moi, Suzanne !

Elle souriait toujours de ce même triste sourire.

— Oh ! je vous pardonne ! dit-elle.

— Et je pars ! Et tu ne veux pas me suivre ?

— Non, dit-elle fermement encore.

— Ah ! dit Raymond dans un sanglot. Ma vie est finie !

— Vous m'oublierez, murmura-t-elle.

Alors, sur le seuil, dans l'ombre qui se faisait plus épaisse, Raymond de Ferdys répéta ce mot qu'elle lui avait dit, le matin d'Avril, où sous les feuilles vertes, il l'avait rencontrée chevauchant, dans l'Allée des Poteaux, sur la terre fraîche :

— *Est-ce qu'on oublie ?*

— Cela dépend des cœurs ! dit-elle.

Raymond était parti.

Elle resta un moment debout, attendant, attendant elle ne savait quoi, qu'il remontât, qu'il suppliât, qu'il lui criât : « Tu t'es calomniée ! Calomniée pour me chasser ! Ce n'est pas vrai ! Tu n'es pas la misérable créature que tu veux dire ! » Mais il ne remonta pas. Le bruit des talons s'éloignait dans le corridor, sur l'escalier... Il partait ! Le bruit sourd de la porte retentit, en bas, comme un couvercle retombant, lourd et froid, sur une tombe.

Alors Noris Féraud s'écroula près de cette chaise longue où il était assis tout à l'heure, et quand Sylvine apporta de la lumière, elle trouva, étendue à terre comme morte, la malheureuse qui pleurait.

La femme de chambre se précipita, croyant à un malheur, touchant Noris à l'épaule. Ce fut comme une secousse électrique. Noris se releva, semblant honteuse, essuya brusquement ses yeux, ses yeux hagards, ses yeux rouges, et comme Sylvine balbutiait quelque phrase vaguement inquiète sur la santé de Madame :

— Bah ! fit Noris, ce n'est rien, rien du tout. L'amour, c'est comme les dents. Ça fait souffrir pour pousser et pour tomber ! Laissez-moi seule, ma fille !

Le lendemain, après une nuit passée dans le ressouvenir saignant des illusions mortes, Noris se leva, brisée, avec un profond dégoût de vivre. Elle demanda si l'on n'avait rien apporté pour elle, aucune lettre... Une lettre? Si fait. Elle se jeta sur l'enveloppe, interrogeant l'écriture. Ce n'était pas de *lui*. C'était René Beaumartel de Chantenay qui, ne recevant pas de réponse, osait encore écrire et, comme Ferdys, la veille, sollicitait un rendez-vous.

Alors Noris, se glissant dans sa robe de chambre, fébrilement, demi-nue, s'approcha de son secrétaire et, d'une écriture rapide, la main tremblante, elle écrivit :

« *C'est hier surtout que j'ai haï l'homme qui m'a menti et qui m'a perdue. J'ai, pour la dernière fois, prononcé votre nom devant une femme qui vous aime encore aujourd'hui, mais qui vous chassera demain, et devant un homme qui aurait eu, si je l'avais voulu, l'héroïsme de faire de votre ancienne maîtresse sa femme. Maintenant, suivez votre chemin et laissez-moi libre et seule. Tout ce que je puisse faire pour le prince*

Beaumartel de Chantenay, c'est de croire qu'il est mort, enseveli sous mon mépris.

Et elle signa de ce nom, romanesque, détesté, que lui avait infligé son père, que les chroniqueurs traînaient, étalaient dans leurs articles, et que jamais Raymond ne lui avait donné :

NORIS.

XII

Un jour de mai, froid comme un jour d'automne, gris, attristé, donnant au jardin de la rue Jouffroy un aspect désolé et frileux.

Noris a voulu qu'on fît du feu, ce matin, dans la petite bibliothèque où elle se tient d'habitude dans l'hôtel, de plus en plus solitaire. Dans le jardin, le vent hache, fait pleuvoir comme une neige, les fleurs blanches du marronnier, et siffle dans ses branches une de ces bises lugubres qui reportent la pensée des heureux vers les marins qui sont en mer.

Il y a un an, près d'un an, que Ferdys est parti. Ferdys ne lui a jamais écrit depuis ce soir de Juin où, sur le seuil de la porte, il lui a jeté ce dernier cri, désolé comme un sanglot : « Est-ce qu'on oublie ? »

Et, depuis un an, Noris a vécu de cette vie qu'elle s'est faite, monotone et navrée sous son apparence de luxe, cloîtrée, murée ; et le silence du petit hôtel a comme une angoisse de cellule. Elle le veut ainsi. Elle a choisi cette existenee. Elle n'a aucun regret d'avoir dit à Raymond de la fuir. Elle ne pouvait être sa femme. Une vie manquée ne se recommence

pas. C'est la destinée de tout être tombé de traîner jusqu'au tombeau le poids de sa première faute, la plaie de sa première chute. Elle ne regrette pas d'avoir eu cette honnêteté fière de chasser René et de perdre à la fois l'amour de Ferdys. Elle ne regrette rien que sa jeunesse gâchée et ce premier amour qui, pour jamais, a fait d'elle une abandonnée, une déclassée. Elle voudrait seulement que Raymond ne l'oubliât pas et qu'il sût gré à la pauvre fille d'avoir eu le courage de se salir devant lui pour s'arracher à lui. L'a-t-il oubliée?

Est-ce qu'on oublie?

Ou plutôt est-ce qu'on n'oublie pas?

On oublie tout, dans la banalité des jours succédant aux jours et des heures entraînant les heures. Et Noris reste là, penchée à demi sur ce feu qui brûle dans l'atmosphère humide de ce sombre jour de printemps, entrant par la fenêtre ouverte. C'est à *lui* qu'elle songe, quand elle songe, car, dans le délabrement moral de tout son être, elle n'a plus toujours même la force de penser. Elle se laisse vivre, sachant ce qu'il y a au bout de cette vie, et trouvant seulement la route longue. Elle regarde, à la muraille, le bon sourire doux de son père, le vaincu. Elle et lui ont été durement pétris et broyés par le sort!

Mais de quoi se plaindrait-elle? Elle a ce que d'autres n'ont pas. Elle est enviée, et l'amitié de ce pauvre Grand-Duc, qu'elle traite comme il doit traiter, là-bas, ses Tcherkess et ses Kosaks, lui reste fidèle. Amitié peu gênante, veillant de loin, quasi-paternelle. Qui sait? Noris finira peut-être par demander à Vassili de

l'emmener au fond de quelque gouvernement d'Asie, chez les Kirghiz, au bout du monde. Être esclave pour être esclave, autant vaut trainer la douleur qui vous tient dans un vrai désert que dans cette solitude qu'elle s'acharne à faire autour d'elle, à Paris.

Les gens de l'hôtel trouvent *Madame* un peu drôle, toquée, dit-on quelquefois à l'office, mais très bonne. On a pour elle, autour d'elle, des soins touchants comme pour un enfant malade. Elle ne ressemble pas à *toutes les autres!*

C'est avec une âpre joie qu'elle s'enfonce chaque jour plus avant dans ses souvenirs et ses regrets. Elle est tombée de trop haut, l'amoureuse du Prince Bleu, pour n'avoir pas en elle quelque chose d'irrémédiablement brisé. Elle regrette souvent d'avoir survécu à cette épreuve. Oui, puisque dans cette vie nouvelle qu'elle souhaitait pleine de revanches, elle ne s'est pas même vengée, — elle n'a pas voulu, — pourquoi n'être pas morte? Morte chez René, emportée, endormie dans quelque coin de terre, sous des fleurs, quelle volupté profonde!... Ou bien honnête, mariée, heureuse, comme cette paysanne de Suresnes dont l'image, depuis un an, ne la quitte plus!

— Suzanne Lestrade!

Et, parfois, Noris essaie de souffleter, par une ironie, le souvenir de la rosière :

— Bah! Elle a maintenant un enfant, et, quand il rentre titubant du cabaret, son mari, le soldat, l'insulte et la bat!

Mais non : pourquoi ce brave garçon serait-il un

rustre? Pourquoi l'autre Suzanne ne serait-elle pas heureuse? Elle est heureuse si elle a, sur son sein, un petit être lui tendant ses grosses lèvres, avides de lait! Elles sont heureuses, celles qui sont les mères! Et parfois aussi, quand elle songe, Noris revoit les cheveux blonds et entend encore le babil de Charley!

Elle est là, assise, en robe noire, auprès des branches qui se consument dans le foyer. Elle est là, toute seule, vêtue de deuil, comme ce jour de Février où elle attendait, dans la chambre d'hôtel, la sentence du père; mais elle n'attend plus rien maintenant. Sa vie est faite. La sentence est rendue. Elle n'a plus de lendemain à espérer. A vingt-cinq ans!

Puis, tout à coup, elle a relevé la tête. On a frappé à la porte de la bibliothèque. Qui est là? Personne. Noris n'attend rien ni personne. Le Grand-Duc est à Londres. Il ne doit revenir que dans quelques jours.

C'est un domestique. Sur un plateau il apporte les journaux du matin, et, avec ces journaux, une lettre.

Noris est devenue toute rouge. Sous sa peau mate, le sang a couru, montant vivement à son visage. La lettre est timbrée de Brest. Elle en a reconnu l'écriture. La lettre est de Ferdys.

Il n'oublie pas!...

Est-ce qu'on oublie?

Alors, toute seule, comme s'apprêtant à savourer une immense joie, inattendue et consolante, Noris s'est approchée du feu, assise là et regardant la lettre, ayant peur maintenant d'en briser l'enveloppe, et lisant, re-

lisant son nom, son nom écrit par lui : « *Mademoiselle Suzanne Féraud, rue Jouffroy... Paris.* »

Pour Ferdys, pour lui seul, elle est toujours *Suzanne!*

Et Suzanne a déchiré l'enveloppe et cherché dessous la lettre que Raymond écrit. Elle le croyait bien loin. Il est à Brest. Il va revenir à Paris peut-être. Ah! non, non, qu'il ne revienne pas! Qu'il ne revienne jamais!

Mais s'il revenait, pourtant?

Maintenant, Noris est redevenue toute pâle. Il n'y a pas de lettre sous l'enveloppe adressée à Suzanne, rien, rien qu'un petit bouquet de violettes séchées, les violettes de Versailles, décolorées et aplaties, les pauvres violettes de leur belle promenade d'amoureux, alors qu'elle disait : « Quand vous ne m'aimerez plus, vous me renverrez ces violettes! »

Et il les lui renvoyait, comme cela, brutalement, sans un mot, un matin, les violettes d'autrefois!

Il ne l'aimait plus!... L'avait-il aimée seulement?

Qu'est-ce qui le poussait, après une année, à reparaître ainsi, dans l'existence de Noris, pour lui porter ce coup nouveau, lui rejeter, de loin, ce passé, sans un mot, sans une explication, sans rien?

Pourquoi aujourd'hui plutôt qu'hier? Pourquoi maintenant? Pourquoi pas au lendemain du jour où elle l'avait presque chassé en refusant d'être sa femme?

Une angoisse soudaine comprima Noris au cœur Elle se dit qu'un malheur pouvait être arrivé à Ferdys et que ce soldat, qui parlait de mourir, avait peut-être, en mourant, songé à elle une dernière fois!

Mourir? Ferdys mort?

Et elle sentait en elle glisser comme un froid de glace.

Elle se jeta sur les journaux, machinalement, pour savoir, — interrogeant comme elle l'avait fait, un soir, lorsqu'elle voulait trouver le nom insulté de son père, — ces colonnes aux *Nouvelles Étrangères, Colonies, Tonkin*, elle ne savait pas.

Alors elle poussa un cri, lut un moment, se mit à rire d'un pauvre rire brisé et laissa peu à peu, lentement, de ses bras qui tombèrent le long de son corps, glisser la feuille de papier.

Dans une chronique de Gardanne, intitulée *les Deux Cousins* et imprimée en tête du *Parisien de Paris*, voici ce qu'elle avait lu, Noris :

« 26 Mai.

« Les voilà mariés! Mariés à quinze jours de distance, ces deux *galantuomi* qui ont tant fait parler d'eux, l'un à Paris, l'autre à Hanoï. Après le prince, le marquis. Tout ce que Paris a de plus choisi, la crème de la crème, se pressait il y a peu de jours, boulevard Haussmann, dans les salons de M. Ahrenfeld, le banquier bien-connu, et fêtait les fiançailles de René Beaumartel de Chantenay avec Mlle Rébecca Ahrenfeld qui plaçait une couronne de princesse sur ses millions. Hier, à Brest, c'était la noblesse du Finistère et tout ce qu'il y a de marins de la rue de Siam à l'Arsenal qui assistaient au mariage du lieutenant Raymond de Ferdys, retour de l'Annam, avec la fille de M. de Ploël. — Mlle de Ploël n'est pas riche. C'est l'unique enfant du contre-amiral de Ploël qui tint haut notre

pavillon dans les mers du Nord et de qui il n'a point dépendu, voilà treize ans, que les eaux de la Baltique ne nous fussent plus favorables que la terre de France. Le contre-amiral est mort l'an dernier, très pauvre. Un seul trait fera juger sa femme, la comtesse de Ploël. Pendant la guerre de Crimée, M. de Ploël se trouva, un moment, par un concours de circonstances, amené à prendre le commandement des bateaux anglais et français se dirigeant vers Bomarsund. M. de Ploël une fois mort, l'Angleterre, se souvenant que ce Français avait commandé, ne fût-ce qu'une semaine, ses soldats, fit offrir à Mme la comtesse de Ploël la pension que la Grande-Bretagne accorde aux veuves de ses amiraux, aux commandants de ses marins. Mme de Ploël répondit que M. de Ploël avait été un amiral français et non un amiral anglais, et elle refusa. Telle est la famille dans laquelle entre le lieutenant de Ferdys qui promet aussi — ses récents faits d'armes le prouvent — un glorieux marin à son pays. C'est le j[illegible] honneur s'unissant au vieil honneur.

« Mlle Jeanne de Ploël est d'ailleurs charmante. On n'avait pas eu, comme pour les cadeaux faits à Mlle Ahrenfeld, à mettre de planton, dans les salons de fiançailles, autour des ruissellements de diamants, deux gardiens de la paix loués pour la circonstance — ce qui était honorable pour la valeur des cadeaux étalés et peu flatteur pour les invités; — mais les jeunes époux étaient visiblement entourés par une sympathie et je dirai un respect universels. Le contre-amiral de Ploël, qui était Brestois, est demeuré tout à fait populaire

dans le vieux port militaire et le lieutenant de Ferdys y est fort apprécié, à l'Amirauté et dans ce monde breton.

« On a regretté l'absence de la princesse douairière de Chantenay que son état de santé, toujours déplorable, retenait dans son hôtel de l'avenue Van-Dyck. La princesse a dû pourtant être aussi heureuse de ce mariage modeste contracté par son neveu que de l'union superbe de son fils avec la haute banque allemande. Le vieux marquis de Ferdys, toujours alerte et joli homme en dépit de ses cheveux blancs, rayonnait, disant gaiement : « Je change d'emploi ; je prends *les grands-pères*. » Beaucoup d'officiers de marine : L'amiral Pradier du Resnel, les commandants des vaisseaux en rade à Brest, les commissaires de la marine, le duc de Marsan, la baronne Niemann de passage en Bretagne. Le prince de Chantenay-Beaumartel était absent. On sait que l'élégant clubman voyage sur les bords du Danube avec sa jeune femme. Le roi de la mode ne sera pas à Paris pour le Grand-Prix de 1883. Il est peu probable que le prince et la princesse de Chantenay rendent visite en Hongrie, à la belle comtesse qui fut une des séductions de Paris, l'exquise Autrichienne blonde qui porte un des grands noms de France, Montépreux, et qui, étoile disparue du ciel parisien, vit seule aux environs de Presbourg, élevant son fils dans un château qui appartient à sa famille.

« Pourquoi la figure élégante du prince de Chantenay nous apparaît-elle à côté du mâle visage du lieutenant Raymond de Ferdys? Voilà deux heureux : l'un par la

fortune, l'autre par l'amour. Nous saluons à la fois les millions de la princesse de Chantenay et la couronne de la jeune marquise de Ferdys.

« L. GARDANNE. »

Noris ramassa le journal, le relut encore, poignardée par chaque détail, et songea.

C'était fini maintenant. Sa vie était close. Le vague espoir furtif qui lui restait, dans le tragique accomplissement de son devoir, était évanoui. Elle n'avait plus rien à attendre. Rien. Mais espérait-elle quelque chose?

Non. Elle payait, de toute son existence, le roman en qui elle avait cru jadis ! L'idéal c'était ce vent qui passait sur le jardin fouettant les arbres, emportant les blanches fleurs et les jetant à la boue des allées. La réalité, c'était cela : René épousant la richesse, Raymond épousant l'honneur.

Raymond avait bien fait. Une honnête fille, de race héroïque et pauvre, c'était la fiancée qu'il lui fallait. Ce n'était pas Noris. Il avait bien fait, Raymond.

Elle lui savait gré pourtant de ne l'avoir pas oubliée, la pauvre Noris, dans cette joie faite de devoir. Il avait songé à elle, pour lui renvoyer les reliques d'autrefois, mais il y avait pensé. Il avait glissé les violettes fanées dans l'enveloppe, comme dans un suaire; mais pendant qu'il y touchait il avait revu, comme elle la revoyait et la revivait maintenant encore, la belle journée de Mai, criblée de soleil, où ils s'étaient, à Versailles, partagé ces fleurs. Et puis il avait encore écrit son nom, il l'avait encore appelée *Suzanne !*

Maintenant personne, personne ne l'appellerait plus que Noris.

Alors elle se leva lentement et alla, dans un tiroir, chercher, dans un petit portefeuille, un bouquet de fleurs séchées. Elle jeta, en passant, un regard mouillé de pleurs au portrait du vieux Féraud. Elle prit les violettes sans couleur, sans parfum, sœurs des violettes que Raymond lui renvoyait et les ayant baisées une dernière fois — les unes et les autres, les violettes qu'elle conservait et les violettes qu'il jetait à l'oubli — elle les laissa tomber toutes sur le feu clair qui les dévora de sa flamme rallumée, joyeux, joyeux de faire de la cendre de ce qui avait été de l'amour !

Et debout dans sa robe noire, en deuil de toutes ses chimères, Noris regardait flamber, en se tordant, les violettes de l'an dernier ! Un an ! Un siècle ! Une larme glissa sur sa joue pâle comme un marbre, une larme qui, sans l'éteindre, tomba sur la flamme dont la fumée emportait la trace même du pauvre bouquet de violettes...

C'est maintenant, maintenant que la fille de Féraud pouvait répéter sa devise :

— *Je me survis !*

Sans bouger, sans penser, Noris restait ainsi, contemplant le foyer, les charbons, les cendres, lorsqu'à la porte on frappa encore.

Elle n'avait pas entendu, sur le pavé de la rue, le roulement d'un coupé qui s'arrêtait devant l'hôtel.

Au bruit qu'on fit, elle releva le front, de sa main écartant ses cheveux, sortant d'un rêve.

— Qui est là?

Le domestique reparaissait sur le seuil, saluant profondément.

— Madame, c'est Son Altesse !

Quelle Altesse? De qui lui parlait-on? Une Altesse?

— Ah ! le Grand-Duc !...

Elle dit tout haut :

— Je le croyais à Londres !

Le domestique restait, au seuil, debout, attendant les ordres dans une attitude correcte.

Alors, dans son isolement de femme perdue, entourée des fantômes de ces heureux qui emportaient, à travers le monde, un lambeau d'elle-même, de ses espoirs et de sa foi ; — abandonnée, condamnée, n'ayant plus d'affection que l'amitié d'habitude de ce grand seigneur qu'elle n'aimait pas, mais qui la plaignait et la respectait, elle n'eut pas même une révolte, elle tendit au sort tout ce qui lui restait d'une jeunesse sans joie, et, résignée, attristée, morte vivante, Noris regarda un moment le valet, et, la voix éteinte, lassée, navrée

— Eh bien ! faites entrer, dit-elle.

FIN

Paris-Viroflay, 1882-1883.

TABLE

Paris. — Imp. Tolmer et Cie, 3, rue Madame.

LIBRAIRIE DE E. DENTU, ÉDITEUR, PALAIS-ROYAL

[illegible] CLARETIE

COLLECTION GRAND IN-18 JÉSUS, A **3** FR. **50** LE VOLUME

LE MILLION. Quarante-huitième édition . . . . 1 vol.
MONSIEUR LE MINISTRE. Soixantième édition . . . . . . 1 vol.
LES AMOURS D'UN INTERNE. Quinzième édition. . . . . 1 vol.
LA MAITRESSE. Onzième édition . . . . 1 vol.
LA MAISON VIDE. Neuvième édition . . . . 1 vol.
LE TRAIN 17. Onzième édition . . . . 1 vol.
LE TROISIÈME DESSOUS. Septième édition. . . . . 1 vol.
UNE FEMME DE PROIE. Troisième édition. . . . . 1 vol.
LA FUGITIVE. Cinquième édition . . . . 1 vol.
ROBERT BURAT. Cinquième édition. . . . . 1 vol.
LES MUSCADINS. Troisième édition . . . . 2 vol.
LE BEAU SOLIGNAC. Quatrième édition. . . . . 2 vol.
LE RENÉGAT. Deuxième édition. . . . . 1 vol.
LE PETIT JACQUES. Sixième édition . . . . 1 vol.
MICHEL BERTHIER. Cinquième édition . . . . 1 vol.

[illegible] 32, A 1 FR. LE VOLUME

MADEMOISELLE CACHEMIRE. Nouvelle édition. . . . . . . 1 vol.
PIERRILLE. Nouvelle édition . . . . 1 vol.

[illegible] A 3 FR. LE VOLUME

LES PRUSSIENS CHEZ EUX. . . . . 1 vol.
LES BELLES FOLIES. . . . . 1 vol.

Paris. — Imprimerie de l'*Étoile*, Boudet, directeur, rue Cassette, 1.